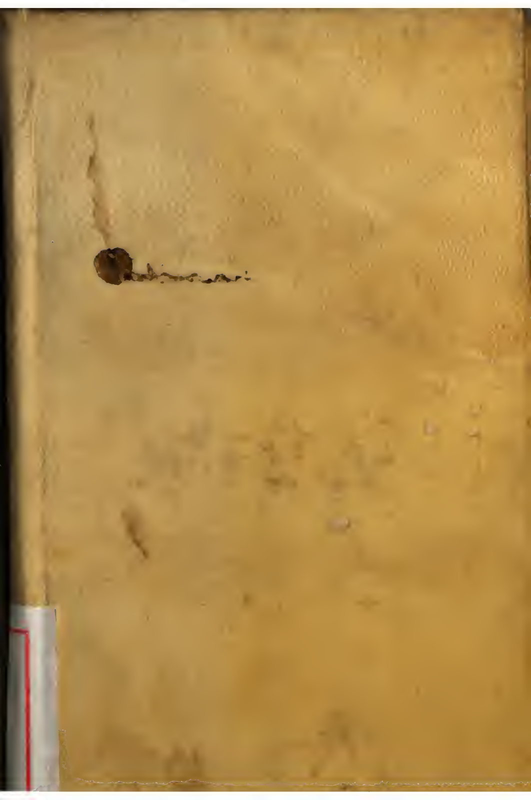



151
E
14

VOYAGE

BIBLIOGRAPHIQUE, ARCHÉOLOGIQUE

ET PITTORESQUE

EN FRANCE.

TOME IV.

A PARIS,

CHEZ RENOUARD, LIBRAIRE,

RUE DE TOURNON, N° 6.

1825.

VOYAGE

BIBLIOGRAPHIQUE, ARCHÉOLOGIQUE

ET PITTORESQUE

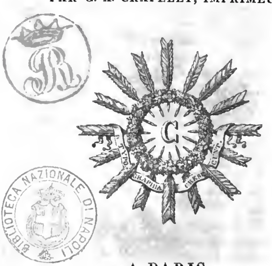
EN FRANCE,

PAR LE RÉV. TH. FROGNALL DIBDIN.



TRADUIT DE L'ANGLAIS, AVEC DES NOTES,

PAR G. A. CRAPELET, IMPRIMEUR.



A PARIS,

CHEZ CRAPELET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

M DCCC XXV.

VOYAGE
BIBLIOGRAPHIQUE, ARCHÉOLOGIQUE
ET PITTORESQUE
EN FRANCE.

LETTRE XXIX.

BIBLIOTHÉQUE DE SAINTE-GENEVIÈVE. — L'ABBÉ MERCIER SAINT-LEGER. — BIBLIOTHÉQUES MAZARINE ET DE L'INSTITUT. — BIBLIOTHÉQUE PARTICULIÈRE DU ROI. — M. BARBIER, BIBLIOTHÉCAIRE.

Vous n'avez peut-être pas oublié que je vous ai dit un mot de l'église de Sainte-Geneviève, dans une de mes précédentes lettres. Elle est située dans l'un des anciens quartiers de Paris, de l'autre côté de la Seine; et pour la distinguer de l'ancienne église ou place de ce nom, on l'a appelée la *Nouvelle* Sainte-Geneviève, qui est la même chose que



le Panthéon. Je ne vous parlerai maintenant que de l'ancien établissement, ou plutôt de la *Bibliothéque* qui est située tout proche de l'ancienne église de Sainte-Geneviève, et contiguë à l'un des côtés du *Collége de Henri* IV. Il n'y a peut-être pas de bibliothéque dont l'intérieur soit d'un plus bel effet, comme il vous sera facile de vous en convaincre, en jetant les yeux sur un volume in-folio très connu, qui en donne une gravure (1); mais cette gravure est fort éloignée de reproduire la beauté de l'original, comme on le reconnaîtrait bientôt s'il arrivait que M. Blore ou M. Mackensie eussent jamais l'occasion d'exercer leurs crayons sur le même sujet. On peut reprocher avec justice aux artistes de Paris, qu'un si beau morceau ait été gravé d'une manière aussi imparfaite. Il y a certainement trop de talens et de goût dans cette magnifique capitale, pour qu'on puisse lui adresser encore long-temps le même reproche. Mais au reste c'est de l'*original* que je m'occupe, et non d'aucune de ses *copies*, quelque parfaites qu'elles puissent être d'ailleurs. M. Flocon est le bibliothécaire en chef; mais pour le moment il est absent. M. Le Chevalier vient après lui, ou plutôt, ce qui a souvent lieu dans les établissemens de Paris, il

(1) Cette gravure est de 1689, et représente la moitié de la grande galerie, prise de l'extrémité.

est le *premier* pour donner les avis et les renseignemens, car il est presque toujours à son poste (*a*). Je le demandai, au second étage. C'est un homme assez grand, franc dans ses manières, et doué des plus heureuses qualités. Il a vécu long-temps en Angleterre, et parle notre langue avec facilité. Les mouvemens de son corps sont assurément moins libres que ceux de sa tête ou de sa pensée;

(*a*) Ce qui laisserait à entendre que M. Flocon n'y est presque jamais. Les amis les plus intimes de M. Dibdin en Angleterre, ceux qui le connaissent à fond, s'accordent tous à vanter son bon cœur. « Ses intentions, disent-ils, sont toujours bienveillantes et pures; toujours il rend compte de sa première sensation avec franchise et ingénuité : aussi est-il le plus malheureux des hommes, et en même temps le plus étonné, quand on lui montre qu'il a causé quelque offense. »

M. Dibdin doit donc avoir été bien des fois malheureux depuis la publication de son *Voyage en France et en Allemagne;* car il a offensé un grand nombre d'individus qui l'accueillaient avec amitié, et qui ne méritaient pas d'être victimes de ses jugemens précipités.

Ainsi le tableau qu'il fait de la Bibliothéque de Sainte-Geneviève, de sa belle disposition, de son élégance, de la rareté de ses éditions, etc., est exact. A travers la description qu'il fait de ce beau monument, on voit même percer sa bienveillance aimable pour les bibliothécaires et les employés en général; mais il a prononcé beaucoup trop légèrement sur les individus, et il a établi même entre quelques uns des comparaisons fâcheuses qu'il nous saura gré de lui faire con–

aussi, me prenant le bras et s'appuyant dessus, il s'écria en anglais, avec une sorte d'expansion de cœur : *With all my soul I attend you to the library.*

Nous montâmes au palier le plus élevé, en passant devant une énorme carte de la lune qui se trouve à gauche. En approchant de la porte à deux battans, M. Le Chevalier respirait avec un peu de peine, et en entrant dans cette galerie, dont l'effet

---

naître, et qu'il sera sûrement très empressé de rectifier dans une autre édition de son ouvrage.

Si M. Dibdin, par exemple, s'était donné la peine de prendre des renseignemens précis sur M. Flocon, il aurait appris que le chef de la Bibliothéque de Sainte-Geneviève est le travailleur le plus *sédentaire*, et l'un des bibliothécaires les plus zélés qu'il y ait à Paris; qu'il est depuis plus de vingt ans occupé du Catalogue, par ordre de matières, de cette immense collection, et qu'il en existe déjà vingt-quatre volumes prêts pour l'impression. Assurément l'auteur d'un pareil travail ne peut pas être accusé de passer sa vie hors de son poste.

Quant à M. Le Chevalier, premier conservateur de cette Bibliothéque, il doit être reconnaissant sans doute des choses flatteuses que M. Dibdin veut bien dire de lui dans son ouvrage. M. Le Chevalier est un homme de lettres fort instruit, un voyageur distingué, en un mot un *gentleman like-man;* mais comme il est avant tout très franc et homme d'honneur, il n'a nullement été flatté d'une comparaison injurieuse à son chef, qu'il estime et aime depuis vingt ans comme son propre frère.

est si frappant, il me dit doucement à l'oreille : « Vous serez recommandé à une personne intelligente, qui vous procurera tout ce dont vous aurez besoin; et je vais vous laisser à vos occupations. — Vous ne pouvez m'accorder une plus grande faveur, répliquai-je. — Bon, reprit-il, je vois bien que vous aimez les livres. Ah ça, marchons. » Il m'adressa à un employé (*a*) assis auprès du rectangle gauche de la galerie; car la Bibliothéque forme la croix; puis, faisant mes remercîmens à mon digne conducteur, je l'engageai à ne pas s'occuper de moi plus long-temps. Il me serra la main, puis il ajouta en anglais : *Good day, God bless you, Sir!* Je ne manquai pas de lui rendre la même politesse.

Le local de la Bibliothéque de Sainte-Geneviève est aussi imposant que spacieux. Il a la forme d'une croix; mais en raison de son extrême longueur, qui est au moins de deux cent trente pieds, il paraît un peu bas. Cependant comme le plafond est voûté, et assez bien orné, l'ensemble en est agréable à l'œil. Une coupole occupe le centre; elle a été peinte, il y a environ quatre-vingt-dix ans, par Restout l'aîné (*b*). On vante beaucoup cette peinture, mais je ne me sentis pas disposé

(*a*) C'était M. Massabiau, aujourd'hui sous-bibliothécaire.

(*b*) En 1730.

à la regarder deux fois. Ce qui fait le charme de cette Bibliothéque, c'est la douce lumière qui se répand dans l'intérieur par les vitraux de la coupole, c'est cette longue suite de bustes rangés de chaque côté des galeries, qui retracent l'image de la plupart des hommes les plus illustres de la France, savans, artistes, guerriers, orateurs ou hommes d'état. Ces bustes commencent à l'entrée de la Bibliothéque; ceux des hommes célèbres de l'antiquité se prolongent à l'autre extrémité. Les plafonds sont ornés de moulures peintes en blanc, dont l'effet n'est pas désagréable. La teinte sombre de la couleur du fond est souvent en harmonie avec celle des livres. Le plancher est en carreaux de terre cuite. La première fois que je mis le pied dans cette Bibliothéque, il faisait une chaleur excessive; il me sembla que mon cœur même était rafraîchi par le calme, par la douce température, par l'accord parfait de tout ce qui m'environnait. « C'est dans un tel lieu que les heures (comme le dit quelque part Cowper) semblent s'écouler comme des instans. » Un faible et doux écho répète le bruit de chaque pas. Vous ne demanderiez pas mieux que de prendre place parmi les lecteurs qui viennent chaque jour étudier dans la galerie droite de la croix, qu'ils remplissent régulièrement. Malgré leur nombre, à peine laissent-ils échapper le plus léger chuchotement.

C'est vraiment un séjour des plus favorables à l'étude, aux recherches et aux réflexions.

L'employé auquel M. Le Chevalier me recommanda était placé à gauche de la coupole, conséquemment du côté opposé à celui où se tiennent les lecteurs. J'ignore son nom, mais je ne puis oublier ses bons offices. Il plaça devant moi le catalogue manuscrit (il n'existe pas imprimé), et il m'invita à en prendre connaissance. Parmi les *Libri desiderati* du quinzième siècle, je remarquai l'*Horace de Naples;* 1474.... Mais vous désirez connaître les livres qui *se trouvent* dans cette Bibliothéque, et non ceux qui lui *manquent.* Préparez-vous donc à un nouveau régal; mais au moins ne faites pas le *dégoûté* avant d'avoir épuisé complétement la liste qui suit.

LACTANTIUS; *imprimé au monastère de Soubiaco;* 1465, (petit) in-folio. Cet exemplaire a appartenu au pape Pie VI. Ce pontife, en effet, possédait presque tous les livres anciens les plus estimés; et Audiffredi (1) (comme vous pouvez vous le rappeler) en a fait un éloge bibliographique aussi complet que mérité. Les marges de l'exemplaire du pape néanmoins sont couvertes d'écriture, et il est imparfait de la feuille de l'errata. Vous savez

(1) *Editiones Italicæ*, 1793. *Præf.*

que ce livre est le *premier* qui ait été imprimé en Italie; et ce sera toujours un point des plus difficiles pour les bibliographes, ou plutôt pour les archéologues, de savoir, d'établir ce que peuvent être devenus les types élégans qui ont servi à l'impression de ce livre. On ne connaît que les deux *ouvrages suivans* qui reproduisent ces mêmes caractères.

Augustinus, de Civitate Dei; *imprimé au monastère de Soubiaco;* 1467, in-folio. Les marges sont belles, mais endommagées (de mouillures) en quelques endroits. L'exemplaire est un peu court. Il provient de la bibliothéque du pape Pie VI.

Cicero de Oratore; *sans date,* in-fol. Exemplaire d'une belle conservation, mais barbouillé d'écriture en plusieurs endroits. Les marges latérales sont un peu rognées.

Biblia Latina; 1462, 2 vol. in-folio, (sur Vélin). Je n'ai vu que le premier volume, qui a de belles proportions en hauteur et en largeur. Les miniatures paraissent de la même époque que le livre, et sont d'une exécution agréable. On a gâté les marges en y marquant en gros chiffres romains alongés la division des chapitres. (*a*)

(*a*) M. Flocon n'est pas du même avis que M. Dibdin; et, quoiqu'il soit très facile d'enlever ces chiffres, il se gardera bien de le faire. Le second volume est aussi beau que le premier.

Biblia Italica. *Kalend. de octobrio* 1471; in-fol., 2 volumes. Exemplaire de la plus grande beauté, qui a seize pouces quatre lignes et demie de hauteur sur dix pouces neuf lignes. J'ai donné une description très détaillée de ce livre dans le Catalogue de la Bibliothéque de lord Spencer (1). Moins par comparaison que d'après un examen attentif, je penche à croire que ces nobles volumes sont sortis des presses de Valdarfer. L'exemplaire de la Bibliothéque de Sainte-Geneviève est relié en veau brun, avec la tranche marbrée en rouge. Cette Bibliothéque peut être fière de posséder un exemplaire de cette édition.

Biblia Polonica; 1599, in-folio. Impression et ornemens dans le genre de ceux de notre Bible de Coverdale, de 1535. Je ne puis assurer que ce soit une réimpression de la fameuse Bible polonaise de 1563; ce qui me paraît cependant très probable.

Virgilius; *imprimé par Sweynheym et Pannartz*; 1469, in-fol. Première Édition, de la plus grande rareté. Cet exemplaire, qui appartenait au pape Pie vi, est probablement le plus beau qui

(1) Tome 1, pages 63 à 67. Je faisais observer « qu'il ne paraît y avoir aucune raison pour attribuer cette édition à une presse *romaine*. »

existe; mais il peut être regardé comme imparfait, puisque les *Priapeia* y manquent. Il est pourtant douteux que Sweynheym et Pannartz aient imprimé cette pièce pour faire partie de leur première édition. Cet exemplaire, relié en veau blanc (veau fauve), aux armes de Pie VI, a douze pouces trois lignes de hauteur sur huit pouces sept lignes et demie de largeur. Il est facile de voir, par la miniature du commencement des Bucoliques, que le volume a été un peu rogné. Toutes les miniatures sont d'une jolie exécution. Sous tous les rapports, c'est un livre très précieux, et bien supérieur à l'exemplaire de la Bibliothéque Royale. (1)

Plinius Senior; 1469, in-folio. Editio princeps. Exemplaire du pape Pie VI, avec de belles marges, quoiqu'il soit évident, d'après les armes peintes, qu'il a été rogné. Il est difficile cependant de rencontrer un plus bel exemplaire. L'édition de Jenson, de 1472, qui se trouve également ici, lui est de beaucoup inférieure.

Cicero. Rhethorica Vetus; *imprimé par Jenson;* 1470, in-4° (première édition). C'est un livre d'autant plus curieux qu'il est sur Vélin. Il a été cruellement rogné; mais le Vélin est de toute

(1) *Voyez* tome III, page 267.

beauté. Le dos de la reliûre est endommagé (*a*). Il provient de la bibliothéque de Pie VI.

SUETONIUS; *imprimé par I. P. de Lignamine;* 1470, in-folio. Magnifique exemplaire, haut de treize pouces une ligne et demie. Le premier feuillet est défectueux. De la bibliothéque de Pie VI.

QUINTILIANUS. INSTITUTIONES; *par le même imprimeur;* 1470, in-fol. PREMIÈRE ÉDITION, ainsi que le précédent ouvrage. Exemplaire de beauté et de dimensions égales à celles du Suétone. De la bibliothéque de Pie VI.

PRISCIANUS; *imprimé par Vindelin de Spire;* 1470, in-folio. C'est un exemplaire vraiment délicieux, sur Vélin, bien supérieur à celui de la Bibliothéque Royale (1). Je dirai en passant que, parmi les feuillets qui suivent la date, les uns sont jaunes, et d'autres raccommodés. C'est un livre d'ailleurs qui réjouit les yeux, et fait palpiter le cœur d'un amateur de classiques. Il est relié en

---

(*a*) Le dos de ce livre n'est nullement endommagé. C'est fort peu important sans doute; mais il vaudrait mieux passer sous silence de pareilles remarques, que de les donner inexactement.

(1) *Voyez* tome III, page 309.

veau fauve, doré sur tranches, et appartenait jadis à la bibliothéque du pontife, dont presque tous les volumes que je viens de mentionner faisaient partie.

Dante; imprimé par *Petrus Adam* (*de Michaelibus*), *Mantua*; 1472, in-folio. Grand et bel exemplaire d'une édition excessivement rare. Il paraît être dans le meilleur état de conservation.

Boetius; imprimé par *Frater Johannes.* C'est la première fois que j'ouvre les feuillets de cette rare édition, qui ne se trouve pas dans la bibliothéque de lord Spencer. Elle est imprimée avec un joli caractère romain serré; l'exemplaire comprend soixante-trois feuillets numérotés. A la fin se trouve la souscription, dont voici une partie:

Est Augustini Conuentus in urbe Saona
Et uitæ : et fidei relligione sacer.
&c. &c. &c.

Hoc impressit ibi Frater bonus ære Iohannes.
. . . .
MCCCCLXXIIII.

Ce n'est pas ce qu'on peut appeler un exemplaire de premier choix; néanmoins c'est un volume d'une extrême rareté, et, je le présume, d'un prix analogue.

ANTHOLOGIA GRÆCA; 1498 (*a*), in-4°. Exemplaire des plus précieux sur Vélin, d'une finesse et d'une blancheur parfaites. Mais il a souffert, au commencement et à la fin, des ravages d'un ver, surtout à la fin. Il est relié dans le genre des livres de Gaignat.

CICERONIS OPERA OMNIA. *Milan;* 1498, in-folio, 4 volumes. Voici le plus bel exemplaire de la suite des livres que j'ai examinés; mais malheureusement il y manque la dédicace de l'imprimeur, Minutianus, à I. I. Trivulcius. Il y a des amateurs qui appelleraient cet exemplaire un *Grand Papier;* mais je le laisse à juger. De la bibliothéque du pape Pie VI. (*b*)

MARSILIUS FICINUS : IN DIONYSIUM AREOPAGITAM; *imprimé par Laurentius, fils de Franciscus, Vénitien, à Florence; sans date* (*c*), in-folio. C'est assurément un très beau livre, dans l'état où il est, c'est-à-dire sur Vélin; mais le petit carac-

---

(*a*) La souscription d'une lettre de Lascaris à Pierre de Medici porte : *Impressum Florentiæ per Lavrentivm Francisci de Alopa Venetvm. III. idvs Avgvsti* M. CCCCLXXXX[IIII.]

(*b*) Tous ces livres de la bibliothéque du pape Pie VI ont été acquis par les soins de M. Daunou, qui avait alors une mission du gouvernement à Rome.

(*c*) De 1492.

tère gothique qui a servi à l'impression est trop chargé d'encre (*a*). Il est dans sa première reliûre en bois, couvert de cuir rouge foncé. Je présume que ce livre doit être d'une grande rareté et d'un grand prix, lorsqu'il se rencontre en Vélin.

Voilà le choix que j'ai fait parmi les éditions du *quinzième siècle*, après avoir bien examiné les tablettes sur lesquelles sont placés les livres. Leur nombre est beaucoup plus considérable, sans doute, et plusieurs sont assurément rares et précieuses; mais elles sont aussi très connues, ou la condition des exemplaires laisse quelque chose à désirer. Je suis fondé à croire que cette collection de livres imprimés de la Bibliothéque de Sainte-Geneviève, comparée aux deux précédentes, dont je n'ai décrit qu'une partie, offre beaucoup moins d'intérêt; et pourtant elle se compose de plus de *cent mille volumes*. Mais dans la même partie où sont rangés les quinzièmes siècles, se trouvent plusieurs *Éditions Aldines sur Vélin*, d'une telle rareté, d'une si grande beauté, et d'une condition si parfaite, que M. Van Praet doit jeter des yeux d'envie sur ces trésors, et soupirer en secret, peut-être avec

(*a*) L'auteur dit *blurred;* l'impression est ce que nous appellerions *beurrée*, ou *empâtée* par trop d'encre.

raison, après le jour où il verrait quelques uns de ces volumes prendre le chemin de la Bibliothéque Royale! Vous en jugerez après la description que je vais vous en donner.

HOMERI OPERA, *græcè; imprimé par Alde; sans date* (*a*), 2 vol. in-8°. Première édition d'Alde. Cet exemplaire ne le cède peut-être qu'à celui de la Bibliothéque Royale. Ces volumes sont de deux reliûres différentes; mais des deux volumes, celui qui contient l'*Iliade* gagne en hauteur ce qu'il perd en largeur, à peu près deux tiers de ligne. Mesure bien minutieuse! allez-vous dire; mais quand il s'agit de *Vélins des Alde*, la plus petite fraction compte. Le volume a six pouces une ligne et demie de hauteur, juste une ligne et demie de moins que l'exemplaire de la Bibliothéque Royale; mais je n'assurerais pas que le volume de l'*Odyssée* n'eût cette ligne et demie de plus en largeur. Le Vélin est également fin, blanc et bien conservé; et peut-être, à tout prendre, l'exemplaire n'est-il que très peu inférieur à celui de la Bibliothéque Royale. L'*Odyssée* est relié en maroquin rouge ancien, doré sur tranches. Cet exemplaire a été acheté à la vente de la bibliothéque Salviati.

CICERONIS ORATIONES; *de l'imprimerie d'Alde;*

(*a*) Imprimé à Venise vers 1504.

1519, 3 vol. in-8°. Assurément cet exemplaire est le *nec plus ultra* des Vélins d'Alde. Pour les dimensions, la condition, la couleur, aucun autre ne le surpasse; je n'en excepte pas même les exemplaires de la Bibliothèque du Roi, pas plus que le *Pindare* et l'*Ovide* de Saint-James's-Place; et, en vérité, il règne sur les verso et les recto de chacun de ces volumes un ton de couleur si doux (*a*), si moelleux, si pur, que le plus habile connaisseur, comme le plus exigeant amateur, ne peuvent retenir leur admiration en feuilletant ces volumes. Ils sont reliés en maroquin rouge, aux armes d'un cardinal. Je vois, d'après une note manuscrite (*b*), qu'ils furent achetés d'un certain *Dominico Terres Negoziante di Libri, Napoli.* Quel homme rare que ce Dominique Terres, qui s'est trouvé avoir à vendre un tel exemplaire! Vous vous formerez une idée de la dimension de celui-ci, quand je vous dirai qu'il a six pouces et demi de hauteur sur quatre de largeur, à l'exception du premier vo-

(*a*) Mais souvent trop pâle. Le second et le troisième volumes sont d'une couleur d'impression plus égale que le premier.

(*b*) Comme il n'y a point de note manuscrite sur ce beau livre, je ne l'ai point trouvée; seulement, sur le verso de la couverture de chacun des trois volumes, le nom mentionné se trouve dans un cartouche gravé, comme les amateurs en font souvent placer à l'intérieur de leurs livres.

lume, qui est un tant soit peu plus court. Montrez-moi son pareil si vous pouvez. Et que dirons-nous à M. Renouard, qui a composé ses *Annales des Alde* (1) à un demi-mille d'ici, et qui n'a point fait mention de cet exemplaire? Une telle omission doit l'avoir plus d'une fois empêché de dormir. Je vous indiquerai seulement encore trois volumes, qui ne sont pas des Alde, puis je prendrai congé de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève.

MISSALE MOZARABICUM; 1500, in-folio. Bel exemplaire pour ses dimensions et sa couleur; mais par malheur fortement piqué de vers au commencement, quoiqu'un peu moins à la fin. Il a près de treize pouces trois lignes de hauteur, sur neuf pouces quatre lignes et demie de largeur. Cet exemplaire paraît avoir appartenu au cardinal de Juigné, archevêque de Paris (*a*), dont il porte les armes composées de trois lézards et trois étoiles. Le cardinal aimait beaucoup les livres anciens.

VITRUVIUS; *imprimé par les Jiunte;* 1513, in-8°. Délicieux exemplaire sur un Vélin blanc, pur et

(1) Voyez *Annales de l'Imprimerie des Alde*, tome 1, p. 146, édition de 1803.

(*a*) Voici un cardinal de la création du Révérend M. Dibdin. De son vivant, M. de Juigné était archevêque de Paris, duc et pair de France.

moelleux. Je le crois supérieur à celui de M. Dent; car il a six pouces neuf lignes de haut sur quatre de large. Un ver cruel l'a cependant percé jusqu'au folio 76, en ne laissant qu'un seul trou après lui. La reliûre de ce précieux livre est riche, mais d'un mauvais goût.

Tewrdannck; *imprimé (à Nuremberg) en* 1517, in-folio (*a*). Première édition. C'est assurément un bel exemplaire, sur un Vélin épais, mais doux et blanc. Très heureusement les planches ne sont pas

---

(*a*) Impression en caractères gothiques ornés de la plus grande beauté, d'une perfection de gravure vraiment extraordinaire, et que n'effacent point les caractères de ce genre qui ont été depuis quelque temps remis en vogue. On lit sur le verso de la couverture de l'exemplaire dont il est question, cette note manuscrite, signée A-Y :

« Les gravures de cet ouvrage ne sont point, comme on le croit ordinairement, d'Albert Durer, et encore moins de Hans (Jean) Burgmair. M. de Boze s'est aussi trompé en disant qu'elles ne portent point de nom ni de marque de graveur; *voyez* les fig. 13, 30, 48, 69 et 70. On y trouve le fameux monogramme de Hans Schœvflin, dit le *maître à la pelle* (*Schœvffel*, en allemand, signifie une *pelle*)...... Papillon croit que ce livre n'a point été imprimé avec des caractères de fonte, mais avec des planches de bois sculptées par de très habiles graveurs. On sait que l'auteur est Melchior Pfintzing, chapelain de l'empereur Maximilien 1er, dont il n'est peut-être même que le prête-nom. »

coloriées, et la table s'y trouve bien complète. Il a quinze pouces de haut sur neuf pouces neuf lignes de large.

Tels sont les titres d'ouvrages que j'ai recueillis dans l'examen assez attentif que j'ai fait des articles les plus curieux et les plus précieux en livres anciens de la Bibliothéque de SAINTE-GENEVIÈVE. L'énumération pourrait en être beaucoup plus étendue assurément; mais je suis bien persuadé qu'un connaisseur bibliographe aurait fait un choix presque semblable. Il n'y a pas là, remarquez-le, un *Caxton*, pas un *Wynkyn de Worde*, pas un *Julian Notary*, mais j'oublierais difficilement l'extrême plaisir que m'a causé la vue de ce charmant intérieur; et j'ose espérer que les fruits que j'ai recueillis dans les deux visites que j'y ai faites, procureront une égale satisfaction à mon ami. Fréquemment, en poursuivant mon examen, je jetais les yeux sur la cour parfois couverte de nombreux petits groupes d'enfans (du collége de Henri IV) qui s'exerçaient à tous les jeux de leur âge; les uns en habits, d'autres habits bas, se promenant, sautant ou se reposant. Tous occupés, tous gais, tous heureux, ils sont étrangers aux tourmens comme aux délices attachés tour à tour à la **biblio-manie**; ils ne connaissent pas les nuances qui existent entre les types de *Georges Laver, Schurener de Bopardia* et d'*Adam Rot*; ils ne sont pas initiés

aux pénibles mystères des tranches non rognées, des grandes marges, des premières reliûres! mais

Where ignorance is bliss
'Tis folly to be wise.

« Où l'ignorance est bonheur, c'est folie d'être sage. »

Je ne fais cette citation qu'avec réserve, n'ayant nullement l'intention de piquer ou d'offenser un seul Roxburgiste. Maintenant, mon ami, avant de quitter ce magnifique assemblage de livres et le seuil de la porte, je me dois à moi-même, et bien plus encore à votre insatiable amour de l'histoire bibliographique, de vous dire un mot ou deux sur l'abbé MERCIER DE SAINT-LÉGER, qui était bibliothécaire en chef, et l'illustration vivante de cette collection, il y a environ cinquante ans. Je suis d'autant mieux en état de m'en acquitter, que M. Barbier, mon ami, possède un grand nombre d'anecdotes littéraires et de particularités sur cet abbé, et qu'il m'a procuré une notice de Chardon de La Rochette, sur sa vie et ses ouvrages. Je suis certain que ces détails, restreints à de justes bornes, vous offriront de l'intérêt; car j'ai entendu dire à des personnes, dont les jugemens sont pour moi d'un grand poids, que l'abbé Mercier de Saint-Léger était le PREMIER de tous les bibliographes que la France ait possédés. Je l'ai dit moi-même cent fois, et je le répète encore. Il ne faut cependant pas mettre de côté Niceron.

Mercier de Saint-Léger naquit (à Lyon) le 4 avril 1734. Dès l'âge de quinze ans, il se détermina sur le choix de la carrière qu'il devait embrasser. Avide de connaissances, passionné pour l'étude et la retraite, il entra dans la congrégation des *chanoines réguliers*, qui a produit des littérateurs distingués; et conformément à l'usage, il suivit un cours de rhétorique et de philosophie, avant d'entrer en théologie, à l'abbaye de Chatrices, diocèse de Châlons-sur-Marne. Ce fut là qu'il jeta les premiers fondemens de sa future célébrité bibliographique et littéraire. Il y trouva le vénérable Caulet, qui avait volontairement résigné l'évêché de Grenoble pour passer le reste de ses jours dans cette abbaye, au milieu des livres, de la solitude, et des études littéraires. Mercier de Saint-Léger attira l'attention du vieillard, et gagna toute son affection. Près de perdre la vue, Caulet confia le soin de sa bibliothéque à Mercier, auquel il avait déjà enseigné les élémens de la bibliographie et de l'histoire littéraire. Il lui avait également donné cet amour d'ordre et de méthode qui distinguent particulièrement les productions de son élève. Peu de temps après, la mort vint séparer le maître et le disciple; et celui-ci ne prononçait jamais le nom de Caulet, ou ne parlait de ses vertus, sans une émotion qu'un torrent de larmes pouvait seul apaiser. Le cœur de Mercier

de Saint-Léger était encore plus admirable que sa tête.

A l'âge de vingt ans, Saint-Léger revint à Paris. Le célèbre Pingré était premier bibliothécaire de Sainte-Geneviève, et Saint-Léger s'attacha avec ardeur et affection à ce savant. En 1759, il fut nommé sous-bibliothécaire; et quand Pingré, grand astronome, partit pour les Indes afin d'observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, Saint-Léger lui succéda comme bibliothécaire en chef, et garda cette place jusqu'en 1772. Saint-Léger considéra toujours ces douze années comme les plus heureuses et les plus profitables de sa vie. Durant cette période, il concourut à la rédaction du *Journal de Trévoux*. En septembre 1764, Louis XV vint en grande pompe poser la première pierre de la nouvelle église de Sainte-Geneviève. La cérémonie terminée, le Roi désira voir la Bibliothéque, où nous nous sommes arrêtés si long-temps ensemble. Mercier fit placer sur une table les livres les plus anciens et les plus curieux, pour qu'ils frappassent la vue du monarque, qui, accompagné de plusieurs gentilshommes de la chambre, et de son bibliothécaire Bignon, les examina avec une grande attention, et reçut de Mercier des explications sur leurs différens degrés de valeur et de rareté. A chaque instant le roi se retournait, et disait à son bibliothécaire : « Bignon, ce livre est-

il dans ma Bibliothéque? » Celui-ci ne répondait pas un mot; mais, se retirant derrière Choiseul, le premier ministre, il semblait éviter la vue de son maître. Mercier cependant répondit avec franchise et assurance : « Non, sire, ce livre *n'est pas* dans la Bibliothéque de Votre Majesté. » Le Roi passa près d'une heure à examiner les livres, s'entretenant avec le bibliothécaire (Mercier), qui lui donnait des explications sur ce qu'il désirait connaître. Cette conversation mit au jour l'esprit élevé de Mercier. Le bâtiment de la Bibliothéque de Saint-Victor menaçait ruine; il était urgent de le réparer; mais le trésor public ne pouvait supporter cette dépense. « Je dirai à Votre Majesté (dit Mercier) comment on peut faire ces réparations sans qu'il en coûte un écu au trésor. L'abbaye de Saint-Victor est vacante; que Votre Majesté y nomme un nouvel abbé, à la condition que, chaque année, il abandonnera une partie de son revenu pour l'objet en question. » Si le Roi avait eu le moindre mouvement généreux, il aurait répondu en nommant Mercier abbé de Saint-Victor, et en lui imposant la stricte condition qu'il avait lui-même établie; il en arriva autrement. Le projet fut mis à exécution, mais d'autres en eurent la gloire.

Cependant le Roi n'avait pas oublié Mercier, ni la leçon de bibliographie qu'il avait reçue dans la

Bibliothèque de Sainte-Geneviève. Entre autres choses, le bibliothécaire lui avait fait connaître à quelles marques on distinguait la fameuse *Bible de Sixte V*, publiée en 1590 (*a*). Peu de temps

(*a*) Cette Bible est connue sous le nom de *Sixte-Quint*, parce qu'elle a été faite et mise au jour sous la direction et par les ordres de ce pontife. Elle ne fut pas plus tôt sortie de la presse, qu'elle fit beaucoup de bruit dans l'Église, à cause de la quantité de fautes qui en avaient changé et défiguré le texte ; de manière que l'on fut obligé de faire imprimer séparément, sur de petites bandes de papier, les mots qui avaient été défigurés, et de coller ensuite ces corrections sur les passages mêmes répandus de côté et d'autre dans le courant du volume.

Cette édition fut supprimée après la mort de Sixte-Quint, par les ordres de Grégoire XIV, son successeur, qui la proscrivit. Clément VIII, qui succéda à ce dernier dans le pontificat, fit faire, en 1592, une nouvelle édition de la Bible de 1590, dans laquelle il eut soin de faire corriger les fautes de la première, et cette réimpression est connue sous le nom de *Bible de Clément* VIII, ou *Bible de Sixte-Quint corrigée*.

La valeur excessive et la rareté singulière de cette fameuse édition a fait naître quelques supercheries à son égard, qui se rencontrent dans des exemplaires que l'on a voulu faire passer, à la faveur d'un titre supposé, pour être de l'édition originale, et qui n'étaient que des exemplaires de celle de 1592. (*Bibliographie instructive* de De Bure, *Théologie*, pag. 59 et suiv., dans lesquelles sont indiquées les différences les plus notables qui existent entre les textes des deux éditions.)

après, en revenant de la messe, et traversant la grande galerie de Versailles, le Roi aperçut le bibliothécaire de Sainte-Geneviève parmi les spectateurs, et, se retournant vers son premier ministre: « Choiseul, lui dit-il, comment reconnaît-on la *véritable Bible de Sixte v?* — Sire (répliqua le ministre, qui ne s'attendait guère à cette question), je n'en ai aucune connaissance. » Alors, s'adressant à Mercier, le Roi lui répéta sans aucune hésitation, sans aucune erreur, ce qu'il avait appris à la Bibliothéque de Sainte-Geneviève. Il y a peu de traits, ce me semble, qui fassent autant d'honneur à ce Roi. Cependant Louis donna des preuves plus positives de son estime pour son maître de bibliographie, en le nommant, à l'âge de trente-deux ans, abbé de Saint-Léger de Soissons, d'où notre héros a pris son nom. En 1772, Mercier rendit la direction de la Bibliothéque de Sainte-Geneviève à Pingré, qui était de retour de son voyage; et, désormais libre de soins, il composa son célèbre *Supplément à l'Histoire de l'Imprimerie, par Prosper Marchand,* dont la seconde édition, de 1775, est non seulement la plus ample, mais aussi la plus correcte. L'abbé Rive, qui aimait à mordre sur tout ce qui jouissait de quelque réputation dans le monde, tenta d'ébranler celle de cet ouvrage...., mais en vain. Mercier voyagea alors à l'étranger. Partout il fut fêté et accueilli avec la distinction

qui était due à son mérite bibliographique, particulièrement par Meerman et Crevenna. M. Ocheda, dernier bibliothécaire de lord Spencer, et qui l'avait été autrefois de Crevenna, m'a dit souvent qu'il avait été enchanté de la conversation et de la société de Mercier lorsqu'il vint chez Crevenna. A son retour, Mercier continua l'ouvrage qu'il avait trop long-temps interrompu, sur les *Poètes latins du moyen âge*. Il se proposait de donner une courte notice sur chaque auteur, une analyse de chaque ouvrage, avec un choix des morceaux les plus brillans, des anecdotes piquantes et des traits historiques peu connus. Nous avons lu, disent Chardon de La Rochette (1) et M. Barbier, une

---

(1) Voici ce qu'ajoute ce biographe : « On sent combien un pareil travail demandait de patience, de recherches et de sagacité. Les bibliothèques publiques et particulières étaient mises à contribution : ses amis (de Mercier) se faisaient un plaisir de lui communiquer tous les livres qui pouvaient lui être utiles; car quelques ouvrages de bibliographie, d'histoire littéraire, quelques journaux et quelques livres de présent, composaient sa modeste bibliothèque. L'immensité de celle à laquelle il avait présidé lui avait sans doute ôté le courage d'en former une plus volumineuse.

« Son travail sur les poètes latins du moyen âge n'était pas le seul qui l'occupât; tous les journaux littéraires du temps étaient enrichis de ses lettres ou de ses dissertations. Il avait de la gaîté dans le style, un fond inépuisable d'anecdotes, de

grande partie de l'original manuscrit, qui est aussi agréable qu'instructif.

Mais la révolution était sur le point d'éclater, et l'esprit paisible de Mercier ne pouvait point soutenir le choc d'une aussi effroyable calamité; d'ailleurs sa patrie lui était encore plus chère que ses livres. Sa fortune fut compromise; ses revenus diminuèrent progressivement, et sa solitude même fut troublée. En 1792, un décret de la Conven-

---

traits inconnus; aussi ses articles étaient-ils toujours ceux que les amateurs lisaient les premiers. On le consultait de toutes parts, et par écrit et de vive voix; ceux qui formaient des bibliothéques, ceux qui dressaient des catalogues, ceux qui s'occupaient de quelque partie de l'histoire littéraire, s'adressaient à lui comme à un oracle qui ne les trompait jamais. La célèbre bibliothéque du duc de La Vallière lui doit en partie son existence; lié avec le duc, il dirigeait les choix, les acquisitions, l'ordre à établir dans cette riche collection. On a cru même long-temps qu'il recevait un traitement du duc; mais la vérité est qu'il ne voulut jamais accepter ni traitement ni présent. Il s'occupa de la bibliothéque Soubise avec le même zèle et le même désintéressement. Ces travaux littéraires, ces distractions si douces pour lui, la visite de tous les savans étrangers qui venaient à Paris, la société de tout ce qu'il y avait d'hommes instruits dans la capitale, un tempérament excellent, semèrent sa vie de fleurs jusqu'au moment où la révolution renversa deux ordres, dont le premier surtout se croyait assis sur des bases inébranlables. »

tion établit une commission chargée d'examiner les monumens publics. Mercier fut du nombre des trente-trois membres nommés pour composer cette commission, dont le fameux Barrère faisait également partie. Barrère, fertile en projets chimériques et pernicieux, proposa à Mercier, comme une pensée lumineuse, d'extraire un abrégé du contenu de chaque livre de la Bibliothèque nationale; de faire imprimer avec magnificence ces extraits par Didot, et ensuite.... DE BRÛLER TOUS LES LIVRES D'OÙ ILS AURAIENT ÉTÉ PRIS. Cet idiot révolutionnaire ne pensa seulement pas qu'il pouvait exister *mille* exemplaires du même ouvrage, et que plusieurs centaines de ces exemplaires pouvaient se trouver HORS de la Bibliothèque. Toutefois Mercier couvrit de ridicule un tel projet, et de honte son auteur (*a*). Robespierre, moins homme que furie, réglait alors les destinées de la France. Le 7 juillet 1794, Mercier se trouvant dans une rue, vit *soixante-sept individus* que l'on menait à la boucherie de la guillotine. Toutes

(*a*) Cette anecdote ne se trouve pas dans la Notice sur Mercier de Saint-Léger, par Chardon de La Rochette; et il est probable qu'elle n'a d'autre source que l'imagination de M. Dibdin. Barrère, fougueux révolutionnaire, est certainement un des hommes les plus méprisables de l'époque désastreuse dont il est ici question; mais il a toujours été ami des lettres, et l'auteur ne pouvait pas plus mal choisir le héros de son anecdote.

les issues étaient obstruées par les spectateurs, qui venaient se repaître de cet horrible spectacle. Mercier fut forcé de suivre le torrent, et ayant encore assez de force pour soulever sa tête, il regarde...., et aperçoit son vieil et intime ami, l'ex-abbé Royer, au nombre des *victimes dévouées à la mort!* Cette rencontre lui coûta la vie. Une horreur soudaine...., suivie de frissons et de chaleur, s'empara immédiatement de lui; une sueur froide couvrit son front. On le transporta dans une maison étrangère. Sa voix devint faible et entrecoupée; il semblait que la main de la mort l'eût déjà saisi.

Cependant il reprit un moment ses sens. Ses amis accoururent pour le consoler. On conçut l'espoir d'une prompte et entière guérison; il visita même quelques amis aux environs de Paris; mais sa figure si belle, si imposante, se décolora peu à peu; la couleur de ses joues s'affaiblit graduellement; ses yeux perdirent bientôt le vif éclat dont ils brillaient; ses jambes s'affaiblirent; sa démarche devint à la fois lente et mal assurée. Il languit ainsi pendant cinq ans, et mourut le 13 mai 1799, à dix heures du soir, précisément après avoir accompli le jubilé de ses travaux bibliographiques. La quantité de notes qu'il laissa, soit sur des papiers détachés, soit sur les marges de ses livres, est prodigieuse. M. Barbier me fit voir un exemplaire du *Supplément*

à l'ouvrage de Marchand, préparé pour une *troisième édition* restée en projet, et un exemplaire de la *Bibliothéque françoise de La Croix du Maine*, etc., qui tous deux, d'un bout à l'autre, étaient couverts de notes marginales. Cet aimable bibliographe me donna aussi une des petites notes de Mercier, comme specimen de son écriture et une preuve de la suite qu'il mettait dans ses recherches. Je vous en adresse une copie ci-jointe. (1)

Tels sont les souvenirs et les jouissances qui se rattachent à la BIBLIOTHÉQUE DE SAINTE-GENEVIÈVE. Toutes les fois que je la visite, je m'imagine que l'esprit aimable de Mercier y préside encore, et que si c'est une des collections de livres les plus anciennes de Paris, elle en est aussi l'une des plus intéressantes.

Maintenant vous allez m'accompagner à la Bi-

---

(1) Cette note se trouve sur un petit morceau de papier, et est adressée à M. Barbier. « Cherchez dans les dépôts, bien soigneusement, tous les ouvrages d'*André Cirine :* entre autres, ses *De Venatione libri* II; *Messanæ*, 1650, in-8°; *De naturâ et solertiâ Canum; Panormi*, 1653, in-4°; *De Venatione et Natura Animalium libri* V; *ibid.*, 1653, 3 vol. in-4°; tous avec figures gravées en bois. Peut-être seraient-ils dans la *Bibliothéque des Théatins*. Je me recommande toujours à M. Barbier pour le *Scala Cœli*, in-fol.; pour les *Lettres de Rangouze*, et pour les autres livres qu'il a bien voulu se charger de rechercher pour moy. » SAINT-LÉGER.

bliothéque Mazarine, ou de l'Institut (*a*). Dans une lettre précédente, je vous ai déjà parlé de la magnificence extérieure de ce bâtiment. C'est de son intérieur que je vais actuellement m'occuper, et plus spécialement encore des objets qui s'y trouvent réunis, et qui ont rapport au *papier* et à l'*impression*. Vous saurez cependant que cet établissement renferme *deux bibliothéques*, l'une particulière à l'Institut, et qui est contiguë à la salle où se réunit cette savante compagnie; l'autre qui appartient au collége, à gauche en entrant par la première cour de la façade principale.

Nous visiterons d'abord cette dernière, qui est formée de l'ancienne collection du cardinal Mazarin. Elle est située au premier étage, et se compose de deux salles contiguës, à angles droits, qui ont ensemble environ cent quarante pieds de longueur. Ces salles sont spacieuses, et sont certainement un peu plus élevées que celles de la Bibliothéque Royale. La galerie est ornée de colonnes en bois de chêne, avec des chapiteaux corinthiens. Ce local a quelque chose d'imposant et d'agréable. Un énorme globe, de huit pieds de diamètre, est placé au point central de la jonction des deux pièces. Les lecteurs se tiennent dans l'une et l'autre

(*a*) A l'époque du voyage de l'auteur, ces deux Bibliothéques étaient réunies sous une même administration; depuis, elles ont été séparées.

salle; et, comme à l'ordinaire, il y règne le plus grand ordre et le plus profond silence. Mais il ne se trouve dans cette enceinte ni *Fust et Schoiffer,* ni *Sweynheym et Pannartz*, ni *Ulric Han*, quoique la collection se compose, dit-on, d'environ 90,000 volumes. Que faire donc? Un garçon voit mon air chagrin, et s'approche en disant: « Que désirez-vous, monsieur? » Cette question était un baume pour mes esprits agités. « Les livres anciens et rares sont-ils ici? — Asseyez-vous, monsieur, vous allez le savoir à l'instant. » Cette obligeante créature me quitte, et va tirer une sonnette à côté d'une petite porte. Une minute après, descend un monsieur, habillé en noir, vrai costume de bibliographe. Le garçon me désigne à lui; nous nous approchons l'un de l'autre. « A la bonne heure; je suis charmé..... » Vous devinez aisément le reste. « Donnez-vous la peine de monter. » Je suis mon guide par un petit escalier tournant, et nous atteignons le palier supérieur. Une suite de petites chambres (au nombre de *dix* peut-être), complétement garnies..... de livres, frappent mes yeux étonnés, et font palpiter mon cœur. C'est charmant, dis-je à mon guide, M. Thiébault; voilà comme cela doit être. M. Thiébault s'inclina gracieusement.

Le plancher est recouvert en carreaux de briques, un peu trop luisans, comme c'est ici l'usage; mais il est frais, d'un ton de couleur agréable, et

qui s'harmonise parfaitement avec le dos des livres. Dans la première petite pièce est le buste en plâtre de l'abbé Hooke (1), qui resta quelque temps en Angleterre avec le bon cardinal..... Vis-à-vis de ce buste est celui de Palissot (*a*). En tournant à droite, on voit la perspective des *dix petites pièces* dont je parlais tout à l'heure. En les traversant, on remarque à gauche de petits rideaux blancs qui ornent chaque croisée, dont les entre-deux sont garnis de jolis volumes, dans lesquels vous trouverez des romans de chevalerie qui vous charmeront le cœur.

(1) L'abbé Hooke est le prédécesseur de l'abbé Leblond, le dernier bibliothécaire en chef. M. Petit-Radel, le principal bibliothécaire actuel, a donné une bonne description de la Bibliothéque Mazarine dans ses *Recherches sur les Bibliothéques*, etc., 1819; on lui a reproché d'avoir mis une sorte d'affectation à ne point parler de l'abbé Hooke, qui, écrivain savant et distingué d'ailleurs, peut être encore considéré comme le second fondateur de la Bibliothéque Mazarine (*). L'abbé Hooke mourut à Saint-Cloud en 1796. M. Renouard, dans le *Catalogue de ses livres*, tome II, page 253, rapporte une anecdote qui concerne le successeur de l'abbé Hooke, l'abbé Leblond, ainsi que M. Renouard lui-même.

(*a*) M. Palissot avait succédé à M. l'abbé Leblond dans la place de premier bibliothécaire de la Bibliothéque Mazarine.

(*) M. Petit-Radel parle de l'abbé Hooke; il en donne même le portrait. C'est de l'abbé Leblond qu'on lui a reproché de n'avoir pas parlé, et tout ce que M. Dibdin dit ici du mérite de l'abbé Hooke doit s'entendre de l'abbé Leblond, qui effectivement a procuré de grandes augmentations à la Bibliothéque.

Je suivais toujours mon guide, lorsque, étant parvenus à la troisième avant dernière pièce, il se tourna vers moi, et me fit remarquer que ces trois dernières salles étaient exclusivement consacrées « aux livres imprimés dans le Quinzième Siècle, et qu'ils en possédaient environ quinze cents. » Cette communication ranima mes esprits, et je jetai vivement les yeux autour de moi. Hélas! la récolte était abondante, il est vrai, mais elle était attaquée d'une maladie mortelle : en d'autres termes, il y avait nombre sans choix, et quantité plutôt que qualité. Cependant je serai indulgent; car en arrivant à la troisième et dernière de ces salles, M. Thiébault me fit voir les articles qui suivent.

Biblia latina; *imprimé par Fust et Schoiffher*; sans date, *probablement de* 1455 *ou* 1456, in-folio, 2 volumes. Depuis une douzaine d'années je souhaitais ardemment de voir cet exemplaire, non parce que j'avais beaucoup entendu vanter sa beauté, mais parce que c'est cet exemplaire-là même qui a fait désigner cette édition sous le nom de Bible de Mazarin. En d'autres termes, jusqu'à l'époque de la formation de cette bibliothéque par le fameux cardinal Mazarin, aucun bibliographe n'avait vu, ou du moins n'avait encore décrit cette édition, sur laquelle vous prendrez information (autant ou aussi peu qu'il vous plaira) dans le premier volume du Catalogue de la Biblio-

théque de lord Spencer (1), et dont je vous ai déjà dit quelque chose à propos d'un exemplaire semblable de la Bibliothéque Royale. Tous les exemplaires que j'avais vus précédemment, et ce n'est pas moins de dix ou douze, étaient généralement fort beaux ; il ne convient donc pas de qualifier cette édition de *rareté du premier ordre*. Cependant c'est la plus ancienne impression du texte sacré; et cet exemplaire peut bien valoir 80 louis.

BIBLIA LATINA; *imprimé par le même;* 1462, in-fol., 2 vol. Bel exemplaire, bien conservé, d'une grande dimension, sur Vélin. Sa date est imprimée en rouge à la fin de chaque volume, ce qui ne se rencontre pas toujours. L'exemplaire est relié en maroquin rouge.

BIBLIA ITALICA; *imprimé par Vindelin de Spire; Kalend. August.* 1471, 2 vol. in-folio. Bel exemplaire d'une édition extrêmement rare, et peut-être même la plus rare de toutes les anciennes versions de la *Bible* en italien. L'exemplaire est relié en veau, mais un peu rogné.

LEGENDA SANCTORUM, *italicè; — impresse per maestro Nicolo Ienson,* etc.; *sans date,* in-fol. C'est la PREMIÈRE ÉDITION de cette version italienne, dont l'auteur est Manerbi. Elle est imprimée à deux colonnes, et exécutée avec cette élégance ordinaire

(1) *Bibl. Spenceriana*, tome I, page 3, etc.

aux impressions de Jenson, dont celle-ci est à coup sûr une des plus rares. Elle ne se trouve pas, quant à présent, dans la Bibliothéque de lord Spencer.

Servius in Virgilium; *imprimé par Ulric Han; sans date,* in-folio. Ce livre est en lui-même de la plus grande rareté; et un exemplaire tel que celui qui est maintenant devant moi est d'une rareté encore trois fois plus grande (1). En serez-vous surpris, lorsque je vous dirai qu'il appartenait autrefois à Henri II et Diane de Poitiers, dont la reliûre favorite le couvre encore, et laisse cependant apercevoir des traces de sa parure primitive? Vous entendez réellement la voix des feuillets en les tournant. Si M. Cracherode existait encore, tout vieux qu'il serait, il entreprendrait un pèlerinage pour entendre de pareils sons. Mais comment aurai-je le courage de vous dire que, vers le milieu du volume, plusieurs feuillets sont tachés au haut de la marge droite! Cette tache est même plus visible au commencement du volume. Deux piqûres de vers se trouvent encore à la fin. Mais qu'est-ce que cela? Le soleil n'a-t-il pas ses taches? et chaque

(1) Lord Spencer étant à Paris l'année dernière, disait à MM. Petit-Radel et Thiébault, qui l'accompagnaient à la Bibliothéque, « que c'était le plus bel exemplaire qu'il eût jamais vu; » ce qui fit que l'un de ces messieurs écrivit au crayon sur le feuillet de garde: « Lord Spencer dit que c'est le plus bel exemplaire qu'il ait vu. » Sa seigneurie pouvait bien le dire en effet.

chose de ce bas monde, qu'elle ait la forme d'un livre ou la forme humaine, n'est-elle pas frappée d'imperfection et de dépérissement? Il en est de même de cet exemplaire, qui n'eut jamais son pareil.

PLAUTUS; 1472, in-fol. EDITIO PRINCEPS. Voici qui confirme la remarque précédente. Quoique ce volume provienne de la collection de l'*illustre couple*, auquel appartenait aussi le précédent, il n'est cependant pas digne d'avoir eu de tels possesseurs. Je présume qu'il a été rogné à la seconde reliûre. Le haut est tout taché, et les trois feuillets de préliminaires font mal au cœur.

CÆSAR; 1469, in-fol. EDITIO PRINCEPS. Bel exemplaire, bien conservé, dans sa première reliûre; et c'est ainsi que devraient être tous les volumes de Sweynheym et Pannartz. Il est de grande dimension; mais malheureusement on a trop écrit sur les marges.

LACTANTIUS; 1470, *par les mêmes imprimeurs.* C'est peut-être, à tout considérer, le plus bel exemplaire qui existe de cette édition. Cependant l'amour de la vérité me force de faire une remarque à voix basse, et presque à l'oreille; c'est qu'on aperçoit des traces de ver au commencement et à la fin; mais c'est peu.... bien peu de chose. Il est relié comme le précédent volume, et a près de treize pouces neuf lignes de haut, sur neuf pouces une ligne et demie de large.

Cicero, de Officiis; 1466, in-4°. Seconde édition, sur papier, et par conséquent rare. Mais cet exemplaire est fort endommagé, et piqué de vers.

Cicero, de Natura Deorum, etc.; *imprimé par Vindelin de Spire*, 1471, in-folio. Bel exemplaire, bien conservé, dans sa première reliûre.

Silius Italicus; *imprimé par Laver;* 1471, in-fol. Bon exemplaire, d'une bonne conservation, l'un des livres les plus rares des presses de Laver.

Catullus, Tibullus et Propertius; 1472, in-fol. Ceux qui sont versés dans la connaissance des anciens livres classiques, savent que cette Editio princeps n'a qu'un degré de moins peut-être en rareté que les premières éditions de *Lucrèce* et de *Virgile*. La plus longue vie peut s'écouler sans que l'on rencontre l'occasion d'acquérir un pareil trésor. Cet exemplaire a toutes les qualités désirables. Il est relié en maroquin rouge.

Dante; *imprimé par Numeister;* 1472, in-folio. Cette édition est regardée comme la première de ce poète. L'exemplaire est mieux conservé dans sa largeur que dans sa hauteur, et il n'est pas exempt de taches ni de piqûres de vers; cependant c'est encore un des meilleurs que j'aie vus.

Je ne crois pas nécessaire de choisir un plus grand nombre de fleurs dans ce charmant réduit de

la dixième et dernière des salles supérieures. Je n'assurerais pas qu'un examen plus prolongé produisît un résultat plus important. Je n'omettrai pas cependant de vous faire observer que cette Bibliothéque doit surtout sa célébrité aux soins, au savoir et à l'enthousiasme du fameux GABRIEL NAUDÉ, son premier bibliothécaire, sous le cardinal qui en est le fondateur. Vous avez sans doute déjà lu ce qui le concerne dans certains ouvrages (1), où les éloges lui sont prodigués. Personne peut-être n'a jamais surpassé l'activité ni le zèle qu'il a déployés pour son patron dans les négociations bibliographiques. Sa physionomie exprimait bien l'activité de son esprit. Il achetait partout, dans tous les genres, aux individus comme aux corporations. Mais il ne faut pas croire que les dimensions actuelles de la *Bibliothéque Mazarine*, ou les livres qu'elle renferme, soient exactement les mêmes qu'ils étaient autrefois. Si on lui a retiré de rares et précieux volumes, s'il lui en manque beaucoup, ou s'il en a été perdu, beaucoup aussi ont été acquis successivement. Le dernier bibliothécaire était Lucas-Joseph Hooke; le bibliothécaire actuel est M. PETIT-RADEL (2). Nous allons

(1) *Bibliomania*, page 50. *Bibliographical Decameron*, tome II, page 493.

(2) M. Petit-Radel a publié en 1819 un intéressant volume in-8°, qui a pour titre : *Recherches sur les Bibliothéques an-*

maintenant quitter ces paisibles régions; et, traversant les salles inférieures, nous passerons à

ciennes et modernes, etc., avec une *Notice historique sur la Bibliothéque Mazarine*, en tête de laquelle sont les portraits de Mazarin, Colbert, Naudé et Hooke, gravés au trait. A la fin se trouve une liste du nombre de volumes que contiennent les différentes Bibliothéques publiques de Paris, dont voici un extrait :

Bibliothéque Royale...	Livres imprimés, environ	350,000.
	Brochures, pamphlets, etc.	350,000.
	Manuscrits.	50,000.
Bibliothéque de l'Arsenal.	Livres imprimés.	150,000.
	Manuscrits.	5,000.
Bibliothéque de Sainte-Geneviève.	Livres imprimés.	110,000.
	Manuscrits.	2,000.
Bibliothéque Mazarine.	Livres imprimés.	90,000.
	Manuscrits.	3,437.
Bibliothéque de la Préfecture, Hôtel de Ville.	Livres imprimés.	15,000.
Bibliothéque de l'Institut.	Livres imprimés.	50,000.
	etc., etc., etc.	

Je crois que ce dernier calcul est fort inexact. M. Petit-Radel termine par la récapitulation générale de tous les livres des diverses Bibliothéques de Paris, montant à *un million cent vingt-cinq mille quatre cent trente-sept* volumes. Le nombre de ceux des Bibliothéques des départemens s'élève encore plus haut.

l'autre collection de livres, qui se trouve dans le même établissement.

La Bibliothéque, plus particulièrement destinée à l'usage de l'Institut de France, peut contenir 20,000 volumes (*a*), disposés dans une salle de cent

(*a*) Cette Bibliothéque contient environ 60,000 volumes imprimés, et 1,200 volumes manuscrits, parmi lesquels on distingue la collection dite de *Godefroy*, entièrement composée de pièces relatives à l'histoire de France.

Destinée à pourvoir aux besoins journaliers des quatre Académies dont se compose le corps savant auquel elle appartient, la Bibliothéque de l'Institut ne présente point, à proprement parler, de ces monumens rares et précieux de la typographie, qui sont si recherchés par les amateurs. Dans sa composition, tout se rapporte à l'utilité pratique; et, si on y rencontre peu de premières éditions des classiques, on est sûr du moins d'y trouver toutes celles qui jouissent de quelque estime parmi les savans. Le but principal étant de s'y maintenir à peu près au courant dans les différentes branches de nos connaissances, la Bibliothéque de l'Institut s'accroît chaque année d'une manière notable, et elle peut dès à présent prendre rang parmi les plus importantes de la capitale. Les Sciences, l'Histoire et les Antiquités paraissent en former les parties principales; l'Histoire littéraire y est surtout très abondante; on y remarque une collection de Mémoires académiques de tous les pays, et de journaux savans ou littéraires, tant français qu'étrangers, la plus nombreuse sans doute qui se trouve à Paris. Parmi tant d'ouvrages vraiment utiles, et tous journellement consultés, je ne puis m'empêcher de faire ici une mention spéciale de ceux dont la continuation est due

pieds de longueur environ, dont on a prétendu décorer l'extrémité par une statue de Voltaire. Cette statue, placée dans un renfoncement, reçoit le jour d'en haut par une fenêtre cachée (*a*). Il était difficile de s'éloigner du bon goût autant qu'on l'a fait dans cette statue. Voltaire, qui était aussi mince qu'une claie, et un vrai sac d'os (*b*), est ici représenté presque *nu*, et assis. Un petit manteau qui passe sur le bras gauche est le seul

---

aux travaux collectifs de l'Institut : tels sont les *Mémoires de l'Académie des Sciences*; ceux de l'*Académie des Inscriptions*; l'*Histoire Littéraire de France*, dont le seizième volume, in-4°, a paru dernièrement; la *Collection des Ordonnances des Rois de France*, qui comprend déjà dix-sept volumes in-folio; enfin le *Recueil des Historiens de France*, dont le dix-neuvième volume in-folio s'imprime en ce moment. Depuis long-temps la publication de ce dernier ouvrage est entièrement confiée aux soins du vénérable M. Brial, l'un des membres les plus distingués, et aujourd'hui l'un des derniers survivans de cette savante congrégation des Bénédictins de France, qui a rendu tant de services à l'histoire.

(*a*) Cette fenêtre est si peu cachée, qu'elle occupe toute la largeur de la Bibliothéque.

(*b*) *Voltaire, who was as thin as a hurdle, and a mere bag of bones.* L'idée est repoussante, l'expression est ignoble. L'auteur outrage à l'instant même le bon goût dont il prend la défense. Ce n'est que dans les ouvrages de M. Dibdin que l'on peut trouver de pareilles inconséquences. Au reste, cette statue de Voltaire, qui, comme monument de l'art, peut être avec

morceau de draperie qui le couvre. Le poète lève un peu la tête à gauche, et tient une plume dans sa main droite. J'ai été frappé de l'affectation de cette attitude. La figure est un peu plus belle qu'on ne la représente ordinairement; mais je n'ai retrouvé dans sa physionomie, ni le feu, ni la force, ni la vérité qui distinguent le buste en terre cuite du même poète, qui appartient à Denon. Les extrémités sont maigres et choquantes; en un mot, cette composition approche beaucoup du burlesque. Comment imaginer en effet de donner à une figure totalement dénuée de dignité une attitude qui exigeait surtout la beauté et l'élégance des formes. En face de cette statue, sont les bustes de Lagrange et de Malesherbes, plus forts que nature, et ceux de Peiresc et Franklin, à peu près de grandeur naturelle. Ils sont tous en marbre blanc (*a*); celui de Peiresc est plein d'expression.

On peut appeler cette Bibliothéque une *collection de livres de nécessité*, autrement de livres d'un

---

raison regardée comme un outrage au bon sens et au bon goût, a du moins le mérite d'être un monument historique. C'est la statue qui fut exécutée en 1776 par Pigalle, et dont le prix fut payé par une souscription, à laquelle des souverains mêmes concoururent. Elle fut offerte à l'Académie Française par M. d'Ornoy, neveu de Voltaire.

(*a*) Celui de Peiresc est en plâtre.

usage presque journalier, que chacun peut consulter, et dans lesquels chacun peut également trouver les renseignemens qui lui sont nécessaires. Les *Antiquités* et l'*Histoire* en forment la partie la plus importante; cette dernière est principalement redevable de son accroissement à dom Brial, le père vivant de l'histoire de France. Cet excellent et très habile homme, l'un des secrétaires de l'Institut (*a*), a contribué par ses travaux à plus des deux tiers des longues suites qui ont rapport à l'ancienne histoire de France. Le catalogue manuscrit se compose de quatorze volumes in-folio, dans lesquels sont intercalées des feuilles de papier blanc. Ce moyen est très bon; car on peut de cette manière y insérer avec la plus grande commodité toutes les acquisitions que l'on fait pendant une douzaine d'années. Il n'existe point de catalogue *imprimé* de ces deux Bibliothéques, non plus que de celles de l'Arsenal et de Sainte-Geneviève; ce que je regarde comme une *tache* bien plus fâcheuse que celle qui dépare l'exemplaire du *Servius in Virgilium*, dont j'ai fait mention plus haut.

(*a*) M. Brial n'a jamais été secrétaire de l'une des classes de l'Institut.

BIBLIOTHÉQUE PARTICULIÈRE DU ROI. (*a*)

Il me reste maintenant à parler d'une troisième collection de livres que l'on peut regarder comme une Bibliothéque publique et particulière en même temps : je veux dire la collection destinée plus spécialement à l'usage particulier du Roi, et qui est déposée au-dessous de la grande galerie du Louvre, dans un local charmant autant que singulier. Pour y arriver, je marche le long des rives de la Seine, du côté de la façade sud du Louvre, et j'entre sous une arcade fermée par une grille en fer. Un homme de service, à la livrée du Roi, m'ouvre la porte de la Bibliothéque aussitôt que je suis à l'entresol. Je demande si M. Barbier, le bibliothécaire en chef, est à la Bibliothéque. — Monsieur, il s'y trouve toujours. Donnez-vous la peine de continuer à marcher jusqu'à ce que vous le voyiez(*b*). — Quelle perspective devant moi! Pas

(*a*) Jusqu'à la fin de la XXIX[e] Lettre, la traduction et les notes de cet article appartiennent à M. Barbier neveu, qui les a communiquées à l'Éditeur.

(*b*) L'homme de service lui-même ne ferait plus cette réponse aujourd'hui. Peu de temps après l'impression du Voyage de M. Dibdin, ce qu'on appelle une *organisation* eut lieu. Après vingt-sept ans de travaux consacrés à la bibliographie et aux



moins de treize salles coupées chacune au milieu par de petites portes ceintrées, à travers lesquelles ma vue plonge avec étonnement comme dans un tube. Chacune de ces salles est remplie de livres, et dans quelques unes sont rassemblées les personnes qui viennent lire. L'ensemble est d'un effet vraiment magique. Pendant ce temps, le fils ou le neveu de M. Barbier marche vite, mais légèrement, d'une pièce à l'autre pour aller chercher les livres que l'on demande. Enfin, après avoir franchi un espace de plus de deux cents pieds sur un carreau ciré en rouge, et étonné de ne point voir finir cette suite de salles, en apparence interminable, je vois mon estimable ami le bibliothécaire en chef, établi tout à l'extrémité et profondément occupé à quelque correction de Bayle ou de Moréri. La réception qu'il me fait est plus qu'amicale, elle est pleine d'affection et tient de l'enthousiasme.

---

devoirs de sa place, M. Barbier, que ses fonctions paisibles avaient protégé contre les terribles dénonciations de 1815, n'a pu résister, en 1822, aux délations mensongères de quelques commis, sous M. de Lauriston.

Insere nunc Melibœe, pyros : pone ordine vites !

J'ai partagé pendant vingt ans les travaux de mon oncle pour former les bibliothèques de la couronne, et j'ai dû, ainsi que lui, être mis à la retraite au moment de la promotion du nouveau conservateur.

« Maintenant que je suis dans cette région magique, mon ami, permettez-moi de voir le fameux livre de prières de Charlemagne. » Telle fut ma première demande à M. Barbier. « Doucement, me dit mon guide. Vous demandez presque à partager le fruit défendu; mais vous ne serez pas trompé dans votre attente. » Cette réponse ne fit que piquer ma curiosité. « Mais pourquoi ce mystère, M. Barbier? — Vous pourrez, me dit-il, le savoir dans un autre temps. Le livre est ici, et vous l'examinerez dans un instant. » C'est ce que je fis, et vous connaîtrez tout à l'heure le résultat de cette inspection. Cependant je vous dirai avant tout, qu'après l'avoir bien examiné, il est impossible de n'être point persuadé (ainsi que je l'avouai franchement à M. Barbier) que ce livre est peut-être, sous tous les rapports, le plus précieux de cette espèce que la France possède; car il n'est pas seulement du temps, mais il a été la propriété de Charlemagne lui-même. M. Barbier ouvrit le secrétaire dans lequel le livre est religieusement conservé, enleva le velours cramoisi qui lui sert d'enveloppe, et, après s'être reculé seulement de deux pieds et demi, s'écria en me le présentant : *Le voilà dans sa beauté pristine!* J'avoue que j'oubliai Charles-le-Chauve, et même son frère l'empereur Lothaire, lorsque je considérai l'intérieur du volume. Il est

temps actuellement de vous en faire la description.

Evangelistarium, ou *Livre de prières qui a appartenu autrefois à Charlemagne;* in-folio. Voici l'ordre des matières de ce volume qui est très précieux. Il y a d'abord cinq grandes miniatures de toute la hauteur de la page, qui sont très décolorées. Les quatre premières représentent les *Évangélistes*, assis chacun sur un coussin ressemblant assez à un traversin. La cinquième est la figure de Notre-Seigneur. J'étais résolu à me procurer, s'il m'était possible, un *fac-simile* de cette dernière miniature. M. Barbier se chargea de choisir un artiste (*a*) qui, à son avis, me satisferait entièrement. Le fond de cette miniature est pourpre; et le coussin, de couleur écarlate, sur lequel Jésus-Christ est assis, est garni d'ornemens blancs et d'or. Le haut de la robe est d'un vert foncé, et le bas, couleur pourpre avec une bordure rehaussée d'or en partie. Le marche-pied est doré; le livre, placé dans la main gauche, est rouge et doré. Les ornemens arabesques de l'encadrement sont bleus, rouges et rehaussés d'or. On a eu

(*a*) M. Elzidor Naigeon, fils du conservateur des tableaux de la Galerie du Luxembourg, qui a remporté le second grand prix de peinture en 1824.

dessein de faire blonde la chevelure de Notre-Seigneur.

Sur le revers de cette figure extraordinaire, on voit une miniature qui représente un temple dont le sommet, en forme de tente, est soutenu par huit colonnes. Des oiseaux et des animaux de différentes espèces décorent la partie supérieure. Au-dessus on lit : In Vigilia natalis Domini. Le texte commence en regard par des lettres capitales. Les initiales ont quatre lignes et demie, et les autres lettres une ligne et demie. Ce texte est à double colonne, sur un fond pourpre, avec une bordure en arabesque rouge, jaune et vert bleuâtre. Les caractères sont en lettres d'or uniformes, qui jettent de l'éclat en plusieurs endroits. Ce texte consiste en une suite d'extraits de l'Évangile pour toute l'année, montant à environ deux cent quarante-deux. Ces extraits sont terminés par les mots suivans : *Et ego resuscitabo eum in novissimo die. Amen.* Mais je dois faire observer qu'avant la passion de N. S. Jésus-Christ, selon saint Matthieu, il y a une sorte d'ornement en arabesque, représentant un oiseau avec des fleurs; le tout assez bien groupé (*a*). Je ne découvre point d'autre ornement particulier dans les encadremens.

(*a*) Il a été copié dans les *Monumens français inédits* de M. Willemin.

Vient ensuite un Calendrier chrétien, puis un Cycle pascal depuis l'année 775 (*lisez* 779) jusqu'en 797 (*lisez* 816). En parcourant ce Cycle et en s'arrêtant à l'année 781, l'on remarque, dans les colonnes du feuillet de regard, cette note très importante, et sans contredit de l'écriture du temps : *In isto anno ivit Dominus* Rex Carolus *ad sc̄m Petrum et baptisatus est filius ejus* Pippinus *à Domino apostolico.* D'après cette note il est évident, selon moi (comme on l'a aussi observé dans la notice de ce précieux volume, insérée au tom. III, p. 378 du *Mag. encyclop.* de 1811), que ce livre a été exécuté principalement pour perpétuer le souvenir du baptême de Pepin, fils de l'empereur, par le pape Adrien (*a*). Il n'y a aucune apparence d'intercalation dans cette note. Toute

(*a*) M. Dibdin me permettra d'être d'un avis différent du sien. Ces trois vers, d'une pièce de poésie latine placée à la fin du manuscrit,

Septenis cùm aperit felix bis fascibus annum
Hoc opus eximium Francorum scribere Karlus
Rex pius egregiâ Hildegard cum conjuge jussit,

me paraissent décider la question. Charlemagne, vainqueur de l'ennemi d'Adrien, de Didier, roi des Lombards, vint en 774, le 1er avril, avec la reine Hildegarde, dans la ville des Césars, où il reçut les honneurs d'un triomphe. Le poète fait entendre que *Charlemagne ordonna ce précieux manuscrit de concert*

l'écriture est du même temps, et sans doute de l'époque où l'on annonce que le baptême a eu lieu. Les deux dernières pages sont remplies par des vers latins, écrits en lettres cursives d'un plus petit caractère, mais du même temps et sur un fond pourpre. Nous apprenons par ces vers que l'écrivain ou le copiste (*a*) de ce volume magnifique s'appelait Godescalc ou Godeschalcus. Ces vers sont imprimés dans la *Décade philosophique.* (*b*)

Disons actuellement un mot sur la destinée et sur l'histoire de ce manuscrit. Il fut donné à l'abbaye de Saint-Sernin de Toulouse, par Charlemagne, lorsque son fils était roi de la province

---

avec son épouse Hildegarde, cette même année, lorsque quatorze licteurs précédèrent le vainqueur.

Telle me paraît avoir été la cause de l'exécution de ce manuscrit, qui n'a été terminé qu'au bout de sept ans, c'est-à-dire en 781, par Godescalc, puisqu'il dit lui-même plus bas:

Ultimus hoc famulus studuit complere Godescalc
. . . .
Septies expletus fuerat centesimus annus,
Octies in decimo sol cùm cucurreret anno,
Ex quo Christus Jesus secla beaverat ortu,
Exuerat totum et tetrâ caligine mundum.

(*a*) Il faudrait dire: *Le dernier écrivain ou le dernier copiste*, d'après le texte même.

(*b*) *Voyez* tome VI, page 274, année 1795.

d'Aquitaine, dont Toulouse était la capitale(*a*). On le conserva très religieusement dans cette abbaye, où il était renfermé dans un étui d'argent massif, richement sculpté, jusqu'en 1793. L'étui fut alors volé; on enleva le livre avec d'autres objets précieux d'antiquités, par l'ordre du président de l'administration (le sieur S*****), et on le jeta dans un dépôt où il y avait beaucoup d'autres manuscrits sur Vélin, destinés..... À ÊTRE BRULÉS! A cette idée le sang se glace dans les veines. C'était là qu'il attendait son triste sort jusqu'au moment où M. de Puymaurin, alors prisonnier dans ce dépôt, jeta les yeux par hasard sur le précieux volume (*b*). Il écrivit une lettre à l'autorité du lieu. (Cette lettre est conservée sous le revers de la couverture; mais je ne pus obtenir la permission de la transcrire, par des motifs de délicatesse.) Un ordre fut donné par le gouvernement pour transporter

(*a*) Aucun monument n'atteste que ce fut Charlemagne qui donna ce manuscrit à l'abbaye de Saint-Sernin. Voyez l'*Histoire des Comtes de Toulouse*, par Guillaume Catel; 1623, in-folio, p. 169.

(*b*) Rien ne constate que M. de Puymaurin, alors dans les prisons, fut enfermé précisément dans ce dépôt, et qu'il jeta les yeux sur le précieux volume; mais il est certain qu'ayant écrit la lettre dont il est ici question, c'est à lui que l'on doit la conservation des *Heures* de Charlemagne.

ce manuscrit dans le lieu qu'il occupe actuellement, et d'où je compte bien qu'il ne sortira jamais. Ce rétablissement s'effectua en 1811, au mois de mai (*a*). J'espère que vous conviendrez que, de toute manière, ce manuscrit est l'un des plus intéressans, des plus curieux et des plus anciens qui se trouvent dans les différentes Bibliothéques de Paris.

Mais ce livre est le seul monument ancien de cette espèce dans la Bibliothéque. Quant aux ouvrages modernes, je dois faire mention d'une traduction française d'*Ossian*, in-4°, qui était la lecture favorite de Napoléon, et en tête de laquelle Isabey ajouta par ses ordres un dessin de sa façon (*b*). Ce frontispice est agréablement et délicatement exécuté. Un groupe de héros à demi voilés par un nuage, forme le fond du dessin. La seule curiosité moderne de ce genre qui me paraisse devoir être mentionnée, est une Collection de dessins originaux, représentant des fleurs exécutées à l'aquarelle, par Redouté, sur Vélin, en

(*a*) Cette date est exacte quant au transport du manuscrit à Paris pour en faire hommage, au nom de la ville de Toulouse, à Napoléon, à l'occasion du baptême de son fils; mais ce ne fut qu'en 1814 que l'ordre a été donné de le déposer dans le lieu qu'il occupe actuellement.

(*b*) Ce dessin est fait d'après le tableau de Gérard.

7 volumes (lisez 8 volumes in-folio). Ils ont coûté 24,000 fr. (*a*). Rien ne peut surpasser le fini de cet ouvrage étonnant, et le pinceau le plus exercé pourrait difficilement en approcher. Le prix de cette collection est raisonnable. (*b*)

(*a*) C'est une erreur qu'il importe de rectifier ici. Au moment du voyage de M. Dibdin, trois paiemens de chacun 8,000 fr. avaient été effectués; telle est la cause de son erreur. L'ouvrage qui comprend le *Traité des Arbres et Arbustes*, de Duhamel, coûtera 80,000 fr. en dix paiemens, qui seront faits à la société Étienne Michel, éditeur. Cette somme, quoique élevée, n'est point hors de proportion avec le prix de 100 fr., payé par Gaston de France, duc d'Orléans, et par Louis XIV, pour chaque dessin de ce genre fait par le célèbre Robert, l'un des prédécesseurs de M. Redouté.

(*b*) On n'aurait qu'une idée bien imparfaite de la Bibliothéque particulière du Roi, formée en 1814 par M. Barbier, et appelée aujourd'hui *Bibliothéque du Cabinet du Roi*, composée d'environ quarante mille volumes, parmi lesquels se trouve un grand nombre d'ouvrages de luxe, si je n'ajoutais aux détails donnés par M. Dibdin qu'une Collection d'Édits et Ordonnances, acquise en 1814, a rendu cette Bibliothéque d'une utilité journalière pour MM. les Conseillers d'État et Maîtres des Requêtes. Ce recueil, d'environ neuf cents volumes in-folio et in-4°, manuscrits et imprimés, fruit des travaux réunis du père et du grand-père de M. Gillet-Laumont et de M. de Saint-Genis, a été reconnu le plus précieux de ceux qui existent, par des juges bien compétens, MM. Jourdan, Decrusy et Isambert. (*Voyez* la Préface, pag. 43 et suiv. du *Recueil des anciennes Lois françaises*.)

Maintenant, mon bon ami, voulez-vous que je vous donne une idée du bibliothécaire en chef lui-même? M. Barbier doit avoir à peu près cinquante ans. Il serait possible qu'il en eût cinquante-trois. Il est un peu au-dessus de la moyenne taille. Il y a dans son ajustement quelque chose de l'ancien temps, que je suis assez Goth pour admirer. D'un autre côté, la vivacité de sa conversation et la rapidité de sa prononciation, animée encore par des sourires fréquens et expressifs, rendent sa société également agréable et instructive. C'est un bibliographe littérateur dans toute la force du terme. Il parle de ce qu'il a fait et de ce qu'il se propose de faire, avec *une gaieté de cœur* qui plaît extrêmement. Il est occupé maintenant à l'*Examen critique des Dictionnaires historiques* (1). Son *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, en 4 volumes in-8°, et sa *Bibliothèque d'un homme de goût*, en 5 volumes du même format, l'ont déjà placé au premier rang des bibliographes français. Son attention à remplir les devoirs de sa place est telle que, comme bibliothécaire, il n'a depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, d'autres vacances

(1) Il a été publié l'année dernière (c'est-à-dire le premier volume). Dans une lettre récente que m'écrivit cet auteur, ce qui suit m'offre son véritable portrait : « Je sais, monsieur, quelle est votre ardeur pour le travail; je sais aussi que c'est

que les jours de fêtes. Ses occupations chez lui, après les heures destinées à ses fonctions (depuis midi jusqu'à quatre heures) sont aussi invariablement consacrées à des recherches bibliographiques et littéraires.

Ce fut à sa maison que M. Barbier me montra dans sa bibliothéque quelques produits de ses longs et infatigables travaux. Il possède le manuscrit préparé par Mercier de Saint-Léger pour la troisième édition du *Supplément à l'Histoire de l'Imprimerie* de Prosper Marchand. C'est en un mot la deuxième édition couverte des notes manuscrites de Mercier. Il a aussi (mais l'ouvrage appartient à la Bibliothéque Royale) l'exemplaire que possédait cet habile bibliographe, de la *Bibliothéque française* de La Croix du Maine, en 6 volumes, cou-

le moyen d'être heureux : ainsi je vous félicite d'être constamment occupé. » M. Barbier est aussi un des rédacteurs de la *Biographie universelle* (*), et a fourni beaucoup d'articles aux *Annales encyclopédiques*. De ce nombre est une notice très intéressante des *principaux écrits relatifs à la personne et aux ouvrages de J. J. Rousseau*. Son *Catalogue des Livres de la Bibliothèque du Conseil d'État*, transportés à Fontainebleau en 1807, et qui a été imprimé en deux beaux volumes in-folio, est un ouvrage soigné et utile. Je me félicite, avec raison, d'en posséder un exemplaire sur beau papier, que l'auteur eut l'obligeance de m'offrir il y a quelques années.

(*) Je suis seul responsable de ce péché. *Suum cuique.*

verts de même de notes manuscrites. M. Barbier, qui a du goût pour les curiosités bibliographiques, doit être complétement satisfait de celle-ci. Je vis aussi dans sa bibliothéque nombreuse, mais sans luxe, le catalogue fait par l'abbé Goujet de sa propre bibliothéque. Il est en 6 volumes in-folio, bien écrits, avec un encadrement à chaque page, et un frontispice orné au premier volume. Une note accompagne chaque article, et la table est bien complète. M. Barbier estime avec raison l'abbé Goujet; il me fit observer que cinq volumes sur dix de la dernière édition du *Dictionnaire de Moréri*, publiée par cet auteur, ainsi que la *Bibliothéque française*, en 18 volumes in-12, lui donnent des droits durables à la reconnaissance de la postérité. Sur ma remarque que l'absence d'une table (*a*) à ce dernier ouvrage nuisait beaucoup à l'utilité qu'on en pourrait retirer, M. Barbier me dit aussitôt qu'il était de mon avis, et qu'il espérait qu'une nouvelle édition remédierait à ce défaut. Il me dit encore que Goujet était l'éditeur du *Dictionnaire* de Richelieu (*lisez* Richelet) de 1758, en 3 volumes in-fol., ce qui était échappé à mes souvenirs. « Mais puisque vous me paraissez, ajouta-t-il, porter tant d'intérêt à Goujet, je vous prie d'ac-

(*a*) Il n'y a point de table, parce que l'ouvrage n'est pas terminé.

cepter son portrait gravé. Il est rare. » Je le remerciai de tout mon cœur de sa bonté, et lui dis que je voyais ce portrait pour la *première fois*. La physionomie est sans contredit pleine d'expression.

Il est probable que dans la collection de M. Barbier, le trésor littéraire de cette espèce le plus précieux pour lui, est un manuscrit en 6 gros volumes in-4° d'un Supplément à la dernière édition du *Moréri* de 1759, de la main de l'abbé Du Masbaret, ancien curé de la ville de Saint-Léonard, en Limousin, mort en 1782. Les additions comprendraient donc un espace de vingt-deux ans. Personne ne saurait faire un meilleur usage de ces matériaux que leur digne possesseur actuel. Leur nombre est vraiment très extraordinaire. A la fin de ma première visite chez M. Barbier, il me pria d'accepter un exemplaire de la première édition de *Phèdre*, de 1596, in-12, relié avec un exemplaire de la deuxième édition de 1600, qui portait des variantes tirées d'un manuscrit brûlé en 1774. Ce présent était destiné expressément pour la bibliothéque de lord Spencer; et quelques mois après (lorsque je l'eus annoncé d'avance à sa seigneurie), il fut placé sur les rayons de sa bibliothéque.

Il est temps actuellement de vous reposer, d'autant plus que vous devez commencer à être un peu fatigué de *bibliographie*. Vous connaissez effectivement, par le contenu des cinq dernières lettres,

quelques uns des principaux trésors des Bibliothéques de Paris. Vous avez fait avec moi des excursions dans un monde de livres, et vous avez été étonné et enchanté comme moi de ce qui a été mis sous vos yeux. Je termine donc ici ce qui a rapport à la *Bibliographie*, pour y revenir lorsqu'elle se trouvera liée à un chapitre sur les hommes qui s'occupent de livres par état. En attendant, vous pouvez prendre une idée de ce que je me propose de vous en écrire, par ce que j'ai dit sur ce sujet de M. Moysant, à Caen, et dans la présente Lettre, de Mercier de Saint-Léger et de M. Barbier. Portez-vous bien.

LETTRE XXX.

COURTE NOTICE SUR FEU L'ABBÉ RIVE. — LIBRAIRES, IMPRIMEURS ET RELIEURS DE PARIS.

D'APRÈS la fin de ma dernière Lettre, vous vous attendez, je n'en doute pas, à ce que je reprenne le THÈME DES LIVRES, mais principalement en ce qui concerne les *bibliographes, les libraires et les imprimeurs*, qui depuis quelques années ont répandu une sorte de lustre sur la littérature parisienne. Je ne m'écarterai donc pas de mon sujet en commençant par vous faire part de quelques notions sur un bibliographe qui fut considéré pendant sa vie comme la terreur de ceux qui le connaissaient, et comme l'orgueil de son patron (*a*). Il semble en effet que, soit chez lui, soit dehors, il ait toujours tenu un fouet d'une main, et un miroir de l'autre. Singulier rapprochement! direz-vous; mais il est question de l'abbé RIVE, ce redoutable *Ajax flagellifer* de la gent bibliographique, et en même temps l'être le plus suffisant du monde. Au milieu de

(*a*) Le duc de La Vallière, dont l'abbé Rive fut le bibliothécaire.

toutes les discussions bibliographiques, dans lesquelles il aimait tant à s'engager, il semble avoir toujours possédé une source inépuisable de consolation, que lui fournissait le souvenir de ses œuvres passées; et il se voyait sans cesse réfléchi dans le miroir de son amour-propre.

Dans d'autres ouvrages (1), je me suis un peu étendu sur l'entreprise sans doute la plus importante qu'il ait conçue; maintenant je me hâte de vous donner quelques détails sur sa personne même.

Il était grand matin, bien avant que j'eusse commencé mon déjeuner, lorsque l'on m'annonça un étranger; et cet étranger, qui pensez-vous que ce fut? pas moins que le *neveu* de l'abbé Rive. Il se nomme *Morénas*. Sa tournure ressemblait assez à celle que Thomas More (2) donne au héros de son *Utopie*. Il était vigoureux, basané, d'un front sévère. Il avait exactement l'air d'un voyageur; mais ses manières et sa voix avaient quelque chose de doux et de conciliant. On lui avait rapporté que j'avais écrit sur l'abbé Rive, et que j'avais jugé favorablement ses ouvrages. Il me dit que si je voulais bien l'honorer d'une visite, je pourrais voir dans sa demeure même (rue du Vieux-

---

(1) *Bibliomania*, page 79; *Bibliographical Decameron*, tome 1, page xxij.

(2) Édition de 1808, tome 1, pag. 25 et 26.

Colombier, près de Saint-Sulpice) tous les manuscrits de l'abbé Rive, et ceux d'entre eux qu'il avait destinés à l'impression ; qu'ils étaient à vendre, et que peut-être désirerais-je les posséder. Je remerciai l'étranger de sa proposition obligeante, et je lui promis d'aller le voir ce matin même.

M. Morénas a été effectivement un grand voyageur. Lorsque j'arrivai chez lui, je le trouvai, au deuxième étage, se disposant à un nouveau voyage au Sénégal. Il était entouré de grandes malles dans lesquelles reposaient les mânes littéraires de son oncle. En d'autres termes, ces restes consistaient en un amas considérable de cartes à jouer, bien empaquetées, sur lesquelles l'abbé avait écrit toutes ses notes relatives à.... Ma foi, je sais à peine à quoi! mais le tout, à en croire son neveu, était une encyclopédie de connaissances.

Dans une malle se trouvaient environ *six mille* notices de manuscrits de tous les âges et d'éditions du quinzième siècle. Un autre coffre contenait peut-être *douze mille* descriptions de livres dans toutes les langues, excepté le français et l'italien, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, et on les disait accompagnées de notes critiques. Un troisième coffre renfermait un paquet de papiers relatifs à l'*Histoire des Troubadours*. Dans un quatrième se trouvait une collection de notes et d'ébauches littéraires, concernant l'invention des arts

et des sciences, les antiquités, les dictionnaires, et des articles purement bibliographiques. Un cinquième coffre renfermait deux ou trois mille cartes écrites des deux côtés, qui contenaient la description des grades, rangs et dignités chez toutes les nations, pour servir à l'explication d'une collection d'estampes. Onze cahiers in-folio de planches ont été publiés en 1779, sans aucun texte (*a*); mais l'exécution en est telle, que l'abbé aura dû être extrêmement mécontent du graveur. Dans un sixième coffre étaient des manuscrits sur les tremblemens de terre, les volcans, et sur divers sujets géographiques. Vous voyez, d'après cette longue énumération, que l'abbé Rive pouvait bien s'imaginer être un homme presque universel. Il m'était impossible d'évaluer le mérite d'une collection aussi nombreuse et aussi variée. Je demandai à M. Morénas s'il était fixé sur le prix. Il me répondit qu'il croyait pouvoir demander 6,000 francs d'une telle masse de matériaux. Je lui dis que mes moyens ne me permettaient pas d'aventurer une somme aussi considérable, mais que tout ce qu'il

(*a*) Ces cahiers appartiennent au *Recueil d'Estampes représentant les grades, rangs et dignités, publié par* Duflos. Il en a paru quarante-quatre livraisons de six planches. (Voyez *Manuel du Libraire*, tome 1, art. Duflos, page 564, troisième édition.) L'abbé Rive en a dirigé au moins onze cahiers, comme il le dit dans sa *Chronique littéraire*, page 13.

possédait là était digne de la considération des grandes puissances de son gouvernement. « J'ai peu d'espoir de succès de ce côté, répliqua-t-il ; je voudrais reprendre mes voyages, faire encore un tour au Sénégal ; car après une vie aussi active, le repos m'incommode. »

Trahit sua quemque voluptas !

Il y avait un portrait en miniature sur le chambranle de la cheminée ; c'était celui de son oncle, fait d'après nature, et le seul qui existât. Je fus véritablement frappé des traits satiriques et animés de cette physionomie qui exprimait le caractère particulier des talens de l'original. « Puis-je en obtenir une copie? — Oui, pourvu que ce soit dans l'espace de vingt-quatre heures. » Je le promis ; j'emportai le portrait chez moi, et le crayon de M. Lewis fut aussitôt mis en action. Derrière le portrait étaient écrits ces vers :

Dès sa plus tendre enfance,
Aux études livré,
La soif de la science
L'a toujours dévoré !
Une immense lecture
Enrichit ses écrits,
Et la critique sûre
En augmente le prix. (*a*)

(*a*) Ces huit vers en forment quatre seulement dans l'ouvrage anglais, parce que le citateur en a réuni deux en un.

Ces vers sont tirés du *Journal des Savans* du mois d'octobre 1779. (*a*)

Jean-Joseph Rive naquit à Apt en 1730, et mourut à Marseille en 1792. Il avait sans contredit de grandes qualités naturelles et acquises ; une vaste mémoire, un esprit pénétrant, et l'érudition immense que peut donner une lecture infinie. Il devait avoir à peine quatorze ans, que probablement déjà il commençait à amasser ses trésors littéraires ; et il poursuivit ses recherches jusqu'à sa dernière heure, avec une ardeur qui ne s'est jamais ralentie. Mais sa carrière fut mêlée d'amertume par des disputes et des débats continuels ; et malgré les preuves assez fréquentes qu'il donna de la bonté de son cœur, il parvint à peine cependant à adoucir l'âpreté, ou à empêcher l'acharnement d'une foule d'ennemis qui l'assaillirent jusqu'à son dernier soupir. Au contraire, nouveau Cadmus, il jetait des semences d'où renaissaient une foule de combattans. Du reste, malgré les défauts de son caractère dans le monde, il passe pour avoir été, dans son intérieur, bon parent, ami chaud et excellent maître. La seule domestique qu'il ait jamais eue, et qui a vécu vingt-quatre ans avec lui, pleu-

(*a*) J'ai vainement cherché ces huit vers dans le *Journal des Savans ;* je n'en ai trouvé aucune trace.



rait sa perte comme celle d'un père. Que ses cendres reposent en paix!

La Bibliographie m'a conduit doucement et naturellement vers le Bibliopolisme (commerce de livres). Je vais entrer dans quelques détails sur les principaux libraires de cette riante capitale. Ce sont eux qui, fondant leur commerce sur des livres solides et curieux, dont plusieurs sont imprimés en lettres gothiques de **Gourmont** et de **Marnef**, opposent une digue au torrent des ignobles et dangereuses productions qui inondent les portiques du Palais-Royal. Dans les temps reculés, le voisinage de la Sorbonne était le grand marché des livres. Un jour que je dînais dans ce quartier, avec mon ami M. Gail, professeur de langue grecque au Collége de France, je profitai de l'occasion pour examiner à loisir ces parages si fameux autrefois. J'éprouvais un sentiment d'orgueil et de bonheur en parcourant ces rues, en foulant le sol qui avait porté autrefois Ulric Gering, Crantz et Friburger (1) (*a*). Leurs esprits me semblaient encore habiter ces lieux; et cependant je n'ai pu découvrir un seul volume sorti de leurs presses, pas même les traces d'un

(1) *Voyez* le *Bibliographical Decameron*, tome II, page 20.

(*a*) Trois imprimeurs allemands que les docteurs de Sorbonne avaient fait venir à Paris vers 1469, pour y faire les premiers essais de l'imprimerie.



seul. Si j'avais rencontré un exemplaire complet du *Térence*, imprimé avec leur premier caractère romain, la trouvaille eût été assez précieuse pour me dédommager de toutes mes fatigues passées, et me défrayer du voyage au moins jusqu'à Strasbourg; mais une aussi bonne fortune ne s'offrit pas à moi. Je crois vraiment que j'ai battu en tous sens chaque avenue, cour, passage, aussi-bien que les rues principales, les yeux dirigés sur une infinité de volumes entassés dans les boutiques ou au dehors, sans en trouver un seul du moindre intérêt. Je m'en retournai donc sans avoir délié ma bourse, et conséquemment sans un seul volume en poche.

Le principal emplacement des libraires qui tiennent les livres anciens et de hasard, est maintenant près de la Seine, et spécialement quai des Augustins. MM. Treuttel et Würtz, Panckoucke, Renouard et Brunet demeurent à deux cents toises environ du quai des Augustins, et ne sont pas à plus d'un quart de mille de distance les uns des autres. Plus au midi, et non loin de l'hôtel Cluny, rue Serpente, est la maison des célèbres De Bure. Ce sont sans contredit les premiers libraires de Paris (sous le rapport de la connaissance des livres). A l'égard de M. Panckoucke, il est plus riche que savant : mais il est à son aise, principalement parce qu'il est le libraire de l'In-

stitut (*a*). MM. De Bure sont libraires du Roi et de la Bibliothéque Royale; et il n'y a peut-être pas de maison plus recommandable ni plus ancienne en Europe. MM. De Bure ont autant d'obligeance et d'exactitude dans leurs relations que de droiture et de connaissance dans l'appréciation et la vente des livres de leur fonds. Aucun libraire à Paris ne possède un fonds mieux entendu, et ne pourrait offrir autant de livres rares et curieux. Un jeune amateur peut s'adresser à eux en toute confiance, et pour quelques centaines de louis, il se formera une jolie collection d'éditions *princeps,* ou des plus rares. Je ne dis pas que ce jeune amateur trouvera là ces éditions à meilleur marché que dans Pall-Mall; mais ce que je puis assurer, c'est que MM. De Bure ne lui vendront jamais, sciemment, un livre imparfait. Je m'efforçai de leur faire quelque réparation à l'égard d'un ou deux paragraphes de mon *Décaméron,* qui furent considérés comme trop piquans, par une acquisition de livres de près de 5,000 francs, dont quelques uns rares et de grand prix. (*a*)

(*a*) M. Panckoucke n'est pas libraire de l'Institut, qui n'a pas d'ailleurs de libraire en titre.

(*a*) L'auteur vient, dans l'instant même, de faire les éloges les mieux fondés du caractère et de la droiture de MM. De

Les De Bure sont deux frères; l'aîné connaît probablement mieux les livres que le jeune; mais celui-ci (*b*) a formé par goût une collection précieuse de portraits, parmi lesquels il s'en trouve beaucoup qui sont relatifs à notre histoire; la majeure partie cependant concerne l'Histoire de France; et je crois que M. De Bure le jeune m'a fait voir presque autant de portraits de Louis XIV, qu'il existe d'éditions des divers ouvrages de Cicéron dans le quinzième siècle. Mais mon attention se dirigea particulièrement vers un certain boudoir, au premier étage, dans lequel madame De Bure, leur vénérable et excellente mère, s'est plu à réunir un choix particulier d'ouvrages dans presque tous les genres de connaissances. Une *seule* des meilleures éditions dans chaque genre y est admise; et soit que vous vouliez la *Bible* ou l'*His-*

Bure, et presque aussitôt il prétend qu'un achat de livres suffit pour réparer ses torts envers eux. Singulière réparation! qui peut passer, en ménageant bien les termes, pour une grave impolitesse.

(*b*) M. Dibdin confond les deux frères, et attribue au jeune ce qui appartient à l'aîné : je veux dire la collection de portraits, qui est une des plus complètes qui existent. Quant à la connaissance des livres, personne ne pense que la différence d'âge puisse apporter de distinction entre eux sous ce rapport.

toire des Flibustiers, un poète lyrique du siècle de Louis xiv, ou une ballade de celui de François 1er, vous les y trouverez...... reliés par Pasdeloup, Deseuil ou Derome. Parmi ces *exemplaires de choix*, que pensez-vous du *Romancero generale* (*a*), imprimé en caractères gothiques, à deux colonnes in-folio? C'en est assez pour rendre fou le reste de ses jours, notre poète lauréat lui-même (*b*). J'ajouterai que ce n'est pas seulement pour le plaisir de les *faire voir*, que ces livres sont conservés avec tant de soin; car leur propriétaire possède plusieurs langues, et lit facilement l'espagnol. Puisse-t-elle le lire encore long-temps!

Je dois aussi faire remarquer que M. Van Praet est lié de l'amitié la plus intime avec cette respectable maison. En effet, M. Van Praet jouit de l'influence la plus étendue sur tout ce qui concerne la Bibliothéque Royale. Je ne puis passer sous silence le zèle affectionné et l'invincible persévérance avec laquelle ces libraires de Sa Majesté poursuivent la recherche de tout ce qui peut contribuer à enrichir la Bibliothéque Royale. Leur

(*a*) Ce n'est pas un *Romancero*, mais un *Cancionero* imprimé à Tolède en 1527, pour Ramon de Petras; exemplaire d'une rare conservation.

(*b*) Ce poète lauréat est *Rob. Southey*, grand amateur des anciens livres espagnols.

maison a maintenant près de soixante-dix ans d'existence, également renommée et considérée dans toutes les parties du continent. Seulement cette librairie est, à mon sens, entachée d'une *hérésie ;* hérésie dominante chez presque tous ceux qui font partie du corps bibliopolique à Paris. MM. De Bure ne veulent point publier de *catalogue* de leurs trésors : en sorte que vous aurez beau vous tourmenter, vous ne connaîtrez jamais ce qu'ils possèdent. Ce sont eux qui ont fait la vente à l'enchère de la bibliothéque Mac-Carthy, et j'ai vu sur des tablettes de leur magasin quelques restes invendus de cette magnifique collection de livres sur Vélin. J'en ai même acheté quelques échantillons curieux. Comme leurs principaux confrères du voisinage, MM. De Bure ont une maison de campagne, et y vont passer le dimanche.

La maison Treuttel et Würtz est une des plus riches et des plus considérables en Europe. Ils font surtout le commerce en gros avec l'étranger, et sont éditeurs et propriétaires de presque tous les grands ouvrages classiques qui se publient à Strasbourg. C'est dans cette ville, en effet, que leur maison a pris sa première racine; mais c'est à Paris et à Londres que se sont développées avec une grande vigueur les branches de leur prospérité. Ils possèdent, *rue de Bourbon*, nº 17, une belle

maison, qui peut passer pour un hôtel. Là, chaque jour, le courrier leur apporte des dépêches des premières cités de l'Europe. Les affaires y sont expédiées avec soin, politesse et célérité, et les manières de ces messieurs sont à la fois franches et affectueuses. Je devais leur faire grand plaisir de passer un dimanche avec eux à leur campagne de Groley, située près du village et de la vallée de Montmorency; j'acceptai volontiers. Le dimanche suivant, la grande voiture de famille, attelée d'une paire de chevaux noirs, luisans, ronds et gras, vint me prendre au logis à dix heures, et en une heure trois quarts je fus transporté à Groley. Les cerises étaient mûres et les arbres chargés de fruits; or, vous l'avez sans doute entendu dire, l'excellence des cerises de Montmorency a passé en proverbe. Je passai une journée charmante avec mes hôtes. La maison est vaste et dans une situation délicieuse; et la vue de Paris, que l'on découvre, est des plus pittoresques; mais je fus encore plus charmé de la compagnie et de la conversation de madame Treuttel. C'est, dans toute l'étendue du terme, une excellente femme. Elle a fondé dans le village, à ses propres frais, un hospice pour douze pauvres hommes, et a élevé une école publique pour l'instruction élémentaire d'enfans des deux sexes. Elle est protestante-luthérienne, de même que son mari et son gendre, M. Würtz. D'abord

elle éprouva quelques oppositions à l'établissement de l'école. Il y eut plusieurs conférences tenues avec le curé du village, et quelques membres importans du clergé de Paris. Enfin, toutes difficultés furent aplanies par la promesse que fit madame Treuttel de ne faire servir à l'enseignement que la traduction française de la *Bible*, par de Sacy. Alors on construisit l'école, et les enfans y affluèrent. J'ai visité l'hospice et l'école, et je n'ai pu retenir mon tribut d'admiration pour l'esprit de religion et la générosité qui animent la fondatrice de semblables établissemens. Il y a plus de bon sens et de vertu publique et privée dans cette manière d'employer le superflu des richesses que dans l'érection de cent palais comme Versailles. (*a*)

Un objet d'une autre nature, et plus touchant,

(*a*) Rien n'est plus facile ni plus commun que d'afficher, au moyen d'une exclamation, des sentimens philanthropiques. A cet égard, les Anglais ne manquent jamais de faire parade de leur amour de la charité, de leurs institutions nombreuses en faveur des pauvres; comme s'il ne serait pas plus glorieux pour eux, et plus utile à l'humanité, de trouver les moyens de diminuer le nombre des pauvres que d'en favoriser l'accroissement. Mais voyez comme l'exagération nuit à l'expression du sentiment du Révérend M. Dibdin! Il ne se contente pas de faire son application à un seul palais, mais à cent. Je n'entrerai pas dans l'examen des désavantages ou des avantages

s'offrit à mes regards dans le jardin. En me promenant avec Madame, nous arrivâmes, après une infinité de détours, dans un lieu retiré et planté de bois. Là, ouvrant une petite porte, je me trouvai dans un carré de peu d'étendue, entre de petites éminences qui ressemblaient à des tombeaux. Un banc était placé à l'extrémité. C'était un lieu de repos pour l'être vivant; c'était la demeure de celui qui n'est plus. Des fleurs, à ce moment presque toutes flétries, couvraient ces petits tertres sous lesquels un mort semblait dormir en paix. « Qu'est-ce que ceci? — Monsieur, répliqua madame Treuttel, c'est la terre consacrée. Mon gendre y repose, et à côté de lui son enfant unique et bien aimé. Vous verrez à dîner ma fille, son épouse. Toutes deux nous venons visiter ces lieux

---

que peut avoir procurés à la France la création du palais, des jardins, des statues, des bronzes, des canaux de Versailles. Certainement il n'y aurait pas de *bon sens* à ériger cent palais semblables, et une aumône de deux louis serait plus honorable; mais pendant que Louis XIV bâtissait Versailles, il fondait des hôpitaux, des manufactures; élevait les Invalides, l'Observatoire; joignait l'Océan à la Méditerranée par le canal de Languedoc; construisait des arsenaux à Toulon, Brest, Rochefort, Dunkerque; et ce sont là les *cent autres palais* qu'il a créés : tandis que l'Angleterre loge ses rois dans un bâtiment informe de briques, restes d'un ancien hôpital.

à certaines époques; nous y venons renouveler nos chagrins, et les entretenir par le souvenir de ceux qui reposent sous cette terre. Ce sont là des pertes que rien au monde ne peut réparer. Nous souhaitons tous d'être enterrés dans ce même petit enclos. Je me suis assuré sa possession pour cinquante années, à l'expiration desquelles le travail de la dissolution sera suffisamment achevé pour tous. » Ainsi parla mon aimable et sage guide. Nous fîmes ensuite une petite promenade à Montmorency, pour visiter les jardins et la maison où Rousseau écrivit son *Émile.* Le reste de la journée fut employé d'une manière aussi variée que convenable, parfaitement en rapport avec mes propres sentimens, et surtout avec un état de malaise et de langueur où je me trouvais alors. C'était l'effet des chaleurs que j'endurais à Paris depuis un mois, sans que le plus léger souffle se fît à peine sentir.

Antoine-Augustin Renouard, qui demeure rue Saint-André-des-Arcs, est le libraire dont je vais maintenant vous entretenir. C'est un des plus clairvoyans de la confrérie. Il possède une grande connaissance des livres, et une délicieuse bibliothéque Aldine, au moyen de laquelle il a composé ses *Annales de l'Imprimerie des Alde.* Il a une grande masse d'affaires, et les conduit avec succès. Il peut passer pour riche, non parce qu'il a dans sa cave

cinq cents bouteilles de Bourgogne (*a*), dont la qualité peut paraître à certains amateurs beaucoup plus piquante que la même quantité d'éditions Aldines; mais parce qu'il a publié à grands frais nombre de belles éditions de classiques latins et français, qui sont des preuves de son mérite, et lui ont acquis d'honorables bénéfices. Il débuta par une belle édition in-folio de Lucain, en 1795, et le premier catalogue de ses livres parut l'année suivante. Depuis cette époque jusqu'à ce jour, il n'a jamais laissé reposer sa tête, ses mains ni ses pieds, et toujours il a suivi ses affaires. La publication de ses *Annales de l'Imprimerie des Alde* le met au rang des bibliographes de l'Europe les plus habiles et les plus profitables à l'instruction. C'est vraiment un ouvrage de maître, et aussi utile qu'élégamment imprimé. M. Renouard s'occupe maintenant d'une édition améliorée des *OEuvres complètes de Vol-*

(*a*) Il est inutile de faire remarquer combien une pareille observation est ridicule. C'est un exemple assez frappant, entre mille qui abondent dans l'ouvrage de M. Dibdin, de l'abus des détails, et d'une intempérance de plume qui ne sait rien retenir. Pope, comme Boileau, condamne les écrivains en tout genre qui méconnaissent le point que le bon goût et les convenances ne permettent pas de dépasser.

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant,
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

taire, qui sera ornée de gravures dont il m'a montré les dessins originaux de Moreau et quelques planches gravées. Il paraît avoir beaucoup de confiance dans le succès de cette entreprise, et fonde son espoir sur l'appui d'un grand nombre de souscripteurs empressés à le seconder. Une édition rivale, qui s'annonce aujourd'hui même, ne peut lui causer la moindre incertitude sur le succès de la sienne (*a*). Ce libraire à grandes entreprises s'occupe maintenant avec ardeur d'un *Catalogue descriptif de sa Bibliothéque,* dans lequel il se propose de répandre beaucoup de notes particulières, des remarques critiques et des anecdotes piquantes. Je le verrai paraître avec plaisir; et je ne ferai pas attention au *coup de patte* dirigé contre mon *Décaméron.* (1)

(*a*) Voltaire écrivait à M. d'Argenson, en 1740, qu'il lui était pénible de ne pouvoir faire imprimer ses ouvrages dans son pays, et peut-être, ajoute-t-il, *extinctus amabitur idem.* Il ne pouvait pas rencontrer plus juste. Une quinzaine d'éditions de ses œuvres, les plus volumineuses de notre littérature, s'impriment, ou ont été imprimées depuis huit ans.

(1) L'année suivante, le Catalogue dont il est ici question fit son apparition sous le titre de *Catalogue de la Bibliothéque d'un Amateur,* en quatre volumes in-8°, assez minces, et imprimés par Crapelet, qui trouve impossible d'imprimer.... *mal.* Je suis très satisfait de la publication d'un semblable Catalogue, et j'espère que ce sera aussi pour d'autres libraires qui

M. Renouard m'a accordé le libre accès de sa bibliothéque Aldine, dans laquelle se trouvent aussi plusieurs exemplaires fort beaux d'éditions du quinzième siècle. Son *Valdarfer* sur Vélin est au nombre de ces derniers, et il le considère, aussi-bien que ses amis, comme le bijou (κειμήλιον) de sa collection. C'est l'édition des *Oraisons de Cicéron*, imprimée par Valdarfer, à Venise, en 1471, in-folio; livre admirable, qui peut être regardé comme le type de la perfection. Il est dans sa se-

---

possèdent de grandes richesses littéraires, un encouragement et un modèle pour en publier de semblables. Mais je pense que M. Renouard aurait pu faire entrer en deux volumes ce qu'il y a d'essentiel dans les détails bibliographiques; car la lecture d'un pareil ouvrage se fait nécessairement en sautant rapidement d'un feuillet à un autre pour arriver aux articles importans, et négliger ceux d'un moindre intérêt. Je veux parler spécialement de l'article des livres modernes français, dans la description desquels l'auteur semble se complaire et s'étendre à plaisir (*) (*Voyez*, entre autres exemples, tome III, pages 286 à 310). Mais nous sommes forcés de nous plaindre d'une énumération aussi délayée, surtout en ce qui concerne les gravures, dont il est question dans l'ouvrage; car ces gravures n'ont pas, aux yeux difficiles des Anglais, la beauté ni le mérite que

(*) Cette description est celle des éditions de la plupart des écrivains illustres dont s'honore la France : Montaigne, Pascal, La Fontaine, Voltaire, Rousseau, Diderot, Helvétius, Marmontel, etc., etc.; nomenclature aussi riche qu'imposante, et qui n'a son équivalent dans la littérature d'aucun autre peuple.

conde reliûre; mais qui remonte au temps de François 1er, peut-être vers le milieu du seizième siècle. Cet exemplaire a treize pouces de hauteur sur huit pouces sept huitièmes de largeur, c'est-à-dire presque toute sa grandeur primitive, quoique l'œil minutieux de l'observateur découvre que d'anciennes signatures manuscrites ont été rognées. J'avouerai franchement que j'ai tourné et retourné tous les feuillets de ce livre précieux,

---

leur attribuent les Français. Au reste, M. Renouard raconte d'une manière piquante, et écrit bien.

A l'égard du *coup de patte* sur le *Décaméron* dont je parle plus haut, j'ai reconnu avec plaisir et surprise qu'il était ajusté d'une autre manière, et je rends justice au ton modéré de critique avec lequel il est adressé. J'en ferai trophée, comme le chasseur qui met à son chapeau la *queue* d'un renard. Était-il originairement plus frappant? soit : dans le premier cas, j'aurais facilement paré l'attaque, et riposté par une botte pressante; et dans le second, j'accorde aisément que mon ouvrage peut prêter à une semblable critique. Elle est à tous égards délicate et juste; et la justice emporte nécessairement le blâme des défauts, comme elle fait l'éloge de ce qui est bon. Je crois devoir remarquer cependant que le tome III du *Décaméron* ne peut être raisonnablement justiciable du tribunal de la critique française, parce que son contenu roule presque totalement sur un objet national, et que ce tribunal pourrait, à cet égard, n'être pas impartial. Je pardonnerai à M. Renouard ce qu'il dit avec une sorte de ménagement et d'adresse, concernant l'*exemplaire* VÉLIN de l'édition Aldine des *Lettres familières*

soupirant et convoitant, etc. Eh bien ! n'avez-vous fait aucune proposition séduisante pour l'enlever à son possesseur ? — Il n'y avait pas moyen. « Je le conserve, dit-il, comme la perle de mon catalogue, et il ne quittera pas cette place. » Arrêt sévère, mais juste ! On n'en connaît qu'un second exemplaire sur Vélin, qui se trouve à la Bibliothéque Royale, encore y manque-t-il un feuillet

---

de Cicéron de 1502 (*Voyez* tome II, page 86) : « Ne pouvant me procurer le nécessaire, je me suis donné le superflu; n'ayant encore pu rencontrer cette édition sur papier, j'ai saisi l'occasion qui m'en a présenté un exemplaire sur VÉLIN. » Mais comme article de VÉLIN, ce n'est presque qu'un livre de troisième ordre. On peut voir dans les listes qui se trouvent à la fin du quatrième volume de son Catalogue, que M. Renouard possède 230 articles d'éditions du quinzième siècle, et environ 170 articles sur VÉLIN. Dans la première série, il peut y avoir deux douzaines de livres du premier choix. Dans la seconde, plus des sept huitièmes sont des productions modernes; et la vente des Vélins de la bibliothéque de Junot a malheureusement fait voir que la valeur pécuniaire que l'on y attache en Angleterre est bien bornée, malgré les palmes que M. Renouard a décernées avec adresse à MM. Didot, Crapelet, Causse et Bodoni; malgré les remarques qu'il fait dans la même page sur le goût *barbare* des Anglais à l'égard de ces productions. Page 7 de sa Préface, l'auteur demande de l'indulgence pour son livre avec une certaine apparence de candeur et de défiance; mais s'il baisse ici le ton, parfois il l'élève beaucoup dans le corps de son ouvrage.

de la table, imperfection qui ne se rencontre pas dans l'exemplaire de M. Renouard.

Les autres *pièces de gros calibre* en livres sur Vélin de la bibliothéque de M. Renouard, sont les *Lettres familières* de Cicéron, imprimées par Alde en 1502, in-8°; le *Pétrarque* de 1514, in-8°, du même. Le dernier, bien préférable, est aussi grand qu'il puisse l'être, mais mal relié en maroquin rouge. Le *Cicéron* est d'une petite dimension et un peu jaune. Ce fut à l'occasion de ce *Cicéron* et du *Virgile* d'Alde, 1505, recueillis par le second fils de M. Renouard, dans son premier voyage bibliographique, que le père fit parler sa muse en quelques vers qui sont imprimés et qu'il m'a donnés (*a*). Ce sont ces petites plaisanteries qui entretiennent le goût de nos recherches favorites, et qui pour-

---

(*a*) En toutes choses, il faut attribuer à chacun ce qui lui est dû, et encore une fois l'exactitude est obligatoire chez un bibliographe qui veut rapporter jusqu'aux plus petites particularités. Ces vers, qui, sur la petite feuille imprimée, sont signés J. B. P., ne sont pas de M. Renouard père, mais d'un de ses parens, qui, apprenant la nouvelle de cette conquête bibliographique, voulut en faire compliment à son neveu, et laissa échapper ce petit quatrain :

Je l'ai vu ce fameux bouquin
Qui te fait un titre de gloire :
Tout Français qui passe le Rhin
Doit remporter une victoire.





ront faire qu'un jour le fils surpassera le père en renommée bibliographique. Peut-être, à ce sujet, M. Renouard a-t-il déjà proféré quelque prière, comme celle-ci :

Ζεῦ, ἄλλοι τε θεοὶ, δότε δὴ καὶ τονδε γενεσθαι
Παῖδ' ἐμὸν, ως καὶ ἐγώ περ,....

Il se trouve encore dans cette collection quelques ouvrages remarquables des presses de Sweynheym et Pannartz, et un exemplaire du premier *Lucien*, en grec, le plus beau peut-être qui existe. Il a été acquis dans une vente récente (alors mal recouvert en Vélin) à un prix un peu élevé, et depuis on l'a habillé en maroquin bleu. M. Renouard possède également de beaux exemplaires provenant de la bibliothéque de De Thou, un *Théophraste* d'Alde, 1497, à la reliûre de Henri II et Diane de Poitiers, et aussi un exemplaire complet et non rogné de la première édition d'*Aristote* d'Alde. Peu de personnes probablement se sont procuré avec autant de bonheur leurs articles de choix; et les petites anecdotes que M. Renouard m'a racontées à ce sujet sont assez curieuses pour mériter une place dans le *Catalogue raisonné* qu'il projette de publier. Dans ce moment, il s'occupe avec ardeur de la recherche d'*Elzevirs non rognés*. Un matin, en se rendant chez moi pour déjeuner, il venait de recueillir un exem-

plaire charmant de cette espèce en deux petits volumes, demi-reliûre propre, dont j'ai oublié le titre, et à la poursuite duquel il était attaché depuis quelque temps. M. Renouard me dit aussi que, chemin faisant, il avait vendu ou placé, juste neuf cent quatre-vingt-dix-neuf exemplaires d'un ouvrage qu'il allait faire paraître. En sorte qu'après une aussi bonne trouvaille, et un tel *placement*, il put déjeuner de bon cœur. C'est un homme vif, doué d'une grande sagacité, d'une activité de corps et d'esprit incessante, toujours plongé dans les affaires, conduisant une correspondance des plus étendues, et personnellement connu des amateurs les plus distingués d'Italie, au premier rang desquels se trouvent Trivulzio, Melzi, et Reina (à Milan).

Comme ses voisins, M. Renouard a une maison de campagne, ou plutôt une ferme en Picardie, où il va par occasion faire la vendange (*a*), et surveiller ses récoltes, peut-être même pour

(*a*) Pope a bien célébré les grappes des vignes de Windsor, gonflées par des flots de vin,

. . . . *Grateful clusters swell with floods of wine.*
AUTUMN, v. 74.

Il est donc permis à M. Dibdin de faire faire des vendanges en Picardie, où au moins le raisin mûrit aux treilles dans les années chaudes et favorables.

observer le degré de force et les conditions requises dans cette espèce d'animaux dont les flancs fournissaient à son bien-aimé Alde l'ancien, ce *matériel* qui constituait son fonds de livres sur Vélin. Mais, soit à Paris, soit en Picardie, il est grand temps de souhaiter le bonjour à M. Renouard, et de nous entretenir de son voisin.

M. Brunet fils. Ce bibliographe distingué, plutôt que libraire, demeure rue Gît-le-Cœur, à peu de distance de M. Renouard. Il demeure avec son père qui surveille les affaires intérieures du magasin. La rue Gît-le-Cœur est une vilaine rue, très petite, écourtée, comme qui dirait un exemplaire trop rogné. C'est là néanmoins que demeure M. Jacques-Charles Brunet fils, auteur qui vivra dans le monde bibliographique jusqu'au temps le plus reculé. On lui aura autant d'obligation qu'il a de mérite; car son *Manuel du Libraire* est un ouvrage d'une utilité incomparable pour toutes les classes de lecteurs et d'amateurs. Vous montez au premier; l'entrée est obscure, et semble conduire à une cellule du monastère de la Trappe. Vous lisez une inscription qui vous apprend que « en tournant le bouton, vous tirez la sonnette. » Elle sonne, et M. Brunet père, avec ou sans bonnet de soie sur la tête, vient vous recevoir. Il se tient dans une petite pièce

assez bien garnie de livres. « Monsieur votre fils est-il ici ? — Ouvrez cette porte, monsieur, vous le trouverez dans la chambre voisine. » La porte s'ouvre, et le fils est là, entouré, et presque emprisonné par ses livres et par ses papiers. Sa plume en main, des lunettes sur le nez, il est incessamment occupé à transcrire ou à confectionner un précieux petit morceau d'élucidation bibliographique ; puis levant les yeux, il vous reçoit, paraissant encore tout agité du dieu de la composition. En effet, il est pleinement engagé à ce moment dans le travail actif d'une nouvelle et troisième édition de son *Manuel*. Les tablettes de son cabinet gémissent sous le poids de tous ces écrivains dans lesquels il puise quelque portion de matériaux. « Vous voilà, M. Brunet, bien occupé ! — Oui, monsieur, cela me fait autant de plaisir que de peine. »

Cette réponse peint bien l'homme ; « le travail nous récrée dans nos souffrances physiques, » disait autrefois lady Macbeth ; et il faut que le travail de M. Brunet soit d'une nature bien extraordinaire, puisque la satisfaction qu'il éprouve à l'avancer est la compensation de ses peines. Il pense que l'impression de son *Manuel* sera terminée vers la fin de l'année prochaine. Mais point d'*appendix ?* Je crus apercevoir que cette observation le contrariait. « Non, monsieur (répliqua M. Brunet fils),

il n'y aura pas d'appendix. Mais ceci ne doit pas vous tourmenter; vous n'en aurez pas plus à dépenser pour cela.» Je souris légèrement; mais je repris aussitôt : « Quand il en serait autrement, je vous le dis avec franchise, je ne m'en tourmenterais pas davantage; mais vous aurez contre vous les *critiques* et les *vilains* (*a*). — Je ne m'en inquiète guère; mon plan est arrêté; je suis résolu à n'en point changer.» Certainement si c'est une vertu que d'être ferme dans une décision, M. Brunet fils est le plus vertueux de sa confrérie. A notre première entrevue nous avons causé beaucoup et sur des sujets variés. Précédemment nous avions eu ensemble un commerce de lettres obligeantes. Elles m'avaient procuré l'avantage de recevoir, comme présent de l'auteur, un exemplaire de la seconde édition de son *Manuel* en *grand papier*, dont il n'a été tiré que vingt exemplaires. Je lui dis que j'avais donné carte blanche à M. Lewis pour sa reliûre, et que pour le mérite de son exécution, résultat de cet ordre, je mettais au défi tout ce qui existait à ce moment, en fait de reliûre, dans tous les quartiers de Paris. Sincérement,

(*a*) Il est facile de connaître les motifs qui ont engagé M. Brunet à ne pas donner un *Supplément* pour la seconde édition de son *Manuel du Libraire*. (Voyez la Préface de la troisième édition, page ij.)

M. Brunet n'aurait pu voir aucune reliûre qui lui fût supérieure.

M. Brunet me dit, et j'en fus un peu surpris, mais très satisfait, qu'il avait imprimé et vendu *deux mille* exemplaires de la dernière édition de son *Manuel.* Jamais pareille chose ne serait arrivée dans notre pays, parce qu'en supposant même qu'on l'eût imprimé avec autant de soin, il aurait été impossible de le publier avec autant d'élégance pour le même prix (*a*). Les frais d'impression auraient été du double au moins. Dans l'exécution typographique de cet ouvrage, M. Crapelet s'est surpassé lui-même. A l'égard de l'auteur, je dis de bonne foi, il a bien mérité tout ce qu'il a gagné, et il mérite bien tous les gains qu'il peut encore faire. Il a une application sévère, constante, soutenue. Il écarte tous ornemens, soit graphi-

(*a*) L'auteur anglais fait ici une concession dont il faut lui savoir gré. Il reconnaît que ce n'est qu'à prix d'argent que l'on parvient à faire exécuter en Angleterre un livre de quelque importance. Ce serait déjà un très grand avantage que nous aurions sur nos voisins pour la fabrication des livres ordinaires, si d'ailleurs, dans tout ce qui regarde la confection des plus grands ouvrages, comme dessins, gravures, papiers, nous ne pouvions encore leur opposer les plus magnifiques productions, dont les frais s'élèveraient en Angleterre à plus du double qu'en France, sans parvenir au même résultat.

ques (*a*), soit littéraires; en sorte qu'il ne fait jamais de digression. Il décrit simplement, et ce qu'il décrit est presque toujours bien dit, et porte le cachet de la vérité. (*b*)

Il est ferme et judicieux dans ses opinions, et parfois enclin à guerroyer pour les soutenir; mais il aime par-dessus tout à respirer dans un élément bibliographique, et n'est jamais plus heureux que lorsqu'il découvre une erreur, ou qu'il peut se procurer quelques nouveaux renseignemens, et surtout à l'égard d'une édition *princeps*. (1)

(*a*) Le luxueux bibliographe anglais s'étonne que le *Manuel* puisse se présenter dans le monde sans l'attirail de portraits, gravures, *fac-simile*, vignettes, etc. C'est parce que le fonds l'emporte ici sur la forme. Le mérite du livre le fait assez valoir, et son succès n'en sera que plus durable.

(*b*) Aux qualités que M. Dibdin possède, il serait heureux qu'il s'efforçât d'adjoindre celles qu'il apprécie dans M. Brunet; ses travaux et le public y gagneraient beaucoup; ses livres ne seraient pas si coûteux, et seraient plus profitables. L'auteur anglais ne décrit rien de sang-froid; il *charge* continuellement, et, comme il ne manque pas d'originalité dans l'esprit, il semble viser à être le *Callot* de la bibliographie.

(1) Lors de sa visite à lord Spencer, l'année dernière, comme sa Seigneurie lui montrait le *Juvénal* d'Ulric Han (imprimé avec le plus petit caractère de cet imprimeur) et l'*Horace* de 1474, par Arnold de Bruxelles, sa voix, ses yeux, ses bras, toute son attitude peignait combien, dans l'occasion, il sentait vivement.

Il a quelque chose de naïf et de caractéristique dans ses manières et sa conversation. Il ne copie personne, et on peut dire qu'il est citoyen du monde. Bref, il a dans ses opinions et dans son langage aussi peu de *nationalité* qu'aucun Français avec lequel j'aie conversé jusqu'à présent.

Je me suis assez étendu sur les libraires les plus remarquables du midi de la Seine; je puis même dire de toute la ville de Paris : mais de ce que la chaleur vivifiante du midi fait éclore toutes les espèces de production, il ne s'ensuit pas nécessairement que le nord de la Seine ne présente aucune végétation bibliopolique. Préparez-vous donc à être introduit chez M. CHARDIN, qui demeure rue Sainte-Anne, n° 19; rue qui, dans son cours, fait angle droit avec la rue Saint-Honoré, non loin de l'église Saint-Roch. M. Chardin est le seul qui survit encore aux libraires de la *vieille école* à Paris; et comme j'ai une prédilection pour les antiquités (*a*), de presque toutes les espèces, je saisis avec plaisir l'occasion de jaser un peu de

(*a*) Dominé par son habitude d'exprimer tout ce qui s'offre d'abord à sa pensée, l'auteur a cru sans doute faire un rapprochement très piquant de son amour pour les antiquités avec le grand âge de M. Chardin. En France, on ne se permet jamais, avec l'usage des convenances, de plaisanter sur la vieillesse; en Angleterre, elle est également révérée. Ainsi, chez nous comme chez nos voisins, ce rapprochement de mauvais

M. Chardin. Depuis le temps de Gering, il ne s'est pas vu en France un plus beau vieillard, et d'une physionomie plus caractéristique. M. Chardin est d'une taille au-dessus de la moyenne, et ordinairement vêtu d'une roquelaure; un petit bonnet de soie noire laisse échapper de chaque côté de son front de longues boucles de cheveux gris-blancs. Et ses traits? pour cela je vous envoie sa figure même d'*après nature*, et faite en deux séances qu'il a données à M. Lewis. Vous y remarquerez combien l'expression de sa physionomie a de finesse, et en même temps de douceur, mêlées à un certain air de *vieille école* qui est en lui, et qui, pour mon goût d'ancienne mode, a toujours quelque chose d'agréable et d'intéressant.

Vous pouvez me quereller sur le bruit que je fais, et sur tant de détails à l'égard d'un vieux libraire qui est près d'achever sa carrière; mais raconter, c'est là ma folie (*a*); et de plus, où est

goût sera désapprouvé. Je ne parlerai pas d'une certaine anecdote concernant M. Chardin, que M. Dibdin a placée si inconsidérément dans la première édition de son *Library Companion*, page 776, et qu'il a supprimée dans la seconde édition du même ouvrage. Devait-elle jamais y paraître?

(*a*) Cet aveu explique comment l'auteur a fait entrer dans son livre tant de détails oiseux et insignifians, tant de conversations familières, tant de petites choses qui ne constituent pas un bon ouvrage.

le mal si je saisis ces traits caractéristiques qui peuvent intéresser un grand nombre d'amateurs de livres, dont quelques uns peuvent encore se ressouvenir de Chardin lorsqu'il était joli cavalier, et qu'il se partageait entre ses livres et la société des dames ? Il doit avoir été fort agréable dans sa jeunesse, quoiqu'il soit d'une complexion délicate. Mais le bon vieux M. Chardin a une singulière méthode. Il se traite suivant le *livre*, c'est-à-dire suivant l'*Almanach*, et encore je crois qu'à peine il a conservé une once de sang dans ses veines. La phlébotomie, *voilà ses chères délices*. Il se plaint toujours, et cependant à le voir, on ne croirait jamais qu'il soit malade ; mais *madame* le veut ainsi, et monsieur y consent. Il habite au premier au-dessus de l'entresol, et les deux ou trois petites pièces qu'il occupe sont abondamment garnies de livres. Leur intérieur est digne d'intérêt ; ses trésors sont renfermés dans des armoires à glaces, dans lesquelles se trouve un assez grand nombre d'articles rares et précieux. Ces armoires sont très élégamment ornées, et je puis assurer que c'est rendre justice à leur propriétaire de dire qu'elles renferment beaucoup de ces articles qui font honneur à son goût. Ce goût se fait principalement remarquer à l'égard des manuscrits enrichis d'ornemens et des livres

imprimés sur Vélin, généralement reliés avec luxe. (1)

Il y a à peine sept ans que M. Chardin publia, en un volume in-8° de près de deux cents pages, un Catalogue de manuscrits, et de livres tous sur Vélin. Il a été long-temps renommé pour les raretés en ce genre. «Il n'y a que des livres rares!» est son exclamation ordinaire, lorsque vous ouvrez les portes de glaces de sa bibliothéque, et que vous avancez la main vers l'un de ses joyaux. C'est l'*Edwards* de la France; mais dans une bien plus petite proportion quant aux affaires. Il ne vous presse pas de prendre ses marchandises, mais ses prix sont élevés. Au reste, vous êtes bien le maître d'acheter ou non; mais si vous achetez, il faut bien payer. Il y a encore une autre singularité chez ce courtois et vénérable bibliopole. C'est une

(1) Chardin passe surtout, parmi les amateurs,
Pour le plus vétilleux de tous les connaisseurs;
Il fait naître, encourage, anime l'industrie;
Les beaux livres font seuls le charme de sa vie;
Chez lui la moindre chose est curiosité.
Sa bibliothéque est d'une telle beauté,
Qu'on en compte très peu comme la sienne en France.
De l'embellir sans cesse il fait sa jouissance;
Et tout artiste enfin doit envier l'honneur
De pouvoir travailler pour un tel amateur.
La Reliure, poëme, par *Lesné*, page 31.

manie chez lui que de compléter ses *Alde* au moyen de feuillets manuscrits ; et que cet expédient soit convenable ou non, je dois dire que l'exécution en est d'une perfection surprenante ; car il est presque impossible, à la lumière, de découvrir la moindre différence entre ce qui est imprimé et ce qui est exécuté à la plume. Je crois que ce furent toutes les scholies du *Dioscoride* d'Alde, in-folio, un grand nombre de feuilles dans les *Institutiones grammaticæ* d'Urbanus, 1497, in-4°, et plusieurs autres volumes de format inférieur, que je vis ainsi complétés. Ce qui me paraît inconcevable d'abord, c'est que la peine de l'écrivain puisse être suffisamment payée pour un tel travail. Mais en quoi peut-il servir au libraire qui le fait exécuter ? c'est ce qui est encore également inexplicable ; car il est connu que le bon M. Chardin vous laisse faire la découverte du morceau manuscrit ; et lorsque vous le montrez, il ajoute : « Oui, monsieur, n'est-il pas beau ? » Dans une espèce de couloir, entre sa pièce principale et sa chambre à coucher, se trouve une volumineuse collection de traités et d'ouvrages imprimés relatifs au *beau sexe*. C'est véritablement une prodigieuse réunion de productions *pour* et *contre* les femmes. M. Chardin ne les sépare pas, parce que, suivant lui, « le poison et l'antidote doivent toujours aller ensemble. »

Ce singulier homme est encore très passionné pour toutes les curiosités de l'antiquaille : anciennes porcelaines, anciens dessins, anciennes peintures, anciennes ciselures, anciennes reliques en tout genre, tout cela réjouit ses yeux, et lui coûte cher. Il ne parle jamais de Jean Goujon qu'avec enthousiasme. Nous avons fait dernièrement ensemble un échange. M. Chardin a une assez grande variété de cannes. Il me rendait visite un matin à mon hôtel, appuyé sur un long bambou noir, dont la pomme était formée d'une pièce d'ivoire supérieurement sculptée ; ouvrage du même Jean Goujon. Elle représente une femme couchée, dont la tête, enveloppée d'un large chapeau à bords rabattus, est supportée par un bouclier. En cinq minutes notre marché fut conclu. Il m'offrit la canne, à condition que je lui donnerais un exemplaire choisi des *Ædes Althorpianæ.* Nous nous séparâmes fort contens l'un de l'autre ; mais je soupçonne que l'achat que je lui fis d'environ quatre-vingts livres sterling de livres mit de son côté la plus grande part de satisfaction. Comme tous ses confrères du même rang, M. Chardin va passer les samedis et les dimanches à sa petite *ferme ornée*, située à quelques milles de Paris, « n'ayant plus maintenant rien à faire, comme il me le dit gaîment, qu'à deviser sur le beau sexe. »

Je termine avec M. Chardin ma narration biblio-

polique, non que je prétende par là jeter la moindre obscurité sur les autres libraires dont je ne fais pas mention, mais simplement parce que je n'ai voulu vous entretenir que de ceux que j'ai vus, ou avec lesquels je me suis trouvé en relation d'affaires.

Maintenant disposez-vous à lire quelques détails sur les *imprimeurs*, ou mieux sur les *trois imprimeries*, certainement les plus distinguées de Paris. Je veux dire celles de *MM. Didot* et de *M. Crapelet*. Le nom de Didot vivra aussi longtemps que l'instruction et le goût subsisteront dans quelque portion que ce soit du globe ; et je ne suis pas certain que tout ce que *Bodoni*, *Bensley* et *Bulmer* ensemble ont produit, ait plus contribué à l'illustration de leur pays, que ce qui a été fait par M. Didot pour la France (*a*). A l'égard de la littérature ancienne et classique cependant, Bodoni peut, à bon droit, faire une exception, et réclamer la supériorité. M. Didot aîné dirige les presses royales, dont les caractères ne me parais-

---

(*a*) La forme du doute employée par M. Dibdin est une concession qu'il fait à l'esprit national et au mérite des typographes de son pays, dont on ne peut pas lui savoir mauvais gré ; car il penche visiblement à décerner la palme au typographe français ; et, avec autant de justice que d'impartialité, tout le monde sera de son avis.

sent pas fort admirables (*a*). Vous pouvez voir ces caractères dans les *Mémoires de l'Institut*, ou les *Notices* et extraits de manuscrits, ainsi que dans ces énormes volumes qui renferment les dernières découvertes en Égypte, faites depuis le premier ouvrage de M. Denon (*b*). C'est précisément par ces derniers volumes que vous pourrez vous con-

(*a*) M. Didot n'est pas directeur de l'Imprimerie Royale, mais imprimeur du Roi. La critique que M. Dibdin fait des types anciens de l'Imprimerie Royale, n'a donc aucun rapport avec ceux de M. Didot. C'est M. Firmin Didot qui est graveur de l'Imprimerie Royale; mais l'administration laisse reposer ses burins. Il y a long-temps que l'on s'étonne en France qu'un établissement aussi considérable que l'est celui de l'Imprimerie Royale, qui a autant de moyens de renouveler ses anciens caractères, qui devrait exécuter les œuvres de la munificence royale avec le plus de perfection, soit précisément celui qui est resté le plus en arrière. Cette étrange position tient évidemment à la nature de son administration, et au changement qu'a subi cette Imprimerie dans sa destination primitive, qui n'avait rien de commun avec le monopole d'impression qu'elle exerce aujourd'hui.

(*b*) C'est une erreur. Ce savant respectable était un de ceux qui firent partie de l'expédition. Revenu en France, il n'attendit pas le long délai inévitable pour les ouvrages publiés par une grande réunion de coopérateurs; mais avant la publication de l'ouvrage sur l'Égypte, il donna le sien, dont le succès est aussi connu qu'il est mérité. M. Denon, membre de l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut, ancien directeur du Musée, est mort le 27 avril 1825.

vaincre de la forme *mince* et *maigre* des lettres qui y sont employées ; mais lorsque M. Pierre Didot a la faculté de faire usage de ses *propres* caractères, avec quel éclat ne paraissent-ils pas dans son *Virgile* in-folio de 1798, et encore plus peut-être dans l'*Horace* in-folio de 1799 ! Ce sont des livres qui n'ont jamais été et ne pourront jamais être surpassés. J'avoue cependant que l'*Horace*, avec les vignettes délicieuses de Percier, gravées par Girardet, est, pour mon goût, le volume de prédilection ; mais M. Didot, ainsi que vous pouvez vous le rappeler, a recueilli, dans notre contrée même, les témoignages d'une admiration presque générale, lorsque par la vente de certains ouvrages sur Vélin, exécutés par lui (de la bibliothéque du général Junot), il a été prouvé qu'il l'emportait décidément sur Bodoni dans l'impression des Vélins. Lequel des deux excellait dans les in-12 ou les in-8° ? C'était encore Didot qui remportait le prix.

Firmin Didot a maintenant ses presses rue Jacob. Lors même qu'il n'aurait jamais exécuté d'autre livre que la *Lusiade* du Camoëns, son nom serait digne d'aller à la postérité avec celui de son oncle (*lisez* de son frère). Le nombre des livres imprimés et publiés par les Didot, spécialement dans les langues latine et française, est presque incroyable. J'y comprends les productions de leur



stéréotypie, qui sont très commodes et très nettes, mais dont les pages papillottent peut-être trop aux yeux. J'ai été dernièrement faire une visite à l'imprimerie de M. F. Didot, qui est en même temps fondeur en caractères (*a*); je demandai au neveu, je crois (c'est au fils), à quel nombre d'exemplaires on avait tiré la fameuse *Lusiade*, et s'il y avait plusieurs formats. Il me répondit qu'il n'existait que deux cents exemplaires, et d'un seul format. Ceci doit suffire pour rassurer ceux qui redoutent de ne posséder que le petit papier, et pour repousser toute supposition de tirage à un plus grand nombre d'exemplaires, imaginée pour diminuer la valeur du livre. M. Didot fils me conduisit ensuite dans tous les ateliers, qui sont vraiment d'une grande beauté. Leur distribution fait plaisir à voir. Les ateliers réunis de MM. Bensley et Bulmer sont de moitié moins considérables.

En bas, sur le devant de la maison, est le magasin de vente des livres stéréotypes; au-dessus sont les appartemens de M. Didot, dans lesquels l'élégance de l'ameublement se trouve réunie au bon goût. Une petite cour carrée forme le centre

(*a*) Et sans contredit le meilleur graveur. M. Amb. Firmin Didot, son fils, qui pendant long-temps s'est exercé à la gravure des poinçons sous les yeux de son père, fait preuve d'un talent qui est digne d'un tel maître.



des bâtimens. Au rez-de-chaussée, sur le derrière, se trouve la fonderie. Je vis fondre huit lettres de *cicéro* en une demi-minute. Je désirai connaître les prix et les frais de l'impression, etc., pour estimer le prix comparatif du travail dans les deux pays. M. Didot me dit que, tous frais faits, hors le papier, l'impression à mille exemplaires d'un volume in-8°, contenant trente lignes à la page, en caractère moyen, revenait à 35 francs par feuille. Je suis persuadé que chez nous la même feuille coûterait, pour ne rien exagérer, le double de ce prix, soit parce que nos imprimeurs, même les plus estimables, comptent leurs frais à un taux trop élevé, soit que les prix de la main-d'œuvre des compositeurs s'élèvent au double de ceux de France.

Après Didot, vient Crapelet pour les affaires, le savoir, la célébrité. (1)

(1) M. Crapelet est aussi auteur, et a bien voulu me remettre un exemplaire de son ouvrage, *ex dono auctoris*. Il est intitulé : *Souvenirs de Londres, en* 1814 *et* 1816; mais il n'y a pas mis son nom. Pendant son premier séjour parmi nous, il est question de la fameuse visite des souverains étrangers, et il a traité ce sujet délicat avec une adresse et une franchise convenables. Page 79, il décrit leur arrivée et l'effet de leur présence au théâtre de Covent-Garden. Page 64, il adresse à lady Morgan une réplique piquante à ses attaques contre Racine et Voltaire. Les pages 70 et 71 offrent une description fort curieuse de la

M. Crapelet est un homme de manières agréables et sans affectation, à peine âgé de trente-six ans; et, conséquemment, il est probable qu'il deviendra l'un des plus riches imprimeurs de Paris. Je l'ai vu souvent, et j'ai dîné une fois chez lui. Il eut l'attention de réunir une société de personnes agréables, instruites et de bon ton. M. J. Rey,

célébration du jour de la naissance du roi, à Saint-James. M. Crapelet a été également surpris et satisfait de la belle procession de nos malles-postes, « toutes attelées de quatre « superbes chevaux; les cochers et les conducteurs habillés à « neuf, en grande livrée du roi, rouge et galons d'or. » Ce qu'il dit de nos manières, de nos usages, de nos spectacles, est généralement amusant. Dans le passage suivant, il rend ainsi justice à nos habitudes domestiques. « Nous avons été « dîner ensuite chez M. N***, dont nous avions accepté l'invi- « tation. Français, il s'est fixé en Angleterre depuis plus de « vingt ans, et s'est marié à une Anglaise d'un caractère ai- « mable, et qui fait son bonheur. Sa famille, quoique très « nombreuse, vit dans l'union la plus parfaite; ce qui n'est « pas rare en Angleterre, parce que les enfans y sont élevés, » dès l'âge le plus tendre, dans un grand respect de leurs pa- « rens. Combien l'oubli de ce premier principe de l'éducation « n'a-t-il pas causé de désordres et de chagrins dans les fa- « milles! »

En parlant de nos dames, un peu plus loin; il s'exprime ainsi sur leurs avantages personnels :

« Cependant la conversation favorite des sociétés de Londres « roule sur la politique. Les actes des ministres, les discussions « parlementaires, les réformes, le budjet, les élections, sont

l'auteur des *Essais historiques sur Richard III*, était au nombre des convives. Son ouvrage, en un volume in-8°, a été imprimé chez notre hôte même. La conversation fut en général variée, agréable, instructive. Madame Crapelet, qui a maintenant (autant que je puis croire) à peu près vingt-cinq à vingt-six ans, et que l'on peut ranger

---

« des sujets d'entretiens interminables. Les dames mêmes pla-« cent leur mot dans l'occasion, et c'est presque toujours avec « beaucoup de sens et de finesse. Ce n'est pas là cependant « leur principal mérite; elles sont bonnes épouses, excellentes « mères, entendent parfaitement les soins du ménage, et gou-« vernent bien leurs maisons; à quelques exceptions près, c'est « dans l'ordre. Il faut le dire encore, elles sont généralement « jolies; mais leurs habillemens écourtés et serrés, leur coiffure « singulière, leur démarche balancée, les privent de ces grâces « et de cette élégance qui prêtent tant de charme aux Pari-« siennes. Ici les chapeaux des femmes sont aplatis sur leur « tête; à Paris, ils avaient deux pieds de haut, et montaient « encore à notre départ. Quelle est la plus bizarre de ces deux « formes? Je n'admettrais pas le berger du mont Ida à décider « la question; car le chapeau des Anglaises ressemble beaucoup « au chapeau phrygien. » (Page 37.)

Je pourrais encore citer beaucoup d'autres passages qui donneraient une idée avantageuse du livre de M. Crapelet, et qui seraient agréables au lecteur. Dans ce temps, Éton mettait à exécution la tâche pénible qu'il s'était imposée, par gageure, de faire mille milles en mille heures. De là l'auteur prend occasion de tourner en ridicule, dans la note suivante, le penchant des Anglais à faire des paris sur tout objet. « John et

dans la classe des plus jolies femmes de Paris, fit les honneurs de la fête de la plus agréable manière. On ne doit pas être surpris que le meilleur vin de Champagne et de Chambertin ait été servi sur la table de celui qui, au milieu des toasts de ses convives, avait pour accompagnement le bruit agréable des frisquettes et des tympans de vingt-deux

---

« Patrick dînaient ensemble dans une taverne. En parlant d'af-
« faires et de politique, leurs yeux se tournent vers une fenêtre
« dont les vitres étaient couvertes d'eau, par l'effet de la cha-
« leur interne. John parie qu'une goutte d'eau descendra avant
« une autre au bas de la vitre. La gageure est tenue, et Patrick
« gagne dix guinées à son ami. »

La description des courses d'Epsom, pages 98 à 103, est très animée et fort intéressante; mais elle serait trop longue à transcrire, et perdrait beaucoup à être abrégée. Tout Anglais d'un esprit sage et droit partagera le sentiment qu'exprime ainsi M. Crapelet à la fin de son livre : « Espérons que la longue « rivalité des deux pays, qu'on s'était efforcé de convertir en « haine réciproque des individus, ne sera plus animée que par « de généreux sentimens, tous dirigés vers le bonheur des deux « peuples! Après de si longs orages politiques, l'industrie, vraie « richesse des nations, prendra bientôt un nouvel essor; et « l'Europe peut attendre de ses souverains qu'ils maintiendront « la paix avec une constance égale aux efforts qu'ils ont dé« ployés pour la défense de leurs trônes. »

J'ajouterai qu'un supplément en petits caractères contient des extraits des meilleurs écrivains anglais sur l'histoire et les antiquités de Londres.

presses! Après le dîner on passa dans un salon spacieux pour prendre le café et les liqueurs; et aussitôt après dans une pièce suivante, où était un corps de bibliothéque rempli d'ouvrages choisis, sortis de ses presses et de celles de plusieurs autres célèbres imprimeurs. J'ai oublié quels sont ceux que nous avons tirés des rayons, et qui ont surtout attiré notre attention; mais sur la question que j'adressai à M. Crapelet, touchant l'état actuel des affaires de la littérature et de l'imprimerie, il me répondit (et je crois, aussi M. Didot, si je me le rappelle bien), qu'elles n'avaient jamais été dans un état plus florissant. Il existait un grand mouvement de réimpressions des anciens auteurs, et dans ce moment il avait deux éditions de Montaigne sous presse. J'en fis mon compliment à M. Crapelet, et aussi, avec autant de justice que de sincérité, sur l'exécution du *Manuel du Libraire* de M. Brunet. Aucun imprimeur dans notre pays ne pourrait mieux faire. Que peut coûter l'impression d'une feuille de cet ouvrage? Mon hôte reçut mon compliment avec modestie et discrétion, et me donna un détail des frais d'impression qui me surprit réellement. Je suis certain que plus d'un imprimeur de ma connaissance aurait exigé le double de ce prix. Mon hôte à son tour fit un grand éloge de l'impression et du papier des *OEuvres de Shakespeare :* « Je désespère de les

surpasser, dit-il. Vos vignettes surtout et vos grandes estampes sont de la plus belle exécution. En France, cette branche de l'art est absolument méconnue (*a*); et d'ailleurs il nous est impossible de publier des livres à des prix aussi élevés que les vôtres. »

C'est assez extraordinaire; mais j'ai souvent entendu des connaisseurs faire les plus grands éloges de notre beau papier vélin, tandis qu'au contraire, ainsi que vous le savez très bien, nous désespérons de pouvoir égaler ceux de France. Cela peut s'expliquer. Notre papier est et n'est pas aussi bon que celui de France; mais, en examinant toute la question, on décidera directement et fortement à notre désavantage. La vérité est que la matière de notre papier commun est extrêmement mauvaise. Nous ne pouvons nous servir de chiffons de toile, sans augmenter considérablement les frais, à cause de l'impôt élevé qui pèse sur cet article; et alors

(*a*) Ne croirait-on pas que j'ai dit à M. Dibdin qu'il nous était impossible de faire exécuter en France d'aussi belles estampes que celles de l'Angleterre? Je serais à peu près seul de mon avis. Je me suis récrié sur la beauté des vignettes *en bois* qui décorent plusieurs volumes du *Shakespeare* in-4° de M. Bulmer. Leur exécution est effectivement étonnante. La gravure sur bois, portée en Angleterre à une si grande perfection, est en effet très peu avancée en France; et c'est de quoi je suis convenu avec M. Dibdin.

même que le consommateur consent à donner un prix proportionné à la supériorité présumée du papier, cela n'empêche pas qu'on n'introduise encore dans la fabrication toutes sortes d'ingrédiens, comme le plâtre de Paris, l'acide muriatique, les sels, etc. Sans doute il existe beaucoup d'honorables exceptions dans l'emploi de ces moyens; mais je ne puis m'empêcher de remarquer combien notre papier commun d'impression en Angleterre est détestable. Toute cette espèce chez nous est composée de coton. Je pourrais faire mention de livres imprimés sur des papiers de cette matière, qui périront beaucoup plus promptement que ne le pensent ou ne le désirent leurs auteurs ou éditeurs. Le papier ordinaire de France est particulièrement bien préférable au nôtre. Il revient à un prix très modéré, et s'imprime, comme on dit, très bien et avec une grande facilité. Mais si l'on parle de papier supérieur, comme l'est chez nous celui de Whatman, et en France celui d'Angoulême (et d'Annonay), peut-être devra-t-on dire qu'ils vont tous deux de pair. Quant à ce qui regarde le papier de taille-douce, la grande supériorité de celui de nos voisins ne peut être contestée. Aussi voyons-nous nos imprimeurs en taille-douce employer toujours du papier de France pour leurs plus belles planches.

Je dois maintenant faire mes adieux aux presses

de M. Crapelet, placées au rez-de-chaussée, et à *sa bonne réception* (*a*) au premier étage. En même temps je prends congé des imprimeurs et des libraires de Paris. Que reste-t-il donc maintenant à dire qui soit digne de remarque, relativement aux livres? Vous me le demandez; je vous répondrai par un mot.—La Reliure? Oui.... plusieurs heures de ma résidence dans la capitale ont été consacrées à l'examen de cette branche *séductrice* du commerce des livres. Cependant je n'ai vu aucun relieur, et probablement il n'y en aurait pas d'autres à voir que Thouvenin, Simier, Bradel ou Lesné. Je ne sais pas exactement lequel vit encore de Courteval ou des Bozérian; mais les ouvrages de leurs mains subsistent, et sont en grande réputation dans tous les quartiers de Paris. Vous me pardonnerez une ou deux observations préliminaires. La décadence et la chute des empires est un thême qui nous est suffisamment connu dès notre première jeunesse; mais la décadence et la chute de l'art

(*a*) Comment M. Dibdin a-t-il pu oublier le respect que l'on doit aux lecteurs, jusqu'à leur faire le récit de dîners qu'il a reçus chez des particuliers, comme s'il rendait compte de dîners d'auberge? Comment n'a-t-il pas senti tout ce qu'il y avait d'inconvenant et de désobligeant à mettre en scène les personnes avec lesquelles il s'est trouvé, et même les maîtresses de maison?

de la reliûre à Paris, est un thême qui n'est peut-être pas tout-à-fait aussi familier, même aux plus célèbres de nos amateurs. Au surplus, voici ce qu'il en est. L'art *bibliopègistique* (*a*) a éprouvé une grande *décadence* chez les Parisiens; mais les relieurs actuels espèrent, et déclarent même, avec une certaine assurance, que leur art n'éprouvera, ni une *chute* absolue, ni une décourageante dégradation; et en cela ils raisonnent juste. Avec un peu de soin, et en accordant un peu moins à la vanité nationale, ils ne tomberont pas à un tel degré d'infériorité. Autrefois les Français éclipsaient tout le monde en reliûre. C'est ce que prouvent les exemplaires des collections de De Préfond, De Boze, Gaignat, et même de La Vallière. Nos Johnson, Montague et Baumgarten ne peuvent soutenir la comparaison avec leurs Deseuil, Pasdeloup, Delorme et Derome, etc., aussi bien pour le goût que pour la perfection des ornemens; et si vous voulez remonter trois siècles plus haut dans l'histoire de l'art, qui pouvons-nous mettre en parallèle avec *Gascon* (1), que l'on croit avoir été le relieur des livres de Grolier, et même peut-

---

(*a*) Composé de deux mots grecs qui signifient, *liaison solide des livres*.

(1) M. Lesné, poète moderne et relieur, s'est plu à imiter

être de plusieurs de ceux qui ont appartenu à Henri II et à Diane de Poitiers?

Le restaurateur, ou le père (si vous préférez

---

le passage si connu de Boileau sur Malherbe, en parlant de Gascon :

Gascon parut alors, et des premiers en France
Sut mettre en sa reliûre une noble élégance.
(Page 26.)

A la page 112, il ajoute cette note : « Je pense que c'est cet ouvrier qui relia une partie de la Bibliothéque de Henri II et de celle de Grolier, qui se plaisait à le diriger dans la bonne confection de ces reliûres, et des compartimens ingénieux qu'il y faisait exécuter. » Cette note cependant ne donne qu'une idée imparfaite de l'excellence des reliûres en question. J'éprouve une véritable satisfaction de pouvoir trouver ailleurs une meilleure relation. Je vais continuer ici la citation des chants poétiques de Lesné avec ses notes, qui concernent les autres anciens relieurs de la France que j'ai nommés ci-dessus.

Une solidité que Deseuil imita,
Et que de surpasser personne ne tenta.
Pasdeloup le suivit, puis le fameux Derome;
Pasdeloup si connu, que partout on renomme,
Et dont l'ouvrage encore aujourd'hui si vanté,
Par les grands amateurs sera toujours cité.

« Deseuil fut celui qui, après Gascon, ajouta beaucoup à la solidité de la reliûre et à son embellissement. Il mettait assez ordinairement à ses reliûres soignées des gardes en maroquin de la même couleur que celui qui couvrait le livre; et à l'élas-

cette dernière expression) de la *reliûre moderne* en France, fut Bozérian l'aîné. Les amateurs de Paris sont enthousiastes fous des livres qu'il a re-

tieité près, ses reliûres valaient bien nos belles reliûres modernes.

« Pasdeloup et Derome étaient contemporains. Ils travaillaient très solidement et très élégamment dans le goût de leur temps. On cite encore souvent leurs ouvrages dans les ventes publiques, et on les citera probablement encore long-temps; car les livres qu'ils ont établis semblent l'être pour durer des siècles. Aussi le rédacteur de la *Notice sur Gouttard* s'explique ainsi : « Les livres décrits dans ce Catalogue sont en partie re- « liés par le célèbre Derome, le phénix des relieurs. » Mais je ne puis me dispenser de dire un mot ici sur l'admiration que l'on a pour les ouvrages de ces célèbres anciens. Quand les amateurs rencontrent des livres reliés par ces mains savantes, ils s'extasient et disent : *On ne travaille plus comme cela.* Non sans doute, on ne travaille plus comme cela. Eh! pourquoi? parce que les amateurs eux-mêmes ne veulent plus que l'on travaille ainsi. Ils ne veulent pas prendre la peine de tenir leur livre en lisant. Il leur faut des livres à dos brisés, des livres qui se tiennent ouverts sur la table. Peu de relieurs ont trouvé le moyen de réunir la solidité à cette élasticité tant estimée aujourd'hui : les Courteval, Bozérian, Lefèvre, Simier, Thouvenin, et un très petit nombre avec eux, ont assez bien réuni ces deux extrêmes; mais le plus grand nombre ne s'attache qu'à l'embellissement souvent mal entendu, et à donner de l'ouverture à leurs livres. De la est venue la mode presque universelle des reliûres à la grecque, méthode pernicieuse, qui gâte presque autant de livres qu'on en relie. » (page 112, 113.)




liés. Lord Spencer possède, dans un *Polybe* latin de 1473, imprimé par Sweynheym et Pannartz, l'un des plus magnifiques *specimen* du faire de Bozérian (*a*); mais, de bonne foi, je crois que ce même amateur distingué se déferait très volontiers de ce volume, s'il pouvait en acquérir un autre exemplaire de dimension égale, d'une aussi bonne condition, mais relié dans le goût le plus parfait de l'école anglaise. Bozérian avait son mérite, sans contredit (1), mais il se complaisait beaucoup trop dans l'emploi des outils de dorure.

(*a*) Ce *Polybe*, qui était à la vente de M. F. Didot, n'est point relié par Bozérian l'aîné, mais par Bozérian jeune.

(1) M. Lesné a mis beaucoup de chaleur dans la description du caractère de la reliûre propre à Bozérian. Dans le vers

Il dit, et secouant le joug de la manie....

tiré de la citation ci-après, il semble avoir voulu rivaliser avec les chants de la muse épique. Il rappelle en effet une scène d'Homère qui s'offre à notre souvenir; celle d'Achille qui se précipite au combat après avoir harangué ses chevaux :

Ἦ ῥα, καὶ ἐν πρώτοις ἰάχων ἔχε μώνυχας ἵππους.

Mais c'est lui-même qui va parler, soit en vers, soit en prose :

Les amateurs, outrés de tant d'insouciance,
Firent relier long-temps leurs livres hors de France;
Et chez nous ce bel art retombait au néant,
Alors que s'établit le fameux Bozérian :

Bozérian prodigue trop de chétifs ornemens, qui de plus, sont parfois employés sans discernement. Le choix de son maroquin ne satisfait pas toujours mon goût; ses mors ne sont pas mesurés avec exactitude; ils ne peuvent jouer facilement, et ses intérieurs sont souvent ornés à l'excès. Il passe néanmoins pour être le restaurateur légitime de ce goût en reliûre qui a fait les délices des acheteurs, dans un temps qu'on peut nommer le siècle d'Auguste pour les belles collections de livres. On ne peut lui refuser un mérite. Ses cartons sont ordinairement d'équerre et bien mesurés. Les vo-

---

Cet artiste amateur détruisit la folie
De regarder l'ANGLAIS avec idolâtrie.
Eh quoi! se disait-il exprimant ses regrets,
Nous n'avons jusqu'ici que singé les Anglais!
Dans la reliûre encor nous sommes leurs émules!
Ne quitterons-nous pas nos gothiques formules?
Verra-t-on les Français, pouvant les surpasser,
Demeurer en chemin sans oser avancer?
Il dit, et seconant le joug de la manie,
Asservissant dès lors son art à son génie,
Il lui sut adapter des procédés nonveaux,
Et l'amateur français oublia nos rivanx.
Oui, Bozérian l'aîné seul osa les combattre;
Son frère, en l'imitant, sut presque les abattre;
Et, marchant sur ses pas, Lefèvre, son neveu,
Entre les deux parens tient un juste milieu;
Au gré des amateurs il est simple, il est riche.
Tous les trois ont très peu laissé de terre en friche;

lumes s'ouvrent bien, et sont battus.... impitoyablement. Chez les relieurs français, c'est une erreur dominante ; ils pensent qu'un livre ne peut jamais être assez battu. Ils exercent sur les feuillets une tyrannie aussi dure que celle d'un despote de l'Orient sur un esclave courbé à ses pieds. Voyez un peu les relîures de ces volumes que j'ai décrits plus haut (Lettre XXVIII, p. 336 à 349) dans les salles du rez-de-chaussée de la Bibliothéque Royale; et apprenez par là que le craquement des feuillets d'un livre qu'il parcourt procure autant de bonheur à un amateur qu'à une tendre mère le petit babil de son premier né.

Tous trois seraient long-temps demeurés sans rival,
S'il n'était survenu le soigneux Courteval.

« C'en était fait de l'art, si Bozérian l'aîné n'eût ramené le bon goût en France. Dès qu'il fut connu, les amateurs cessèrent de faire relier leurs livres en Angleterre. Peu à peu sa méthode s'est répandue; peu de relieurs cependant adoptèrent d'abord ses principes. Il n'y en a même encore que très peu qui les suivent ponctuellement. Courteval, qui s'établit presque dans le même temps, fut celui qui les sut le mieux apprécier; il n'y a même pas de doute qu'il s'en est fait qu'il serait précieux de connaître. Ce qu'il y a de certain, c'est que très peu d'ouvriers ont su réunir comme lui la solidité, l'élégance, la grâce, la justesse que l'on trouve presque toujours dans ses ouvrages. Il est bien rare d'y trouver quelques défauts essentiels. On voit que cet artiste n'existe que pour son art. »

THOUVENIN et SIMIER (1) sont maintenant les deux étoiles du matin et du soir dans l'hémisphère bibliopégistique.

L'étoile de Thouvenin décrit dans les cieux un cercle plus élevé; mais celle de Simier brille d'un éclat assez vif. Leurs ouvrages sont bons, solides, et presque dans le même goût pour l'élégance. Le *Psautier* in-folio de 1502 (je crois) qui est à la Bibliothéque Royale, est considéré comme le *nec plus ultrà* de la reliûre moderne à Paris; et, si je

---

(1) Ces deux relieurs et Bozérian le jeune sont célébrés par la muse de Lesné. Mais il donne d'abord de grands éloges à Courteval, qui, semblable à un magicien, aime à travailler seul. Les termes dans lesquels est conçue la note sur Thouvenin exciteront plus qu'un simple sourire. (*)

S'il n'était survenu le soigneux Courteval.
Sur son genre aujourd'hui c'est en vain qu'on murmure,
Courteval épura le goût de la reliûre;
Ses ouvrages seront recherchés en tout temps
Des fameux amateurs, des riches et des grands;
Long-temps ils en feront leurs plus chères délices.
Mais des grands ouvriers admirez les caprices:

(*) Il me semble que M. Dibdin n'a rien à revendiquer à M. Lesné, qui, seulement dans une note, et parce qu'il est poète, emprunte une figure un peu ambitieuse pour exprimer l'admiration qu'il a pour le talent de Thouvenin; tandis qu'à tout propos, à chaque page de l'auteur anglais, qui veut bien écrire en prose, vous rencontrez de ces comparaisons forcées, de ces figures outrées, dont son article sur la reliûre offre assez d'exemples.

ne me trompe pas, c'est dans les réchauds ardens de l'artiste Thouvenin que les fers imprimés sur cet échantillon ont été chauffés. Je n'hésite point à dire que c'est une méprise de le considérer comme un *specimen* extraordinaire. Les ornemens en sont communs ; l'intérieur est décidément mauvais, et l'ensemble de l'exécution manque de grâce. Les tranchefiles sont, comme celles de Bozérian, ajus-

---

Courteval de son art se montre si jaloux,
Qu'au dire des relieurs c'est le plus grand des fous.
Il travaille tont seul, et, de peur de mal faire,
Prend très peu d'ouvriers et jamais d'ouvrière,
Par la difficulté de les bien mettre au fait,
Et pour être par là plus sûr de ce qu'il fait.
Simier parut alors, et cet habile artiste
Des ouvriers fameux semblait fermer la liste ;
On eût dit que jamais nul relieur l'eût atteint,
Quand pour l'honneur de l'art s'établit Thonvenin ;
Thouvenin qu'on pourrait surnommer le *rigide :*
On dirait que Minerve et l'instruit et le guide,
Et qne pour le former dans l'art qu'il ennoblit,
Elle se fit relienr alors qu'il s'établit.
De Bozérian le jeune et l'élève et l'émnle,
En naissant, ses travaux sont des travaux d'Hercule :
S'il n'est pas de lui-même en admiration,
Il pent guider son art à la perfection.
Nous retrouvons en lui les Deseuil, les Derome,
Tous les anciens relieurs qu'à bon titre on renomme.
Il est rare qu'un livre, en sortant de sa main,
Ne puisse supporter le plus strict examen.
Il est riche, pompeux, superbe, magnifique,
Ses fers semblent poussés par l'art typographique,

tées sans goût, et je puis dire que le tout est manifestement inférieur même aux ouvrages de Mackinlay, Héring, Clarke et Fairbairn. Il n'est aucun de ces artistes en effet qui ne puisse l'éclipser, et de beaucoup. J'apprends que Thouvenin garde les livres qu'on lui donne à relier aussi long-temps que certains de nos relieurs, qu'à ce moment

---

Et toujours élégant dans sa simplicité,
Sait joindre la souplesse à la solidité.
(Page 27.)

« Ce n'est, pour l'ordinaire, que progressivement qu'un ouvrier parvient à se faire un nom. En faisant de mieux en mieux, il acquiert de la célébrité. Thouvenin, au contraire, est devenu célèbre en s'établissant; ses premiers ouvrages valaient presque ceux qu'il fait aujourd'hui. Élève de Bozérian le jeune, les amateurs distingués lui confièrent des livres précieux; il ne trompa pas leur attente, et Thouvenin fait autant d'honneur à Bozérian que ses propres ouvrages lui en font à lui-même. Mais l'on ne peut se dissimuler que si les Bozérian n'eussent ouvert le chemin, les bons ouvriers, tant renommés aujourd'hui, n'existeraient probablement pas.

« Cependant Thouvenin est un de ces hommes extraordinaires qui, semblables à ces *corps lumineux* que l'on est convenu d'appeler *comètes*, paraissent une fois en un siècle. Si, plus ambitieux de gloire que de fortune, il continue à se surveiller; si, moins ouvrier qu'artiste, il s'occupe sans relâche du perfectionnement de la reliûre, il fera époque dans son art, comme ces grands hommes que nous admirons font époque dans la littérature. » (Page 117.)

même je ne veux pas nommer. A ce sujet, Charles Lewis sourirait complaisamment, si vous lui faisiez entendre le mot de rivalité pour l'exécution d'un pareil ouvrage.

Il y a un relieur du nom de Lesné, maintenant occupé, comme je viens de l'apprendre, d'un poëme sûr son art (1), et qui passe également pour un artiste assez habile. Quelques uns disent cependant qu'il *écrit* mieux qu'il ne *relie*, ce qui

---

(1) Ce poëme a paru en 1820, sous le titre suivant : *La Reliûre, poëme didactique en six chants, précédé d'une idée analytique de cet art, suivi de notes historiques et critiques, et d'un Mémoire soumis à la Société d'Encouragement, ainsi qu'au Jury d'exposition de* 1819, *relatif à des moyens de perfectionnement propres à retarder le renouvellement des reliûres.* Paris, 1820, in-8° de 246 pages. L'épigraphe choisie par l'auteur est assez heureuse :

Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez.
(Boileau, *Art poétique*, ch. I.)

Cette production curieuse est dédiée « *à son fils*, son premier ouvrier, âgé de dix-sept ans, et aussi instruit dans son état, à cette première période de sa vie, que l'était son père à l'âge de vingt-sept ans. » La Dédicace est suivie d'une Préface et d'un Avertissement, ou *Idée analytique de la Reliûre.* Dans la Préface, l'auteur demande qu'on ne fasse pas de son livre une critique sévère et précipitée. « Il n'est lui-même qu'un

est d'autant plus fâcheux pour sa petite famille, s'il est marié.

---

relieur; et que peut-on attendre d'une muse ainsi cultivée? » Il doute qu'on le lise en entier (*); mais son objet et son but ont été de fixer sur une base solide les principes fondamentaux de son art. Ce sujet, décrit dans le *Dictionnaire des Arts et Métiers* de l'Académie Française (**), est aussi incomplet qu'inexact. L'auteur désire que tous les arts soient décrits par les artistes qui les cultivent eux-mêmes, parce que le lecteur gagnerait en connaissances ce qu'il perdrait sous le rapport du style. « Je répète ici (dit-il) ce que j'ai dit ailleurs en mauvais vers. Il y a des amateurs qui se connaissent mieux en reliûres, même que de certains bons ouvriers; mais il en est aussi, d'un goût bizarre, qui sont plutôt capables d'égarer un ouvrier peu instruit que de le mettre sur la bonne route. » Dans l'Épître en vers qui termine la Préface, il dit qu'il a presque entièrement

(*) Je serais fâché d'avoir été l'interprète aussi infidèle des expressions de M. Dibdin qu'il l'est lui-même à l'égard de M. Lesné; car le bibliographe anglais énonce d'une manière générale, en traduisant, que l'*auteur doute qu'on lise son ouvrage en entier*, tandis que cette supposition n'est faite par l'auteur que pour le cas où il aurait décrit jusqu'au moindre procédé de son art. Je juge par là qu'il est très facile de commettre des erreurs dans une traduction, et je m'empresse de réclamer l'indulgence des lecteurs si je n'ai pas toujours saisi la *finesse* des pensées de M. Dibdin.

(**) L'Académie Française, qui s'occupe exclusivement des belles-lettres, n'a pas donné de *Dictionnaire des Arts et Métiers*. Ce sont des *descriptions* qui ont été faites ou approuvées par les membres de l'Académie des Sciences. Cette erreur ne provient pas de M. Dibdin, qui a traduit la note telle qu'elle se trouve dans l'ouvrage de M. Lesné.

Il est pourtant vrai que des amateurs judicieux et impartiaux, avec lesquels je me suis entretenu,

---

mis en pratique le précepte d'Horace, son poëme lui ayant coûté huit ans de travail assidu. Son début, avec les autres extraits que j'ai rapportés, suffiront probablement au lecteur pour juger du mérite et du caractère de cette production.

Je célèbre mou art : je dirai dans mes vers
Combien il éprouva de changemens divers ;
Je dirai ce que fut cet art en sa naissance ;
Je dirai ses progrès ; et de sa décadence
Je nommerai sans fard les ineptes auteurs.
Oui, je vais dérouler aux yeux des amatenrs
Des mauvais procédés la déplorable liste ;
Je nommerai le bon et le manvais artiste ;
Je chanterai les noms de ces hommes fameux
Qui seront révérés de nos derniers neveux.
Je vais, en m'éloignant de la route vulgaire,
Dire comment on pent parvenir à bien faire,
Comment on dresse un livre à l'équerre, au niveau,
Et de mon art enfin décrire le vrai beau.
Filles de Mnémosyne, et vous, sage Minerve,
Présidez à mes chants et sontenez ma verve.
Je dois vous l'avouer, ma voix, ma faible voix,
Est pen propre à chanter les béros et les rois.
Entonne qui voudra la trompette guerrière,
Et marche sur les pas de Virgile et d'Homère ;
Pour moi, pauvre rimeur, renié d'Apollon,
Qui n'entre qu'en tremblant dans le sacré vallon,
Dont le seul attirail effraye les neuf Mnses,
Je ne puis, je le sens, dans mes rimes confuses,
Que célébrer un art qui seul m'a su charmer,
Sans chercher par mes vers à me faire estimer.

paraissent aussi penser que l'art de la reliûre en France, dans son état actuel, s'il ne rétrograde

---

Vous qui vous destinez, par pure préférence,
A cet utile état, dès votre tendre enfance,
Essayez de former, de nourrir votre goût,
Des ouvrages divins des Gascon, Pasdeloup,
Des Deseuil, Courteval, des Bozérian, Deromes.
Pour être un jour placés au rang de ces grands hommes,
Consultez, comparez ces ouvrages sans prix,
Dont les grands amateurs seront toujours épris.
(Page 23.)

On m'excusera cependant de citer encore un passage qui a rapport à la partie technique de la reliûre, et de montrer par là comment la muse de M. Lesné a surmonté les difficultés que lui présentait la description de cette partie si importante de la reliûre, la dorure sur tranche.

La dorure sur tranche exige peu d'apprêts;
L'assiette à coucher l'or peut être très légère.
Un seul blanc d'œuf, battu dans deux verres d'eau claire,
Peut suffire à coucher cent tranches, même plus;
Et le bol d'Arménie à présent ne sert plus.
Jadis on employait le savon, la sanguine,
Joints au sucre candi, le sang de bœuf, l'urine,
Cent drogues qui vraiment ne signifiaient rien,
Et rarement encore on réussissait bien:
L'or souvent s'en allait par petites parcelles.
Les tranches maintenant restent plus long-temps belles.
Vous pourrez réussir au gré de vos souhaits
En assujettissant le livre entre deux ais....
(Page 61.)

pas, est au moins stationnaire, et ne paraît pas pouvoir atteindre au plus haut degré de perfection. C'est ce que je n'admets pas; car on peut faire encore ce que l'on a fait autrefois, et une *grande conjuration* n'est pas même nécessaire pour aller plus loin. « Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi ; » on dit que Charles Lewis doit nous quitter pendant quelque temps pour établir ici une École de Reliûre, d'après les principes du goût anglais; mais ce projet est sûrement chimérique; car il ne pourrait jamais être mis à exécution, ou si on le tentait, son existence serait de courte durée. Que Thouvenin et Simier, et le *poète* lui-même, examinent avec soin le choix de leurs fers et la manière de dorer de nos plus célèbres relieurs, et ils ne doivent pas désespérer de rivaliser avec eux; qu'ils s'appliquent surtout à la bonne disposition des dos de leurs livres, et principalemet des tranchefiles; ces dernières sont généralement lourdes et sans élégance: qu'ils se défassent de la manie de trop serrer et de trop battre les livres (j'emploie les mots techniques que vous comprenez aussi bien qu'aucun relieur français ou anglais); que leurs couvertures soient bien d'équerre, les nervures délicates, et l'âge d'or de la reliûre en France ne tardera pas à renaître.

Il est bien temps, ce me semble, de changer

de sujet, et de vous faire principalement connaître les hommes de savoir et de goût; mais la longueur de ma lettre m'avertit assez que je dois réserver ce sujet important pour une dépêche séparée. Ainsi, pour le moment, adieu.

LETTRE XXXI.

HOMMES DE LETTRES. — DOM BRIAL. — L'ABBÉ DE BÉTENCOURT. — MM. GAIL, MILLIN ET LANGLÈS. — BANQUET A LA ROXBURGHE.

Paris, 20 juin 1818.

Mon cher ami, il a fait, ces jours derniers, une des plus grandes chaleurs dont les plus vieux Parisiens aient gardé la mémoire; mais quelques pluies d'orage sont venues tempérer l'ardeur de l'atmosphère, et rafraîchir la terre et ses habitans. J'ai donc fait de plus fréquentes visites; passant les matinées au milieu des livres, et les soirées dans la société des personnes les plus capables, par leurs talens, d'en accroître le nombre avec succès. Au nombre des savans les plus distingués, et les plus recommandables par leurs travaux sur les antiquités historiques, est le célèbre Dom Brial, ex-bénédictin. Il demeure rue Servandoni, au second étage, confiné loin du monde au sein de sa bibliothèque. La première visite que je lui fis, il y a environ trois semaines, était appuyée par une lettre de recommandation de notre ami ***. Ce vieillard (car il a environ soixante-quatorze ans)

était à dîner; il pouvait être une heure. Il avait une robe de chambre, un bonnet de soie sur la tête, et le dos tourné à la porte, lorsque sa domestique m'annonça. Il est très sourd; mais en voyant la lettre, et reconnaissant l'écriture de notre ami, il m'accueillit cordialement, et m'offrit de partager son modeste repas. Je lui fis mes remercîmens, et le priai au contraire de ne pas se déranger, et de me permettre d'examiner sa bibliothéque. « Avec le plus grand plaisir, reprit-il, mais vous n'y trouverez rien que de très ordinaire. »

Ses livres occupent les quatre pièces qui composent son appartement. Je comprends dans ce nombre la chambre à coucher même. Ils sont d'un choix admirable; ils ont particulièrement rapport à l'histoire, et comprennent aussi un grand nombre d'ouvrages ecclésiastiques. Il possède tous nos historiens. Enfin, c'est à l'aide de ces matériaux, et des manuscrits de la Bibliothéque Royale, qu'on met à sa disposition, qu'il poursuit l'entreprise colossale du *Recueil des Historiens des Gaules*, etc., commencé par dom Bouquet et autres éditeurs. Il me montra une grande partie du dix-septième volume, et le commencement du dix-huitième, déjà imprimés. Puisse la Providence prolonger assez les jours de cet excellent et savant vieillard, pour qu'il complète le *dernier* volume; mais *au-delà* de ce terme, il ne serait pas raison-

nable de lui souhaiter davantage ; car alors, il ira rejoindre ses pères dans un âge fort avancé. Les travaux de dom Brial ne se bornent pas d'ailleurs au *Recueil* dont je viens de parler ; ils se distinguent encore dans l'*Histoire littéraire de la France*, dont quinze bons volumes in-4° sont déjà imprimés ; et ils se font remarquer aussi dans le fameux ouvrage intitulé : l'*Art de vérifier les dates*, en trois gros volumes in-folio, publiés en 1783. « Quand il est mort, il n'a point son élève, (*a*) » dit son vieil ami l'abbé de Bétencourt, et cette observation, lorsque je l'entendis, me causa autant de surprise que de regrets. Car pourquoi cette partie si importante et si *nationale* de la littérature est-elle négligée *ici* et *ailleurs?* Elle vaut assurément bien toutes les minutieuses recherches du monde ; et la France, aussi-bien que l'Italie, étaient autrefois riches en historiens.

La taille de dom Brial est au-dessus de la moyenne ; il est un peu courbé par l'âge. Mais, vu le nombre

(*a*) Cette phrase, qui n'est pas française, est ainsi rapportée par l'auteur. M. l'abbé de Béteneourt aura dit à peu près : « Il mourra sans laisser d'élève. » M. Dibdin, qui parle et entend fort bien le français, est-il excusable de faire mal parler un académicien français, et surtout de rendre vicieuses presque toutes les phrases qu'il veut citer textuellement? L'exactitude ! l'exactitude ! c'est la première vertu du bibliographe ; on ne saurait trop le répéter à M. Dibdin.

de ses années, et sa constante application à des travaux sédentaires, il est vraiment étonnant qu'il ne paraisse pas avoir plus d'infirmités. Sa voix est pleine et forte, sa mémoire encore sûre, et son jugement sain. Son écriture est assurée et très lisible. Il n'a jamais existé, il n'existera jamais, et il n'existe point d'homme plus complétement dévoué à ses travaux. C'est pour lui le boire et le manger tout aussi bien que son *bouilli et ses petits pois,* qui étaient servis sur sa table le jour de ma première visite. Occupé depuis le matin jusqu'au soir de l'objet de ses études, dans un des quartiers les plus retirés, il paraît tout-à-fait étranger à ce qui se passe au-dehors, à l'exception des séances de l'Institut, auxquelles il assiste régulièrement, les vendredis, pour remplir ses fonctions de secrétaire. Pour lui, la révolution même semble avoir passé

> . . . . *As the sound*
> *Of thunder, heard remote.* . . . . .
> « Comme le bruit lointain du tonnerre, »

quoique peu de personnes, comme je l'ai appris, en aient ressenti de plus cruels effets, par la diminution de ses revenus. Heureusement que la franchise de son caractère l'empêcha d'être regardé comme suspect, et heureusement aussi que la *rue Servandoni* se trouve à une petite lieue de la *place de Grève.* C'est ainsi que le vénérable dom Brial passe sa vie au milieu des travaux. J'ai dîné deux

fois chez lui, et chaque fois avec l'abbé de Bétencourt, son collègue comme secrétaire de l'Institut, son plus ancien et son plus intime ami.

J'ai un peu connu l'abbé de Bétencourt, pendant qu'il résidait en Angleterre comme émigré; mais notre ami commun ***, qui m'avait donné une lettre d'introduction auprès de dom Brial, le connaît plus particulièrement. Cette mutuelle connaissance nous mit facilement en rapport, et nous lia presque aussitôt avec intimité. L'abbé est plus que de moyenne taille; il porte ses cheveux gris; sa physionomie est expressive, et son nez n'est pas tout-à-fait d'aussi grandes dimensions que celui de son collègue (*a*). Il parle beaucoup et bien, et parfois avec gaieté. Cependant son esprit et son enjouement sont bien tempérés par les années. Rien de plus amusant que la manière dont il raille son respectable ami; car dom Brial, à cause de sa surdité (et comme presque toutes les personnes qui ont cette infirmité), reste plongé dans un silence absolu et comme étranger à tout ce qui est auprès de lui. Je ne saurais dire quel était le plus chaud des deux jours où je dînai chez dom Brial. Heureusement que le local disposé pour le dîner (qui avait été reculé jusqu'à quatre heures pour ma

(*a*) En lisant de semblables remarques dans un livre sérieux, et à propos de personnages aussi respectables, on ne demandera pas comment l'esprit de l'auteur est tourné.

commodité), se trouvait à *l'ombre*. Nous prîmes place tous trois, à une table ovale (dans la quatrième ou dernière pièce), sur les carreaux de laquelle était placé de très vieux vin, qui se trouvait à la portée de la main droite de notre hôte. Une vieille servante se tenait dans la chambre voisine. Le dîner était simple, savoureux et abondant; et le vieux vin fut aussitôt mis en circulation par le bénédictin qui donnait la fête. Il aurait été assez plaisant (pensais-je alors), que certain de nos amis, placé de l'autre côté de l'appartement, eût pu m'apercevoir ainsi attablé entre ces deux respectables bénédictins, dans un petit local rempli de livres depuis le haut jusques en bas !

Nous sortîmes de table à six heures, et nous allâmes nous promener dans le jardin du Luxembourg, qui est tout près. L'air était devenu un peu plus frais ; le soleil se trouvait en partie caché par des nuages épais et coupés. Il faisait un peu de vent, et le parfum des fleurs innombrables des terrasses couvertes de rosiers, était si rafraîchissant et si agréable, que mes vénérables compagnons, entre lesquels je me promenais bras dessus bras dessous, dirent que jamais le jardin ne leur avait paru aussi beau. Nous marchâmes droit devant nous jusqu'à l'*Observatoire*, résidence de l'astronome royal. Pour y arriver, nous fûmes obligés de traverser la rue d'*Enfer* qui coupe le chemin, et près

de laquelle on a fusillé le maréchal Ney. La place qui avait été marquée de son sang, était à ce moment couverte de joueurs de boules; et des groupes de vigoureux jeunes gens s'y exerçaient dans toutes les directions. Il semblait que cet endroit avait toujours été le théâtre des jeux et des divertissemens de la jeunesse. C'est ainsi qu'insensiblement s'effacent les traces du passé. Je m'arrêtai une demi-minute pour examiner cet emplacement. L'abbé de Bétencourt moralisait à haute voix sur ce sujet, et dom Brial paraissait méditer. Nous arrivâmes à l'Observatoire; l'astronome adjoint était chez lui, et fut enchanté de recevoir la visite des deux vieillards. Il était de la même ville que dom Brial, et il nous montra tout ce qu'il y avait d'intéressant. Il était nuit lorsque nous regagnâmes la rue Servandoni, où je fis mes adieux à mes aimables compagnons, jusqu'au revoir.

Après une semblable description, vous qui n'êtes jamais satisfait si vous ne voyez pas la personne dont on vous parle, vous voilà prêt à vous écrier : « Pourquoi M. Lewis ne vous a-t-il pas accompagné pour faire le portrait de votre hôte ? » Patience, mon ami, M. Lewis ne m'accompagna point ; mais il n'en a pas moins fait le portrait de dom Brial, ce que je dois, je crois, à l'influence et aux argumens de l'abbé de Bétencourt. « Pourquoi faire mon portrait ? » disait le vénérable dom Brial,

avec une certaine exclamation qui ressemblait à un bah! « Qu'importe, reprit l'abbé de Bétencourt, Monsieur désire par là vous donner une preuve de son respect, » et j'ajoutai : « Vous imiterez, en y consentant, vos grands prédécesseurs Mabillon et Montfaucon. — A la bonne heure, qu'il vienne donc.... ce M. Lewis, et qu'il fasse ce qu'il lui plaira, » répliqua dom Brial, qui accompagna ces paroles affirmatives d'un agréable sourire. M. Lewis vint deux fois chez lui, et l'engagea à mettre son *bonnet* de préférence à sa *perruque*, genre de coiffure qui va assez mal à la tête d'un savant bénédictin, et en est tout-à-fait indigne. Cependant il ne voulut pas y consentir. « Si M. Dibdin veut m'avoir en plein costume, je mettrai mon capuchon comme dans le portrait de Mabillon. » Cela n'était pas admissible, et M. Lewis fit le portrait au crayon, ayant parfois de la peine à faire tenir ouverts les yeux de son modèle. Il a dessiné dans le fond le tuyau qui chauffe la chambre, avec un volume du *Recueil*, etc., placé auprès. Ce portrait est d'une ressemblance parfaite; mais, en conscience, je crois que l'artiste a fait un *léger* outrage à la taille du *nez* du vénérable bénédictin (*a*). Tel qu'il est néanmoins, il

(*a*) Voici la *drôlerie* qui recommence. L'auteur ne perd pas long-temps de vue son genre favori.

ne peut manquer d'être bien reçu de tous ceux qui connaissent et aiment le modèle; car «le connaître et l'aimer» c'est presque une même chose.

Je ne me séparerai point de MM. Brial et de Bétencourt, sans vous parler d'une séance de l'Institut à laquelle ils me firent assister. Ces deux savans sont secrétaires-adjoints, et prennent place à côté du président, vis-à-vis des places d'honneur destinées aux étrangers. En m'asseyant aussitôt l'ouverture de la séance, je ne pus m'empêcher de contempler avec admiration ces deux vénérables personnages placés en face de moi, et que je regardais, par leur sagacité et leur érudition, comme deux des principaux ornemens du corps savant qui se trouvait réuni. Rien ne paraissait les émouvoir, ou les détourner de leur gravité. Au milieu des fréquentes et brillantes répliques qui s'engagèrent des diverses parties de l'assemblée (car il arrive que l'on discute sur les sujets traités dans les lectures), ces membres respectables gardèrent un silence complet, et leur imposante gravité. Le sujet de la lecture était une inscription grecque, et j'entendis fréquemment prononcer le nom de M. Payne Knight, que l'auteur prenait pour autorité. J'appris par ce discours que l'*oméga* était originairement deux *omicron*. Pendant cette lecture arrivèrent MM. Gail et Langlès, vêtus de leurs plus beaux habits, sur lesquels brillait l'étoile ou

symbole qui distingue les membres de la légion d'honneur. Ils étaient en grand costume, ce qui excita assez long-temps l'hilarité de leurs confrères. Il est vrai qu'ils venaient d'accompagner MONSIEUR, qui avait désiré voir les gravures, manuscrits et livres de la Bibliothéque du Roi ; et je pensai alors que c'était à cause de cette visite royale que M. Lewis avait été obligé de quitter le dessin de sa bien-aimée ANNE DE BRETAGNE deux heures plus tôt qu'à l'ordinaire. Certainement je ne regrette pas d'avoir assisté à une séance de l'Institut ; mais je ne suis pas curieux de jouir une seconde fois de cet honneur. Pour des étrangers, ces sortes de réunions sont en général assez ennuyeuses et dénuées d'intérêt. Que dirait Millin de l'une des séances ou des lectures de notre *Société des Antiquaires*?

Je viens à l'instant de nommer M. Gail. Permettez-moi de lui consacrer quelques momens de plus. Vous vous rappelez en effet que je vous l'ai déjà fait connaître assez favorablement, je le crois. Il est, comme je vous l'ai déjà dit aussi, conservateur des manuscrits grecs et latins de la Bibliothéque Royale, et professeur des langues grecque et latine au Collége royal de France (*a*). Il n'est personne, qui, avec des sentimens généreux et sincères, puisse refuser à M. Gail le mérite d'un

(*a*) *Voyez* la note de la page 113, tome III.

caractère obligeant, conciliateur, franc et bien intentionné. Trente-cinq ans d'études grecques et latines n'ont point rendu son jugement austère, et n'ont rien diminué de l'ardeur et de l'activité de son imagination. Son cœur a conservé toute sa chaleur et sa bonté. Il a rempli les devoirs de sa chaire avec une exactitude consciencieuse et exemplaire, et il est impossible au plus zélé comme au plus reconnaissant de ses élèves de désirer plus ardemment la prospérité du Collége Royal, que mon ami J. B. Gail ne souhaite celle de l'Université de Paris. L'*utilité* a été principalement le but de ses travaux littéraires. Il a publié plusieurs éditions d'*Anacréon*. En tête de l'édition in-12 de 1794 se trouve un portrait de l'éditeur; mais la différence du costume, et le caractère de jeunesse de sa physionomie, permettent à peine d'y reconnaître l'éditeur tel qu'il est aujourd'hui. Les éditions grecques, latines et françaises de Xénophon et de Thucydide, en vingt-quatre volumes in-4°, sont l'ouvrage capital de M. Gail; mais, dans l'exécution de ce grand travail, il s'est laissé entraîner par l'attrait de la bibliomanie. En d'autres mots, il sacrifia à son penchant pour les Vélins, et rien ne pouvait satisfaire M. Gail, si ce n'est un exemplaire *unique* sur Vélin, de format in-4° (1). Vingt-quatre

(1) Le *Thucydide* fut publié le premier, en 12 volumes in-8°,

volumes in-4° sur Vélin !.... C'en est assez pour glacer l'ardeur, et épuiser la bourse du plus déterminé et du plus opulent éditeur !

Il paraît être persuadé que lord Spencer fera

1807, avec de nombreuses variantes données pour la première fois d'après treize manuscrits qui n'avaient pas été consultés jusqu'alors. On peut avoir la traduction française en 4 volumes, avec les notes critiques de l'auteur. L'exemplaire in-4°, sur Vélin, du *Thucydide* forme 14 volumes; mais comme les volumes sont moins épais que ceux du *Xénophon*, on peut les réduire à sept. Le *Xénophon* fut publié en 7 volumes in-4°, 1809, avec la version latine de Leunclavius, et la traduction française et des notes critiques de M. Gail. L'exemplaire sur Vélin de cet ouvrage est partagé en 10 volumes, dont le dernier contient un atlas de cinquante-quatre planches. Plusieurs de ces volumes sont très forts, à cause de l'épaisseur du Vélin.

Au sujet de cet exemplaire unique, M. Gail me fournit par écrit les remarques suivantes : « On a imprimé deux exemplaires sur Vélin du *Xénophon*, dont l'un fut envoyé au père du roi actuel d'Espagne, qui ne le reçut pourtant pas complet, comme le dit à M. Gail l'ambassadeur d'Espagne, puisque six volumes seulement parvinrent à leur destination. L'éditeur s'engage à donner sur ce fait les attestations les plus authentiques. Si l'on considère, disent encore les observations écrites de M. Gail, que chaque feuille de Vélin, comprenant huit pages, coûte cinq francs dix sous, et trois sous de plus (*) pour la main-d'œuvre; que l'on est fréquemment obligé de tirer les

(*) *And three more sous.* La note de M. Gail portait sans doute *trois francs* au lieu de *trois sous;* car c'est le prix très ordinaire de l'impression d'un Vélin.

l'acquisition de cette magnifique suite de livres, dont il demande *cinquante mille francs*, prix auquel il assure que l'ouvrage lui revient. Je lui dis que sa seigneurie n'achetait jamais de livres *modernes* sur Vélin, et qu'en outre, ce serait une tache pour la France de laisser sortir un pareil trésor. En dînant l'autre jour avec l'éditeur, on me fit voir ces superbes volumes avec toutes les formes et toute la solennité requises; et je dois dire qu'ils font beaucoup d'honneur aux

---

Vélins (*) des pays étrangers, à cause de leur rareté à Paris; que par là souvent on est forcé de souscrire aux demandes les plus exhorbitantes; qu'il y a quinze ans que les sommes ont été payées comptant: l'on trouvera que le total des dépenses premières se trouve doublé. » Les volumes sont cartonnés, et conservés dans des étuis. Dans une des lettres que le digne professeur m'adressa, concernant la vente de son exemplaire sur Vélin, se trouve cette remarque plaisante : « Je ne « veux pas m'enrichir avec ce livre, qui, lorsque je serai cen-« dres, aura un bien grand prix. Je n'ai que le désir de me « débarrasser d'une richesse qui m'est à charge, et ne con-« vient nullement à un modeste et obscur particulier comme « moi. »

(*) Dans l'anglais, *skins of vellum;* c'est comme si l'auteur disait des *peaux de peaux de veau.* Lorsqu'un bibliographe comme M. Dibdin paraît oublier la valeur d'un mot qui a fait tant de fois *palpiter son cœur,* on me pardonnera de faire remarquer que le mot VÉLIN seul signifie *peau de veau* (*vitulinum*), et que l'on ne doit pas dire *des peaux de vélin*, mais des *Vélins.*

presses de Didot l'aîné. Cependant je crains que le digne M. Gail n'attende encore long-temps la récompense due à cette grande entreprise. Ce savant s'acquitte de tous les devoirs de sa place à la Bibliothéque Royale avec autant d'exactitude que de talent. Quoique toujours occupé de recherches dans les manuscrits grecs et latins, il s'empresse de satisfaire à toutes les demandes qu'on lui fait, et aussi complétement qu'il dépend de lui-même. Anacréon a laissé après lui des traces de gaîté et d'urbanité qu'on retrouve dans le cœur de son traducteur; car M. Gail a encore de l'enjouement, et son style comme sa conversation offrent ce caractère vif et aimable. Il peut être âgé de soixante-deux ans.

Mais il est temps de vous faire connaître l'un de ses autres « confrères » à la Bibliothéque du Roi; je n'ai fait encore que mentionner son nom. Vous devinez sans doute qu'il s'agit du célèbre *Aubin-Louis* Millin, chef du département des Antiquités, ou le premier *archéologue* de l'établissement. Mon ami M. Dawson Turner m'avait donné une lettre de recommandation, que j'allai présenter à M. Millin vingt-quatre heures après mon arrivée; et, depuis ce moment, je n'ai presque pas cessé d'être en communication avec lui; je puis même espérer que notre connaissance est maintenant presque de l'amitié. Il est petit et maigre; il n'a pas de beaux

traits, mais sa physionomie est pleine d'esprit. Il paraît dans ce moment (comme je l'avais appris déjà depuis long-temps) souffrir d'une grave indisposition. Il a bien l'air et les manières d'un vrai Français : léger, actif, enjoué, diligent, très aimable et très communicatif. Son appartement est admirablement meublé, et sa bibliothéque, telle qu'elle est, lui fait beaucoup d'honneur, quand on considère les faibles moyens avec lesquels il est parvenu à l'établir. Sa maison est continuellement remplie d'étrangers de tous les pays et de tous les rangs ; sa bibliothéque est à l'entière disposition de ses amis (*Millini et amicorum*), et même des étrangers, lorsqu'ils lui sont particulièrement recommandés. J'avais un plaisir infini, lorsque je visitais le maître de la maison, à observer cette quantité de jeunes gens des deux sexes, qui s'occupaient là de recherches archéologiques; j'y remarquais également des hommes d'un certain âge.

Millin a beaucoup voyagé; mais si ce que l'on m'a dit est vrai, il a rapporté de son second voyage en Italie, les germes d'une maladie incurable. Il me semble en effet, lorsque parfois je l'examine, que cette affection est empreinte sur son visage; et plût au ciel que je fusse dans l'erreur. Sa collection de dessins, de *fac-simile* en tous genres, de gravures et d'atlas, est immense. Elle est ouverte à tous les curieux; et déjà je vous ai dit dans une

Lettre précédente, avec quelle obligeance M. Millin dit à M. Lewis, qu'il pouvait se regarder comme *chez lui*, pour y continuer le dessin d'une miniature tirée des manuscrits de la Bibliothéque Royale, après les heures d'ouverture. L'autre jour nous eûmes chez M. Millin un très beau « déjeûné à la fourchette, » vers trois heures. Deux marquises de l'ordre des *Bas bleus*, et le corps entier « des confrères bibliographiques » de la Bibliothéque du Roi y étaient réunis. Plusieurs littérateurs *distingués* étaient de la partie, et nous formions ainsi à table un très agréable « mélange » pour causer, manger et boire. M. Langlès était pétillant de vivacité et d'esprit. M. Van Praet paraissait avoir oublié un instant les Aristote et les Virgile sur Vélin, au milieu des libations de Champagne et de noyau. D'un autre côté, les saillies et les réparties plaisantes de M. Gail contrastaient singulièrement avec les remarques sérieuses et l'attitude grave du respectable Capperonnier, le doyen des bibliothécaires. Le pauvre Millin était sans appétit, et mangeait à peine. Nous étions environ quatorze; on se leva à six heures pour prendre le café, et causer. Peu après on se retira; les uns pour aller au spectacle, d'autres à leurs campagnes. Cette réunion offrait un tableau fidèle de la meilleure société de Paris à cette époque de l'année.

Je n'ai pas encore fini avec Millin; car il mérite, à tous égards, de nous occuper plus long-temps. L'ouvrage qui, dans ce moment, l'occupe principalement, est le *Magasin encyclopédique* ou *Journal des Sciences*, dont il est un des collaborateurs les plus actifs, si ce n'est même l'un des plus féconds. Ce journal formait déjà une collection de cent vingt-huit volumes jusqu'en 1816, et maintenant il a le titre d'*Annales encyclopédiques.* Millin y fournit un grand nombre d'articles. Je trouvai à ses côtés le grand ouvrage de M. Samuel Lyson, *British roman Antiquities*, quatre volumes in-folio, sur lequel il se disposait à exercer sa critique; et je dois dire, quoique je ne connaisse nullement l'esprit de son article, qu'il est capable d'exécuter cette tâche avec beaucoup de succès, car il est *fort* sur ce texte.

Je ne puis rien dire de ses connaissances *numismatiques;* mais assurément, sous le rapport de l'art spécialement, il est de beaucoup inférieur à tous égards à son prédécesseur Visconti. C'est plutôt comme archéologue « général » qu'on doit juger de son mérite; et le genre varié de ses publications fait exactement connaître le caractère particulier des connaissances de leur auteur. Il ne possède point cette fidélité, ou cette exactitude vétilleuse de quelques uns de nos antiquaires anglais; car, comme je lui disais un jour que dans ses *Antiqui-*

tés nationales, etc. (1) (publiées à l'époque la plus désastreuse de la révolution), j'avais remarqué, en les comparant avec les originaux pendant mon séjour en Normandie, que plusieurs planches étaient ou superficielles ou incorrectes; il me répondit naïvement, mais avec vivacité : « Mon ami, on ne peut pas tout faire soi-même. » Je dois convenir cependant que, tel qu'il est, l'ouvrage dont je viens de parler est l'un des plus estimables qui aient été publiés dans aucun pays, eu égard à la

(1) Voici le titre entier : *Antiquités nationales, ou Recueil de Monumens pour servir à l'Histoire générale et particulière de l'Empire françois, tels que tombeaux, inscriptions, statues, vitraux, fresques, tirés des abbayes, monastères, châteaux, et autres lieux devenus domaines nationaux*, 1790-1797, 5 volumes in-4° et in-folio. Les ouvrages suivans du même auteur sont du même genre : *Monumens antiques inédits*, 1802-1804, 2 vol. in-4°. — *Dissertation sur l'Église octogone de Montmorillon, que l'on a cru être un temple de Druides*, 1805, in-4°. — *Voyage dans les départemens du midi de la France*, 1807, 5 vol. in-8°, et un atlas de plus de 100 planches. — *Histoire métallique de la Révolution françoise, ou Recueil des Médailles et des Monnoies qui ont été frappées pendant cette époque*, 1808, in-4°. — *Pierres gravées inédites, tirées des plus célèbres cabinets de l'Europe*, 2 vol. in-8°, avec 200 planches, 1817. Tels sont les ouvrages (auxquels on pourrait encore en ajouter quelques autres) qu'un antiquaire de goût placera toujours dans sa bibliothèque, lors même qu'elle serait déjà bien pourvue d'ouvrages du même genre publiés dans d'autres pays.

modicité de son prix. Ce n'est pas assurément un ouvrage complet ni profond ; mais quand on considère combien il y a eu peu de publications en ce genre depuis Montfaucon, on est plus disposé à admirer et à donner des éloges, qu'à censurer et condamner.

Je sais bien, mon cher ami, qu'en Angleterre, il est presque de mode de plaisanter sur le compte de Millin ; mais la raillerie est aussi souvent le fait de l'ignorance que de la supériorité des connaissances.

Ten censure wrong for one that whrites amiss.

« Il y a dix fausses critiques contre une erreur. »

La vérité est que Millin fait *beaucoup trop* pour faire tout *bien*. Tantôt il s'occupe d'un dyptique, tantôt il examine une pièce de monnaie ou une médaille ; une autre fois il reste en admiration devant le dessin d'un tombeau ou d'une statue. Un instant après, c'est son domestique qui entre, une épreuve à la main, et c'est toujours de même depuis le matin jusqu'au soir. La plume à la main, du papier blanc ou imprimé devant lui, il est constamment occupé de recherches archéologiques ou autres. Un éloge lui appartient incontestablement, et sera éternellement attaché à son nom : c'est qu'il est presque *le seul* en France, qui, pendant le règne de la ter-

reur et du despotisme sanguinaire, entretint et cultiva le goût pour les Antiquités nationales; car sans *sa* persévérance, et sans les artistes qu'il employa *lui-même*, nous n'aurions pas aujourd'hui ces gravures dans lesquelles on retrouve quantité de monumens et de restes de l'art, qui depuis ont péri pour toujours. Il mérite encore un autre éloge, qui n'est pas moins flatteur, c'est qu'il est l'un des hommes de lettres de Paris les plus obligeans et les plus communicatifs; c'est que son bon caractère n'a point souffert de l'influence des préjugés *nationaux*, et que son activité ne s'est pas ralentie. Il connaît beaucoup d'étrangers, et je crois que ce sont les Anglais qu'il aime le mieux après ses compatriotes; mais quiconque s'adresse à lui est sûr d'en être reçu avec politesse. J'ai fini avec Millin. — Cependant je vous dirai encore que j'espère sous peu posséder son portrait, fait il y a dix ans. Ce portrait est à l'huile; mais quand il fut exécuté, l'*original* avait un embonpoint qu'il n'a plus aujourd'hui.

Ce groupe d'hommes de lettres de première distinction serait cependant incomplet, si je n'y ajoutais pas encore M. Langlès, dont je vous ai déjà dit un mot, si vous vous en souvenez, dans une de mes précédentes Lettres. MM. Millin et Langlès ont leurs appartemens au même étage; en sorte qu'ils peuvent se visiter l'un l'autre sans

descendre une marche ou sans respirer l'air extérieur. *La littérature orientale* est le fort de M. Langlès, et il la cultive avec ardeur et enthousiasme (1). C'est aussi en cette qualité qu'il est chef du département des manuscrits persans, arabes et autres langues orientales de la Bibliothéque Royale; et il remplit ses fonctions de bibliothécaire avec autant d'exactitude que de distinction. Il a beaucoup écrit sur les langues de l'Orient (2); mais on le regarde comme moins profond que de Sacy, quoique sa conversation et sa bibliothéque attestent sa prédilection pour ce genre d'études.

---

(1) M. Sylvestre de Sacy est au nombre des orientalistes « comme il y en a peu. » Je ne l'ai vu qu'une fois. Son extérieur annonce beaucoup de capacité, et j'ai appris que son caractère et ses manières étaient aussi recommandables que son érudition.

(2) Indépendamment de ses ouvrages philologiques sur les langues orientales, M. Langlès s'occupa autrefois d'une *Histoire chronologique de l'Art du Dessin*, *d'après les manuscrits de la Bibliothéque impériale;* mais il n'a été imprimé qu'une très petite partie de cet intéressant ouvrage; et cette partie, qui est consacrée aux manuscrits de Virgile, du Vatican, n'a pas été répandue. Elle est in-4°, et l'auteur m'en fit voir les seize premières pages. Un *fac-simile* au trait, et sur cuivre, placé en tête, représente Énée au milieu de la tempête, sujet tiré du premier Livre de *l'Énéide;* mais il me semble qu'il est traité trop sévèrement.

M. Langlès n'est éclipsé par personne pour « cette gaîté de cœur, » qui, lorsqu'elle est alliée à de bonnes manières et à d'honorables principes, rend un Français bien élevé, l'homme le plus agréable. Il aime aussi les arts, et particulièrement la sculpture, la peinture et la gravure. Une pièce de son appartement prouve son goût pour les *gravures anglaises.* Wilson, West et Wilkie, reproduits par les burins de Woollett et Raimbach me frappèrent agréablement la vue. M. Langlès admire et parle notre langue. « Votre charmant Wilkie, me dit-il, me plaît chaque jour davantage. Pourquoi ne vient-il pas nous visiter? Il trouverait ici de *bonnes preuves* de mon estime pour son talent. » Il n'y avait pas là d'équivoque (*a*). Il me fit admirer une épreuve de la *Bataille de la Hogue*, et c'est certainement une des meilleures que j'aie vues. Quand on en possède une pareille à *celle-là*, on ne doit pas s'affliger de n'avoir point la gravure de la *mort de Wolfe*, qui est également dans la collection de Langlès.

Sa bibliothéque est peut-être moins considérable que celle de Millin, mais elle n'est pas moins

(*a*) Il n'y en a pas dans le français, parce que la traduction fait perdre un calembourg de M. Dibdin, qui a souligné, pour qu'on ne s'y méprît pas, les mots *good proofs*. Ces mots signifient en anglais *de bonnes épreuves* et *de bonnes preuves*.

bien choisie et moins précieuse. Sa collection d'ouvrages sur l'Asie (parmi lesquels se trouve un grand nombre de nos meilleurs voyages), et particulièrement la partie philologique, qui a rapport aux différentes langues de l'Asie, est surtout remarquable. Je vis sur sa table l'ouvrage de sir John Malcolms, *History of Persia.* « Estimez-vous cet ouvrage, M. Langlès ? — Monsieur, répliqua-t-il, je fais mieux que cela; je l'aime, parce que j'aime son auteur. » Je savais, en effet, que sir John et M. Langlès étaient très liés; et je crois que l'exemplaire en question portait la marque distinctive, *ex dono auctoris.* J'ai eu plusieurs entretiens fort intéressans avec M. Langlès, concernant l'histoire des livres pendant la révolution, ou plutôt sur celle même de la Bibliothéque Royale. Il me dit qu'il avait été nommé membre d'une commission chargée de surveiller la répartition des innombrables volumes qui étaient entassés dans différens magasins, et qui provenaient du *pillage des couvents.* Je crois qu'il m'a dit que dans le voisinage seul de la Bibliothéque Royale, il y avait au moins *un demi-million* de volumes entassés. A cette époque, toutes les assemblées de Paris, quel qu'en fût l'objet, étaient extrêmement agitées, souvent même furibondes. Un démagogue à bonnet rouge vint proposer à l'une de ces assemblées « de déchirer,

ou de brûler tous les livres, parce qu'ils ne pouvaient servir qu'à faire des bourres, des cartouches, ou à se chauffer; qu'ils étaient tout couverts des marques de la féodalité et du royalisme, et que les armes et les emblêmes dont ils étaient décorés prouvaient qu'ils appartenaient à des aristocrates. » Ce discours avait fait impression; les frères et amis étaient d'avis de mettre tout de suite la motion à exécution par le fer et le feu.... Langlès se lève.... calme, recueilli, et inspiré par les sentimens d'un tout autre patriotisme : « Citoyens, dit « l'orientaliste, il ne faut pas faire le mal, en dési« rant bien faire. Laissons les livres où ils sont. Si « vous y mettez le feu, pouvez-vous savoir jusqu'où « s'étendront les flammes? Notre grande Biblio« théque nationale (si renommée et si célèbre dans « toute l'Europe) pourrait devenir aussi la proie « de ce terrible incendie, et alors de quels repro« ches ne vous accablerait pas la postérité? Et si « vous les destinez à un autre genre de destruc« tion, comment parviendrez-vous à empêcher « que cet exemple ne soit imité ailleurs? L'effer« vescence de la multitude n'admettra point de « distinction, et il peut entrer autant de piques et « de sabres dans la grande Bibliothéque que dans « les divers dépôts des livres des couvents. Arrê« tez-vous un moment; respectez ces collections « de livres, et par là vous vous respecterez vous-

« mêmes, et vous préserverez notre grande Biblio-
« théque nationale. En temps opportun, nous fe-
« rons un choix convenable de ces livres, et nous
« en enrichirons les différentes bibliothéques de
« la capitale. » Ainsi parla M. Langlès (*a*), et heureusement pour Paris et pour l'assemblée elle-même, cet avis fut adopté.

J'eus dernièrement l'occasion d'apprécier toutes les qualités sociales des dignes personnages dont je viens de vous entretenir, dans une espèce de *fête* que je donnai l'autre jour (mercredi dernier), en l'honneur du **Club de Roxburghe**, qui, je le présume, est assemblé à pareil jour à l'hôtel Clarendon. Ce banquet parisien à la Roxburghe, eut lieu du reste avec tout l'appareil convenable. Je vais vous en donner les détails les plus intéressans. Après m'être assuré de mes convives (MM. Denon, Gail, Langlès, Van Praet et Millin) et avoir fixé le lieu et l'heure du repas, je m'occupai de dres-

(*a*) C'est ce qui ne paraît pas probable; ou l'assemblée n'était pas composée de démagogues furieux, et de bonnets rouges prêts à s'élancer sur les livres dès la première motion. Certainement M. Dibdin a pu prêter à M. Langlès des paroles qu'il aurait prononcées lui-même, comme bibliothécaire, dans une semblable circonstance; mais, à coup sûr, ces paroles n'eussent pas même été comprises par l'auditoire, qui s'embarrassait fort peu de *se respecter*, de *respecter des livres*, et surtout *d'être blâmé par la postérité*.

ser un petit menu de qualité *bibliomanique*, capable de rivaliser, dans son genre, avec celui de M. Grignon, rue Neuve-des-Petits-Champs, qui est à deux minutes de chemin de la Bibliothéque Royale, et chez lequel nous devions nous réunir à cinq heures. Je savais que Millin se chargerait de mettre mes toasts et mes sentimens en bon français, et j'attendis avec courage l'heure de la réunion. J'avais retenu un appartement de plain pied avec un jardin. Le temps était extraordinairement chaud. Après avoir terminé mes travaux à la Bibliothéque Royale, je retournai à mon hôtel; je mis en ordre tout ce qui avait rapport à ma petite fête, je m'habillai, et puis m'en allai chez Grignon. Tout se présentait sous d'heureux auspices. Notre pièce était à l'ombre, et un vent frais semblait se jouer à travers le feuillage d'un acacia. Les bouteilles, d'un vert foncé, et de formes différentes, étaient sur la table, ensevelies dans des seaux de glace; des serviettes et une belle garniture de table embellissaient encore une magnifique nappe damassée. Je suspendis au-dessus du siége que je devais occuper, et véritablement dans la simplicité de mon cœur, le portrait *du roi Jean*, que venait de finir M. Cœuré; ne réfléchissant pas que ce même roi Jean avait été battu et fait prisonnier à la bataille de Poitiers par notre Prince-Noir. Jamais on ne fit rien de plus inconsidéré,

jamais ornement n'avait été plus déplacé. Néanmoins il resta ainsi suspendu durant tout le jour. Le dîner à *douze francs* par tête, non compris le vin, devait être des plus splendides. Assurément le dîner du *Club* coûta un peu plus cher à Londres, dans l'hôtel où la réunion a lieu.

Enfin arriva l'heure du dîner, et avec elle les convives. Je priai le frère Van Praet de tenir le fauteuil de président; et prenant place au-dessous de l'infortuné Jean, roi de France, je donnai le signal d'une attaque générale sur tout ce qui se trouvait placé devant les convives. M. Denon n'arriva qu'à la fin du premier service; il avait été retenu par une visite du duc de Bedford. M. Millin était à ma droite, et M. Gail à ma gauche. Le premier service consistait principalement en hors-d'œuvres, et en plateaux d'anchois qui se croisaient. Un exemplaire grand papier, de *melon*, décorait supérieurement le centre; mais tout cela fut bientôt remplacé par du poisson, de la viande, et de bonnes volailles de diverses espèces. Le pauvre Millin n'avait pas d'appétit, et voulut bien se charger de découper: il paraissait fort indisposé. Les autres convives buvaient, mangeaient, étaient de bonne humeur. Le dessert fut excellent; après quoi nous eûmes une représentation de quelques modes et coutumes anglaises. On porta des toasts analogues à la fête du jour; et jamais convives n'accueillirent

mieux les sentimens qui accompagnaient chaque verre de vin. On insista sur «*trois fois trois*» pour lord Spencer et le Club. Mais notre bonne humeur ne nous fit rien perdre de notre sagesse. A la fin du dîner, M. Gail se leva de son siége comme par un mouvement d'inspiration, et récita les vers latins que je vous envoie (1). Vous y admirerez du

(1) M. Millin donna avant moi une description en prose de cette fête. Elle parut le mois suivant, juillet 1818, dans les *Annales encyclopédiques*, où elle est précédée d'une petite notice historique sur le *Club*, prise en partie dans le *Bibliographical Decameron*. Le récit de cette fête amusera peut-être quelques uns de mes lecteurs qui ne sont pas habitués à voir des *toasts anglais* habillés en français. Voici ce court récit :

« Pendant que les membres du Club de Roxburghe célébraient, le 17 juin 1818, la mémoire des premiers imprimeurs de *Boccace*, à Venise et en Angleterre, sous la présidence de sa grâce lord Spencer, M. Dibdin, vice-président, s'unissait à ce banquet bibliographique par une répétition qu'il en faisait à Paris. Il avait appelé à ce banquet M. Denon, à qui la France doit une grande partie des manuscrits et des éditions rares dont elle s'est enrichie, et plusieurs conservateurs de la Bibliothéque Royale, MM. Van Praet, Langlès, Gail et Millin. On pense bien que l'histoire littéraire et la bibliographie devinrent un inépuisable sujet pour la conversation. L'entretien offrit un mélange de gaicté et de gravité qui convient aux banquets des Muses; et, selon l'adage antique, les convives étaient plus que trois, et moins que neuf. M. Gail lut sur cette réunion des vers latins, dont les toasts bruyans ne permirent pas d'abord

moins l'esprit enjoué du poète. Il chanta ensuite une chanson; c'était sa propre traduction de la

de savourer tout le sel et l'esprit. Ils doivent être imprimés dans l'*Hermes Romanus*.

« M. Dibdin, Amphytrion et président du festin, porta, comme il convenait, les premiers toasts : 1°. à la santé de milord Spencer et des honorables Membres du Roxburghe-Club; — 2°. à la mémoire de Christophe Valdarfer, imprimeur du *Boccace* de 1471, livre dont l'acquisition, faite par le duc de Marlborough, fut l'occasion de la foudation du Roxburghe-Club; — 3°. à la mémoire immortelle de Guillaume Caxton, premier imprimeur anglais; — 4°. à la gloire de la France; — 5°. à l'union perpétuelle de la France et de l'Angleterre; — 6°. à la prospérité de la Bibliothéque Royale de France; — 7°. à la santé de ses dignes conservateurs, dont le savoir est inépuisable, et dont l'obligeance ne se lasse jamais; — 8°. à la propagation des sciences, des arts, des lettres et de la bibliomanie; — 9°. au désir de se revoir le même jour chaque année.

« Les convives ont rendu ces toasts par un autre qu'ils ont porté, avec les hurras et les trois fois trois d'usage en Angleterre, au Vice-Président du Roxburghe-Club, qui leur avait fait l'honneur de les rassembler.

« La séance a fini à l'heure où le Président du Roxburghe-Club lève celle Londres (1); et le Vice-Président, M. Dibdin, a soigneusement réuni les bouchons pour les porter en Angle-

(1) C'est peut-être là un point douteux pour la conclusion de l'histoire; mais le plus fidèle historien sera mon ami M. Hasle-Wood.

dix-neuvième ode d'Anacréon, qui commence par ce vers :

Ἡ γῆ μέλαινα πίνει.

La terre, amis, boit la rosée humide,
L'arbre, à longs traits, boit la sève liquide,
L'Océan boit les flots légers des airs,
Le Soleil boit dans la coupe des mers,
La Lune enfin boit les feux de son frère;
Eh ! pourquoi donc me faites-vous la guerre ?
Dans l'univers quand tout boit, chers amis,
D'en faire autant, ne m'est-il pas permis ?

---

terre, comme un signe commémoratif de cet agréable banquet. »

Voici maintenant les vers de M. Gail; je dois ajouter que son débit fut animé et plein de goût :

Auspice jam Phœbo, SPENCERÒQUE AUSPICE, *vestrum*
Illa renascentis celebravit gaudia lucis
Concilium, stupuit quondam quâ talibus emptus
Boccacius cunctorum animis, miratus honores
Ipse suos, atque ipsa superbiit umbra triumpho.
Magna quidem lux illa, omni lux tempore digna,
Cui redivivus honos et gloria longa supersit;
Atque utinam ex vobis unus, vestræque fuissem
Lætitiæ comes, et doctæ conviva trapezæ.
Sed nunc invitorque epulis, interque volentes
Gallus Apollineâ sedeo quasi lege Britannos.
Arridet Dibdinus : *habet nos una voluptas.*
Me quoque librorum meministis amore teneri,
Atque virûm studiis, quos Gallia jactat alumnos :
Nam si Caxtonio *felix nunc Anglia gaudet,*

Les convives déclarèrent qu'ils n'étaient jamais restés si long-temps à table, que jamais ils n'avaient eu autant de plaisir. Je proposai de se promener

---

Non minus ipsa etiam Stephanorum *nomina laudat.*
Hic nonnulla manent priscæ vestigia famæ :
Nobis Thucydides, Xenophon quoque pumice et auro,
Quem polïit non parca manus; felicior ille
Si possit.... melius conjungere Musas!
Κοινὰ τὰ πάντα φίλων *perhibent : at semper amici*
Quidquid doctorum est : tantis ego lætor amicis.
Æternum hæc vigeat concordia, pocula firment
Artesque et libri, quæ nectant fœdera reges,
Utramque et socient simul omnia vincula gentem!

Cecinit Joan. B. Gail,
Lector regius, in Biblioth. Regiâ codd. gr. et lat. Præfectus, etc., etc.

Pendant qu'un des journaux du matin, à Londres (je tairai son nom), cherchait à trouver dans cette scène d'une innocente fête, le sujet d'une vile et méprisable attaque contre son auteur, les honnêtes bibliomanes parisiens la considéraient avec des sentimens bien différens, et en tiraient des inductions beaucoup plus fondées en raison. Quelques riches amateurs pensèrent qu'ils pourraient établir entre eux une *société rivale*, qui aurait quelques rapports avec celle de Roxburghe, quoique nécessairement soumise à des règlemens différens. Plus d'une année s'était écoulée, lorsqu'une personne, que je désignerai ici sous le nom d'Atticus (*), visita la capitale de la France. C'était l'hiver; mais une vente aux enchères de la Bibliothéque

(*) L'honorable personne que M. Dibdin désigne ici sous le nom d'Atticus, est M. Rich. Heber, amateur très distingué. Il séjourna à Paris en janvier et février 1820.

dans le jardin ou de s'y reposer. Il y avait des chaises et des bancs, et nous demandâmes qu'on nous servît le café dehors. Le soleil était couché,

---

de M. Courtois devait avoir bientôt lieu. Eh! qui aurait pu être sensible à la neige et aux vents de bise, lorsqu'il s'agissait d'une collection d'auteurs du moyen âge, principalement composée de poètes? Pendant cette vente, il arriva que le marquis de Châteaugiron et Atticus se trouvèrent souvent sur la même banquette, et poussèrent le même article. Ils mirent parfois beaucoup de chaleur dans leurs enchères. Quel peut être cet *inconnu?* Il enchérit hardiment, et il obtient toujours l'article qu'il poursuit. Le mystère fut révélé en temps et lieu; Atticus fut reconnu, caressé et fêté. Quelques amateurs de livres de Paris se réunirent, et prenant pour base les règlemens du Club de Roxburghe (tels qu'on les trouve dans la neuvième Journée du *Décaméron*), ils rédigèrent ensemble un code de lois pour régir une société, à laquelle ils convinrent de donner l'heureuse dénomination de Bibliophiles. Voilà donc, sous un autre nom, une *Société parisienne de Roxburghe.* Lorsque je vins à Paris, l'été dernier, j'allai voir aussitôt les principaux membres du Club; et ce fut de M. Durand de Lançon, l'un des coopérateurs les plus zélés de la Société, que j'obtins les renseignemens que je publie aujourd'hui, persuadé qu'ils ne paraîtront pas tout-à-fait dénués d'intérêt, même aux plus violens ennemis de la *cause.* L'objet de la Société des *Bibliophiles* doit être exprimé dans leur propre langue. C'est « *de nourrir, relever, et faire naître même la passion de la* Bibliomanie. » J'en appelle à la conscience de l'observateur le plus impartial des hommes et des choses; peut-il exister une institution plus convenable et plus orthodoxe? La Société se réunit en assemblée

et le ciel très chargé. La conversation était engagée sur divers sujets, mais générale. Je n'avais

générale deux fois par an, en avril et en décembre, et date sa fondation du 1[er] janvier 1820. Tout ce qu'elle fait imprimer porte le titre général de *Mélanges;* mais elle n'a pas encore arrêté si ce mot serait imprimé en caractères gothiques, bas de casse, ou capitales romaines. On a déjà remarqué, et même taxé d'hérésie quelques dispositions qu'on ne peut passer sous silence : c'est que les membres de la Société s'assemblent pour « un déjeûner à la fourchette » vers midi, tandis que ceux du Club de Roxburghe s'assemblent « à sept heures pour un dîner ; » ce qui affecte moins la santé et la bourse des premiers. En second lieu, c'est qu'ils ne font pas imprimer (pour être distribuées entre eux) des productions aussi étranges et aussi extraordinaires que celles que fait exécuter le Club de Roxburghe ; car, en vérité, on peut dire, de quelques unes de ces réimpressions, comme le poète anonyme dans les *Adversaria* de Barthius,

Verum hæc nec puer edidici, nec tradita patre
Accepi, nec Aristotelis de moribus unquam
Librum, aut divini Platonis dogmata legi.
Edit. de *Francfort*, 1624, col. 345, tome 1.

Et pourquoi en est-il ainsi? Parce que ces réimpressions sont prises assez souvent (comme dit encore Gaspar Barthius, dans le vingtième chapitre de son troisième Livre des *Adversaria*, même édit.), *ex libro egregiè obscuro et à blattis tineisque ferè confecto.* Mais, d'un autre côté, elles sont extrêmement innocentes.

Sweet without soure, and honny without gall,

comme l'observe Spencer, dans son *Colin Clout's come home*

jamais vu M. Van Praet y prendre part avec autant de vivacité. Nous parlions de livres, de peintures,

---

again, édit. de 1595, signat. E. F; ou encore comme il est dit dans les *Illustrations de France*, édit. de 1513, petit in-4°, gothique :

> Le dedans nest, ne trop cler, ne trop brun,
> Mais delectable à veoir.... comme il me semble.
> (*Signat.* C ij, *verso.*)

Un vrai disciple du Club de Roxburghe de Londres s'écriera toujours : « *Délectable à veoir!* » que le contenu du livre soit « *cler* ou *brun.* » Un pareil enthousiaste ne voudra jamais que les épithètes de *hoche-pot*, de *galimafrée*, de *rapsodie*, que l'on trouve pag. 28, édit. de 1668, de l'*Essay towards a real character and a philosophical language*, du fameux évêque Wilkins, soient applicables à ses chères réimpressious.

Les *Bibliophiles parisiens*, au contraire, ont le projet de commencer leurs impressions par : *Quelques Lettres inédites de Leibnitz. — Une Pièce inédite de Diderot. — Une Lettre très curieuse de Voltaire*, et *un ancien Jeu pastoral français*, *tiré des manuscrits de la Bibliothèque Royale*. Ces ouvrages seront imprimés sur le plus beau papier Vélin, en grand in-8°, et d'une exécution typographique supérieure. Il n'en sera tiré que vingt-quatre exemplaires, nombre des membres de la Société. Cependant, si le livre provient d'un manuscrit inédit, il en sera tiré un exemplaire en sus pour celui qui aura communiqué le manuscrit. Mais si l'ouvrage paraît à la Société de nature à intéresser le public (ἀγαθὸν τὸ καλὸν — ô pensée barbare!), ils consentiront à faire une édition séparée, mais plus commune, sur un papier fort inférieur à celui de l'*editio princeps*. Les frais de l'impression sont pris sur les fonds de la

d'antiquités...; et je m'avisai, avec la même simplicité qui m'avait fait suspendre le portrait du roi Jean au-dessus de mon siége pendant le dîner, de mentionner le livre, d'une rareté presque sans

---

Société. On imprimera un volume chaque année; et s'il arrivait qu'un des possesseurs voulût se défaire d'un exemplaire, et le mît en vente publique, la Société mettra jusqu'à *cent francs* pour l'acheter. Reste à savoir si les Roxburghe-Parisiens (qu'on me passe l'expression) comptent que jeunes et vieux

> πάντες μὲν τιμῶσιν ὁμῶς νέοι, ἠδὲ παλαιοί.
>
> (Stobæi *Sententiæ*. Edit. Gesner. 1559, p. 354.)

se disputeront également la possession de ces précieux exemplaires, sur l'offre *trois fois* répétée d'une telle somme. Mais j'approuve leur principe, et je loue leur esprit.

Je vais donner la liste des Membres de la Société des *Bibliophiles de Paris* (*) telle que M. Durand de Lançon me l'a transmise.

1. Le marquis de Chateaugiron, secrétaire; membre du Conseil-Général du département de la Seine. — 2. Guilbert de Pixérécourt, directeur de l'Opéra-Comique. — 3. Le baron Walcknaer, de l'Académie des Inscriptions. — 4. Alphonse de Malartic, Maître des Requêtes. — 5. Durand de Lançon, receveur à Lure (Haute-Saône). — 6. Édouard de Chabrol, Maître des Requêtes. — 7. Bérard, trésorier; banquier, ancien Maître des Requêtes. — 8. Le vicomte de Mo-

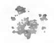
(*) La Société a adopté le nom de *Bibliophiles français*. La liste des membres de la Société, telle que l'a donnée M. Dibdin, n'étant plus exacte, elle a été rectifiée et complétée d'après la dernière liste imprimée par la Société.

pareille, des *Fables de Pfister, imprimées à Bamberg* en 1461, qui depuis peu avait été restitué à la Bibliothéque de Wolfenbuttel. Il n'en fallait pas davantage pour piquer sensiblement le zélé bibliothécaire. M. Van Praet s'agita beaucoup en

---

rel-Vindé, Pair de France, de l'Académie des Sciences. — 9. Madame la duchesse de Raguse (par courtoisie). — 10. Sensier, ancien notaire. — 11. Le comte de Noailles. — 12. Le baron Hély-d'Oyssel, conseiller d'état. — 13. Le marquis Scipion du Roure, officier supérieur des gardes-du-corps du Roi. — 14. Hippolyte de La Porte. — 15. De Monmerqué, conseiller à la Cour royale de Paris. — 16. Coulon, avocat à Lyon. — 17. Le duc de Crussol, aide-de-camp du Roi. — 18. Le comte d'Ourches, à Nancy. — 19. Duriez, négociant à Lille. — 20. Le chevalier Artaud, premier secrétaire d'ambassade à Rome. — 21. L'abbé de La Bouderie, grand-vicaire d'Avignon. — 22. Le comte de Fortia d'Urban, Président, membre de plusieurs Sociétés savantes. — 23. Guillaume, juge à Besançon. — 24. Le comte de Corbières, ministre de l'intérieur. — *Associés étrangers*. Le prince Alexandre Labanoff, à Saint-Pétersbourg. Le comte Spencer, à Londres. Le Révérend Th. Frognall Dibdin, à Londres. Le comte Orloff, sénateur de Russie, à Paris.

Je terminerai cette note, comme se termine la Lettre, par le récit d'un *banquet*. Ce banquet fut donné par les Bibliophiles au *noble Président* du Club de Roxburghe, lors de son voyage à Paris pendant l'été de 1820. Le Vice-Président du Club de Roxburghe, qui se trouvait à la même époque à Paris, eut l'honneur d'y être aussi invité. Le repas eut lieu chez



répondant à mes observations sur l'excellence et la rareté de ce singulier volume. « Hélas! monsieur, rien ne pouvait me faire plus de peine, assurément. » Dans ce moment, un éclair jeta sur nous sa vive lumière, qui parut fort à point; car il y avait

---

Beauvilliers, l'Apicius moderne des restaurateurs parisiens. Il y avait douze convives. Le marquis de Châteaugiron était Président. La réunion eut lieu à six heures, et l'on se sépara à neuf heures et demie. Tous les rafinemens du luxe furent déployés dans cette occasion. Du Champagne de différentes couleurs et de différentes qualités, *pétillant* comme M. Langlès, ou *tranquille* comme M***; du poisson comme on en sert au Rocher de Cancale; de la volaille, des pâtisseries de toutes les formes, et d'un goût parfait; mais par-dessus tout, et ce qui était bien plus délectable, une conversation bien réglée et instructive, jointe aux attentions les plus respectueuses pour l'*illustre* convive en l'honneur duquel se donnait la fete, prêtèrent à ce banquet un charme et un caractère de « joyance, » qui ne pourront jamais s'effacer des cases de la mémoire du narrateur. Comme chacun y tint également bien sa place, il serait injuste de particulariser. On me permettra pourtant de citer la cordiale urbanité du marquis, la douce gaieté et l'expérience bibliomanique du comte d'Ourches (qui parle sans cesse d'une édition des *Églogues* imprimées par *Eggesteyn*), les vives saillies du chevalier Langlès, les remarques piquantes et mesurées du comte de Noailles, la vigilante attention et le penchant de M. Durand de Lançon à porter des toasts, l'enthousiasme *elzevirien* de M. Bérard, le.... mais c'est assez.

Claudite jam rivos pueri, sat prata biberunt.



déjà quelque temps que nous étions dans l'obscurité, et que nous nous parlions sans distinguer seulement nos traits. M. Langlès mêla ses plaintes à celles de M. Van Praet; et le baron Denon, qui, comme je l'appris, était parvenu à obtenir ce précieux volume, joignit ses doléances à celles de ses confrères. Les éclairs devinrent plus fréquens, plus étendus, mais n'étaient point éblouissans. En même temps les sons harmonieux d'une harpe, qui partaient d'une maison voisine, jetèrent sur toute cette scène un effet difficile à décrire. Pfister, les livres, les bustes, la musique, captivèrent alors toute notre attention; et, à la lueur des éclairs bleuâtres qui étincelaient de toutes parts, la conversation se serait ainsi prolongée fort avant dans la nuit, si une forte pluie n'était bientôt survenue. Jamais je ne l'avais vue tomber avec autant de violence. L'orage éclatait directement au centre de Paris, au-dessus de nos têtes. Nous nous retirâmes précipitamment dans la salle déserte du banquet, où nous prîmes de nouveau du café. Après une si longue suite de jours d'une chaleur étouffante, je n'oublierai pas la douce fraîcheur que répandaient les arbustes du jardin. Vers dix heures, on pensa à la retraite. Je passai dans une autre pièce pour payer la carte; je délivrai le roi Jean de sa seconde prison. Je serrai de tout mon cœur la main de mes hôtes, et je retournai chez moi le

cœur joyeux de la fête du jour. Je serais curieux de savoir si les convives de l'autre Société ont été plus raisonnables ou plus *économes* dans la célébration de cette même fête *chez nous*, mais je n'ai pas le droit d'examiner ce point : assurément ils n'ont pas eu plus de plaisir.

Mon récit du *Banquet de Roxburghe* est terminé, et minuit a déjà sonné ; il faut que je quitte ma correspondance pour mon oreiller. Bonne nuit.

LETTRE XXXII.

COLLECTIONS DE M. DENON, DE M. QUINTIN-CRAUFURD ET DU MARQUIS DE SOMMARIVA.

Le monde entier connaît le célèbre Denon, le voyageur en Égypte, l'éditeur du grand ouvrage des *Antiquités égyptiennes*, publié en 1802, en deux magnifiques volumes in-folio. Comme vous possédez un exemplaire de l'ouvrage français (1), avec de très bonnes épreuves, je ne vous dirai rien sur ce sujet, si ce n'est que je regarde cet ouvrage comme l'un des plus beaux qui aient paru en ce genre, sous le rapport de l'art; mais l'auteur avait encore d'autres droits à la considération et à la faveur du public. Il fut l'ami intime..... et certainement le confident secret de Bonaparte,

(1) Il a été traduit en anglais, et publié en Angleterre, dans un format inférieur pour les planches et le texte. Mais on en a fait une réimpression avec un volume de planches in-folio, qui parut aussi en 1802. Peu d'ouvrages dans le temps eurent une plus grande vogue, ou reçurent un accueil plus flatteur.

dans tous les projets qui avaient rapport à l'acquisition de tableaux et de statues, et certainement il remplit avec *habileté* la tâche qui lui fut confiée. Là-dessus, je désire écarter toutes questions de *droit*. Il avait près de soixante ans lorsqu'il suivit son maître dans l'expédition d'Égypte, ce qui prouve au moins, et son énergie et les sentimens qui l'animaient dans cette circonstance. Mais Denon a beaucoup voyagé en Europe; il est entré dans tous les cabinets publics et particuliers, et a rapporté dans sa patrie les fruits nombreux de ses recherches, qui sont en même temps des preuves de son goût.

Sa maison, sur le quai Malaquais, est le rendez-vous de tous les amateurs anglais qui ont des lettres de recommandation; et c'est rendre justice à M. Denon de dire que jamais personne ne supporta avec plus d'aisance et de meilleure grâce les petits *inconvéniens* qui doivent fréquemment résulter de sa facilité à recevoir tant d'étrangers dans sa maison. J'ai quelquefois trouvé ses salons remplis de messieurs et de dames anglaises; et un jour, par hasard, je m'y trouvai à la tête de *vingt-deux* personnes, parmi lesquelles étaient trois officiers anglais, et un plus grand nombre de membres de nos deux Universités. J'avouerai qu'en nous recevant, il me tira doucement à l'écart pour me faire cette observation : « Mon ami, quand

« vous viendrez une autre fois, ne commandez « pas, je vous prie, une armée si nombreuse, je « m'imaginerais encore être en Égypte; » ce qui était encore plus embarrassant, c'est qu'il se trouvait déjà une autre compagnie anglaise aussi nombreuse que la nôtre. Il ne me fit cependant aucune autre réprimande sur mon indiscrétion.

Nous avons échangé deux fois nos cartes de visite avant de nous rencontrer. La carte de Denon méritait bien d'être conservée, comme témoignage de la modestie de celui qui l'avait remise. Elle ne portait que son nom seul, DENON, d'où l'on pouvait conclure qu'il *n'y a qu'un Denon* (*a*). Le propriétaire de la collection dont je vais vous donner la description est certainement *un peu passé* (*b*) en années; mais sa physionomie annonce une bonne constitution et une bonne santé. Il a les yeux petits, gris et brillans; les dents blanches et régulières. Il est ordinairement habillé de noir, et toujours comme un homme de bon ton. Il est d'une taille moyenne, bien prise. Sa démarche est à la fois légère et assurée; ses manières sont tout-à-fait prévenantes. Comme il n'entend

(*a*) Ces mots sont imprimés en français dans l'ouvrage anglais.

(*b*) Ces mots sont également en français dans l'original.

nullement l'anglais, il ne peut ni le lire, ni le parler. Un de mes amis lui avait remis une lettre de M. S* B*, qu'une dame de notre société lui lut sur-le-champ, et Denon (qui a toujours une vive et respectueuse affection pour l'auteur de cette lettre) s'attacha plus particulièrement à cette dame pendant tout le temps de notre visite. Il est vrai qu'elle fit des remarques pleines de justesse sur la *collection*.

Je vais maintenant vous donner une idée de ce curieux cabinet. On monte par un escalier en pierre, grand et commode (ce qui n'est pas commun à Paris), et l'on s'arrête au *premier* : autre avantage fort rare à Paris; car « donnez-vous la peine de monter au *second*, ou au *troisième*, ou au *quatrième*, » n'est que trop souvent la réponse de M. le concierge, lorsqu'on demande la demeure de quelqu'un. La collection occupe une demi-douzaine de pièces spacieuses, aérées, et bien meublées, comme vous allez le voir. La plupart de ces pièces ont vue sur la Seine. La première renferme des bustes en bronze, et des tableaux de Téniers, de Watteau, et de l'école moderne de Paris. Parmi ces tableaux, le Watteau est plus remarquable par sa grandeur que par son mérite. Les deux Téniers sont légers et brillans; deux esquisses de cochons et d'ânes sont deux précieux morceaux de cet artiste. Dans un coin est placée

une momie de femme renfermée sous glace, et dont les tégumens sont conservés dans un panier. On regarde cette pièce comme également rare et curieuse. M. Denon en montre, avec un air de triomphe et une satisfaction admirable, le pied, qui n'est absolument que muscles et os. Il le regarde comme aussi beau que celui de la Vénus de Médicis; mais il ne faut pas disputer ici des goûts. Parmi les bustes se trouvent celui de West, de Neckar, et celui de Denon lui-même, que j'appellerai *Denon premier.* La seconde pièce contient une admirable collection de curiosités phéniciennes, égyptiennes, et autres de l'Orient; et dans le coin, à gauche, est un meuble à tiroirs, remplis de médailles fort curieuses dans tous les genres, et des personnages les plus remarquables, principalement du seizième siècle. Au-dessus du médaillier est un portrait du propriétaire de la collection, que je nommerai *Denon second.* Cette pièce offre une variété d'objets fort intéressans. Du côté de la cheminée sont placés plusieurs bustes, dont les plus remarquables sont ceux de *Pétrarque* et de *Voltaire;* le premier en bronze, le second en terre cuite, chacun de grandeur naturelle. La physionomie de Pétrarque est tellement insignifiante, qu'on ne peut s'étonner que Laure n'ait pas répondu à sa passion. Le buste de Voltaire me parut le meilleur de tous ceux

qui existent. Il est plein de caractère, et offre un mélange étonnant de malice, d'esprit et de génie. (*a*)

La troisième pièce est la plus grande, et la plus richement ornée de peintures. Suivant mon faible jugement, un petit tableau ovale de la Sainte-Famille, du Guerchin, me paraît l'emporter sur tout le reste. Les Ruisdaël (*b*) et Both sont très inférieurs. En approchant de la cheminée, l'attention est vivement attirée vers une petite figure de bronze, en pied, qui représente Bonaparte, appuyé contre une table, et la main droite posée sur son front (*c*). Des cartes et un compas sont sur la table. Je crois qu'il est représenté dans sa chambre, pendant sa traversée en Égypte. Y a-t-il ici quelque autre figure qui le représente, dans la même situation, à son *retour?* Quoi qu'il en soit, l'exécution de celui-ci est admirable. C'est aussi dans ce salon (si je m'en souviens bien), que se trouve en-

(*a*) Ce buste, en terre cuite, a été modelé d'après nature, par Pigalle. Il a servi de modèle à la tête de la statue de Voltaire qui est dans la Bibliothèque de l'Institut.

(*b*) C'est un Ruisdaël de la plus grande beauté; et M. Denon, ainsi que tous les connaisseurs, le mettent au rang des tableaux les plus précieux.

(*c*) Ce n'est pas cela : la main droite, qui tient un compas, est posée sur la table; la main gauche est appuyée sur la cuisse gauche.





core un buste de l'ex-empereur, en marbre blanc, par Canova. Il est représenté plus fort que nature, la figure jeune, et les joues un peu creuses. Les bustes de Louis XVIII et du duc de Berry sont aussi dans la même pièce, comme pour contrebalancer l'effet du premier ; mais ceux-ci ne sont qu'en plâtre. Je n'omettrai pas de vous dire qu'il y a encore ici un portrait du propriétaire, qui sera, si vous le voulez bien, *Denon troisième*. On entre ensuite dans une espèce de petit boudoir qui renferme, à mon avis, les morceaux les plus précieux et les plus curieux que possède le baron Denon, sous le rapport de l'art. C'est une suite des productions de la peinture des différentes écoles, depuis le commencement de la renaissance de l'art jusqu'à l'école qui a précédé l'école actuelle. Cette suite commence par ce qu'on appelle les *Giotto* et les *Cimabué*, et finit par un superbe tableau d'un groupe d'enfans, ouvrage d'un artiste français (*a*), mort précisément avant que notre Reynolds se fût fait connaître. On croirait réellement que ce dernier tableau est sorti du pinceau de sir Joshua lui-même. Parmi les productions de l'ancienne école, je remarquai particulièrement la tête de *Pisani*, le premier graveur en médailles du quinzième siècle, peinte par Antonello de Messine, élève de Jean

(*a*) Ce tableau est de Procaccini.

Van Eyk. Cette tête est pleine de naturel et de caractère. Je ne pouvais m'en détacher. « Serait-il possible d'obtenir une copie de cette peinture ? » demandai-je au propriétaire. « Je vous entends, répliqua-t-il, vous désirez emporter cette copie dans votre pays, et l'y faire graver? — Très certainement, ajoutai-je. — C'est à votre service; Laurent la copiera admirablement. » Je savais à peine comment exprimer mes remercîmens à M. Denon. (1)

Il y avait une autre tête....; mais *non omnia possumus omnes*, je veux parler de celle d'une femme, vue de profil, pleine d'expression, peinte par Masaccio. « Quoi! me dit M. Denon, voulez-vous aussi une gravure de cette tête? elle est déjà retenue, et par moi-même. Enfin, tout ce que vous voyez dans ces pièces (y compris même votre favori Pisani) sera *lithographié* dans ma collection, que je publierai. » En conséquence de cette déclaration, je dus m'observer. Mais il se trouvait en-

(1) Entre autres échantillons du talent de Pisani pour la gravure en médailles, M. Denon possède une tête de P. CANDIDUS, STUDIORUM HUMANITATIS DECUS. Elle est en bronze, la tête vue de profil. Au revers, autour d'un livre ouvert auquel sont suspendus plusieurs glands, on lit : OPUS PISANI, PICTORIS. Serait-ce le même P. Candidus qui a traduit l'*Histoire grecque* d'Appien, dont Vindelin de Spire a publié la première version latine en 1472, in-folio? Cela me paraît très vraisemblable.

core *une* chose, dont je voyais, dans cette collection, une telle variété, que M. Denon ne pouvait m'en refuser une copie. Qu'était-ce donc? un portrait de lui-même, en marbre, à l'huile ou en émail. « Choisissez, me dit-il, faites ce que vous voudrez ; » et il fut convenu que M. Laguiche ferait un dessin du buste en marbre blanc (sculpté, je crois, par Bosio), qui est d'une ressemblance parfaite. Il y a encore un grand et magnifique portrait de Denon, revêtu de toutes ses décorations, et peint sur émail par Augustin ; et c'est peut-être le plus parfait en ce genre qui existe en France de cet artiste. Il y a déjà quelques années qu'il est fait, et alors Denon avait les joues plus pleines et plus de feu dans les yeux. Nous pouvons donc dire que cette salle renferme *Denon quatrième* et *Denon cinquième.*

Dans la même pièce, on remarque une fort belle pièce manuscrite sur papyrus, apportée d'Égypte. Toutes les curiosités qu'on apporta de ce pays (comme il est facile de le supposer) sont nécessairement précieuses et en grand nombre ; mais mon attention se porta sur des objets de l'art plus *intelligibles.* En face du buste de Denon est placé celui de son ancien maître, l'ex-empereur, en bronze ; et au-dessus de ce dernier est un petit tableau de Lucas Cranach. Il représente un mendiant qui demande l'aumône à une

femme (*a*). Il y a une expression forte dans ce tableau. Cette pièce, ou une autre voisine (j'ai oublié laquelle), contient la collection des gravures de Marc-Antoine, ou de Rembrandt, ou de tous les deux ; collection qu'on dit être *sans égale*. Je ne saurais dire laquelle de ces deux collections est la plus précieuse, ou si l'une et l'autre sont supérieures à celle que possède notre *British Museum* des mêmes maîtres. Je demandai un matin à jeter un coup d'œil sur ces Rembrandt. Nous étions seuls; nous venions de déjeuner ensemble. M. Denon me fit voir deux différentes épreuves du *Paysage au carrosse*, et deux *grands* Coppenol avec *fonds blancs*, différant un peu l'un de l'autre. « C'est assez, m'écriai-je en élevant les deux mains, vous surpassez tout ce qu'il y a en France et en Angleterre. »

De là on entre dans une quatrième pièce, qui est la chambre à coucher de M. Denon. Près de la cheminée on voit un grand nombre de jolies petites productions de l'art du dessin. Il y a entre autres deux petits *Watteau* délicieux, que surpasse encore, à mon avis, un petit *Sébastien Bourdon*, sujet de Sainte-Famille. Dans un coin un peu trop sombre, se trouve un petit portrait du *Parmegiano*, vu de profil, plein d'expression, et qui,

(*a*) C'est au contraire un homme qui tient une bourse pleine, et qui cherche à tenter une jeune femme.

ce me semble, n'a jamais été gravé. Ce sont là, je crois, les bijoux de prix de cette chambre à coucher, si j'ajoute encore quelques petits bronzes anciens, et un émail ou deux de *Petitot*. On revient alors sur ses pas, et l'on passe dans une cinquième pièce, garnie de beaux tableaux assez modernes, et dans laquelle se trouve, si je ne me trompe, un portrait à l'huile (*a*) du propriétaire, auquel je donnerai le nom de *Denon septième* (*b*). C'est ici que le maître de la maison se tient habituellement, et c'est ce qu'il appelle son atelier. Ses tiroirs et ses portefeuilles sont probablement remplis de gravures et d'anciens dessins, dont le nombre est immense, et, suivant M. Denon, d'une valeur inappréciable. On passe encore dans une autre chambre un peu moins bien garnie, ou *en déshabillé*. Entre autres gravures, j'y remarquai celle de feu M. Pitt, d'après le portrait en pied d'Édridge. Une particularité assez singulière, c'est que cette gravure fut trouvée à bord de la première prise (une frégate) que firent les Français dans la dernière guerre; et le capitaine pria M. Denon de l'accepter. Je vis aussi dans la même pièce, si je m'en souviens bien, les gravures de M. Fox et de lord

(*a*) Peint par M. Robert Lefèvre.

(*b*) Cette énumération affectée des portraits de M. Denon ne s'accorde guère avec ce que M. Dibdin a exprimé ci-dessus, à propos de la carte de visite de cet amateur distingué.

Nelson (*a*); mais ce qui attira surtout mon admiration, mêlée presque d'un sentiment d'incrédulité, ce fut de voir trois ou quatre grandes gravures, d'après Rembrandt et Paul Potter, que M. Denon m'assura être des productions de son *propre burin.* J'avais de la peine à le croire; c'était néanmoins la vérité. Quelles que soient les opinions de M. Denon sur les beaux-arts, comme antiquaire ou comme juge de l'époque actuelle, personne, à moins d'être aveuglé par les préjugés, ou animé par une antipathie nationale, ne lui refusera un beau zèle, un grand talent, et un grand jugement pour tout ce qui embrasse les arts : sa magnifique collection prouve évidemment qu'il possède toutes ces qualités.

Je vous ai ainsi rapidement conduit à travers les pièces qui contiennent un si grand et si précieux assemblage de tableaux, de bustes, de bronzes, de curiosités antiques, de dessins, d'estampes, qui ne sont pas seulement la propriété de M. Denon, mais, j'ai presque dit, de tout le monde. Toujours on peut aller visiter ces trésors ; on est sûr d'en trouver l'accès facile, et d'y être reçu avec une parfaite urbanité. « Mais, allez-vous dire, cet amateur célèbre n'a-t-il pas une collection de livres, une BIBLIOTHÉQUE ? — Il a bien au moins un *Missel*

(*a*) Il n'y a point de Nelson.

ou deux ? Voilà tout, mon ami ; mais de bibliothéque, point ; car de même que « une seule hirondelle ne suffit pas pour annoncer l'été, » de même trois ou quatre jolis volumes avec miniatures ne constituent pas une bibliothéque. Cependant tout ce qu'il possède en ce genre m'a été montré, et a été l'objet de quelques notes que j'ai prises sur les lieux mêmes : les voici.

Je vis d'abord un petit *Missel*, très joliment exécuté en caractères gothiques, de forme italienne, dans le genre de ceux de Jenson et d'Hailbrun. Les miniatures du Calendrier sont fortement endommagées. Sur le dernier feuillet de ce Calendrier, on lit la note suivante, imprimée en capitales romaines : DEUM TIME, PAUPERES SUSTINE, MEMENTO FINIS. Sur le verso du feuillet suivant est une grande tête de Christ, supérieurement peinte ; mais la partie inférieure de la figure est relativement beaucoup trop petite, semblable sous ce rapport à une figure du même genre qui se trouve dans un Missel du duc de Devonshire, que j'ai décrit dans un autre ouvrage (1). Le Crucifiement, deux feuillets après, est une peinture d'un grand effet, et bien touchée. Viennent ensuite les *drôleleries ;* c'est une suite de sujets des plus bizarres ; mais d'une exécution charmante. On ne peut trou-

(1) Voyez *Bibliographical Decameron*, tome 1, page 97.

ver rien de plus parfait en tout point que les animaux, les oiseaux, les insectes, les fruits et les fleurs qui en font partie. Le Vélin, par sa couleur et sa qualité, en relève admirablement l'éclat. Il s'y trouve plusieurs miniatures d'assez grande dimension comparativement au livre ; quelques unes avec de très petites figures, et deux (l'une de saint Jean-Baptiste, et l'autre du Christ injurié) qui sont d'une grande force de couleur ; les initiales sont bien composées, et délicatement touchées. Ce volume en miniature n'a que quatre pouces de haut sur deux pouces neuf lignes de large environ. Il est relié en velours rouge, avec une garniture en argent, ornée de têtes de chérubins. Il est fermé par une agrafe d'argent sur laquelle est peinte une tête de Christ, que je crois de la même époque. M. Denon me dit que c'était en Italie qu'il avait acheté ce petit bijou 400 francs, à un libraire.

Il possède un autre *Missel* d'un demi-pouce à peu près plus haut et plus large que le précédent, dans une reliûre ancienne, avec des ornemens estampés. Les marges sont garnies de fleurs, de fruits et d'oiseaux, touchés avec beaucoup de grâce et de vérité. Plusieurs bordures ont un fond d'or, relevé de brun, sur lequel se déploient richement les fruits, qu'on croirait être en relief. D'autres sont ornées de figures, et rien ne surpasse celle qui entoure le sujet de la Tentation de nos premiers parens : elle est vrai-

ment digne d'être copiée ; mais non en *lithographie!* Elle se trouve sur le quarante-cinquième feuillet. Une des têtes de la bordure ressemble à celle de notre roi Édouard VI. Le troisième volume, manuscrit avec miniatures, qui appartient à M. Denon, est peut-être le plus précieux de tous. C'est un volume in-4°, écrit en espagnol, qui porte la date de 1553. L'écriture est en lettres rouges et noires alternativement. Ce volume renferme plusieurs grandes miniatures, et des bordures coloriées; et M. Denon m'a dit que c'était ce *livre même* sur lequel on prononçait les *sermens d'initiation à l'inquisition d'Espagne*. Il est dans un état de conservation parfaite. Le premier grand sujet peint représente un Saint, dont le crâne est partagé en deux par une épée; le sang en coule abondamment. Une palme et trois couronnes sont dans sa main droite; dans sa gauche est un livre, au haut duquel on lit : *Exurge, Domine, et judice causam tuam.* Le Saint est entouré d'une bordure de fruits et de fleurs. C'est la plus belle miniature du volume. Il est dans sa première reliûre, en cuir noir, avec des ornemens estampés, des garnitures et des agrafes. On lit en marge cette note manuscrite : *Ynoscan obligados asseruier cagomē off.° de ella salbo si de su voluntad loquisier en servi.*

Ce n'est là qu'une partie des trésors en livres du

baron Denon; mais très probablement ce sont les meilleurs morceaux de sa collection de livres avec miniatures. Avec les occasions qui ont dû s'offrir dans les pays étrangers, il n'est peut-être pas *très* extraordinaire que M. Denon, homme de goût, et investi d'un caractère public, soit parvenu à former une collection en tous genres, telle que nous la voyons. Mais il faut louer ce qui mérite des éloges. Denon pouvait consacrer son temps et son argent à des acquisitions beaucoup moins recommandables; il pouvait également déshonorer son goût et son caractère par des actes mal entendus de spoliation et de rapacité (*a*). Ce qu'il a fait, en général, a été bien fait; et l'urbanité et l'obligeance avec lesquelles il ouvre son cabinet, et fait voir toutes les curiosités qu'il renferme, méritent la reconnaissance de tous les amateurs étrangers ou indigènes. Il n'y a pas long-temps qu'il a exécuté quelque chose d'assez bizarre. Il s'est représenté lui-même dans seize périodes de sa vie, depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. Ces représentations sont décrites sur une espèce de drapeau attaché au bois de la faux que tient le Temps, les ailes déployées. Une

(*a*) Étrange manière de louer! Il est vrai que M. Dibdin s'applaudit fort d'être resté seul dans une bibliothèque sans que sa conscience ait aucun reproche à lui faire (*Voyez*, ci-après, Lettre XXXV, sur Strasbourg).

Folie se saisit de son sablier. Plus bas, il caresse encore Cupidon. Le fond représente un paysage couvert de neige. Denon a lithographié ce sujet, et m'en offrit une épreuve sur un papier de couleur, qu'il avait retouchée au crayon. C'est une sorte de *capriccio* qui ne mérite ni louange ni blâme. L'auteur ne s'est rien moins que flatté dans la plupart des portraits qu'il a faits de lui-même.

Dans ma dernière visite à Denon, je rencontrai *Andrieu*, nom illustre dans les beaux-arts. Comme graveur de médailles, il n'a point d'égal, et n'en eut peut-être jamais en France. Notre *Simon* est le seul rival d'un talent reconnu, que nous puissions lui opposer. Mais depuis le temps de Cromwell, l'art *médallique* et *numismatique* est resté chez nous profondément endormi, jusqu'aux règnes d'Anne et de Georges 1er, qu'il s'est un peu réveillé. Andrieu possède beaucoup plus que Simon la pureté d'exécution grecque; et pour la *chevelure*, il préfère les masses aux détails. Sous ce rapport il est donc copiste; mais il fait passer dans la physionomie cette âme et cette intelligence qu'on aime tant à contempler, et que l'on saisit à l'instant dans les têtes des médailles grecques. La suite des *médailles de Bonaparte* a été, je crois, presque entièrement son ouvrage, et surpasse tout ce qui a été fait en ce genre. Mais avec Andrieu *toute* tête est *sauve*. Il apportait une mé-

daille du roi actuel (Louis XVIII), pour la faire voir à Denon. Elle était en bronze, et à peu près de la grandeur d'une demi-couronne. La tête, de profil, était d'une ressemblance frappante et admirable; on voyait sur le revers la statue équestre de Henri IV, qui est sur le Pont-Neuf (1). Au total, cette médaille avait autant de mérite qu'aucune de celles qui avaient été faites pour Bonaparte. L'artiste

(1) L'on a récemment frappé (je crois l'année dernière) une médaille du même modèle, dont la grandeur tient le milieu entre un *farthing* et un *demi-penny* anglais. La statue de Henri IV est peut-être le *miracle de l'art;* mais pour en admirer les détails, il faut nécessairement être pourvu d'une loupe. A dire vrai, de pareils tours de force ne sont pas du goût le plus pur. La simplicité est l'âme de la beauté *numismatique*. (*)

(*) Et, peut-on ajouter, de toutes les beautés...., même typographiques, bibliographiques, bibliopègistiques, etc. Or, en typographie, en librairie, en reliûre, on s'est beaucoup éloigné, depuis quelque temps, de cette simplicité, de ce bon goût, qui sont le cachet du vrai beau. Remarquons toutefois que c'est en imitant nos voisins que la typographie à depuis peu fait un pas *rétrograde* en France. Pour ne parler que des formes bizarres des lettres qui ont été récemment introduites, on n'a pas fait attention que les livres anglais ont, dans leur genre, un ensemble typographique de caractères irréguliers que n'ont pas les nôtres; ce qui les rend encore un peu plus grotesques. J'indique ce thême en passant, pour établir dès à présent ma protestation contre les innovations et prétendues améliorations en typographie; j'espère pouvoir la développer plus tard, et j'espère surtout qu'il ne restera plus alors que le souvenir d'une déviation passagère du goût en typographie.

avait presque réussi à me donner la tentation de lui demander une de ces médailles frappées en or. « Ce n'était qu'une bagatelle, une vingtaine de louis, ou à peu près. En or, elle aurait tant de netteté et d'éclat ; et.... — Je vous suis infiniment obligé, monsieur, répliquai-je, mais vingt louis me conduiront à peu près jusqu'à Strasbourg, où je dois aller sous huit ou dix jours. » M. Andrieu ne pouvait nier la justesse de mon observation, et je lui souhaitai le bonjour, charmé d'avoir fait la connaissance d'un artiste aussi distingué. Je dois pourtant rapporter une circonstance qui donne une haute idée de sa droiture, et de la pureté des sentimens qui l'animent pour son pays. On l'avait indirectement engagé à faire frapper des médailles en mémoire des exploits de notre Wellington ; il refusa nettement. « Ce n'est pas à *moi*, monsieur, à perpétuer le nom d'un homme qui a abaissé la puissance, et balancé la gloire militaire de *mon pays.* » C'est l'observation qu'il m'adressa. Ce qui fait honneur à *Mudie* (1), eût été déplacé et même honteux chez Andrieu.

Il faut maintenant quitter Denon. Paris, comme Londres, possède un grand nombre de belles col-

(1) Mudie est l'artiste qui publie la suite des médailles destinées à perpétuer la mémoire des campagnes de Wellington, depuis sa descente en Portugal jusqu'à la bataille de Waterloo.



lections de tableaux, qui appartiennent plus généralement à l'école moderne qu'à l'ancienne. Une seule des collections, soit du marquis de Stafford, du comte Grosvenor, ou de M. Angerstein, ou même de M. Watson Taylor, aurait plus de valeur que trois collections particulières de Paris, quelles qu'elles fussent. Parmi les collections publiques, celle du *Louvre* est la première. Elle est encore riche, magnifique, pleine d'intérêt et de beautés. Elle a, depuis peu, beaucoup perdu de sa splendeur, il est vrai; mais *Raphael* et *Le Titien, Rembrandt* et *Rubens* y font encore les délices et l'admiration des connaisseurs. Est-il nécessaire de s'arrêter sur cette « merveille du monde, » les *Noces de Cana*, de Paul Véronèse? Oui, il faut en parler, quand ce ne serait que pour fouetter les épaules de ***, restaurateur en titre des *Guide* ternis, des *Véronèse* endommagés. Cet artiste, d'une malfaisante activité, a laissé des marques de ses *retouches* sur la toile de cet immortel tableau; et il est pourtant encore, et il sera toujours le prodige de l'École vénitienne, et l'admiration du monde. Je ne dirai rien de plus cependant sur cette collection, qui a été décrite *usque ad nauseam.*

Passons maintenant à une autre exposition de tableaux d'un caractère bien différent, à une collection unique dans son genre, à une collection trop peu visitée, trop peu connue; mais qui mérite cer-

tainement bien d'être examinée et décrite. Je veux parler de la *collection de portraits* qui appartient à M. *Quintin* CRAUFURD, rue d'Anjou, n° 21. Elle est le fruit d'un long séjour en France (près de trente ans) pendant les agitations successives du républicanisme et du despotisme. M. Craufurd est un vieillard. Madame est bien près d'être *passée ;* elle est mère de la duchesse de Guiche, d'un autre mari. Au moyen d'une lettre d'introduction de la comtesse *** et du comte d'E***, j'eus le libre accès de ces trésors; et, durant toutes mes séances, je me figurai que je conversais alternativement avec les grands seigneurs du temps de François 1er et de Louis XIV. Paris ne renferme pas une autre semblable collection de *portraits français*, presque entièrement composée de personnages *historiques.* Elle est inappréciable à mon avis, et je pense bien que si, après la mort du propriétaire actuel elle passe en vente publique (*a*), le Roi ne laissera pas perdre une occasion si favorable d'accroître ce que l'on peut appeler la richesse nationale, en ordonnant l'acquisition des morceaux les plus distingués. Plusieurs tableaux sont des doubles assurément; mais les originaux s'y trouvent en plus

(*a*) M. Craufurd est mort en 1819. La vente de ses tableaux a eu lieu en 1820. Le Musée Royal y a fait plusieurs acquisitions importantes.





grand nombre, et ont un grand prix : quelques uns sont absolument uniques.

Mais commençons par le commencement. La maison de M. Craufurd, située dans un beau quartier, faubourg Saint-Honoré, est, à mon goût, une des plus agréables de Paris. Après avoir parlé au Suisse, on traverse la cour, on monte quelques grandes marches; vous entrez sous le vestibule, d'où vous passez dans l'antichambre, ou première salle. Là, vous regardez de tous côtés avec ravissement. Un rideau de soie verte, à droite, voile la fameuse *Danaée*, du *Titien*. Mais est-ce possible, et l'*original* ne se trouve-t-il pas aussi dans le palais du roi de Naples? ou Titien a-t-il peint lui-même *deux fois* le même sujet? C'est cela, c'est cela; et vous voyez ici le *second original*. Un tableau plus moelleux, plus brillant, plus parfait, vous ne le verrez pas, à moins de treize jets de pierre d'ici, et ce dernier «jet de pierre» atteindrait le Louvre. On laisse tomber le rideau, et vous continuez. En face de soi, en entrant, on voit debout, le regard assuré, le brave et fidèle *comte de Brienne*, *grand-maître des cérémonies de France de François 1er et de Henri II*; beau tableau, et qui touche à la perfection. A gauche est un charmant portrait en pied de *Velasquez*, production d'une grande délicatesse de touche. Parmi les autres portraits en pied, mais d'une exécution un peu inférieure, vous remarque-

rez celui de *Christine, duchesse de Savoie*, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, tableau très curieux, et d'une belle conservation. Il y en a une copie au Louvre. Un portrait en pied beaucoup plus curieux, est celui qu'on dit être *Agnès Sorel*, maîtresse de Charles VII. Une seule minute de réflexion suffit pour juger de la fausse désignation de ce portrait. Du temps d'Agnès Sorel, la peinture des portraits à l'huile était inconnue, au moins en France. Le costume trahit l'imposture; car évidemment ce n'est pas celui du temps d'Agnès Sorel. On voit aussi un portrait en pied d'*Isabelle, fille de Philippe II*, et gouvernante des Pays-Bas. Parmi plusieurs petits tableaux de fantaisie, je fus vraiment frappé d'un *Stella*, composé d'une femme et de deux enfans. C'est un bijou dans son genre.

En quittant cette salle, on tourne à gauche pour entrer dans un cabinet éclairé faiblement. Là est une *Vierge et l'Enfant*, de *Sasso Ferrato*, presque incomparable. La hardiesse du dessin, la légèreté de la touche, le moelleux du coloris, rendent ce tableau bien supérieur à tous ceux du même sujet. Dans la même pièce est la *Naissance de Vénus*, tableau spirituellement traité, mais assez singulier. La touche et la composition annoncent un maître. Le coloris est calme. Le nom de l'artiste n'est pas sur le cadre, et comme j'étais presque toujours

seul lorsque je prenais mes *notes*, je n'ai pu le savoir. Il eût été *possible* d'ailleurs que le bon Suisse me donnât un nom pour un autre. En passant de cette salle dans la suivante, vous jetez un coup-d'œil sur un parterre richement orné d'arbustes et de fleurs, et vous entrez dans une longue et vaste pièce, qui sert à la fois de *bibliothéque* et de *galerie*. On se trouve alors comme un instant étourdi; c'est-à-dire qu'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, ou des proportions et de la structure de la salle, ou des livres, des bustes et des tableaux. Mais comme il a été assez question de *papier* et d'*impression* dans mes précédentes Lettres, je m'en tiendrai exclusivement ici au *pinceau* et au *ciseau*.

Promenons-nous d'abord à notre aise au rez-de-chaussée avant de monter à la galerie. Voyons d'abord les bustes. On remarque celui de l'abbé *Barthélemy*, en marbre blanc. Il offre beaucoup de naturel et de caractère, et le faire de la chevelure participe assez du goût de l'antique pour rendre « tout l'ensemble » également classique, et *individualisé*; passez-moi l'expression. La tête de *Corneille*, en terre cuite, est d'une exécution très médiocre, et fort inférieure à un autre buste de Corneille qui est à Rouen. La tête de *Rousseau*, en terre cuite, est de beaucoup meilleure; mais le buste en marbre de *Voltaire*, par Houdon, éclipse tout ce qui l'entoure. Il est aussi beau que celui qui est en

terre cuite du même poète dans la galerie de Denon. Seulement il est ici en perruque ; ses yeux étincellent, chaque trait, chaque muscle semble être en mouvement, et cependant rien ne tombe dans la caricature ou dans l'affectation. C'est un ouvrage étonnant. Cette tête et celle de Barthélemy sont parfaites dans leur genre (*a*). Je ne sais pourtant pas si je ne donnerais pas la préférence au beau buste en bronze de *Henri II*, un peu plus fort que nature. Je n'oublierai pas la tête colossale de *Bonaparte*, jeune encore, par Canova. Cette figure en marbre blanc passe pour être l'original ; et cependant Denon possède la même tête, par le même artiste. Je crois que je préférerais celle de M. Craufurd. Parmi les tableaux de cette partie de la galerie, on distingue la tête de *François Ier*, par Le Titien ; ce n'est guère qu'une esquisse terminée, qui a été retouchée en plusieurs endroits ; beau morceau cependant, mais inférieur à la même tête, du même artiste, qui se trouve au Louvre. Vous voyez ensuite un charmant portrait d'une *Dame* du temps de Louis XV, qui se fait *religieuse*. La touche en est douce et naturelle. — Un beau portrait de *Grotius*, qui mérite bien une place distinguée dans un cabinet d'études. Je citerai encore, comme une curiosité, une petite tête de

(*a*) Elles sont toutes deux de Houdon.

Louis XI « avant la peinture à l'huile. » — Et l'on veut croire que le portrait d'Agnès Sorel soit une production contemporaine! Cette tête est de profil, très petite; elle n'a pas plus de quatorze pouces sur neuf. Si l'original n'avait pas été un si horrible personnage, je l'eusse fait copier, car on me l'avait permis.

Montons maintenant à la galerie. Et d'abord arrêtons-nous entre la balustrade et la boiserie (espace qui n'a pas plus de trois pieds). Il n'est guère possible, dans cette position, de bien juger de l'effet des tableaux; mais je vous envoie une liste de la majeure partie de ces tableaux, accompagnée de courtes remarques, sur l'exactitude desquelles vous pouvez compter.

Madame Scarron avec le duc du Maine, me paraît être de Mignard; tableau dans un état parfait de fraîcheur et de conservation.

Belle tête de *Racine;* une autre de *de La Mothe.*

Mademoiselle de Guiche, princesse de Monaco, très probablement par Mignard. Bon portrait.

Mademoiselle Hamilton, comtesse de Grammont, par Mignard. Si le comte de Grammont ne devenait amoureux que des belles femmes, il lui aura été difficile, d'après ses propres principes (qui n'étaient rien moins que moraux), d'en trou-

ver une seule plus digne d'être aimée que ne l'était sa femme. Pourtant j'ai vu de plus beaux portraits encore de cette dame.

Anne de Gonzague, princesse palatine, et fille de Charles, duc de Nevers. Ce portrait est à mi-corps. Elle tient une guirlande dans la main droite. Peinture agréable et gracieuse.

Le chancelier d'Aguesseau, par Rigaud. Beau portrait, moelleux.

Louis XI, en pied. On le croit de Léonard de Vinci, ce qui n'est pas présumable. C'est un beau portrait, hardi, mais qui fait horreur à voir. Il n'est pas très bien conservé.

Blaise Pascal, superbe. Il porte le nom de l'artiste; mais on dirait d'un Murillo d'un grand effet. Pascal tient une lettre dans sa main.

Auprès du Pascal est un portrait ovale d'une beauté prodigieuse; c'est celui de *La Fontaine*, par Rigaud. Le nom de l'artiste ne s'y trouve pas.

La comtesse de La Fayette, belle figure; les mains paraissent avoir été retouchées; draperie jaune.

Julie-Lucie d'Angennes, duchesse de Montausier, morte en 1671; portrait peint par Mignard. Il représente cette femme célèbre dans sa jeunesse, entourée de fleurs. Aucun des ouvrages de Mignard n'offre rien d'aussi beau pour le ton des chairs, pour le brillant azuré des yeux. On a de

la peine à quitter un pareil portrait. Il est parlant, et plein d'éclat et de fraîcheur.

La femme de Philippe de Champaigne. Elle tient sur ses genoux un petit portrait ovale de la mère de son mari, le fameux peintre. Ce portrait est de Philippe de Champaigne lui-même. La tête de la mère est d'une très belle exécution; mais la couleur pourpre domine peut-être trop dans la teinte des chairs.

Madame de La Sablière; portrait ovale, très bon.

Madame Deshoulières; même genre, même qualité.

Madame Cornuel; ovale; exécution roide.

Madame la duchesse d'Orléans. Elle est représentée en Hébé : charmant portrait, mais, comme nous disons, nous autres Goths d'Anglais, « trop francisé. »

Madame de Staal. Ovale; portrait magnifique, et d'une grande perfection.

Madame la marquise de Rambouillet. Année 1646. Portrait de la plus grande beauté. La tête et les épaules sont dignes de Van Dyck. Le rideau du fond est parsemé de fleurs, mais peut-être trop tourmentées.

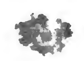
Madame la duchesse de La Vallière, mère du dernier duc de ce nom. Elle était mère du duc de La Vallière, qui avait une bibliothéque si célèbre, et

elle mourut en 1782, trois mois avant d'accomplir sa centième année! Elle était déjà vieille, mais encore belle, lorsqu'on fit son portrait. Elle a encore des couleurs; ses traits sont petits et réguliers; ses yeux ont une vivacité qu'on n'a pas d'ordinaire dans un âge aussi avancé. Elle est peinte à mi-corps, et, à ce qu'il me semble, par Rigaud. Elle est assise dans un fauteuil, et tient une petite cuiller de la main droite, et une tasse de la gauche. Il y a dans cette pose une allusion que je ne connais pas. Ce portrait a beaucoup de naturel, et est d'un beau ton de couleur.

Le duc de Monmouth. Il est assis, et tient un bâton de commandement dans la main droite; un casque est devant lui; il porte une ceinture blanche. Ce portrait est d'un ton noir, mais fort bien peint. Le duc n'y est pas représenté comme un bel homme.

Turenne; beau portrait de Philippe de Champaigne

Bossuet, par Rigaud. Ce portrait n'est pas seulement regardé comme le chef-d'œuvre de Rigaud, mais il passe pour être le plus beau portrait de l'École française dans le dernier siècle. Il est en pied; et vous le connaissez parfaitement par la belle gravure de Drevet. Ce portrait est digne de l'original; car Bossuet est un des derniers hommes vraiment grands qu'ait possédés la France. Il avait



de grands talens et une grande érudition, et il était aussi adroit en polémique que Richelieu en politique. Pour l'éloquence de la chaire, il avait quelque ressemblance avec notre Horsley, et il était aussi pressant que vigoureux dans la controverse. Il possédait éminemment une intelligence prompte, de la force dans l'argumentation, de la véhémence dans le débit. Cependant on commence à négliger un peu ses sermons, tandis que l'on apprécie toujours ceux de Fénélon, de Massillon et de Saurin, pour la pureté du goût et des sentimens, et pour l'onction chrétienne qu'ils respirent.

Il est une chose singulière dans ce portrait, et qui ne peut échapper aux curieux; c'est que la tête semble avoir été peinte séparément du reste, sur un petit carré de toile, et avoir été placée dans la peinture. Il y a certainement là quelque *rifacimento* d'un genre ou d'autre; ce qui semblerait indiquer au moins que la tête a été peinte deux fois.

C. Paulin, par Champaigne. Paulin fut le premier confesseur de Louis XIV, et, par conséquent, je crains bien qu'il n'ait une assez grande responsabilité sur sa conscience. C'est un beau portrait.

Guillaume III. Portrait dur et maniéré, qui (comme la plupart de ceux de Guillaume) peut servir de modèle de tête pour la proue d'un vaisseau.

Colbert, évêque de Montpellier; belle tête.

Fléchier, évêque de Nîmes, très beau portrait. Je n'y ai pas vu le nom du peintre.

Beau portrait en pied d'un *maréchal de France*, son bâton de commandement à la main. L'une et l'autre main sont d'une belle couleur et bien dessinées.

Le *Maréchal duc d'Harcourt*, par Rigaud.

Élise-Angélique de Montmorency, duchesse de Châtillon, morte en 1695, dans sa soixante-neuvième année. C'est un beau tableau, mais qui a été endommagé et retouché. La main gauche est appuyée sur une tête de lion.

F. Marie de Bourbon, fille de madame de Montespan, et femme du Régent. Portrait maniéré; la figure est agréable.

Madame la duchesse de Nevers, fille de madame de Thianges, et nièce de madame de Montespan. Elle tient un arc de la main droite, et un chien de la main gauche. La figure est belle et bien peinte; les yeux et la bouche principalement ont une grande expression de douceur.

Le duc de Montausier, avec un chapeau orné d'une plume rouge, par Rigaud.

Madame la duchesse de Sforce, fille cadette de madame de Thianges; petit portrait en pied. Elle est représentée assise avec deux levriers sur ses genoux, et un troisième auprès d'elle.

Le ministre Colbert, par Mignard; beau morceau.

Marie Leczinska, femme de Louis xv. Tête d'une belle exécution.

Le cardinal Mazarin, par Ph. de Champaigne; beau portrait en pied, que je ne puis jamais considérer sans penser à l'infortuné *Masque de fer*. Celui d'*Anne d'Autriche*, également en pied, devrait être placé vis-à-vis.

Madame de Motteville, morte en 1689, dans sa soixante-quatorzième année; portrait à mi-corps, dans le style de Van Dyck.

Charles Paris d'Orléans, dernier duc de Longueville; il fut tué à Tolhuys, au passage du Rhin, en 1672.

Charles Ier, par Van Dyck; beau portrait à mi-corps; il est peut-être trop verni.

Le marquis de Cinq-Mars. Il fut décapité à l'âge de vingt-deux ans, au mois de septembre 1642. Il est représenté en pied dans un costume blanc et richement orné. Tableau original et plein d'intérêt.

Marie, *reine d'Écosse*, portrait en pied, habillemens blancs. C'est une copie, ou si c'est une ancienne peinture, elle a été entièrement recouverte.

Don Carlos, l'infortuné fils de Philippe II d'Espagne, beau jeune homme; mais ce tableau, que l'on prétend être de Alfonso Sanchez Coello, doit être une copie.

Tels sont les principaux ornemens qui règnent le long de cette belle et intéressante galerie. Dans

un cabinet contigu, où étaient autrefois deux ou trois portraits de Bonaparte, se trouve un superbe portrait en pied du duc d'Orléans, Régent de France, d'un fini parfait, ainsi qu'un portrait, au pastel, de Montmartel assis. Les curieux admirent le cadre de ce dessin, qui est en bois peint en brun, parfaitement bien sculpté. Je n'ai pas vu d'ornement mieux approprié à un cabinet que ce portrait de Montmartel. Il y a encore dans cette pièce un portrait peint de L. de Boulogne, d'une belle exécution, et les portraits, au crayon, de Neckar et de Clément Marot; ce dernier est une copie.

On descend dans une quatrième salle, ou plutôt dans un cabinet richement meublé, au rez-de-chaussée. Tout ici est « en petit». Les portraits, soit en pied, soit à mi-corps, sont presque des miniatures. Quel est ce singulier portrait qui frappe la vue à gauche en entrant ? Est-il possible ! Oui.... C'est encore *Diane de Poitiers !* Elle existe toujours dans toute la France. La composition est étrange, mais je n'hésite pas à l'appeler *originale,* quoiqu'elle ait été évidemment retouchée en plusieurs endroits; néanmoins les traits, et surtout les yeux (ces miroirs de l'âme) (1), comme dit le vieux Boias-

(1) Cette citation est incomplète; car le passage auquel on fait ici allusion est ainsi conçu : Où trouver un peintre qui distribue assez bien les couleurs pour peindre ces beaux yeux,

tuau, semblent avoir conservé leur premier éclat, et toute leur expression. Ce portrait, extrêmement curieux, est à mi-corps, et n'a pas plus de dix pouces sur huit. Il n'y a d'autre draperie qu'une espèce de manteau cramoisi jeté sur le dos de la figure. Elle a la main gauche appuyée sur un siége; et sa tête, dont la chevelure est tressée, est ornée d'une espèce de tiare. Au-dessus, et dans l'intérieur du cadre, on lit l'inscription suivante en lettres capitales romaines : COMME LE CERF BRAIT APRES LE DECOURS DES EAUX : AINSI BRAIT MON AME APRES TOY, O DIEU! Ps. XLII. C'est peut-être, au reste, le portrait le plus authentique que la France possède de Diane de Poitiers.

Dans le même cabinet, il y a un petit portrait de *François Ier*, superbe de couleur.— Un portrait de la fameuse *duchesse de Portsmouth* à cheval, en costume rouge. — Un autre de la duchesse *de Nevers*, en costume d'amazone bleu.— Deux portraits de *Murillo* bien préférables aux précédens, et d'un bien plus grand prix sous le rapport de l'art; l'un de *saint François* qui avait été donné par

---

qui sont *les fenêtres du corps* et *les miroirs de l'âme?* La suite est dans le même style. *Voyez* le *Theatre or Rule of the World*, pag. 236-37, cité dans une édition moderne (1808) de *More's Utopia*. Mais *Primaudaye's French Academy*, Lond. 1605, est tout-à-fait dans le même goût.

Louis XIV, à madame de Maintenon, dont il occupait toujours la chambre à coucher; l'autre, quoique beau, offre moins d'intérêt. — *Jacques Callot* en pied, peint par lui-même; portrait que je ne me lassais pas d'admirer. Il est délicieux dans son genre. — Portraits en pied très curieux des *cardinaux de Guise et de Lorraine*, et des *ducs de Guise et de Mayenne*, probablement exécutés de leur vivant. Les figures sont très petites; mais paraissent devoir être très ressemblantes. — Un ancien portrait de *Louis*, *roi de Sicile*, *père de René*, petite tête qui passe pour être du quinzième siècle; il est assez remarquable; mais je le considère comme une copie. La ressemblance paraît être exacte. — Un portrait de *Washington*, avec un domestique nègre qui tient son cheval, n'a pas manqué d'attirer mon attention. Comme antiquaire, je ne pouvais pas négliger d'examiner un ancien portrait (attribué à *Jean de Bruges*) de *Charlotte*, *femme de Louis XI*. Il se rapproche beaucoup du style des anciennes miniatures. Dans une des salles du bas, j'ai oublié laquelle, il y a un portrait de Bonaparte; la tête est la même que celle que l'on a vue à Londres, et qui est peinte par David. Il est placé à côté d'un portrait de même dimension, de son vainqueur *Wellington*; mais je ne puis admirer le *style d'exécution* de notre héros. La figure est roide, maniérée, tourmentée. Il

semblerait que cette tête est vissée dans un écrou. Assurément les peintres de portraits de l'école actuelle française, manquent tout-à-fait dans l'expression, tandis que les nôtres, depuis Reynolds, ont une supériorité marquée. Je crois maintenant vous avoir fait connaître tout ce qu'il y a de plus remarquable dans la collection de M. Quintin-Craufurd ; mais je ne puis revenir sur mes pas sans exprimer de nouveau mon admiration pour la position du local de ce petit hôtel. Le jardin, les dépendances, le voisinage, en font une des plus délicieuses habitations de Paris.

Comme je me sens bien disposé à causer sur les beaux-arts, je vais vous conduire à la collection de tableaux du *marquis de Sommariva*, rue Basse-du-Rempart. C'est une des plus belles et des plus célèbres de Paris ; mais la sculpture me paraît y être plus remarquable que la peinture. C'est là que Canova règne sans rival. Ancienne connaissance et intime ami du marquis, ce sculpteur sans égal l'a rendu dépositaire de ce qu'il regarde comme son *chef-d'œuvre*, je veux parler de sa *Madeleine*. Mais procédons avec méthode. Cette magnifique collection n'est ouverte que le *vendredi*. Heureusement vendredi dernier le jour était superbe. Un soleil magnifique, et une légère brise qui emportait rapidement avec elle des nuages plus légers encore, favorisaient aussi mes

projets de visite. Je frappe à la porte..... Mais « le marquis était revenu inopinément de l'Italie, la veille au soir, et on ne pouvait recevoir d'étrangers. Enfin, il était encore au lit, et il n'était pas possible de le déranger. »

« Que faire? Suivant toute apparence, je n'aurais pas une autre occasion, puisque je songeais à quitter Paris sous huit ou dix jours. J'aimais tant les arts, que je serais bien malheureux si je partais sans avoir vu les trésors du marquis. » J'employais ces moyens de persuasion à l'égard d'un domestique entre deux âges, d'une physionomie assez prévenante. Ma logique parut le *toucher*. Il réfléchit quelques secondes, et reprit avec calme: « Ayez la bonté de revenir à trois ou quatre heures; le marquis sera levé, il n'y aura personne dans les appartemens, et vous pourrez alors entrer. » C'était parler en homme qui entend les affaires; comme si, prévoyant mon observation, il avait eu une réponse toute prête suivant le besoin.

Je fus exact, et j'arrivai juste à l'heure fixée. Il n'y avait pas une âme dans les appartemens, qui me parurent superbes et imposans. Le portrait en pied du propriétaire, que je vis en face de moi, en entrant, semblait m'inviter précisément à reconnaître la faveur, et à respecter le privilége que m'accordait l'*original*. La glace transparente qui établit une communication entre les deux pièces

principales, est d'un effet charmant. Je tirai mon agenda, et me mis sur-le-champ à l'œuvre. Je ne pris note que des objets qui, par un motif quelconque, me parurent les plus dignes d'attention.

D'abord un charmant tableau de *l'Amour et Psyché*, par *Carlo Cignani*. Le calme et la douceur de cette composition étaient encore plus sensibles par le contraste qu'offrait le *même sujet*, peint par David, l'année dernière, à Bruxelles, et le plus mal traité que j'aie jamais vu. Il est bien étonnant que le marquis ait sacrifié une si grande surface de ses murs pour y placer un pareil ouvrage. Il est absolument du plus mauvais goût. La figure de l'Amour, qui est assis sur le lit, et qui grimace comme un petit imbécille, ressemble à celle d'un nègre. Elle est noire, ramassée, et tout-à-fait dépourvue d'expression. Psyché est couchée, sans aucune draperie; les os et les muscles de ses jambes sont marqués avec une précision presque anatomique. La teinte générale est aussi trop rougeâtre, même celle des extrémités. Près de cette fade composition, est le sujet d'*une Femme qui fuit*. Le dessin en est beau, la couleur fine et délicate. En face, *Vénus portée dans les airs par un groupe d'Amours*; tableau de Prudhon. Je suis presque persuadé qu'il a cherché à imiter la couleur du Corrége. Je vais plus loin, et je dis qu'il a passablement réussi. On prend plaisir à reposer sa

vue sur un tableau adouci par l'agréable effet du clair-obscur, lorsqu'elle est fatiguée par l'éblouissant coloris qui domine généralement dans l'école française. Ce tableau a certainement du mérite; l'ensemble est d'une belle couleur; mais la figure de Vénus est si pâle, qu'on la croirait morte. L'artiste a-t-il voulu la représenter au moment où on l'arrache de la vue de son Adonis mort (*a*)? Cette situation motiverait alors une couleur si pâle. J'ai vu dernièrement un joli petit tableau du même artiste, sujet de Zéphyre, petit enfant ailé qui se balance sur une branche d'arbre, pour s'élever en l'air. C'est réellement un charmant tableau de cabinet; je crois qu'il appartient aussi au marquis. (1)

Pour la forme, je vous citerai un tableau de Boisfremont, sujet d'enfant, aussi mal peint que mal dessiné; et je passe rapidement au magnifique tableau de *Diane et Endymion* (*b*), peint par Guérin en 1810, et qui a été gravé dernièrement. Ce tableau offre un bel exemple du mérite et des défauts de l'école française actuelle. Le dessin

---

(*a*) Il n'y a dans ce tableau que la rivale de Vénus, Psyché, enlevée par les Amours.

(1) Ce tableau était l'année dernière chez M. Laugier, graveur. Le burin de cet artiste ne lui fera certainement rien perdre de la grâce et de la légèreté de l'original.

(*b*) *Lisez* Céphale et l'Aurore.



d'Endymion est généralement bon; mais c'est évidemment une copie de l'antique, ce qui lui donne nécessairement quelque chose d'affecté. Le berger est placé sur un lit de nuages, et l'horizon est chaudement éclairé par les derniers rayons du soleil couchant : cette pose est très gracieuse et peut-être naturelle. Il paraît dormir profondément; sa tête et son corps brillent des feux de la jeunesse et de la beauté. Je ne veux pas lui trouver le moindre défaut, même dans la pose des extrémités, de peur de troubler son sommeil : mais la déesse éprise de sa beauté, qui vient le contempler de nuit, est de toutes les figures de femme que j'aie jamais vues dans un salon, ou sur toile, l'une des plus maniérées, des plus maigres et des plus insignifiantes. Diane a été transformée en danseuse de l'Opéra. Sa ceinture est pincée, son attitude pleine d'affectation, et l'ombre noire qui règne autour de son cou donnerait à penser qu'elle a déjà fait une expérience avec la *corde* (*a*). Endymion ne pourrait jamais ouvrir les yeux pour regarder une figure qui représente si indignement une déesse amoureuse. Les Amours sont également à blâmer;

(*a*) Amateurs, connaisseurs, examinateurs, auteurs de revues du Salon, parodistes même, vous n'entendez rien à ce genre de critique; prenez M. Dibdin pour modèle; voilà la *bonne école !*

ils sont pauvres de formes et faibles d'exécution. Le fond a un grand mérite; mais je crains que ce tableau ne soit trop verni.

Dans la même pièce se trouve aussi le fameux tableau de *Bélisaire*, qui a été gravé avec tant « d'éclat » par Desnoyers. J'avoue que je préfère la gravure au tableau; car je ne vois pas pourquoi l'artiste a prodigué dans son ouvrage un coloris si éclatant. Salvator Rosa a traité le même sujet avec bien plus de force et d'expression.

Pope, dans son *Épître à Jarvis*, je crois, dit que les artistes « affectionnent surtout de peindre le nu. » Jamais artistes n'ont pris un aussi grand plaisir à ce genre de peinture que les artistes français. La galerie du Luxembourg, d'un bout à l'autre, est presque remplie de tableaux de ce caractère, dont l'aspect même est parfois repoussant. N'y aurait-il pas là non seulement un manque de bienséance, mais aussi un défaut de goût? Je ne voulus donc pas m'arrêter, mon cher ami, devant les diverses études qu'offrent les déesses nues de la collection de M. le marquis de Sommariva, et je portai mon attention sur des objets qui pouvaient manifester de plus nobles sentimens de l'art. Ce qui m'attira d'abord, lorsque j'eus ainsi passé devant plusieurs sujets, fut la *Terpsychore* de Canova. Vous la connaissez par la gravure de Morghen. La figure est, selon moi, la perfection de la

beauté féminine : pourtant cette figure semble être plutôt le produit, le résultat de l'étude et de la combinaison, que la beauté de « cette race mortelle qui marche sur la terre. » La draperie paraît être studieusement négligée; ce qui lui donne l'apparence d'une antique qui aurait été froissée et altérée par les accidens de quelques milliers d'années. Ensuite, je crois que non seulement les plis sont en trop grand nombre, mais que les intervalles ne sont pas marqués avec ce degré de précision et de fini que, selon moi, l'artiste aurait dû leur donner. Néanmoins il y a dans l'ensemble de cette statue un air de simplicité qui enchante, et en même temps une pureté classique admirable. Le marquis a bien raison d'être fier d'en être possesseur.

Mais si je caresse d'une main la joue droite de Canova, il faut que de l'autre je lui donne sur la joue gauche. Sa statue de l'Amour, qu'il a exécutée en 1787, est évidemment la production d'un esprit qui n'a pas encore acquis toute sa force. En d'autres termes, j'appellerai cet Amour un pauvre et faible ouvrage. La *Madeleine*.... Tout à l'heure.... Revenons aux pinceaux. Voici une belle tête de 1536, au-dessous de laquelle est le nom *De Pontormo*. C'est un morceau rare et curieux, et je connais *quelqu'un* qui voudrait bien voir un tel portrait placé au-dessus de sa bibliothéque d'ébène, ornée de dorures. On voit aussi avec autant

d'admiration que de plaisir une superbe tête de vieillard de *Moroni Bergamo;* une autre d'une jeune personne, par *Rembrandt,* 1632. Un concert, par Paul Véronèse, de 1576; un *Giorgione,* de 1506; une blanchisseuse, par *Van Dyck,* de 1626; beau tableau de ce maître, et peu commun dans ce genre. Plus loin, c'est une femme les yeux levés vers le ciel, dans une extase religieuse, par *Carlo Dolce.* La tête est un peu pauvre d'expression, mais l'effet général est assez gracieux. Je n'avais pas encore vu de mains aussi belles de ce maître; ce tableau est de 1666. Vous verrez avec un égal plaisir une petite *Sainte-Famille* du *Titien,* et une belle *Madeleine* du *Guerchin,* de 1620; — *la Charité romaine* (le père et sa fille) du *Guide,* un peu meilleure que le mauvais *Albane* qui est à côté. Mais le tableau de *Vénus avec l'Amour, devant un miroir,* est aussi beau de dessin que de couleur. La déesse tourne le dos au spectateur. *La Charité romaine* de Cignani est un assez beau tableau, daté de 1700. Dans le coin à droite de cette pièce, est un boudoir qui renferme tout ce qu'il y a probablement de plus parfait dans l'ancienne école d'Italie. D'abord on y trouve une très belle tête du *Corrége,* conservée dans une boîte; et une autre, qui est bien plus belle encore, à mon avis, celle du *Christ portant la croix,* par *le Titien,* conservée de même. Elle est beaucoup plus petite que

nature, mais elle brille de tout le talent du maître; le coloris et l'expression en sont surtout admirables. Une belle tête de *Giorgione* n'est pas inférieure aux deux précédentes, et surpasse de beaucoup ce que j'ai vu du même maître dans la pièce voisine, où se trouve un tableau de ***Jupiter et Léda,*** ATTRIBUÉ à *Léonard de Vinci*, que j'avais oublié de citer. Il devrait être.... ailleurs.

Nous approchons de la célèbre *Madeleine*. Positivement en face du boudoir que nous quittons, on remarque une ouverture ou porte, en partie couverte d'une draperie de soie gris-brun. Il y avait dans cette disposition quelque chose de mystérieux, que je ne pénétrais pas même en approchant. Je n'imaginais pas ce que ce pouvait être; car, comme je vous l'ai dit, j'étais seul dans l'appartement : je levai très doucement le rideau; j'entrai, et je regardai. La *Madeleine* était devant moi, ou pour mieux dire, elle était agenouillée, abattue par les angoisses et les remords de son âme, la tête penchée vers la terre, contemplant un crâne et une croix soutenus par ses genoux. Sa longue chevelure flotte en désordre sur son dos et sur ses épaules; ses joues sont creuses, ses yeux usés de pleurs; l'attitude est celle de l'humilité et de la soumission. On ne peut la regarder sans éprouver un sentiment de pitié et de compassion. Telle est la *Madeleine* de Canova.

Je restai pendant cinq minutes saisi de surprise et d'admiration. Les fenêtres sont cachées par des rideaux blancs, et tout l'intérieur est tendu de la même étoffe de soie gris-brun, dont j'ai déjà parlé. On voit le dos de la statue répété dans une glace placée derrière, pendant que l'on contemple sa figure. C'est un moyen fort ingénieux; mais qui a peut-être trop d'artifice. L'effet général de cette pièce, toute couverte d'une tenture de soie, quoiqu'un peu recherchée, n'en est pas moins fort agréable. Devant un semblable objet, dans un pareil lieu, les minutes s'écoulent rapidement. Je crois avoir passé trois quarts d'heure à examiner cette figure sous tous les points de vue possibles. Les premiers sentimens de l'admiration étant passés, je vais vous faire part du résultat de mon examen, et si je me trompe dans ma conclusion, je m'estimerai très heureux qu'on la rectifie. Cette statue extraordinaire me paraît offrir seulement une ou deux petites erreurs du jugement de l'artiste. L'attitude de la Madeleine exprime peut-être trop l'état d'abjection de la *mendicité*, et on est surpris de voir une créature aussi pauvre et aussi humiliée arrêter ses regards sur une croix d'*or*. C'est de plus un anachronisme; car il est fort douteux que l'art de la dorure fût connu de son temps, et on ne peut supposer qu'elle contemple une croix en or.

De plus, c'est un ornement déplacé au milieu d'une si grande misère; mais Canova aime la dorure. Pourtant ce qui convient à *Hébé*, n'est pas applicable à la *Madeleine*. Cette créature pénitente, dont l'expression est si touchante, médite profondément. Elle a renoncé au monde.... pour suivre la croix! Mais certainement cette idée eût été exprimée avec bien plus de force, si la croix n'eût pas été *visible*. Cet objet était-il nécessaire pour faire connaître le sujet; ou bien l'artiste l'a-t-il jugé indispensable pour *balancer* (comme on dit) la figure? Je n'aime pas non plus la tête de mort; c'est un lieu commun; mais si la croix et la tête devaient absolument se trouver là, j'aurais voulu que la croix fût simplement en pierre, comme est la tête de mort.

Ma seconde observation critique porte sur un point plus important. Il me semble que la *figure* et le *corps* n'appartiennent pas à la *même* personne. L'une est rétrécie, défaite, et annonce une extrême faiblesse de constitution; l'autre a de l'embonpoint, des formes, et ne peut être que celui d'un sujet qui jouit d'une pleine santé. Un pareil assemblage peut-il être conséquent? De quelque côté que l'on considère cette figure, mais surtout de profil, on est frappé de la beauté de ses formes; mais cette beauté est due à la justesse de

ses belles proportions. Si vous la regardez en face, vous êtes peiné de voir une physionomie altérée par tant de maigreur Est-ce dans la nature? Et la faiblesse du corps n'est-elle pas la compagne ordinaire des peines morales? Les anciens artistes, et même les peintres de miniatures de livres, représentaient ordinairement la Madeleine, grasse presque jusqu'à l'embonpoint, d'une constitution forte et vigoureuse, qui se manifestait sur sa physionomie pleine, vermeille et resplendissante de santé. Les anciens artistes donnaient quelquefois à la Madeleine des positions forcées, et souvent invraisemblables; ils allaient jusqu'à l'enfoncer dans le sein de la terre, où elle pratiquait encore sa dévotion. En donnant à sa Madeleine l'attitude de l'humilité, l'accablement de la misère, Canova lui a imprimé, sans contredit, une grande force d'expression; mais il n'a pas perdu de vue en même temps la beauté des formes. J'aurais désiré seulement qu'elle parût être en aussi bon état que l'indique le *torse*. Un observateur minutieux pourrait dire que la figure n'est pas parfaitement *balancée*, et qu'elle tomberait à la renverse, si elle restait seulement un quart d'heure dans cette attitude; mais ce serait pousser trop loin la critique. Cette statue a été exécutée en 1796, et si le sculpteur devait maintenant en faire une nouvelle, il mettrait encore plus de soin à la cheve-

lure (*a*). Au total cependant, c'est une superbe production de l'art moderne.

Après avoir ainsi examiné ce qui m'avait paru le plus digne d'attention, je descendis l'escalier par lequel j'étais monté, toujours seul, et sans voir une âme. Mais à la porte d'entrée je trouvai l'estimable portier dont j'ai déjà parlé, et je le récompensai pour avoir facilité mon admission dans la galerie (ce qui n'était pas du tout nécessaire, dit-il). Me trouvant alors en plein air, au milieu du bruit et du mouvement, j'éprouvai une sensation extraordinaire. Je désirais beaucoup voir la collection de M. *Durand*, qui demeure près de l'*hôtel Soubise;* mais je crains bien que le court séjour que je dois faire encore dans cette séduisante métropole, ne m'en laisse pas le temps. Aussi-bien je crois que je vous ai suffisamment entretenu d'objets d'art, dans une seule lettre; et que vous ne serez pas fâché de respirer un peu avant que je reprenne le même sujet. Il est presque décidé que nous quittons Paris sous huit à dix jours; et alors nous irons chercher les vertes campagnes, les moissons jaunissantes, les ondes courantes, les fruits mûrs, et tout ce que nous promet la pleine saison de l'été. Depuis l'orage dont je vous ai parlé

(*a*) Cette statue a été reproduite plusieurs fois par le même artiste.

dans ma dernière lettre, le temps est devenu plus frais; mais c'est à peine sensible. Je ne vous adresserez plus qu'une lettre datée de la capitale. Tout à vous.

LETTRE XXXIII.

NOTICE SUR LES MONUMENS FRANÇAIS INÉDITS DE M. WILLEMIN. — MÉLANGES D'ANTIQUITÉS. — ÉTAT ACTUEL DES BEAUX-ARTS. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LE CARACTÈRE NATIONAL.

8 juillet 1818.

Je me réjouis de pouvoir encore une fois, mais bien certainement pour la dernière, vous entretenir de quelques objets que, d'après vos réponses à mes précédentes lettres de Paris, vous supposez que j'ai perdus de vue. Ces sujets sont relatifs surtout aux antiquités diverses. Soyez assuré que je n'ai jamais eu un seul moment d'indifférence pour cette matière : mais dans le vaste champ bibliographique que déployaient de toutes parts à mes yeux les bibliothéques publiques de la capitale, il m'était impossible de ne pas profiter tout d'abord des renseignemens curieux et utiles qui m'étaient offerts.

Je vous dirai donc que j'avais souvent entendu parler du modeste et laborieux auteur des *Monumens français inédits*, et que j'avais résolu de lui faire une visite. Je le trouvai *rue Babille*, près de la Halle aux Blés, au troisième étage.

Plusieurs jeunes personnes étaient dans l'antichambre occupées à colorier les planches des *Monumens français*, qui, pour la plupart, sont exécutées au trait et à l'*aqua-tinta*. Chaque livraison, du prix de douze francs, contient six planches. L'ouvrage est de format in-folio, et il en a déjà paru vingt-huit livraisons (*a*). Le défaut de ce recueil est d'embrasser *trop* d'objets différens. Il y a, pour la même époque, trop d'échantillons du même genre, et le choix paraît en avoir été fait avec trop de précipitation. On y trouve un peu de tout : meubles, habillemens, maisons, châteaux, églises, vitraux en couleur, peinture, sculpture. Les manuscrits avec miniatures y sont aussi souvent mis à contribution que l'intérieur ou l'extérieur des bâtimens de quelque genre que ce soit. Je n'allais presque pas de fois à la Bibliothéque Royale, sans y trouver M. Willemin, avec son crayon et du papier à calquer, devant quelque ancien manuscrit à miniatures. Sous le rapport de l'art, l'ouvrage dont il est question est faible en général ; mais comme le prix en est modéré, l'acheteur ne peut raisonnablement se plaindre. Les sujets reproduisent assez fidèlement les originaux ; et la quantité, ainsi que la variété des ornemens,

(*a*) Maintenant trente-neuf ; l'ouvrage doit former 3 volumes ou quarante et une livraisons.

fera toujours admettre l'ouvrage de M. Willemin dans les belles bibliothéques. Je vous le recommande fortement; et j'ajoute que l'auteur ne fait pas étalage d'érudition ni de dissertations archéologiques.

M. Willemin cependant est un des plus enthousiastes, mais aussi des plus modestes de tous les antiquaires. Il a vu des temps plus heureux. Son intérieur et ses manières annoncent un homme qui a eu autrefois une existence plus brillante. Un portrait de sa femme, qui n'est plus, est placé au-dessus de la cheminée. Le fond du tableau indiquait un appartement assez joliment meublé. « Oui, monsieur (me dit M. Willemin, qui s'aperçut que j'en faisais la remarque), *tel* était autrefois mon appartement, et son *principal ornement.* » Je jugeai qu'il voulait parler de sa femme. « Hélas! ajouta-t-il, en d'autres temps j'avais six cabinets superbes, remplis de curiosités; et maintenant je n'en ai pas même un seul! Voilà la vie. » Il me dit que son ouvrage ne lui rapportait presque rien, et que, hors de France, c'était à Londres qu'il en avait placé davantage. Il n'y avait d'autre ornement sur sa cheminée qu'une caraffe écornée, remplie d'eau, avec un lis tout en fleur. « N'auriez-vous pas quelque curiosité dont vous voulussiez vous défaire? — Aucune, » me répondit-il; mais il possédait des *dessins* de ces sortes d'objets.

« Ayez la complaisance de me montrer quelques uns de ces dessins. » Il me fit voir l'étui et le *couteau de poche* de *Diane de Poitiers*, dessiné par Langlois sur l'original. « Où est l'original? lui demandai-je aussitôt. — Ah! monsieur, ce n'est pas la première fois qu'on me fait cette question. Un gentilhomme de votre pays n'ayant pu se le procurer, en avait presque perdu l'esprit; et dans un temps on aurait pu l'avoir pour *vingt louis.* » J'avoue que je fus très heureux d'obtenir le dessin de Langlois pour quarante francs. C'est un dessin charmant, d'un fini précieux, et qui paraît être d'une grande fidélité. Certainement l'artiste Langlois mérite un autre sort : il est à la fois « l'orgueil et la honte de la France. » Ce qu'il a fait pour Rouen devrait lui donner le libre accès de la table de tous les restaurateurs de Normandie, et il devrait être servi en vaisselle plate. Ses petits groupes sont admirables; mais les figures en sont peut-être un peu trop grandes.

M. Willemin me fit voir encore d'autres dessins destinés à son grand ouvrage, en m'indiquant précisément ceux qu'il se proposait ou qu'il n'avait pas l'intention de publier. Plusieurs de ses propres dessins à la plume sont exécutés de main de maître, quoique moins brillans, et d'un style moins pur que ceux de Lenoir. M. Willemin est certainement un artiste qui fera toujours honneur à son

pays. J'achetai plusieurs de ses dessins : l'un d'eux représente les statues qui décorent l'extérieur du grand portail de la *cathédrale de Chartres*. Ces figures paraissent être du treizième siècle. Ce dessin est un peu faible, et, comme on dit en terme de l'art, un peu *laineux*. Il n'a pas cette touche hardie et sévère qui indique une pierre altérée. L'autre dessin représente une riche pièce de fayence, ou plat de terre peinte et vernissée, qui date à peu près de la moitié du seizième siècle. J'en ai vu un modèle très curieux chez Denon. Mais rien n'est plus beau en ce genre et plus singulier que celui-ci, qu'on croit être l'ouvrage de Bernard Palissy. Paris possède quantité de trésors de cette espèce.

Voilà des détails qui m'absoudront, je pense, du reproche de négligence à l'égard des antiquités diverses. Je vous ai souvent dit que François Ier et Henri IV étaient les grands sujets d'admiration des antiquaires français. — On conserve dans le Cabinet ou Musée des Antiques de la Bibliothéque Royale, le casque en bronze et le bouclier que portait François Ier les jours de bataille. Son buste en marbre est au Louvre. La figure annonce la naïveté, la vivacité, l'esprit, le courage et le caractère entreprenant de l'original. On voit chez les marchands de bustes en plâtre à Paris, des têtes de ce modèle, avec et sans casque ; je les

préfère avec le casque, et dernièrement j'en ai fait l'acquisition.

Mais ce n'est pas la seule folie que j'aie faite en ce genre. Le dessin du couteau de *Diane de Poitiers* me donna le plus vif désir de posséder le buste de cette dame d'après l'original qui est au Louvre, et qui a été donné par la duchesse d'Orléans actuelle. Paris est peut-être de toutes les villes celle qui possède une plus grande quantité de restes de l'art aussi riches que précieux. Ses églises, ses palais, ses édifices publics, tantôt magnifiques, tantôt bizarres, offrent à la fois des objets à l'admiration, et des matériaux aux collections des amateurs; mais le goût des Français n'est pas porté à ces sortes de recherches. Les *antiquités de Paris*, depuis le commencement du seizième siècle, auraient pu fournir la matière d'un grand travail critique, qui n'aurait été surpassé que par l'immortel ouvrage de Piranesi. Mais, à l'exception de Montfaucon (qui, j'en conviens, fait une exception imposante), et récemment Millin et Lenoir, la France peut à peine citer un antiquaire qu'elle ait produit. Nous nous glorifions avec raison dans notre pays d'être riches en ce genre : les noms de Leland, de Cambden, de Cotton, de Dugdale, de Gibson, de Tanner, de Gough, de Lyson, nous placent au niveau des antiquaires de l'Italie. Dernièrement M. Willemin m'engageait à passer par Beauvais lorsque je retournerais en Angleterre,

pour faire une visite à madame la comtesse de G***, qui habite un château à trois lieues de cette ville. Elle possède une collection de sculptures en bois, de bas-reliefs, de portiques, d'escaliers, etc., qui proviennent d'une abbaye voisine. Entre autres morceaux de sculpture, se trouve la *Tentation de saint Antoine.* Il y avait quelque motif de croire que la comtesse se laisserait plus facilement tenter que le saint; en d'autres termes, que l'on pourrait se procurer ces différens objets au moyen « de l'argent » plutôt que « de l'amour. »

Le goût naturel des Français pour tout ce qui est enjoué et brillant, de préférence à ce qui est grave et instructif, les empêche de donner aucun encouragement à l'étude des *antiquités nationales.* Quand donc les nations voudront-elles comprendre que ces études sont un des moyens les plus puissans pour nourrir le plus pur *patriotisme?* En honorant le passé, nous anticipons sur l'avenir. Montrer notre amour pour ce que nos pères ont fait dans les arts, les armes ou les sciences, c'est fonder notre mémoire dans les âges suivans, et nous assurer leur respect. Je crains bien qu'après Millin, l'étude de l'archéologie ne soit plongée dans un profond sommeil, si même elle ne périt à jamais chez les Parisiens. Visconti a sans doute laissé un grand nom après lui; mais Visconti était Italien. Oui, mon ami, les peintres d'histoire et de portraits,

voilà les seuls artistes qui, depuis quelque temps, captivent exclusivement l'admiration. Les Lyson, les Blore, les Mackensie ne trouveraient d'encouragement ni à Paris, ni dans aucune autre grande ville de France. Je dois pourtant faire une honorable exception en faveur des encouragemens donnés au beau talent de madame Jacquotot; et, à cette occasion, je ne puis, en toute justice, me dispenser de payer un tribut sincère de respect à Louis XVIII, qui a réellement contribué à développer le talent de cette dame. Je fus la voir dernièrement, muni d'une lettre de recommandation de M. Langlès, qui est son ami. Comme elle m'avait reçu avec beaucoup de politesse, je la priai de me faire voir seulement, sans lui causer le moindre embarras, quelques unes de ses productions, pour mieux apprécier son mérite. Madame Jacquotot m'en fit voir un grand nombre. Sa conversation était aussi agréable que polie. Ses copies de Léonard de Vinci et du Guide, au crayon noir, sont magnifiques dans leur genre; mais je fus enchanté de *ses portraits des plus célèbres personnages* de France, peints sur porcelaine, et exécutés par l'ordre et aux frais de Sa Majesté. L'idée en est aussi parfaite que l'exécution. Mais avant de réussir dans de pareils ouvrages, il faut faire de grandes dépenses et beaucoup d'essais. On m'a assuré que l'artiste avait dépensé au moins 600 liv.

sterling, en divers procédés pour essayer et fixer les couleurs. Mais elle paraît maintenant avancer librement, et doit recueillir les fruits d'une abondante moisson ; car elle reçoit cent louis d'or pour chaque portrait carré ou ovale (et ils ont à peine trois pouces de haut). C'est une récompense vraiment royale; et pourtant je crois qu'il n'y a rien de trop. Parmi les anciens portraits, plusieurs sont copiés d'après des miniatures de manuscrits. Je reconnus aussitôt celui d'Anne de Bretagne, que j'affectionne tant (la tête et les épaules seulement). L'exécution en est brillante, le caractère bien exprimé; mais après cela M. Lewis peut encore dire : Et moi aussi je suis peintre. Lorsque je vis tous ces bijoux, au nombre de douze ou quinze peut-être, je m'imaginai que je causais avec les originaux eux-mêmes. Le portrait en pied de Henri IV, de même grandeur que l'original qui est au Louvre, est peut-être le chef-d'œuvre de madame Jacquotot : c'est une perfection. Pour le règne de Louis XIV, elle a nécessairement recours aux originaux peints par Petitot, qui existent au Louvre, au nombre de quatre ou cinq douzaines. Madame Jacquotot suit de bien près les traces de son prédécesseur; mais son portrait d'*Anne d'Autriche* réunit toutes les beautés de l'original. Je passai une heure agréable et fort instructive avec cette aimable dame, et je souhaite

sincèrement que tous ceux qui ont le même genre de talent, trouvent un aussi noble soutien et une aussi généreuse récompense. Ne perdez pas de vue que, suivant moi, cette partie de l'art est entièrement liée aux ANTIQUITÉS NATIONALES.

Pour *une* personne qui dirigerait sa course vers la demeure de madame Jacquotot, rue Jacob, cinquante autres se porteraient avec enthousiasme pour voir un portrait en pied de Gérard, ou un groupe de David; ce sont les héros du portrait et de l'histoire. Personne n'oserait entrer en lice avec eux, si ce n'est Girodet, qui quelquefois tente de se mesurer avec David. Le croiriez-vous? dînant dernièrement avec de jeunes Parisiens, vifs et enjoués, je fus forcé de défendre RAPHAËL contre David! Ils le mettaient au-dessus de l'artiste italien pour la connaissance du dessin! *Proh pudor!* Cela rappelle ce trait remarquable d'impertinente vanité de Jervas qui, recevant des complimens de Pope sur l'un de ses portraits, s'écria avec une sorte de pitié : *Pauvre petit garçon!* Tous ces préjugés nationaux sont assurément aussi insensés qu'insoutenables. Je voudrais parler de Gérard avec distinction; mais quand un artiste reçoit quinze et vingt mille francs pour un portrait en pied, il se place tellement haut qu'il peut être examiné par tout le monde; et en raison même de cette élévation, il s'expose à une critique plus

sévère. Cependant, avec tout le respect que je désire témoigner à Gérard, je ne puis, en conscience, le ranger que dans la seconde classe de nos peintres de portrait (*a*). Ses contours ont souvent de la sécheresse; son dessin est trop étudié; son coloris est presque toujours sévère et métallique, et rarement on trouve dans ses figures une seule expression de l'âme ou de l'esprit. J'ai vu dernièrement chez Laugier, son portrait de madame de Staël, peint de *mémoire*. Certainement quand il l'exécuta, il avait *oublié* jusqu'à la *couleur*. Forster (jeune artiste, habile, gracieux et plein du sentiment de son art) est sur le point de terminer la gravure du portrait du duc de Wellington, par le même peintre. Tout ce qui a dépendu de *lui seul*, est exécuté d'une manière charmante; mais la figure de ce grand modèle, loin de donner l'idée du PREMIER CAPITAINE DE SON SIÈCLE (*b*), est une composition misérable, mal ajustée, et tout-à-fait insignifiante. Ses yeux qui devraient annoncer (comme

---

(*a*) Sir Lawrence, qui a peint le portrait du feu duc de Richelieu que l'on a vu à la dernière exposition, est assurément de la première classe des peintres de portraits en Angleterre; mais, d'après le jugement de M. Dibdin, beaucoup d'artistes préféreraient sans doute faire partie de la classe de notre Gérard.

(*b*) Traduit de l'anglais.

ils l'ont fait) qu'ils devinent et déjouent les mouvemens de l'adversaire, comme par enchantement, sont inanimés, et sans aucune expression! L'attitude est également sans naturel, sans grâce. Un autre défaut des portraits de Gérard, à mes yeux, vient de la trop grande quantité de couleurs éclatantes qu'il emploie, et du vernis trop brillant dont il les recouvre.

Les connaisseurs français jurent par *le serment des Horaces* de David. Je vis chez F. Didot une copie réduite du grand tableau du Luxembourg par l'auteur lui-même. Ce fut en discutant sur le mérite et les défauts de cette fameuse composition, que je me hasardai à dire que Raphael eût mieux dessiné les mains. Un cri d'opposition suivit à l'instant ma remarque. J'avais peine à garder mon sérieux ; mais comme mes adversaires ne badinaient pas, je résolus de soutenir gravement la discussion. Je ne crois pourtant pas devoir vous fatiguer de ses détails, seulement je suis persuadé que jamais je ne parlai français autant et aussi long-temps sans interruption. Mes adversaires cependant admettaient, avec quelque répugnance, que la *position* des Horaces était un peu affectée. Je leur citai alors le tableau de *Psyché et de Cupidon,* du même maître, qui se trouve dans la collection du marquis de Sommariva, dont je vous ai assez longuement entretenu dans ma dernière

lettre ; mais le combat sur ce point fut moins opiniâtre ; ils avouaient que David n'a point gagné avec l'âge.

Mais si la France n'a point à vanter aujourd'hui des Mignard, des Rigaud, des Poussin, elle peut s'enorgueillir avec raison de sa génération actuelle de graveurs. Parmi eux, Desnoyers occupe évidemment le premier rang. Il est maintenant en Italie, et probablement je ne le verrai pas ; car je me suis présenté deux fois inutilement chez lui. J'avoue franchement que toutes ses productions m'enchantent surtout les sujets saints, d'après Raphaël, qu'il considère être probablement comme un peu meilleur dessinateur que David. Il embellit presque tout par sa touche : *Nihil tangit quod*, etc. Son portrait en pied de Bonaparte, peut passer à ses yeux pour son chef-d'œuvre ; mais sa *Vierge au linge, sa belle Jardinière*, et l'autre plus belle encore dite *au Donataire*, me paraissent bien supérieures. Le portrait a trop de détails ; c'est un composé de petits accessoires, d'ornemens entassés sur un fond de cabinet ; c'est un travail presque entièrement mécanique ; et le bouclier (*a*) de l'ex-empereur est chargé d'une infinité de petits travaux à la manière de Grignon. Je suis assez hérétique pour préférer le fameux portrait en

(*a*) Ce bouclier ne peut être que le dos du fauteuil.

pied de l'infortuné Louis XVI, par Berwick. Que le trait en est doux ! comme l'expression en est gracieuse ! Mais dans les sujets historiques, Desnoyers développe autant de vigueur que de douceur et de délicatesse, quoiqu'il ne me paraisse pas avoir été heureux dans le choix de son dernier sujet d'*Éliézer et Rebecca,* d'après Le Poussin. Ses femmes ont une grande élégance ; jamais son burin n'a plus d'abandon et de douceur que dans les figures de femmes, et pourtant il n'a rien du style fini de notre célèbre Strange. Son *François Ier et Marguerite de Valois,* me paraît une de ses productions les plus achevées, les plus heureuses et les plus intéressantes ; c'est un charmant tableau qui devrait orner une grande partie des salons du royaume. Son portrait du prince de *Talleyrand* est brillant, mais il est beaucoup trop noir en plusieurs endroits. Il ne peut soutenir la comparaison avec le glorieux portrait de notre *Jean Hunter,* par *Sharpe,* d'après sir J. Reynolds. Desnoyers ne grave que pour lui, c'est-à-dire qu'il est seul propriétaire de ses ouvrages, dont il retire, à ce que l'on assure, 25,000 francs par an. Il mérite bien tout ce qu'il a gagné en fortune et en réputation.

Massard est de la même école que Desnoyers. Ses contours, sa taille sont d'un burin plus sévère ; mais ses sujets sont bien entendus ; il les traite

avec habileté, et ils ont de l'effet. Audoin a exécuté depuis peu un portrait en pied de Louis xviii, évidemment imité, quant à la composition, de celui de Louis xvi. Il y a dans ce portrait des détails d'une exécution excellente; mais il y a de la dureté dans la figure. Lignon est le prince des graveurs de portraits; la tête de mademoiselle Mars, dont la figure, après tout, n'annonce pas la première actrice comique de l'Europe, est un chef-d'œuvre de l'art graphique. Le travail en est d'un fini et d'un brillant parfait. La dentelle qui couvre l'épaule le disputerait à ce que Drevet et Masson ont fait de plus précieux en ce genre. Les yeux et les diamans de mademoiselle Mars rivalisent d'éclat; mais la figure n'a point de caractère, et le nez est sans noblesse comme sans beauté; ce qui n'est cependant pas la faute de Gérard ni de Lignon. Cet ouvrage est, du reste, extrêmement remarquable. Je dois dire pourtant que je ne connais aucune tête de Lignon qui puisse soutenir la comparaison avec telle autre d'Édelinck que je pourrais citer. Ah, mon ami! quelle jouissance on éprouve seulement en pensant à quelques uns des portraits des *Hommes illustres de la France par Perrault!* Ajoutez encore Houbraken; mais souvenez-vous que je suis en France. Si j'avais à dire quel est le chef-d'œuvre de Lignon, je citerais le frontispice de la magnifique édition *de la Lusiade de Camoens*, où se

trouve le portrait de l'auteur, entouré d'une bordure d'arabesques composés et exécutés de la manière la plus brillante. C'est surtout dans le magnifique ouvrage intitulé *le Musée Français* que vous trouverez les plus belles productions de tous les artistes dont je viens de parler; mais je n'entrerai pas, pour le moment, dans de plus longs détails à ce sujet.

Je ne veux pourtant pas oublier Forster et Laugier, que j'ai vus tous deux plusieurs fois. Mais en même temps, si je passe sous silence les noms des *autres* graveurs, je désire que vous n'en inferiez pas qu'ils ne sont pas dignes d'être remarqués. J'en pourrais citer plusieurs au contraire qui l'emportent sur les deux derniers que je viens de nommer. Les figures académiques de Forster, qui ont remporté le prix, annoncent beaucoup de talent, et sont parfaitement traitées sous le rapport du dessin et du fini de la gravure. Dans son estampe de la *Maîtresse du Titien*, la figure et le buste ont une vigueur et une richesse d'exécution qui pourraient soutenir l'examen à côté des meilleures productions du burin de Desnoyers. La lumière qui est réflétée dans un miroir, est ménagée avec un art admirable; mais la figure du Titien, et surtout les bras et les mains de sa maîtresse sont communs, noirs et mal ajustés. Son *Wellington* est un bel ouvrage; mais comme gravure seule-

ment. M. Bénard, boulevard des Italiens, et marchand d'estampes du Cabinet du Roi, plaisantait l'autre jour avec moi au sujet du *Wellington* rival, peint par Lawrence, et gravé par Bromley, qui, à son avis, est fort inférieur au précédent; mais il arrive souvent que l'on ne rit que d'un côté. Il est vrai que Forster a exécuté tout ce qui a dépendu de lui avec autant de vérité que de talent. Le grand défaut du tableau, est d'avoir à peine un faux air de ressemblance avec l'original.

M. Laugier n'a pas encore atteint toute la maturité du talent; mais ce qu'il a produit jusqu'à présent est remarquable par le sentiment et la force. *Daphnis et Chloé, Héro et Léandre,* sont ses premiers ouvrages; mais ils promettent beaucoup, et offrent de grandes beautés. Leur principal mérite consiste dans le sentiment et la couleur. Les ombres de la dernière estampe sont trop noires. La première est plus transparente, plus douce, plus harmonieuse. Quelques parties du premier plan offrent la richesse de travail de Woollett. On m'a dit que cette gravure était rare, et qu'il n'en a été tiré que 250 épreuves, aux frais de la Société des Amis des Arts. Laugier a récemment exécuté une gravure d'un travail précieux : c'est le sujet de Léandre, qui, près de toucher au rivage, est sur le point d'être englouti par les flots, pendant que sa maîtresse attend avec anxiété son

arrivée, auprès d'un fanal. La figure est pleine d'affectation, et la position est outrée, si même elle n'est pas hors de nature. Les vagues semblent suspendues au-dessus de lui, afin de donner à ses membres le développement le plus avantageux. Les sommités des vagues, recourbées avec grâce, le couvrent comme un dais. La gravure est travaillée jusqu'à l'excès, ce qui lui donne de la dureté, et un effet métallique. Cette estampe ne sera jamais beaucoup recherchée parmi nous, et je crains qu'elle trouve fort peu d'amateurs dans le riche magasin du digne Colnaghi. Le sujet d'ailleurs est douloureux et presque repoussant.

Le portrait du *vicomte de Châteaubriand* fournit encore la preuve que Laugier a grand tort de faire ses ombres noires, plutôt que transparentes. Cheveux noirs, cravatte noire, collet noir à l'habit, la partie inférieure du fond aussi obscure que la nuit, ce ne sont pas là d'heureux accessoires. C'est aussi en partie la faute de Gérard, qui a peint le tableau : mais la plus grande faute de Gérard (*a*), c'est d'avoir donné à la figure d'un homme doué d'une brillante imagination, d'une éloquence passionnée, et d'une grande élévation de senti-

(*a*) Voici une nouvelle attaque bien directe contre M. Gérard; et il se trouve que le portrait en question est peint par Girodet.





mens aristocratiques, la physionomie effrontée d'un adroit aventurier; tout au moins y a-t-il quelque chose de fort commun dans l'air de ce portrait. Le digne graveur Laugier demeure actuellement avec sa femme, petite dame aimable et gracieuse, à un quatrième étage, rue de Paradis. Je lui dis, et je crois ma prédiction certaine, qu'à mon second voyage à Paris, je le trouverais descendu de deux étages, dans la même proportion qu'il s'éleverait en fortune et en réputation.

Les Français n'estiment pas beaucoup, et n'encouragent guère la gravure *au pointillé.* Roger est leur premier artiste en ce genre. Il est habile, sans contredit, mais ses ombres sont trop noires, et les parties claires de ses sujets sont ternes. Ce qu'il fait « en petit » est meilleur que ce qu'il fait en grand. Les Parisiens ne possèdent aucun artiste un peu remarquable en *mezzo tinto* (à la manière noire) (*a*). Ils ont autant d'indifférence peut-être que nous avons de prédilection pour cette sorte de gravure. Il faut convenir que l'*école française de gravure*, généralement parlant, et les graveurs au burin surtout, offrent une grande variété de talens,

(*a*) A l'exception pourtant de MM. Jazet et Dubucourt, qui, dans ce genre de gravure ingrat et difficile, excellent à reproduire l'effet et l'expression des tableaux qu'ils copient.

et qu'ils joignent au mérite de l'exécution la connaissance parfaite du dessin; mais que souvent aussi l'effet de leurs gravures est dur, trop brillant et métallique. Les draperies ont quelquefois la sécheresse des armures, et les accessoires, comme meubles, ornemens et autres objets, sont fréquemment aussi trop finis, trop étudiés. Les chairs ont parfois assez de ressemblance avec le marbre. Mais si les artistes que j'ai cités ne sont pas tout-à-fait exempts de ces défauts, ils les rachètent au moins par de grandes qualités.

Au milieu de toutes ces grandes renommées de l'art graphique actuel à Paris, il me fut bien agréable d'entendre M. Bénard porter aux nues *Wilkie* et *Raimbach*. « Ah ! votre Wilkie, voilà un génie distingué ! (*a*) — Vous n'aurez point de démenti. » Mais Burnet a aussi son prix ; et son *Blind Fiddler* (le Ménétrier aveugle) a rendu européenne la réputation de son burin. On a récemment copié les gravures de notre ami Wilkie, réduites à l'aqua-tinta et assez bonnes, pour trois francs pièce. Je dis à Bénard que le duc de Wellington avait dernièrement commandé un tableau à Wilkie. « Quel sujet ? » me demanda-t-il vivement. « Des soldats qui se régalent à la nouvelle de la victoire de Waterloo, » lui répondis-je

(*a*) Cette phrase est en français dans le texte anglais.

dans toute la simplicité de mon cœur. M. Bénard parut un instant interdit; mais, se remettant bientôt, il reprit avec toute vérité, ce me semble : *Comment! tout est donc Waterloo chez vous?* (1) L'observation était naturelle, et je ne dus pas la

(1) Parmi les estampes peu coûteuses de la bataille de Waterloo, à l'aqua-tinta, qui ont été faites en France, il en est *une*, assez ingénieuse, et qui indirectement peut prêter à une allusion très flatteuse aux talens du grand capitaine qui a remporté cette victoire incomparable. En voici la composition. A droite, on aperçoit un soldat blessé, de la Garde impériale; son bras gauche est en écharpe. Il tient de la main droite une baïonnette dirigée vers l'inscription suivante, gravée sur un roc : *Vingt-cinq ans de conquêtes; la France seule contre l'Europe entière.* A droite de cette figure on lit sur une pierre : *La Garde meurt, et ne se rend pas.* De l'autre côté est Wellington (d'une figure trop jeune et trop gracieuse, tel qu'il pouvait être à trente ans), dont l'épée nue indique cette inscription : *Waterloo,* 1815. *Invasion par cinq puissances alliées.* Cette figure est tout-à-fait mal dessinée. Dans le fond on lit ces mots attachés à une croix surmontée d'une guirlande : *Immortalité*, d'un côté; de l'autre, *Au courage malheureux.* Maintenant ne saisissez-vous pas ce qu'il y a d'extrêmement flatteur pour le génie et le talent du duc dans cette production? Peut-elle signifier en effet autre chose, sinon que l'*éclat de vingt-cinq années de victoires non interrompues a été effacé par la seule bataille décisive de Waterloo!* (*) Cette estampe a quinze pouces sur onze.

(*) Telle est l'interprétation de M. Dibdin; mais assurément l'artiste français donne un autre sens à sa composition.

trouver mauvaise. M. Bénard est un marchand obligeant et instruit, et avec qui les relations d'affaires sont agréables. Il convenait franchement que nous avions de grands artistes en peintres et en graveurs; et comme le *Jean Hunter* et les *Docteurs de l'Église,* de Sharpe se trouvaient précisément suspendus devant nos yeux, il observa « que jamais les artistes de son pays n'avaient rien fait de mieux. » Je lui dis (en conversant sur les mérites respectifs des écoles de gravure anglaise et française) que la *gravure du paysage* ne me paraissait pas exceller en France; qu'en fait d'*antiquités,* on ne trouverait rien de supérieur aux publications de M. Britton; et en topographie, aux deux beaux ouvrages du *Hertfordshire,* de M. Clutterbuck, et du *Durham,* de M. Surtees. (1)

Les grands magasins d'estampes se trouvent sur les boulevards, et principalement sur celui des Italiens. L'étranger ne peut se faire une idée de la variété et de l'éclat de ces boutiques et de ces étalages de gravures, dans ce quartier. Il faut les voir

(1) Desnoyers se trouvant ici l'année dernière, manifesta son admiration pour nos gravures de monumens antiques, et particulièrement des églises gothiques. Il s'extasia surtout sur *Lincoln Cathédral* de M. Wild : « Quand vos belles gravures en ce genre parviennent à Paris, dit Desnoyers, nous nous réunissons en petit comité pour les examiner. » Je tiens ce fait du graveur.

le matin, vers neuf heures, lorsque les rayons du soleil étincellent à travers le feuillage des arbres, et que les individus qui commencent une nouvelle journée du pèlerinage de la vie se mettent en mouvement. A ce moment-là, l'air est plus vif, plus agréable, et la fraîcheur que répand l'arrosement de la chaussée, et le parfum qui s'exhale des bouquets de mignonette, des rosiers et des lilas, si bien arrangés, sont aussi délicieux que l'aspect en est charmant et caractéristique. Mais revenons aux estampes. On les voit suspendues en plein air, avec ou sans cadres, prolongées à une grande distance; les intervalles garnis de piles de volumes reliés en veau, ou d'une suite innombrable d'in-folio, tels que *Moréri*, *Bayle*, le *Dictionnaire de Trévoux*, *Chaufepié*, et l'interminable *Encyclopédie*, tous fort séduisans dans leur genre et par leur prix, mais inachetables à cause des droits énormes qui résulteraient de leur *poids*.

Mais, je le répète, il s'agit ici d'estampes. En général, leur exécution est assez satisfaisante, leurs prix raisonnables, et leur variété infinie. Toutefois l'étalage continuel de sujets nus est parfois réellement dégoûtant. Il y a lieu de s'étonner (et je crois en avoir déjà fait la remarque) avec quelle indifférence et avec quelle tranquillité des femmes, d'un extérieur et d'une mise respectables, promènent leurs regards sur ces objets; et mainte-

nant que la *lithographie* est si répandue, Paris sera bientôt inondé de ces odieuses compositions, qui tendent également à dégrader l'art et à corrompre les mœurs. La circulation d'une pareille marchandise, à bas prix, et d'une exécution si mauvaise est vraiment déplorable (*a*). Même en ce qui touche l'art, la lithographie n'aura que de funestes effets. Non seulement le graveur distingué, et à talens, s'apercevra bientôt que ses travaux diminuent, à cause du bas prix des estampes, mais le *mauvais goût* devra nécessairement prévaloir. Car la majeure partie des acheteurs, s'inquiétant peu de l'excellence de la gravure, aimera mieux se procurer pour un franc le même objet qu'il payait auparavant *trois* ou *cinq francs*. On peut dater de là la décadence et même la chute complète de l'art. Je fus étonné d'entendre dernièrement M. Denon plaider avec force en faveur de la litho-

(*a*) La lithographie a fait de grands progrès en France depuis six ans, et l'on n'a pas encore vu qu'elle se soit dégradée par des compositions de la nature de celles dont parle l'auteur; elle s'est au contraire honorée, et a enrichi nos cabinets par des ouvrages d'un grand mérite, tels que les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, par Ch. Nodier, J. Taylor, et A. de Cailleux, in-folio; la *Galerie lithographiée des Tableaux de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans*, publiée par MM. J. Vatout et J. P. Quénot, in-folio; etc., etc.

graphie. Je lui dis que « c'était un art bâtard, » et que je me réjouissais, avec tous les connaisseurs éclairés, qu'il n'eût pas été connu avant la publication de son ouvrage sur l'Égypte. La lithographie peut servir à représenter

The whisker'd pandour, and the fierce hussar,
« Le pandour à moustache, et le terrible hussard, »

ou bien, traitée par un artiste aussi habile que Vernet, elle peut encore produire assez d'effet dans des escarmouches de cavaliers et de fantassins, des groupes de bandits, des créneaux ou des tours en ruines, des rochers escarpés, des torrens, des masses d'arbres; mais dans les sujets plus relevés, dans tout ce qui est du domaine principal de la gravure, comme le portrait ou les sujets historiques, je crains bien qu'elle ne parvienne jamais à produire quelque chose de remarquable. Ce n'est pas que pour des portraits, d'un certain genre, elle ne puisse être employée avec quelque succès; mais si l'on veut opposer les produits de la lithographie à ceux de la gravure en taille-douce, la première sera toujours et nécessairement

. . . . *Velut inter ignes*
LUNA *minores !*

En causant l'autre jour sur ce sujet avec M. Bénard, j'eus grand plaisir à l'entendre s'écrier avec

un accent emphatique : « Comment donc, Monsieur, on veut soutenir que la nuit est plus claire que le jour ! » Mais lorsque j'aurai passé le Rhin, je verrai ce qu'on pense là-dessus à Munich, que l'on regarde comme le berceau de cet art singulier. En voilà maintenant assez sur la lithographie. Les marchands de *vieilles estampes* sont très rares ; ce n'est pas comme chez nous ; car on ne trouve pas ici de marchands qui s'occupent exclusivement à recueillir les œuvres de l'ancienne école d'Albert Durer, de Marc-Antoine, etc. Il n'y a pas longtemps cependant que M. Van Praet, dans une course archéologique, rencontra une ancienne estampe..... singulièrement curieuse, et certainement la plus ancienne des gravures sur bois que j'aie encore vues, à la seule exception du *saint Christophe*. C'est un portrait en pied de Saint Bernardin, avec date de 1454, que n'ont connu, ni Heineken, ni Bartsch, ni aucun de ceux qui ont écrit sur la gravure. M. Van Praet en avait fait lithographier quelques exemplaires (environ cinquante) (1). C'est une véritable curiosité : notre

(1) L'original est encadré dans une large bordure palmée, assez mal exécutée ; au-dessous de la figure est l'inscription suivante :

O splendor. pudicicie. zelator. paupertatis. amator. innocencie. cultor. virginitatis. initiator. sapiencie. protector. veritatis. ante

ami, M. Ottley aurait éprouvé une vive satisfaction, s'il avait pu insérer dans son bel ouvrage sur l'histoire de la gravure une copie de cette production *unique*.

Je borne là mes remarques générales, et peut-être trop superficielles, sur l'état actuel des Beaux-Arts à Paris, pour prendre congé de cette capitale et de ses habitans. Il y a bientôt six semaines que j'y suis établi, et vous avouerez que je ne suis pas resté oisif ou indifférent spectateur de ce qui s'est présenté à mon examen. Mes recherches se sont principalement dirigées vers les livres, les tableaux et les antiquités diverses. Si, avec tous ces secours, je n'ai point perfectionné mon goût, agrandi le cercle de mes connaissances, la faute en est à moi seul; car les politesses et les attentions que l'on m'a prodiguées ont dépassé de beaucoup ce que je pouvais espérer.

Je ne puis donc, mon cher ami, me séparer d'une Cité où je me suis arrêté si long-temps, et qui m'a offert de si grands avantages, sans dire un mot des mœurs, des usages, et des petites

---

thronum fulgidum eterne. magestatis. para. nobis. donum. divine. pietatis. amen. 1454.

Au haut, en légende, on lit : *yhesus. semper. sit in ore meo.* Sur le livre : *vide lege dulce nō* (*nomen*). Au milieu : *Sanct9 bñardin9.*

singularités de caractère, de ceux avec lesquels j'ai vécu dans ces derniers temps. Le caractère national est à peu près le même à Paris qu'à Rouen et à Caen, si ce n'est qu'on n'y est pas exposé aux insultes de la canaille, comme il arrive trop fréquemment dans ces deux dernières villes. Tout le monde ici est occupé, actif, quoiqu'un très petit nombre ait quelque chose à *faire* dans le sens que nous donnons au mot *affaire*. Rarement on rencontre ici comme dans Cheapside et Cornhill de ces personnes qui marchent d'un pas précipité, le front pensif, le regard préoccupé : cependant tout le monde est « sur le pavé; » chacun paraît vivre hors de chez soi. Mais comment va le *ménage ?* comment les enfans sont-ils élevés ? voilà ce qui paraît inconcevable à l'œil surpris d'un Anglais qui ne connaît pas cette capitale. La température de Paris est sans doute fort agréable, quoiqu'en dernier lieu la chaleur ait été excessive, et presque sans exemple; et l'ouvrier, ou le manœuvre français prend en plein air les repas du déjeuner et du dîner que chez nous on ne fait ordinairement que dans l'intérieur d'une maison. Chaque soir les lieux publics d'amusemens sont encombrés de monde. L'artisan même y consacrera les deux tiers du gain de la journée; il fera maigre chère, et au plus bas prix possible, pourvu que le soir il puisse

entendre TALMA déclamer, ou madame ALBERT fredonner (1), ou voir sauter PAUL, ou BIGOTTINI, qui par la grâce de ses mouvemens, par la vive expression de sa pantomime dans NINA, ravit

---

(1) Pendant mon séjour à Paris, Talma faisait sa tournée dans les départemens. Mais j'ai plusieurs fois entendu madame Albert. C'est une très agréable cantatrice; sa voix est assez claire; et on l'appellerait, je crois, chez nous, un second sujet. Rarement, ou même presque jamais, elle ne fait de cadences; mais il y a parfois dans les tons de sa voix une expression et une douceur touchantes que notre cantatrice favorite, Stephens elle-même, ne saurait surpasser. Elle chanta les vers suivans, de *Zirphile et Fleur de Myrte*, de manière à exciter les plus vifs applaudissemens d'un auditoire.... anglais; car les Français sont généralement dans l'usage de réserver les marques de leur approbation pour les airs d'apparat et à grands fracas. C'est l'air de Zirphile, rôle que remplissait madame Albert:

Dans une retraite profonde
Je me plais à m'ensevelir;
J'y rêve au sein d'un autre monde,
Je ne sais quel autre plaisir.
Dans une route solitaire,
A travers les feux et les fleurs,
Je suis un être imaginaire
Dont l'absence cause mes pleurs.

Les charmes de l'étude,
Les douceurs du repos,
De mon inquiétude
Ne calment pas les maux.

d'admiration les spectateurs. Voilà ce qui m'a principalement frappé dans les habitudes des trois quarts des Parisiens. Du reste, ils sont gais, enjoués, et paraissent heureux. S'ils n'ont point le flegme de l'Allemand, ni l'humeur réfléchie des Anglais, ils sont aussi moins froids, moins insensibles aux divers événemens de la vie. Il faut peu pour les contenter, et ils donnent en retour beaucoup plus qu'ils ne reçoivent. Cependant un observateur attentif du caractère national en France, ne verra pas sans étonnement qu'avec toute leur vivacité, leur enthousiasme et leur activité, la majeure partie des Français sont dépourvus de cette admirable qualité que je crois sincèrement être le trait caractéristique de notre nation, je veux dire le *bons sens*. Ils ont des appartemens magnifiquement décorés, tout resplendissans d'or et de glaces, des cheminées ornées de pendules brillantes; leurs tables sont couvertes de vases et de fleurs artificielles du travail le plus exquis; leurs rideaux et leurs tapis décèlent toutes les recherches du luxe oriental.... et à peine est-il possible d'entrer dans ces appartemens ou d'en sortir, tant les *clefs* et les *serrures* sont en mauvais état. On dirait que les arts mécaniques ont été presque entièrement négligés en France; car des personnes qui ont visité ce pays, il y a une cinquantaine d'années, m'ont assuré que, sous ce

rapport, il en est aujourd'hui à peu près de même qu'autrefois. Ce qui choque encore sensiblement les Anglais, et surtout nos soigneuses ménagères, c'est de voir des ustensiles de cheminées délabrés, des tapis et des garnitures de meubles malpropres, ou parfois d'un aspect dégoûtant. Une bonne table à manger en acajou, est d'une grande rareté (*a*), et si l'on veut s'aider d'une chaise pour atteindre un in-4°, ou un in-8°, les pieds en sont tellement droits qu'on risque de se casser bras ou jambes. La même absence de bon sens, de propreté et de commodité se fait remarquer dans presque tous les ménages français.

(*a*) Il faut se rappeler que les Lettres de l'auteur ont été écrites en 1818. Combien les choses ont changé de face depuis six ans ! Malheureusement le dernier ouvrage de M. Dibdin, *Companion's Library*, prouve que, depuis cette époque, il n'a pas changé sa manière d'écrire et de faire ses livres. Mais c'est de l'acajou que je veux parler, et non de l'auteur anglais. Voici ce que je lis dans un journal, du 15 septembre 1825, qui est en grande réputation dans les salons de toutes les capitales de l'Europe : « L'acajou est devenu si commun à Paris, que les plus petits marchands, de simples ouvriers même, ont des meubles de ce bois. Aussi les gens riches ne s'en servent-ils plus. Dans un salon d'apparat, dans une chambre à coucher du grand genre, il faut un meuble de bois sculpté et doré, couvert de velours de soie, uni ou peint, et bordé d'une frange d'or ou d'argent. »

Dans les rues, on est souvent exposé aux rencontres de la plus mauvaise engeance de cochers et de conducteurs de cabriolets. Dernièrement je préservai d'une chute un monsieur âgé, décoré de la croix de Saint-Louis, qui, sans moi, eût été infailliblement écrasé. Il menaça de la canne le brutal cocher; et en me remerciant cordialement du secours que je lui avais donné, il ajouta « que ces coquins-là perfectionnaient tous les jours leurs moyens d'insulter les bons Français. » Une chose importante, et qui manque à Paris, ce sont les *trottoirs;* il est même absurde qu'il n'y en ait pas, tandis qu'il serait si facile d'en établir. Les charrettes sont évidemment mal construites, surtout les moyeux des roues. Dans une rue étroite, ce qui est très commun à Paris, ces roues occupent un *pied* de place, là où il faudrait économiser même *un pouce* de terrain. Les ordures amoncelées aux coins des bornes sont aussi dégoûtantes que nuisibles à la salubrité. En vingt-quatre heures une ordonnance de police pourrait y remédier.

Cependant, sous d'autres rapports, nous pouvons prendre nous-mêmes des leçons des Parisiens. Dans les lieux publics, les Français sont d'une décence admirable; et dans les rues, une femme n'est pas exposée à être insultée par les hommes. On est sûr de marcher en paix, si l'on suit tranquillement son chemin. Je voulais dire un mot

des mœurs et de la religion; mais ce sujet, qui est de la plus haute importance, n'est pas à la portée d'un voyageur qui, comme moi, ne peut faire qu'un très court séjour dans la capitale, et qui, en général, s'est plus occupé des morts que des vivans.

Adieu donc à Paris. J'ai acheté une voiture de voyage très commode; elle sera attelée d'une paire de chevaux de poste; et dans une couple de jours je parcourrai une route de trois cents milles pour aller jusqu'à Strasbourg. Aujourd'hui et demain je ferai les visites d'adieux. Jamais écolier ne soupira plus ardemment après un jour de congé, que je n'aspire à la distraction que me procurera ce voyage. Mille fois adieu.

P. S. Parmi les peintres distingués, j'ai oublié de mentionner Laurent. Les Français n'en sont pas très enthousiastes, et n'apprécient certainement pas ses talens. Comme coloriste, il peut rivaliser avec Vander-Werf, surtout dans les étoffes. Il peint les portraits en petit, aussi-bien que des sujets de fantaisie. Le portrait de sa fille, supérieurement exécuté, est une preuve de son habileté dans ce premier genre. Son *Jeune Fauconnier* est une production charmante; mais sa *Jeanne d'Arc* est digne d'admiration. Le gouvernement a acheté la maison dans laquelle est née cette femme célèbre (à Domremi, en Lorraine); au-dessus de la

porte de cette maison est une statue de l'héroïne. Le portrait fait par Laurent a été aussi acheté pour être placé au-dessus de la cheminée de la chambre, et remplacer ainsi, dans cet endroit, ce qui pouvait s'y trouver autrefois du même genre.

LETTRE XXXIV.

TRAJET DE PARIS A STRASBOURG. — HÔTEL DE L'ESPRIT.

Strasbourg, 20 juillet 1818.

MON CHER AMI,

Je vous donnerais difficilement une idée de la satisfaction que j'éprouvai en quittant le *trantran* de Paris, pour le long et toutefois intéressant trajet jusqu'au lieu d'où je vous écris. Une prédilection pour les sites champêtres, les jouissances de toute espèce, pour ainsi dire, que me procura la vue de la campagne, pendant la durée du voyage, ne peuvent se comparer qu'à mon admiration pour l'étonnante cathédrale de Strasbourg. Mais, pour le moment, je ne vous dirai rien de la ville elle-même. J'ai réservé sa description et celle des *curiosités* qu'elle renferme, pour une lettre spéciale. Alors j'aurai eu tout loisir d'examiner, et serai nécessairement plus à portée de remplir ma tâche à cet égard. Sortez donc avec moi de l'hôtel des Colonies, rue de Richelieu, et souffrez que je vous conduise, au moins par la pensée, de Paris



à Strasbourg. En d'autres termes, j'ai sous les yeux le journal de ma route, et je vais vous en donner l'abrégé.

Je disais à la fin de ma dernière lettre que je me disposais à faire des visites d'adieux à mes amis et connaissances de Paris; c'était la veille de mon départ. Hélas! une de ces visites me causa un grand serrement de cœur. Pauvre MILLIN! je suis persuadé que je l'ai vu pour la dernière fois, et qu'il n'existera plus à mon retour ici. La mort était peinte sur sa figure, et lui-même semblait agité du pressentiment de sa dissolution, quand il me donna, pour me servir de ses paroles, « son embrassement d'adieu et sa bénédiction. » Quel que doive être l'événement (1), je n'oublierai

(1) L'événement fut aussi grave que précipité. Millin mourut vers le milieu du mois suivant; je n'étais pas encore à Vienne. Sa bibliothéque fut vendue à l'enchère au mois de mai 1819, sous la direction de MM. De Bure, qui avaient dressé le catalogue de vente. Elle produisit 53,626 fr. Le catalogue contenait 2,556 articles, dont plusieurs se composaient d'un très grand nombre de volumes. Un seul de ces articles, n° 866, consistait en 326 volumes in-folio, in-4° et in-8°. Il était désigné ainsi : « RECUEIL DE PIÈCES SUR LES ARTS, LA LITTÉRATURE, LES ANTIQUITÉS, *en latin, en italien et en français*. Cette collection précieuse sera vendue en un seul article. Elle a été formée à Rome, par M. l'abbé Marini; et c'est dans cette ville que M. Millin l'a achetée. Chaque volume renferme un assez grand

jamais les attentions nombreuses et pleines de bonté qu'il eut pour moi. Son PORTRAIT, dont j'ai parlé dans ma dernière lettre, a été laissé chez Forster, qui doit le graver. Je reviens à mon départ.

Le 11 de ce mois, à dix heures sonnant, deux forts chevaux de poste battaient du pied dans la cour de l'hôtel des Colonies, où le postillon lui-

---

nombre de pièces, que l'on n'a pu rassembler sans beaucoup de peine et de dépenses. Ce qui la rend encore plus curieuse pour ce pays-ci, c'est que les pièces qui la composent sont, pour la plus grande partie, imprimées en Italie. » Cet article produisit 4,501 francs, et fut acheté par le grand-duc de Toscane.

La bibliothèque de Millin était encore très riche en *dessins* et *gravures*. Il possédait six cents dessins qui n'avaient jamais été gravés, ou du moins qui l'avaient été mal, et cent cartons de gravures sur des sujets archéologiques, tels que monumens, édifices de toute espèce, cartes géographiques, et autres pièces relatives aux mœurs et coutumes. Sa collection de lettres, qui s'élevait à plusieurs milliers, comprenait la correspondance d'environ la moitié des hommes de lettres en Europe. Quant aux pièces détachées, dissertations particulières sur différens sujets, elles étaient innombrables. Il méditait depuis long-temps un grand ouvrage sur la mythologie des anciens, la diplomatique, et les premiers monumens du christianisme; mais le fruit de ce pénible travail fut détruit dans l'espace d'un jour.

Millin avait élevé, dès l'enfance, et retiré d'une obscure

même fit entendre quelques coups de fouet, comme pour *s'essayer*. Rien ne surpasse l'exactitude de la poste royale à tenir les chevaux prêts pour l'heure précise à laquelle vous les avez commandés. Les voyageurs, particulièrement les Anglais, ne sont pas *tout-à-fait* si ponctuels, et ne profitent pas de cette exactitude; mais si vous laissez passer près d'une heure avant de partir,

---

pauvreté, un jeune homme nommé *Mention*, qui demeurait avec lui en qualité de domestique et de secrétaire particulier. A l'époque de son voyage en Italie, Millin ne voulut pas l'emmener avec lui; mais il le laissa dans sa maison, avec un traitement de 50 fr. par mois. En février 1812, c'est-à-dire cinq mois après le départ de Millin, on vit sortir une grande fumée par les fenêtres de son appartement. Plusieurs personnes se précipitent dans la chambre; elles y trouvent les dessins et les papiers épars çà et là, légèrement roulés, et le feu aux quatre coins de l'appartement. Au milieu était une chandelle allumée. Les soupçons tombent aussitôt sur Mention. On court à sa chambre; la porte en était fermée; on l'enfonce, et l'on voit le misérable domestique baigné dans son sang...., tenant encore dans la main droite le rasoir avec lequel il s'était coupé la gorge! Il était déjà mort. La collection dont je viens de parler avait péri dans les flammes.

Cet événement, qui priva Millin d'un fonds de matériaux précieux qu'il rassemblait pour un *Dictionnaire des Beaux-Arts*, et pour un *Recueil de Pierres gravées inédites*, aurait encore pu avoir des résultats infiniment plus funestes, attendu qu'il avait lieu dans l'enceinte qui comprend les bâtimens de



il vous faut payer quelque chose *extrà* pour le retard. De tous les peuples, les Anglais sont ceux qui retireront probablement le plus de leçons utiles de cette salutaire ordonnance. A dix heures un quart, M. Lewis et moi nous étions en voiture ; je donnai le signal du départ, et nous reçûmes les adieux de madame l'hôtesse et de toute sa suite. En sortant de l'hôtel, le postillon fit cla-

la BIBLIOTHÈQUE DU ROI. La nouvelle de ce malheur parvint à Millin en Italie ; il la reçut avec un courage et une résignation peu ordinaires. Mais, comme je l'ai déjà dit (*voyez* page 136), ce second voyage hâta sa mort. Il entreprenait et exécutait beaucoup trop. Il en résulta chez lui un épuisement de corps et d'esprit dont il ne se remit jamais entièrement. On rapporte qu'il dit, sentant sa fin prochaine : « J'aurais voulu vivre plus long-temps, pour faire plus de bien; mais la volonté de Dieu soit faite. J'ai vécu cinquante-neuf ans, le plus heureux des hommes; ne serais-je pas ingrat envers la Providence, si je murmurais contre ses décrets ? » Plus près de ses derniers momens, il s'écria : « J'ai toujours vécu, et je meurs bon Français ; ne haïssant personne, me bornant à blâmer ceux qui retardent le triomphe de la raison et de la vérité. Je n'ai jamais nui volontairement à personne ; si j'ai offensé quelqu'un, c'est une erreur de mon esprit, dont je demande pardon. » Millin mourut le 18 août, et fut inhumé au cimetière du Père Lachaise. Son ancien ami et collègue, M. Gail, prononça sur la tombe un éloge funèbre, marqué, comme on peut le croire, au coin d'une profonde émotion.

quer son fouet de toutes ses forces. Pendant que nous traversions prudemment au pas les rues étroites qui conduisent à la barrière Saint-Martin, je ne pus m'empêcher de faire une réflexion qui me remplit intérieurement de satisfaction. Pour la première fois, en effet, je venais de visiter cette fameuse ville de Paris, et j'en remportais une moisson de connaissances, plus abondante que je n'avais osé l'espérer ; et j'y avais contracté des liaisons qui me promettaient pour la suite les avantages d'une longue et constante amitié. En un mot, mon propre *memorandum*, les dessins de MM. Lewis et Cœuré, me persuadèrent que mon temps n'avait point été perdu, et que le résultat de mes recherches n'était pas indigne d'être recueilli. Peu de réflexions sont faites pour causer autant de plaisir, quand on quitte une ville où l'on rencontre à chaque pas mille et mille occasions de mal employer son temps et son argent.

Le jour de notre départ était fort beau, et annonçait devoir être assez chaud. Au bout d'une petite demi-heure, nous avions dépassé la barrière Saint-Martin, nous trouvant alors sur la grande et belle route royale, bordée de peupliers et de tilleuls. A droite était le joli village de *Belleville ;* sur la gauche, à la distance de six ou huit milles anglais, nous apercevions *Montmorency*, *Saint-*

Germain-en-Laye (*a*), et, beaucoup plus près de nous, *Saint-Denis.* J'avais précédemment visité tous ces endroits, y compris *Versailles;* j'étais même allé deux fois à Montmorency et à Saint-Denis, me promettant bien de vous rendre compte de ces différentes excursions; mais je n'aurais pu vous en dire beaucoup plus que ce que vous trouverez dans la relation la plus ordinaire. Nous changeâmes de chevaux, pour la première fois, à *Bondy,* dont la forêt était autrefois très étendue et fort célèbre. Aujourd'hui elle n'offre guère autre chose qu'une avenue régulière. Le château du *Raincy,* situé dans cette forêt, se trouve dans un massif de bois, à droite, et appartient au duc d'Orléans. Après le Raincy, *Ville-Parisis* est le plus joli endroit sur le chemin de *Claye,* où nous changeâmes encore de chevaux. Véritablement toute la route, de Ville-Parisis jusqu'à *Meaux,* était extrêmement agréable, et souvent pittoresque. Nous dînâmes à Meaux; et je me souviendrai du prix excessif exigé par la maîtresse de l'auberge; j'ai de bonnes raisons pour cela. La chaleur commençait à se faire sentir assez fortement. Pendant qu'on apprêtait notre côtelette de veau, nous visitâmes l'église, qui s'était fréquemment montrée

(*a*) Le voyageur tournait le dos à Saint-Germain en suivant la route de Bondy.

à nous de loin sur la route, et sous un aspect fort pittoresque. C'est une grande église, qui ressemble assez à une cathédrale. Le portail occidental ne présente qu'une seule tour, en regard de laquelle néanmoins on avait évidemment l'intention d'en construire une seconde. On réparait ce portail, décoré d'ornemens assez minutieusement travaillés : mais telle était l'ardeur du soleil au moment où nous sortions pour examiner cette façade, que nous fûmes contraints de rentrer à l'intérieur, où l'atmosphère semblait être celle d'un climat différent. Un prêtre d'un certain âge, de grande taille, proprement vêtu, et accompagné d'une dame qui n'était plus jeune, montait les degrés du perron pour se rendre à l'office. Malgré l'extrême chaleur, l'ecclésiastique nous salua, et demeura deux minutes, son front chauve exposé sans calotte aux rayons brûlans du soleil. La cloche tinta doucement; tel était le calme profond qui régnait autour de nous, que nous fûmes presque tentés de différer l'attaque du dîner que nous avions commandé.

Dix francs pour une misérable côtelette, un fricandeau détestable, des artichauts demi-cuits, et une bouteille de vin ordinaire, dont il était impossible de boire! assurément ce prix était assez monstrueux pour exciter la vivacité bien connue d'un voyageur anglais qui réclame; mais il faisait

vraiment trop chaud pour parler haut. Madame l'aubergiste empocha donc mon argent, et j'emboursai la honte que ce prix exorbitant peut paraître avoir jeté sur moi. Bientôt après nous cheminâmes doucement vers *La Ferté-sous-Jouarre*, à cinq lieues françaises environ de Meaux, non sans nous arrêter pour changer de chevaux, à *Saint-Jean*, etc. La chaleur n'aurait pas même permis au postillon l'exercice de son fouet. Elle semblait peser comme un poids accablant sur tous les corps et sur tous les objets. Le laboureur était étendu à l'ombre, et le fermier dormait à l'entrée de sa chaumière. Cependant le soleil commençait à descendre, selon l'expression de Thompson, quand nous atteignîmes La Ferté-sous-Jouarre; de sorte que nous eûmes la facilité, comme nous en avions déjà le désir, d'examiner la campagne environnante : sa richesse, sa variété, ses nombreuses et aimables ondulations la rendaient digne de cet examen. Pour la première fois, un ou deux petits ruisseaux animaient une vallée fertile. Il y avait réellement quelque chose de romantique dans l'aspect général du pays. A peine étions-nous arrivés à l'hôtel de la poste, dans la petite ville de La Ferté-sous-Jouarre, que quatre maréchaux au moins s'élancèrent de leurs forges respectives pour visiter la voiture dans toutes ses parties. « Un clou s'était échappé par ici; là, c'était une vis

qui manquait; il y avait fracture dans un autre endroit; le timon lui-même fléchissait par le milieu. » Ma pauvre voiture de voyage! m'écriai-je en m'adressant à mon compagnon. Cependant un homme s'avança, apportant un morceau de fer rouge en forme de crampon, qu'il fixa, tout en sifflant, autour du timon; et cela se passait avant que j'eusse pu demander pourquoi, ni desserrer les lèvres pour exprimer ma surprise. Ils étaient sur le point d'ôter les roues de la voiture, afin de les examiner et de les graisser; ce fut alors que, pour la première fois, je déployai un feu bien dirigé de réclamations, d'après lequel ils durent s'apercevoir, je pense, que je n'ignorais pas tout-à-fait leur idiome ni le but de leurs manœuvres. M. Lewis était demeuré muet d'étonnement. La scène en prenait un caractère si plaisant, que j'eus peine à retenir un éclat de rire. Néanmoins les drôles eurent *quatre* francs, au lieu de *six* qu'ils avaient l'impudence de demander; et jugeant désormais ma voiture à l'abri de tout accident, je résolus de sortir de la ville aussi gaiement que j'y étais entré.

En quittant cette intéressante place, nous montâmes lentement une très longue côte, d'où nous découvrîmes le village de *Jouarre* sur une éminence voisine, au milieu d'un épais massif d'arbres. Il nous parut consister en un assemblage de jolies petites maisons de campagne, entre cour et

jardin. Au pied de la hauteur serpente le modeste ruisseau *le petit Morin*. L'ensemble de ce tableau, y compris le village de *Montreuil-aux-Lions*, un peu au-delà, présentait un de ces charmans coups-d'œil que l'on retrouve en Angleterre. Le soleil déclinait alors; le firmament reflétait un éclat plus doux, imprimant au paysage entier un aspect général de fraîcheur qui nous remit tout-à-fait de la chaleur que nous venions d'éprouver. Nous comptions coucher à *Château-Thierry*, sept lieues plus loin, et deux postes après notre dernier relais. La nuit vint; la lune s'élevait lentement dans un horison assez vaporeux, quand nous arrivâmes au rendez-vous du soir. Tout était calme et doux. Nous descendîmes dans le plus vilain quartier de la ville, à l'auberge de *la Syrène*, que nous quittâmes aussitôt, et commandâmes à la *Poste royale* des lits pour la nuit, et des chevaux pour le lendemain matin. La maîtresse de l'hôtel était un véritable Turc dans son espèce; elle savait parler avec politesse, et, ce qui était pour elle une occupation plus agréable, elle savait aussi se faire payer fort cher. Nous eûmes peu de repos, de sommeil encore moins. Dès cinq heures un quart, nous étions en voiture, projetant de déjeuner à *Épernay*, vingt-cinq milles au-delà environ.

Le premier relais est à *Paroy*; la route est belle, et le village lui-même extrêmement pittoresque.

De *Paroy* à *Dormans*, second relais, la route offre un égal intérêt. Nous franchissions chaque poste avec la rapidité du vent, pour ainsi dire; dès neuf heures nous étions à *Épernay*. Le chemin de Dormans à Épernay est charmant. Comme nous entrions dans cette dernière ville, le ciel se couvrait presque entièrement de nuages imitant de légers flocons; nos forces et nos esprits se trouvèrent également bien du changement. J'étais décidé à marchander dorénavant pour tous mes repas d'auberge; et à Épernay, je commandai un excellent déjeuner, composé de fruits, d'œufs, de café et de thé, moyennant trois francs par tête. C'est dans cette ville que l'on fait le plus de vin de Champagne; mais *Sillery*, près Reims, se vante d'un *Champagne* de qualité supérieure. J'appris ici que les Prussiens, à l'époque de l'invasion de la France en 1814, avaient commis de coupables dégâts sur cette denrée tentatrice. Ils avaient été insultés; on avait même tiré sur eux quelques coups de fusil à leur passage en cette ville; pour se venger, ils enfoncèrent les magasins de M***, principal marchand de vin, et burent *cent mille bouteilles de Champagne*. « Mais, dit le propriétaire de ces magasins, quand les Prussiens ne pouvaient plus l'entendre, comme vous pensez bien, ils n'ont pas enfoncé *la plus grande de mes caves*, où j'en avais *moitié plus*. » J'ai ouï dire que les

celliers d'Épernay méritaient bien autant d'être visités que les Catacombes de Paris. Je serais même assez disposé à croire qu'ils le méritent davantage.

J'observe en passant que la *Marne*, l'une des rivières de France du second ordre, borde toute la route depuis Château-Thierry jusqu'à Châlons, que l'on nomme *Châlons-sur-Marne.* D'Épernay à Châlons, vous ne traversez que des plaines de blé, qui se prolongent au loin comme un vaste océan. A peine y voyez-vous un arbre, si ce n'est ceux que l'on rencontre de distance en distance sur le bord du chemin dans un espace de dix milles. Châlons est une ville très grande, populeuse; mais ses églises portent de misérables traces de la rage des révolutionnaires. Quelques uns des porches étaient autrefois décorés à profusion de riches sculptures en haut-relief; ces ornemens ont été, pour parler ainsi, rasés jusqu'au vif. Il n'en reste pas le moindre vestige, si ce n'est la place encore visible où ils existaient auparavant. C'est à Châlons que se réunissent les deux grandes routes de Strasbourg, l'une par *Metz*, vers le nord, l'autre par *Nanci*, vers le sud. Je préférai la dernière, ayant l'intention de prendre l'autre pour revenir à Paris, après mon séjour à Vienne. En quittant Châlons, nous nous proposions de dîner à *Vitry-sur-Marne*, distant de deux postes d'environ quatre

lieues chacune. A peu près à moitié route de Vitry est *la Chaussée*, premier relais, que nous fîmes au grand trot. Il nous fallait ensuite gravir une haute montagne, à entendre le postillon ; mais ce fut ici comme en Normandie : ces hautes montagnes n'excitèrent que notre sourire. Malgré tout, la roue fut soumise à l'enrayure, et nous fûmes forcés de descendre lentement au milieu d'un nuage de poussière blanche qui nous métamorphosa en meuniers. Nous apercevions Vitry dans le lointain ; ce qui ne servit qu'à exciter notre appétit, et à nous faire désirer de doubler le pas.

En arrivant à Vitry, je fis mes conditions pour le dîner avec la maîtresse de la principale auberge. Cette femme était, à la lettre, affilée comme un rasoir. Cependant on nous donna une chambre commode, un dîner simple, mais bon, avec une bouteille d'excellent vin de Beaune, pour trois francs par tête. « Monsieur pourrait-il refuser ce prix modique ? » Monsieur ne le put pas. Avant dîner, je me rendis à l'église principale, édifice d'un très noble aspect, assurément. Il ressemble à Saint-Sulpice par sa forme ; ses dimensions excèdent peut-être la moitié de celles de ce dernier monument ; d'ailleurs il est moderne. C'était dimanche ; un coup-d'œil agréable me frappa dès l'entrée. Un groupe nombreux de jeunes femmes, presque entièrement vêtues de blanc, bonnets et

voiles de la même couleur, chantaient une espèce d'hymne du soir, que l'on me dit être le *chapelet de la Vierge*. Leurs voix, accompagnées par un instrument, résonnaient doucement, attendu la hauteur de la voûte. Elles avaient le corps penché en avant, la tête légèrement inclinée; toutes paraissaient recueillies dans le sentiment de la ferveur la plus profonde. Le silence du lieu, son éloignement de la capitale, l'aspect grisâtre du ciel, l'heure avancée, tout contribuait à nous faire éprouver des émotions à la fois délicieuses et sévères. Je me souviendrai long-temps du *chapelet de la Vierge*, chanté dans l'église de Vitry.

En quittant cette place, nous changeâmes successivement de chevaux à *Longchamp* et à *Saint-Dizier*. A notre grande satisfaction, le temps commençait à menacer de pluie. Pendant qu'on relayait à Longchamp, je m'assis sur une pierre informe au bord de la grande route, à côté d'une élégante paysanne à qui je demandai si elle se souvenait de la retraite de Bonaparte en 1814, et s'il avait passé par cet endroit. Elle répondit affirmativement. Bonaparte était à cheval; il marchait lentement un peu en avant de sa troupe, et à six pas de la place où nous étions assis. Sa tête était un peu inclinée; lui-même paraissait absorbé dans ses réflexions. Saint-Dizier est le lieu mémorable où Bonaparte fit une contre-marche rapide

pour venir tomber sur l'arrière-garde des alliés, et leur enlever leurs bagages ; mais ce mouvement téméraire, vous le savez, lui coûta sa capitale, et par suite son empire. C'est une assez grande ville que Saint-Dizier ; les maisons y sont presque uniformément blanches. La nuit et la pluie nous surprirent au moment où nous changions de chevaux ; mais nous avions résolu de pousser jusqu'à *Saudrupt :* encore un relais, et nous entrions en LORRAINE. Notre postillon était vif, malin, grand jaseur ; il servait dans la cavalerie sous Bonaparte en 1814. Comme nous montions une longue côte fortifiée, qui forme le grand passage en Lorraine, il nous apprit que les Français et les Russes s'étaient rencontrés *là ;* mais que les derniers n'avaient fait que passer et repasser la rivière, voulant seulement opérer une diversion en faveur des Prussiens qui se portaient en masse sur Paris. Il nous dit encore, ce que je ne saurais croire, que Bonaparte, à cette époque, était à la tête de cent vingt mille hommes. Quant aux Russes, le postillon les déchirait à belles dents.

La pluie avait cessé ; la lune semblait lutter avec les nuages au moment où nous entrions à Saudrupt, qui n'est guère autre chose qu'un pauvre village, où les voyageurs couchent peu ou point ; mais nous avions fait beaucoup de route

depuis cinq heures du matin, et tout ce qui ressemblait à un lit nous convenait ; pas une auberge normande où nous soyons entrés, soit de jour, soit de nuit, qui eût l'air plus triste et plus misérable que celle-ci. Nous y étendîmes nos membres ; car je ne puis dire que nous y trouvâmes le sommeil. Vers une heure du matin, un jeune et ardent amoureux s'avisa de donner une sérénade à sa maîtresse, logée dans la maison voisine. Il exécuta un air criard sur un violon détestable ; pendant ce temps, et toute la nuit, les fermiers qui se rendaient au marché voisin ne cessèrent de faire entendre mille et mille coups de fouet, ce qui mit le comble à notre état d'insomnie et de misère. Quoi qu'il en soit, on nous servit le lendemain matin un déjeuner si délicat, si propre, si appétissant, dans une maison la moins faite en apparence pour offrir ces avantages, qu'il nous semblait presque avoir retrouvé des forces à la suite d'une bonne nuit. Les œufs nouvellement pondus, le beurre fraîchement battu, le sel et le sucre, l'un et l'autre d'une blancheur très peu ordinaire, tout cela nous surprit et nous charma. Le pain et le café étaient également parfaits. L'aubergiste ne pouvait rien à l'état misérable de sa maison, car il était fort pauvre ; aussi je le payai de bon cœur, et libéralement, pour le service qui dépendait particulièrement de lui. A neuf heures

nous quittâmes Saudrupt, dans l'espérance de dîner le soir à Nanci, capitale de la Lorraine.

La matinée était fraîche et belle. Dans le voisinage immédiat de Saudrupt est le joli village de *Brillon*, où je remarquai plusieurs croix en pierre. J'y remarquai aussi ce genre particulier d'architecture domestique qui commence, pour ainsi dire, à Longchamp, et règne jusqu'à environ trois postes de Strasbourg. Je veux dire que les toits sont bas ou aplatis, à la manière italienne; toutes les solives faisant saillie sur la façade, ce qui donne aux maisons une apparence très imparfaite et barbare. Ici encore mon étonnement s'accrut, en voyant si peu de population dans les campagnes. Dès notre sortie d'Épernay, j'en avais fait l'observation à mon compagnon. Vous rencontrez beaucoup plus de femmes que d'hommes; leur physionomie et leur teint sont également désagréables. Elles travaillent sans relâche sous les rayons d'un soleil dévorant. Quant à cet habillement du dimanche, dont la propreté est poussée jusqu'à la recherche par nos paysans, c'est ce qu'on voit fort rarement dans les villages de France. A Brillon, une paysanne nous vendit de belles cerises moyennant deux sous la livre.

Le relais suivant est à *Bar-le-Duc*, dont l'étendue et la population sont considérables. Bar-le-Duc se divise en haute et basse ville; on y arrive par

une route bordée de côtes couvertes de vignobles, dont l'aspect est assez agréable. Le conducteur voulait nous mener dans la haute ville, où nous aurions vu, dans l'église de Saint-Pierre, « un squelette vermoulu (*a*), objet de l'admiration des plus grands connaisseurs. » Nous refusâmes poliment quant au squelette; mais nous n'avions point d'objection à faire quant à l'église. C'était un jour de fête. L'intérieur du temple était encombré de femmes et de jeunes garçons. Un ecclésiastique âgé prêchait en avant du maître-autel, et il le faisait convenablement et avec beaucoup de succès; mais nous ne pouvions rester jusqu'à la fin du service; la voiture était à la porte; nous y reprîmes nos places, et regagnâmes, par une descente assez effrayante, la ville basse, où nous devions changer de chevaux; remarquant nécessairement, sur notre passage, la quantité prodigieuse de fruits de toute espèce, et surtout de groseilles et de fraises. *Ligny* est le relais suivant. La route intermédiaire ne manque pas d'intérêt. Vous sortez de la ville par une porte assez majestueuse, d'architecture purement toscane. Là, commence une

(*a*) Ce n'est pas un squelette, mais un cadavre à l'état de putréfaction, et rongé des vers. Ce morceau, en pierre ou en marbre, a environ trois pieds de hauteur. Il y en a un à peu près semblable dans une église à Moulins en Bourbonnais.

haute montée, d'où vous apercevez un vieux château vers l'extrémité de la ville, à gauche. La route est large et belle; et, malgré la brise très piquante qui nous frappait directement au visage, nous n'étions point insensibles à la chaleur croissante de la température. Nous dînâmes à *Saint-Aubin*. Une bonne réjouie d'aubergiste plaça devant nous un repas très comfortable, avec une bouteille de vin ordinaire d'un bouquet assez vif. Cette auberge n'était guère plus qu'un cabaret d'Angleterre; mais tout y était *très propre*. En sortant de ce lieu, nous nous dirigeâmes en apparence vers de hautes montagnes, à travers des prairies où paissaient de chétifs bestiaux. La route est jolie sur *Void* et *Laye*, où nous changeâmes successivement de chevaux; plus jolie encore aux environs de *Toul*, dont l'église, vue de loin, ressemble assez à une cathédrale. Nous prîmes du thé à Toul; mais d'abord nous visitâmes l'église, que nous trouvâmes de beaucoup supérieure à celle de Meaux. Quelques portions de l'intérieur sont véritablement fort élégantes; une fenêtre ogive, particulièrement, ornée de vitraux peints, peut rivaliser avec la plupart de celles qui ornent cette cathédrale.

A Toul, pour la première fois depuis notre départ de Paris, on nous demanda nos passe-ports, attendu que Toul est une ville fortifiée. Le relais



suivant était *Dommartin*, au-delà duquel paraissait se développer un beau pays de montagnes, dorées en ce moment par les rayons du soleil couchant. Derrière nous, l'église de Toul présentait un aspect plus pittoresque. A *Velaine*, autre relais; on nous donna deux beaux et vigoureux chevaux prussiens, et nous partîmes au grand trot, à travers la forêt de *Hayes*, qui se prolonge sur l'espace d'une lieue de France environ. L'ombre et la fraîcheur, au moment où le soleil allait disparaître, étaient tout-à-fait vivifiantes. Le postillon lui-même semblait en éprouver les bienfaits. Les échos de chaque avenue s'éveillaient aux éclats multipliés de son fouet infatigable. « Quelle tranquillité! que de grandeur! » s'écriait-il de temps à autre. Au sortir de la forêt, nous commençâmes à distinguer des hauteurs lointaines; ce qui nous fit penser que nous approchions des Vosges, cette grande chaîne de montagnes qui sépare la France de l'Alsace, sur une ligne presque droite du nord au sud. Dans la vallée, brillaient les clochers de Nanci, éclairés par les derniers feux du soleil. Un peu au-delà s'élèvent les deux jolies tours de *Saint-Nicolas;* mais je vais trop vite. La forêt de Hayes (tant j'aime à reposer ma vue sur ces groupes immenses d'ormes, de chênes, de tilleuls et de hêtres); cette forêt, dis-je, n'a guère moins de douze milles anglais en largeur. Je n'avais pas encore vu tant de bois en

France. Le manque d'eau, néanmoins, laisse beaucoup à désirer dans cette contrée, sous le rapport du point de vue pittoresque. A peine rencontrâmes-nous un ruisseau depuis cette petite rivière scintillante que nous avions laissée à Château-Thierry.

Nous avancions rapidement sur Nanci, capitale de la Lorraine. Après avoir descendu une côte rapide qui se termine dans les faubourgs de la ville, nous gagnâmes au grand trot l'Hôtel Royal, le meilleur du lieu. Je restai près de deux jours à Nanci, comme à une espèce d'étape entre Paris et Strasbourg. J'ai eu, en conséquence, tout loisir d'examiner la physionomie générale de l'endroit. Nanci est assurément l'une des jolies villes de province en Europe; elle est surtout redevable de sa magnificence à Stanislas, roi de Pologne, qui voulut y passer les dernières années de sa vie, et qui maria sa fille à Louis xv. La réunion de la Lorraine à la France a été considérée comme le chef-d'œuvre de la politique de Louis. Nanci peut être fier de ses grandes et belles rues, bien pavées, assez propres, et formant presque toutes angle droit les unes avec les autres. La plupart des maisons sont construites en pierre. Il y a ici des églises, un théâtre, un collége, une bibliothéque publique, des bâtisses qui ressemblent à des palais; jardins publics, hôpitaux, cafés et casernes. En un

mot, Nanci est un autre Caen; mais plus magnifique, quoique moins riche en antiquités. Les constructions qui entourent les places *de la Liberté* (*a*), d'*Alliance* et de *la Carrière*, peuvent rivaliser avec les monumens publics de Bath; mais plusieurs sculptures qui décorent la première de ces places offrent des preuves déplorables de la fureur révolutionnaire. A la vérité, Nanci fut honoré d'une visite particulière de la gent marseillaise, qui voulut laisser derrière elle d'irrécusables témoignages de sa haine pour ce qui était à la fois beau et inoffensif. Les statues mutilées d'hommes et de femmes qui entourent la maison du gouverneur, attestent les excès de la populace, qui couronna ses ravages par la destruction de deux églises.

Nanci se divise en *vieille* et *nouvelle ville*. Les quatre rues principales qui partagent la ville neuve, presque à angle droit, se terminent par de belles et grandes arcades voûtées, en forme de *portiques*, qui offrent un noble aspect dans toutes les directions (*b*). Je désirais particulièrement que M. Lewis dessinât l'une d'elles, aussi-bien que la seule *vieille*

(*a*) Cette dénomination, adoptée évidemment pendant la révolution, ne pouvait plus subsister en 1818. Cette place avait repris son nom de *Place Royale*, même avant la restauration.

(*b*) Ce sont des portes triomphales.

porte existante, aujourd'hui à usage de prison, qui doit être abattue l'année prochaine, et deviendra par conséquent bientôt une curiosité. En voyant une ville de province posséder des ornemens tels que ces arcs de triomphe, ouvrage de Stanislas, on voudrait que quelques unes de nos propres villes, y compris la capitale, en offrissent de semblables. Pour tout homme dont la vue et le jugement ne sont pas aveuglés par le préjugé, il est évident que notre *Hyde-Park Corner*, entre tous les emplacemens, fournirait la plus admirable preuve de la justesse de cette observation. Des ornemens de cette nature n'empêcheraient pas d'ailleurs de veiller à la recette de tous les droits qu'on prélève. L'entrée principale de la PREMIÈRE VILLE DU MONDE est encore aujourd'hui la plus insignifiante que l'on ait jamais imaginée. Mais je m'arrête; je suis à Nanci, et non pas à Londres.

Le premier soir de notre arrivée à Nanci, après avoir pris du thé, assez tard, nous allâmes nous promener dans le jardin public, à l'extrémité de la ville. Il faisait grand clair de lune. Les cafés et les différentes places dont je viens de parler produisaient un effet entièrement neuf et imposant. C'était un peu l'aspect des places et des cafés de Paris. Après un jour de poussière, de chaleur et de mouvement, le repos dans ce jardin, sur un banc de pierre entouré d'arbres dont le feuillage, d'un vert noi-

râtre, blanchissait à la cime sous les rayons argentés de la lune; le repos, dis-je, était pour nous, tout ensemble, salutaire et délicieux. Joignez à cela que le silence du lieu n'était troublé que par les fredonnemens de deux ou trois groupes de bourgeoises se promenant çà et là, bras dessus bras dessous, et chantant sur un ton de psalmodie un air que je jugeai populaire et national. Les grandes avenues abondaient en berceaux et en siéges à découvert; l'effet général n'avait pas moins de charme que de singularité. L'Hôtel Royal est une excellente auberge, dont les maîtres sont fort polis. Mais ce qui contribua surtout à l'agrément de notre séjour en cette ville, ce fut la rencontre du capitaine P***, officier de la marine anglaise, et que nous ne connaissions point encore. Aux manières distinguées des hommes de sa profession, il réunissait toutes les aimables qualités du cœur; et (ce qui n'est pas ordinaire aux Anglais) nous tombâmes sur-le-champ d'accord dans nos projets, après les premières civilités d'usage. Nous étions toujours ensemble à déjeuner, à dîner, et dans nos excursions pittoresques.

Mes premières visites furent pour les églises et les magasins de librairie. Quant aux églises, la cathédrale est nécessairement la principale : elle est vaste, haute, d'une élégante architecture romaine. Elle fut terminée au temps de Stanislas. Il y a trop

de recherche, trop de profusion dans les ornemens, qui d'ailleurs sont de mauvais goût. Sans cet excès de décoration, la maison du gouverneur pourrait rivaliser avec celle de lord Burlington, dont elle rappelle assez bien l'aspect général à l'extérieur. Dans la cathédrale, le tombeau de Stanislas, exécuté par Girardon, passe pour un chef-d'œuvre. Là aussi est un tableau de Girardet, premier peintre de Stanislas; on le nomme ici « le rival d'Apelle; » rival si l'on veut! Il faisait chaud; les portes de l'église étaient ouvertes; j'allai respirer l'air agréable et frais qui semblait se jouer de tous côtés autour de moi. De là je me rendis à une vieille église, du quatorzième siècle assurément, si même elle ne remonte pas au treizième: on l'appelle, je crois, *Sainte-Épreuve* (*a*). Je fus singulièrement frappé, dans cette église, à la vue d'une vieille et curieuse peinture à la détrempe, exécutée sur l'un des murs des bas-côtés. Elle me parut dater de trois cents ans au moins. On y voyait plusieurs saints au milieu de périls et de tribulations diverses, mais sauvés à la fin par l'intervention de la Vierge. Sur le premier plan, était une figure de matamore, chaussée de bas noirs rayés de jaune. Cette vue me réjouit beaucoup. Certaines portions

(*a*) Hermann ne fait point mention d'église sous ce vocable. Je crois qu'il y a ici erreur de nom.

de cette vieille peinture auraient mérité d'être copiées; mais M. Lewis ne pouvait pas être « à Thèbes et à Athènes » en même temps. Auprès de cette curiosité, était un beau tableau représentant *la Vierge et l'Enfant.* Je le jugeai original de Van Dyck. C'était le premier morceau de ce genre que j'eusse remarqué depuis mon départ de Paris. Il formait un singulier contraste avec cette peinture dont je parlais tout à l'heure. En quittant cette ancienne église, je ne pus m'empêcher de sourire à la vue d'un bouquet de fleurs placé dans un vieux moutardier, sur lequel on lisait: *Moutarde fine de Naigeon, à Dijon.* C'était une offrande religieuse déposée aux pieds d'une statue de Vierge.

De l'église, je me rendis chez deux libraires, l'un desquels, m'avait-on dit, était assez renommé pour sa collection d'*Aldes.* Je trouvai un homme fort causeur, très poli, mais non pas fort raisonnable dans ses prix. A l'entendre, il possédait beaucoup de vieux livres, Aldes, Elzeviers, etc., reliûres en vélin à recouvrement. Je ne désirais rien de mieux, et je montai. Toutes les armoires furent visitées l'une après l'autre. Ce lot, M. Renouard l'avait vu; celui-ci, M. le comte d'Ourches l'avait marchandé; celui-là était destiné à certain gentilhomme du voisinage. Si je l'avais *voulu,* je suis persuadé que j'aurais *pu* enlever toute la cargai-

son; mais il n'y avait absolument rien là de nature à me tenter, si ce n'est un *Hérodien grec*, imprimé par Théodore Martin, de Louvain, et un bizarre petit volume in-12, assez rare, intitulé : *la Comédie de proverbes.* Le second libraire que je visitai était aussi imprimeur. « Avez-vous quelque chose d'ancien et de curieux? — J'ai possédé autrefois un trésor de cette espèce, répliqua-t-il avec un sourire de triomphe. — Qu'était-ce? — Un superbe *Missel,* dont un orfévre m'a offert douze sous pour chaque lettre initiale sur un fond d'or, mais que j'ai vendu moyennant cent francs, à la bibliothéque d'un monastère de Bénédictins (maintenant détruit). Il m'avait coûté douze sous. Mais voyez, monsieur, ajouta-t-il, ceci n'est-il pas curieux? — Ce n'est qu'une réimpression, répondis-je, d'un livre publié il y a trois cents ans. — Qu'importe? achetez toujours, et lisez; cela vous amusera : le livre ne coûte que cinq sous. » J'en achetai deux exemplaires, persuadé que le titre seul pourrait déterminer notre excellent ami Prospero (*a*) à parcourir l'ouvrage. Je vous fais passer ce titre et le frontispice : *le Dragon rouge, ou l'Art de com-*

(*a*) Je vois dans *la Tempête* de Shakespeare un personnage de ce nom, qui possède précisément les goûts de l'ami de M. Dibdin : aussi figure-t-il dans son *Décaméron Bibliographique.*

mander les Esprits célestes, aériens, terrestres, infernaux ; avec le vrai secret de faire parler les morts, de gagner toutes les fois qu'on met à la loterie, de découvrir les trésors. »



Le libraire me dit qu'il vendait des centaines d'exemplaires de ce livre, et que les gens de campagne croyaient encore à l'efficacité de ses préceptes. Vous voyez bien que l'homme est le

même partout. C'est ici, me dit-on, que la première *Bible latine*, connue sous le nom de *Mazarine*, fut achetée pour quelque six francs, et transportée à la Bibliothéque publique de Munich. Je saurai bientôt à quoi m'en tenir à cet égard.

Vers le soir, je visitai la Bibliothéque publique. J'avais rencontré le conservateur chez le premier libraire, et il m'avait donné rendez-vous dans son établissement à six heures et demie : avant de savoir l'un l'autre qui nous étions, il avait prononcé mon nom avec certains accompagnemens qui m'auraient obligé d'étendre un voile sur mon visage si j'eusse été femme : j'étais homme ; j'ôtai mon chapeau et saluai. L'étranger faisant alors un éloquent panégyrique de la bibliothéque de lord Spencer : « Avant de mourir, dit-il, je compte faire un pèlerinage à Londres pour aller la voir. » Il termina en ajoutant qu'il m'attendrait avec impatience à l'heure dite. Je fus ponctuel presque à la minute. Je trouvai en entrant une espèce de bibliothéque Bodleïenne en miniature, avec cette différence qu'il y avait là, au milieu de la salle, de gros monceaux de livres formant des rangées parallèles ; ce qui devait occasionner une pression prodigieuse sur le plancher. Je cherchai bien vite des Éditions princeps ; mais d'abord mon guide plaça devant moi deux exemplaires du fameux Liber Nancei-

DOS (1), l'un desquels pouvait passer pour *grand-papier*. Assurément un tel exemplaire devait appartenir à la ville, objet du poëme ; mais il avait grand besoin du maroquin ou du cuir de Russie de Charles Lewis. En continuant mon examen, je trouvai du droit canonique et civil, des pandectes, des gloses, des décrétales et des commentaires sans nombre ; de plus, une assez grande quantité d'ouvrages de médecine. Parmi ces derniers était un *Avicenne*, édition curieuse, et rappelant la manière de *Mentelin ;* mais *la Vie de Jésus-Christ* en latin, par *Ludolphe*, in-folio, imprimé avec les plus petits caractères d'*Eggesteyn* en 1474, offrait un intérêt particulier, et

(1) Volume in-folio, imprimé en 1518, à Saint-Nicolas, petite ville voisine. C'est un poëme latin, en vers héxamètres, par P. Blaru (P. de Blarrorivo), où est décrit le mémorable siége de Nanci, en 1476, par CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE, duc de Bourgogne, qui périt sous les murs de la ville. Sa mort est racontée dans le sixième Livre, signat. T iiij. Ce passage commence ainsi :

Est in Nanceijs aratro locus utilis aruis.

Le portrait du général français Renet est gravé en bois sur le frontispice. Un bon exemplaire de cette jolie impression, on peut dire de cet intéressant ouvrage, sera toujours fait pour orner la bibliothéque d'un amateur de livres historiques ou classiques. M. Brunet en cite un exemplaire SUR VÉLIN, qui a appartenu à un certain monastère de Lorraine.

méritait réellement d'être recherché. Il était dans sa reliûre monastique primitive, de grande dimension, d'une blancheur et d'une propreté parfaites, et présentant une multitude de feuillets non rognés.

Je cherchai partout des yeux une *Polyglotte de Complute;* je n'en trouvai point, encore bien qu'il y eût, comme dans presque toutes les bibliothéques publiques de France, un très bel exemplaire de la *Polyglotte* de *Lejay*. Ce fut ici, pour la première fois, que je vis un exemplaire complet de la seconde édition des *Annales Hirsaugienses* de *Trithemius,* imprimée au monastère de Saint-Gall en 1690. La Bibliothéque passe pour contenir 25,000 volumes en tout. Elle est contiguë à un Muséum d'histoire naturelle. Mais, hélas ! depuis la révolution, cet établissement présente un aspect effroyable de ruine, de ravage et de confusion. Pour moi, il ne m'offrit guère autre chose que la boutique d'apothicaire décrite par *Roméo* (*a*). On y voyait beaucoup de portraits à l'huile de célèbres naturalistes; ce sont autant de copies faites par la même main : quant aux originaux, ils ont probablement péri. Ce Muséum avait été dépouillé de tout ce qu'il possédait de rare ou de précieux. Véritablement il n'y a de fonds ni pour le Muséum,

(*a*) Dans la tragédie de Shakespeare, *Roméo et Juliette.*

ni pour la Bibliothéque. La nuit allait tomber lorsque je quittai cet établissement. Nous nous promenâmes, le conservateur et moi, sur une place agréable, aux environs d'une de ces grandes portes dont j'ai parlé plus haut. La soirée était extrêmement douce et sereine; la lune, presque dans son plein, se levait avec plus d'éclat que de coutume dans un firmament d'une pureté que je n'avais pas encore remarquée. Je me souviendrai long-temps de notre conversation pendant cette promenade. Mon compagnon parla de son pays avec toute la franchise d'un patriote, mais aussi avec tout le bon sens d'un homme honnête, observateur et réfléchi. Je n'entendis jamais de remarques mieux fondées, ou de nature à produire de meilleurs résultats. Quant à l'Angleterre, il en parla avec une chaleur qui tenait du ravissement. En consignant ici ces détails, je ne fais que céder à un sentiment de reconnaissance envers un homme dont j'ai oublié le nom, et que je ne reverrai jamais. Nous nous séparâmes enfin; je gagnai alors, assez pensif, une avenue ombragée d'arbres, sous laquelle étaient assis, ou se promenaient au clair de la lune, des groupes d'hommes et de femmes chantant les airs populaires du pays.

Le lendemain matin nous quittâmes Nanci, et le capitaine P***, qui devait nous rejoindre à Strasbourg. Nous nous arrêtâmes d'abord à *Saint-*

Nicolas, dont les tours élégantes avaient frappé nos regards de l'autre côté de Nanci. Ce n'était pas un relais; mais nous ne pouvions passer devant un édifice ecclésiastique de cette nature sans l'examiner avec attention. Quoique l'endroit soit par lui-même fort misérable, il possédait autrefois une presse d'où est sorti le *Liber Nanceidos*. Le parvis occidental de l'église est obstrué de maisons du plus dégoûtant aspect; au point qu'on n'obtient que difficilement une vue complète des tours. L'intérieur nous parut offrir le plus haut intérêt. Les côtés qui forment les ailes de la croix sont remarquables. L'un d'eux présente, au centre, un grand pilier circulaire; de l'autre s'élève aussi un pilier de même dimension, mais en forme de spirale comme le clocher de l'église de Chesterfield en Derbyshire. Dans l'une des chapelles, je vis un groupe nombreux de paysans, hommes, femmes et enfans, agenouillés aux pieds d'un saint. Le tableau était frappant. On s'étonne de trouver un si vaste et si bel édifice dans un tel lieu; mais ce village était peut-être jadis une cité grande et florissante. La façade occidentale de cette église peut rivaliser avec les deux tiers des autres églises de France.

Nous changeâmes de chevaux à *Domballe;* la route qui y conduit est assez jolie. *Lunéville*, autre relais, est une place considérable, dont l'effet pittoresque est surtout saillant de loin, attendu la

couleur rouge des tuiles employées pour la toiture des maisons. Il y a ici de beaux édifices publics, une fontaine à huit jets, des casernes, un théâtre et le château du prince Charles de Lorraine. On y fait un commerce étendu de vaisselle de terre, de toiles de coton et de porcelaine, le tout fabriqué sur les lieux. Cette place est connue dans l'histoire moderne par le *traité de Lunéville*, conclu entre les Français et les Autrichiens en 1801. Sur la route de *Bénaménil*, où l'on change de chevaux, nous vîmes pour la première fois, depuis notre départ de Paris, un *troupeau d'oies*. Nous dînâmes à *Blamont*, relais suivant. Pendant qu'on préparait nos côtelettes, nous allâmes au vieux château, aujourd'hui en état de pillage. Quoique peu spacieux, c'est néaumoins un débris fort pittoresque. En dedans des murs extérieurs est un beau potager. Du haut d'un certain endroit, peut-être bien l'ancien donjon, nous promenâmes nos regards sur le pays d'alentour, assez brumeux alors, à cause des vapeurs d'une atmosphère épaisse et chaude. Véritablement la chaleur était peu ordinaire. A tout prendre, le village et le CHATEAU DE BLAMONT méritent qu'on les examine à loisir, au moins pendant un jour entier. N'oublions pas de dire que les mets et le vin de notre auberge, la meilleure et peut-être la seule de l'endroit, étaient d'une qualité excellente et d'un prix

raisonnable. Ajoutons encore que mon compagnon fut tellement charmé du fumet du vin ordinaire, qu'il voulut garder le bouchon de la bouteille dont il avait pris sa part, comme un souvenir de la place.

En partant pour *Héming*, relais suivant, nous admirâmes une vallée riche, verdoyante, fertilisée par une petite rivière formant plusieurs détours. Le village de *Richeval* nous offrit un attrait particulier; la vue des bois et des prairies qui se succèdent alternativement sur la route, semblait corriger pour nous la chaleur du jour. A Héming, nous changeâmes de chevaux vis-à-vis d'une grande fontaine où des bestiaux venaient se désaltérer. Le coup-d'œil était très pittoresque; mais le temps manquait à M. Lewis. Au bout de cinq minutes, nous étions en route pour *Sarrebourg*, où nous arrivâmes avec le soir. Là, pour la première fois, je vis du *houblon*; là, pour la première fois aussi, j'entendis parler allemand, et remarquai beaucoup de l'air germanique sur la physionomie des habitans. Notre postillon était Allemand, et ne savait pas un mot de français; mais il s'entendait fort bien à conduire, car on eût dit que nous rivalisions de vitesse avec le vent, sur la route de *Hommarting*, que nous parcourûmes en une demi-heure. Hommarting est précisément à deux lieues de Sarrebourg. Nous arrêtâmes pour relayer auprès d'une espèce de ferme; et pendant qu'on « accouplait au



char » les coursiers que devait guider un autre Phaéton germanique, je me promenai dans une vaste chambre qui me parut être une cuisine. Le souper était servi sur deux longues tables, autour desquelles étaient assis, aussi serrés qu'ils pouvaient l'être, un grand nombre d'ouvriers des deux sexes et de tout âge; de gros dogues circulaient çà et là dans l'espoir d'obtenir quelque morceau du repas. Devant le feu, sur un foyer en désordre, étaient étendus deux mâtins épouvantables. Je ne marchais qu'avec crainte, et même en tremblant. Les cuisiniers apportèrent le repas du soir. Tout cela formait un de ces *intérieurs* qui eût ravi les yeux de Jean Stein, et que notre Wilkie aurait été enchanté de reproduire. Cependant le fouet du postillon résonna; le nouvel attelage hennissait; on m'avertit que tout était prêt, et je partis avec joie. Le jour tombait; je priai les bonnes gens de la maison de dire au postillon que je désirais qu'il ne *dormît* pas en route.

Il n'en fallut pas davantage. Ce second postillon allemand paraissait élevé à l'école de son prédécesseur (*a*) : en effet, nous changeâmes le grand trot pour la petite chasse, qui se termina ellemême par le grand galop; et nous nous trouvâmes,

(*a*) Littéralement : *Semblait avoir emporté un feuillet du livre de son prédécesseur.*

sans nous y attendre, devant les portes de *Phalsbourg*. Dites-moi, mon cher ami, si vous êtes jamais arrivé dans une ville forte, à la lueur douteuse de la lune obscurcie par les nuages, vers onze heures du soir. Une obscurité mystérieuse enveloppe tous les objets. Le pont est levé. La sentinelle solitaire fait entendre le *qui vive* sur le rempart. Chaque pas, si léger qu'il soit, a son écho qui lui répond : jugez du retentissement que dût produire sur la chaussée la marche pesante de nos coursiers ! « Que demandez-vous ? » dit en français une voix de tonnerre qui partait de l'intérieur. « Un gîte pour la nuit, répliqué-je : nous sommes des voyageurs anglais qui allons à Strasbourg. — Attendez que j'aie parlé à l'adjoint. — Bien. » Nous prîmes patience. Une grande discussion s'éleva en dedans des portes, et je commençais à croire qu'il nous faudrait rétrograder, lorsque, après un délai de vingt minutes au moins, nous entendîmes, à notre extrême satisfaction, crier, non pas précisément avec la force d'un coup de tonnerre (*a*), les gonds de la porte massive, qui s'ouvrit lentement et avec résistance. A ce bruit succéda le cliquetis de la grande chaîne au moment où le pont-levis s'abattit. Ce dernier rebondit légèrement en

(*a*) *Harsh thunder* : citation du *Paradis perdu* de Milton : Chant II, vers la fin.

atteignant son niveau. Je crois encore entendre le sourd murmure des pas de nos chevaux dans les vastes profondeurs du fossé sur lequel nous passions. Alors on nous demanda nos passe-ports, que nous donnâmes volontiers, sur la promesse qu'on nous fit de nous les rendre le lendemain matin. Les portes se refermèrent sur nous, et nous voilà dans la ville, fort aises de nous y trouver. « Vous êtes un brave homme, dis-je au portier (appelez-le garde si vous voulez); venez me voir demain matin à l'auberge, vous serez récompensé comme vous l'aimerez le mieux. »

L'aubergiste n'était pas encore couché; il nous entendit arriver, appela autour de lui tous ses mirmidons, et nous fit mille politesses. C'était un homme de bonne mine, agréable de sa personne, s'exprimant avec politesse et facilité, paraissant prêt à parler de tout, quel que fût le sujet de la conversation. Nous demandâmes du thé et des lits. (Sachez cependant que nous portions avec nous une boîte à thé dont j'avais fait l'émplette à Paris.) Pendant qu'on faisait bouillir l'eau, notre aubergiste m'adressa ainsi la parole : « Eh bien, M. le comte, comment vont les affaires en Angleterre? et votre grand capitaine, le DUC DE WELLINGTON, *comment se porte-t-il? Ma foi, en ce moment il joue un beau rôle.* » Je répondis que les choses allaient au mieux en Angleterre, et que

notre grand capitaine se portait fort bien. « Vous le connaissez parfaitement bien sans doute? » Je répliquai que je n'avais pas cet honneur. « Néanmoins, reprit l'aubergiste, il est connu partout. » Je demeurai sur-le-champ d'accord de la vérité de cette observation. Notre entretien finit par l'assurance qu'il me donna que nous trouverions nos lits excellens, le déjeuner du lendemain délicieux, et qu'il ferait atteler à notre voiture deux chevaux (notez qu'il voulait absolument nous en faire prendre quatre), deux chevaux tels, qu'il mettait toute comparaison au défi.

Sa prédiction se trouva vraie de tout point : les lits étaient excellens; le déjeuner, composé de café, d'œufs, de fruits, de pain et de beurre (ce dernier de beaucoup supérieur à celui qu'on sert ordinairement en France); le déjeuner, dis-je, était délicieux, et les chevaux paraissaient réunir toutes les qualités de leur espèce. A la vérité, le mémoire était un peu chargé; mais je considérai que je devais payer, pour expier le titre de comte que je m'étais laissé donner sans contradiction, parce que je n'y avais vu qu'un mot sans conséquence. Une autre fois je n'y serai pas repris. Nous partîmes un peu après neuf heures, plus jaloux, plus empressés que jamais d'apercevoir le sommet de la *cathédrale de Strasbourg*, édifice dont je me formais depuis si long-temps, et avec délices, les

idées même les plus extravagantes. Le premier relais était à *Saverne*. La route intermédiaire nous procura, sous tous les rapports, plus d'agrément et de charmes que toutes celles que nous avions parcourues jusqu'alors. Vous traversez, chemin faisant, une partie de cette fameuse chaîne de montagnes qui séparaient la Vieille France de l'Allemagne, et que nous avions cru apercevoir des hauteurs avant d'arriver à Nanci. Le pays, ainsi partagé, avait, et retient encore le nom d'Alsace. Les montagnes dont je viens de parler sont les *Vosges :* elles règnent presque en ligne droite du nord au sud, et dominent majestueusement le paysage dans tous les points de vue. Mais parlons d'abord de Saverne. Il est situé, avec son beau vieux château, au pied des Vosges; la descente qui y conduit offre le plus admirable coup-d'œil qu'on puisse imaginer.

Ce n'est guère que depuis les dernières années que ce chemin, ou passage, a été terminé. Auparavant il était, pour ainsi dire, impraticable. Comme la descente est longue et rapide, on a prévenu les accidens qui pourraient en résulter, en donnant à la route la forme d'un tire-bouchon (1),

(1) Quand la *chaussée*, ou route royale, fut terminée, elle excita tant d'admiration, que les dames imitèrent ses tire-bouchons par des perles disposées en spirale dans leurs cheveux. Cette coiffure fut appelée *coiffure à la Saverne*.

ou d'une spirale, qui offre à chaque détour, si je puis m'exprimer ainsi, un coup-d'œil nouveau, agréable et intéressant. Vous continuez de descendre en promenant vos regards de tous côtés. A droite, suspendu en l'air, pour ainsi dire, au sommet d'un roc à pic, garni jusqu'à la moitié de sa hauteur de noyers et de hêtres, s'élève, ou plutôt s'incline, un vieux château en ruines; on dirait qu'il chancelle à chaque coup de vent; il est là, néanmoins, et il s'y maintient depuis quelque mille ans; jadis la terreur du vassal, aujourd'hui.... l'admiration des voyageurs. De tous les châteaux que j'ai vus, celui-ci me parut le plus élevé, par rapport à son site, et de l'accès le plus difficile. On eût dit que les nuages se reposaient sur ses créneaux. Mais qu'aperçois-je? « Est-ce l'extrémité de la flèche de la cathédrale de Strasbourg? — Oui, monsieur », répondit le postillon. J'ôtai ma casquette en signe d'hommage, et tirai ma montre pour savoir l'heure précise. Il était dix heures juste. La circonstance méritait bien qu'on en prît note. Néanmoins, la première impression ne donne pas une idée de l'élévation extraordinaire de cette flèche, à cause des montagnes qui sont en deçà, ou plutôt des montagnes beaucoup plus hautes, qui s'élèvent de l'autre côté du Rhin. Un *autre* spectacle pouvait seul exciter nos désirs, c'était la vue du Rhin; mais les côtes intermédiaires le ren-

daient invisible, et le dérobèrent même à nos regards sur toute la route de Strasbourg. Nous continuâmes de descendre doucement et avec précaution jusqu'à Saverne, situé dans le fond, en face de nous. A gauche, sur le bord de la route, est un obélisque, sur lequel on lit cette seule inscription, en lettres d'or :

ALSATIA.

Lorsqu'on a gagné le plat pays, tout décèle un peuple d'un caractère différent. Ce n'était plus, évidemment, ni les mœurs françaises, ni l'idiome de cette nation, quoique ce fût le même peuple : tant il est vrai, comme un Strasbourgeois me le fit observer, que « les montagnes, et non les fleuves, forment les limites naturelles des pays. » Les femmes portent des chapeaux de paille grands et plats; une petite rose orne le bas de la forme. De larges cravates de soie enveloppent leur cou, et avancent quelquefois jusqu'à la bouche (*a*). Leurs cheveux tressés retombent en deux divisions égales. Elles ont généralement la face aplatie. Les hommes portent un chapeau en forme de pelle, faisant une saillie considérable pardevant; et cette réponse perpétuelle de *jâ, jâ*, ne nous laissait plus douter que nous n'eussions dit adieu au langage « de la nation polie. » Enfin nous

(*a*) A cause des goîtres.

atteignîmes Saverne, où nous changeâmes de chevaux. Cette ville est grande et animée. On assure que le nombre de ses habitans passe quatre mille. Nous ne voulûmes point nous arrêter à examiner ses merveilles ou ses beautés, car nous devenions impatiens d'arriver à STRASBOURG. Les deux relais suivans étaient *Wasselonne* et *Ittenheim;* puis venait Strasbourg. Les trois postes réunies faisaient environ dix lieues. Le postillon nous dit, dans un langage moitié français et moitié allemand, que « nous allions voir l'une des plus fameuses villes du monde; et *une* CATHÉDRALE ! » La campagne, aux environs immédiats de Strasbourg, est plate et sans intérêt; et je ne pouvais croire, de quelque endroit que je visse la tour de la cathédrale, qu'elle fût, comme on le dit, *le plus haut édifice ecclésiastique du monde.*

Les fortifications de Strasbourg passent pour l'une des plus belles productions du génie de Vauban, c'est possible; mais elles sont basses, et n'ont rien d'imposant ni de pittoresque. Arrivés aux barrières, nous exhibâmes nos passe-ports, et passâmes sous la première grande voûte de brique. Un chemin pavé nous conduisit, après quelques détours, à la seconde porte. Nous entrons alors dans la ville, priant le postillon de nous descendre à l'*hôtel de l'Esprit.* « Vous avez raison, monsieur, répliqua-t-il; car il n'y a point

d'hôtel comme celui-là, ni en France, ni en Allemagne, » et il continua sans relâche de faire serpenter son fouet autour de sa tête, mais avec un bruit si perçant, que tous les habitans se retournaient pour nous regarder. Je l'invitai à se modérer; ce fut en vain. « Les Anglais entrent toujours ainsi, » ajouta-t-il. En arrivant à l'hôtel, il donna un dernier coup de fouet, le coup par excellence...., qui lui fit perdre l'équilibre, et manquer de tomber de cheval. Quand je le payai, il insista fortement pour un *extra de cinq sous,* attendu ce coup de fouet final.

Me voici donc arrivé sain et sauf, et commodément logé dans ce vaste hôtel, sur le bord de la rivière d'*Ill,* dont le voisinage fait circuler dans mon appartement une fraîcheur délicieuse. Dieu vous bénisse!

P. S. Un mot encore, quoiqu'il ne mérite peut-être pas un *post-scriptum.* Je suis persuadé que nous n'avons pas rencontré *six* équipages sur toute la route depuis Paris jusqu'à Strasbourg. La massive diligence, la poste royale routinière, et notre propre chaise, furent presque les seules voitures qu'on y vît en mouvement. Il n'y avait point là non plus de ces maisons de campagne, de ces châteaux de plaisance qui, en Angleterre, vivifient la scène et enchantent le voyageur.

LETTRE XXXV.

STRASBOURG. — ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION PROTESTANTE. — LA CATHÉDRALE. — AUTRES MONUMENS ECCLÉSIASTIQUES. — LA BIBLIOTHÉQUE PUBLIQUE.

Hôtel de l'Esprit, 26 juillet 1818.

Mon cher ami,

Conformément à ce que j'ai dit au commencement de ma dernière lettre, je vais vous transmettre quelques détails sur cette ville, où je suis depuis six à sept jours. Me voici encore, pour ainsi dire, confiné à l'intérieur de murs et de remparts; mais, en quelques secondes, je puis respirer l'air de la campagne. Je puis même, toute la journée, comme je l'ai précédemment observé, jouir de la fraîcheur délicieuse que le voisinage de la rivière d'*Ill* entretient dans mon appartement. Je viens d'éprouver une satisfaction de nature différente. C'est aujourd'hui dimanche; il y a tout au plus une demi-heure que j'ai entendu de ma chambre, dans une église luthérienne située de l'autre côté de l'eau, un chant religieux que je qualifie de bon, sincère, raisonnable; point de vio-



lons, de trombones ni de serpent. J'étais bien loin de mon pays, et cependant je me croyais presque dans la vieille Angleterre.

Cette lettre sera principalement consacrée aux antiquités. J'ose compter, à l'avance, sur votre approbation ; car je connais depuis long-temps votre prédilection pour l'histoire de l'Alsace, et vous savez par cœur, pour ainsi dire, l'admirable ouvrage de Schoepflin (1), relatif à ce pays. La ville de Strasbourg contient une population d'environ cinquante mille âmes. Si je ne me trompe, cette population doit avoir été autrefois plus considérable. Le nombre de ses rues est aujourd'hui de deux cent cinquante, grandes et petites, y compris les places et passages. Les principales rues, à tout prendre, ne sont ni larges ni étroites. Pour un étranger, néanmoins, elles ont un aspect fort singulier, attendu ces barres de fer diversement placées, qui garnissent extérieurement les croisées de presque toutes les maisons. On dirait autant de prisons (*a*); dans tous les cas, il s'en faut que ce soit un ornement, comme quelques personnes paraissent le penser. Le vitrage des fenêtres

---

(1) *Alsatia illustrata*, 1751-61, in-folio, 2 volumes.

(*a*) L'auteur a sans doute confondu, dans ses notes ou dans ses souvenirs, Strasbourg avec quelque autre ville; car les fenêtres ainsi garnies de barres de fer y sont très rares.

est souvent aussi fort curieux. Les carreaux sont petits, ronds, enchâssés dans des panneaux de plomb. Le nombre des maisons à Strasbourg s'élève, dit-on, à trois mille cinq cents.

Il n'y a pas moins de *quarante-sept ponts* à l'intérieur de la ville. Ils traversent les rivières d'*Ill* et de *Bruche* qui vont se jeter dans le *Rhin*. Les fortifications de Strasbourg sont redoutables, étendues; elles présentaient jadis un aspect plus pittoresque, sinon plus formidable. Au milieu du quinzième siècle, il y avait neuf portes principales. Sur les murs, à égales distances, s'élevaient cinquante-cinq tours surmontées de deux en deux, par environ trente autres tours d'observation. Au commencement du seizième siècle, l'usage de la poudre à canon étant devenu général, on dut nécessairement adopter un autre système de défense, et le nombre de ces tours fut en conséquence diminué. Il n'y en a plus aujourd'hui; elles ont été remplacées par des bastions et des redoutes, plus en rapport avec l'art actuel de la guerre. Malgré tout, j'aurais voulu pouvoir jeter les yeux sur Strasbourg, lorsque la flèche de son étonnante cathédrale s'élançait majestueuse du milieu de ces tours pittoresques que l'on eût prises, malgré leurs propres dimensions, pour un groupe de nains préposés à sa garde.

On compte sept paroisses : quatre pour le culte

catholique, trois pour la religion protestante. Ceci me conduit à vous donner un court aperçu de la naissance et des progrès du *protestantisme* à Strasbourg. Je ferai encore une remarque préliminaire, qui rentre d'ailleurs dans le but de nos recherches mutuelles en fait d'antiquités : c'est qu'indépendamment des églises paroissiales il y avait ici autrefois QUATORZE COUVENS, sans compter les chapellenies. Tout cela est minutieusement détaillé dans l'ouvrage récent de M. Hermann (1), à qui j'ai emprunté la plus grande partie des renseignemens qui précèdent. Beaucoup de ces couvens furent supprimés dans le seizième siècle, quand la religion protestante s'établit. Quelques uns des bâtimens ont néanmoins subsisté jusqu'à la fin du dix-septième siècle, et l'on affirme que plusieurs existent encore. En effet, me promenant hier soir de l'autre côté de la rivière d'*Ill*, une maison curieuse par sa construction attira l'attention de M. Lewis et la mienne. Je pris quelques informations, et l'on me dit que cette maison,

---

(1) Cet ouvrage est intitulé : *Notices historiques, statistiques et littéraires sur la ville de Strasbourg*, 1817, in-8°. Un second volume, publié en 1819, le complète; c'est la compilation la plus judicieuse et, m'assure-t-on, la plus fidèle qui existe encore sur la ville très intéressante qui en est l'objet.

habitée aujourd'hui par un épicier, avait été jadis un couvent.

A la fin du quinzième siècle il n'y avait pas, à Strasbourg, moins de neuf églises paroissiales, vingt couvens, et cent huit chapellenies publiques ou privées. Mais je vous dois un court aperçu de la naissance et des progrès du protestantisme dans cette ville. Véritablement il sera court; j'ai tant de choses à dire dans cette lettre, qu'il serait peu raisonnable d'exiger des détails plus circonstanciés; mais, s'il est bref, il sera du moins clair et fidèle. Le précurseur de Luther, selon moi, fut Jean Geyler, homme d'une rare intrépidité de tête et de cœur. C'était, sans contredit, un génie fort extraordinaire; les ouvrages qu'il nous a laissés prouvent la variété de ses connaissances (1). Sa mémoire est encore respectée par ses compatriotes, et cependant il n'existe peut-être pas de bibliothéque qui possède une collection complète de ses ouvrages. Geyler prêchait avec force, dans

---

(1) Nicéron ne dit rien de Geyler, qui a été aussi oublié dans l'édition récente (1804) du *Nouveau Dictionnaire historique*. C'était un personnage dont Bayle aurait été charmé de faire le portrait. On trouvera sur cet homme extraordinaire, dans le *Decameron bibliographical*, tome 1, pag. 238-240, quelques renseignemens qui ne sont peut-être pas sans intérêt.

la cathédrale, contre les maximes relâchées et la morale douteuse du clergé. Il exhortait les magistrats à faire leur devoir, et déclarait que la réforme dans le culte était nécessaire, si l'on voulait que celle des mœurs fût possible. On conserve une espèce de chaire en pierre d'un travail fort curieux, mais qui a été presque entièrement brisée pendant la révolution. C'est là que Geyler débitait ordinairement ses sermons. Il mourut en 1510; et douze ans après sa mort, la doctrine de Luther était ardemment propagée. Le terrain avait été bien préparé pour recevoir cette semence. Le saint-siége prit de l'inquiétude. En 1522, le pape envoya un légat à Strasbourg, pour y lancer des anathèmes et combattre vigoureusement cette nouvelle hérésie, comme il l'appelait à cette époque. La religion réformée était enseignée, même dans la cathédrale; et, chose plus remarquable, événement de nature à influer davantage sur l'esprit du peuple, le curé de l'église Saint-Thomas, second établissement religieux dans l'ordre de l'importance après la cathédrale, ce curé, dis-je, OSA SE MARIER! Cette hardiesse eut l'approbation de la multitude et d'un grand nombre des familles les plus considérables. L'exemple du curé trouva des imitateurs; les religieux des deux sexes eurent la permission de quitter leurs établissemens, de s'en aller où bon leur semblerait, et de contracter ma-

riage. En 1530 (*a*) la messe fut généralement abolie, et la religion protestante constamment pratiquée dans la cathédrale.

Les ombres de Geyler et de Luther ont dû se réjouir de voir, en 1550, le chapitre de Saint-Thomas avouer hautement sa résolution de ne pratiquer, dans son vaste établissement, d'autre culte que le protestant. Le feu de la nouvelle religion paraissait avoir atteint tous les quartiers et embrasait tous les cœurs. Elle fléchit un moment néanmoins devant l'adroite politique de Charles-Quint. Ce prudent et méticuleux monarque, qui avait encore moins de religion que d'humanité, interposa son autorité, et menaça de ses vengeances; jugeant nécessaire, toutefois, de ne pas détruire entièrement le protestantisme, et même de n'en pas arrêter subitement les progrès. D'un autre côté, les Strasbourgeois redoutaient trop les effets de sa puissance pour lutter contre sa volonté, au moyen d'un système quelconque d'opposition. En 1550, donc, les choses s'arrangèrent ainsi : la cathédrale, les églises collégiale et paroissiale de Saint-Pierre-le-Vieux et de Saint-Pierre-le-Jeune, aussi-bien que l'oratoire de tous les Saints, retinrent les formes du culte catholique; les autres églises paroissiales adoptèrent celles de la

(*a*) Hermann dit : le 20 février 1529, tome 1, page 55.

religion protestante. Mais, en 1559, il y eut des démêlés tellement sérieux dans la cathédrale même, entre les catholiques et les protestans, que les premiers sentirent l'urgente nécessité de faire aux seconds toutes les concessions possibles; de sorte que vers la fin du seizième siècle, il se trouvait dans le chapitre de la cathédrale *dix-sept* chanoines *protestans* et *huit catholiques*. Parmi ces derniers était le fameux cardinal de Lorraine, l'un des plus puissans, des plus acharnés, des plus implacables ennemis du protestantisme. La part qu'il prit au massacre de la Saint-Barthélemy imprime à son nom, pour l'éternité, le sceau de l'infamie et de la malédiction publique.

En 1610, on fit une convention dans le but de régler les différends entre les catholiques et les protestans; mais en 1618 survint la malheureuse guerre de trente ans qui désola presque toute l'Allemagne, et empêcha d'assurer les intérêts respectifs des partis. Pendant toute cette période, Strasbourg demeura sous le pouvoir de l'Allemagne dont il parle encore la langue, dont il conserve aussi les usages et les mœurs. Mais sa position même le rendait la proie des deux puissances belligérantes, c'est-à-dire tantôt de l'Allemagne et tantôt de la France; l'une et l'autre réclamant alternativement la faculté de traverser le pont du Rhin pour entrer sur le territoire ennemi. Ce

pauvre pont, en conséquence, fut souvent brûlé ou détruit en partie. Il fut presque entièrement ruiné en 1673, et les habitans de Strasbourg n'obtinrent qu'avec peine, de Louis XIV, la permission de le faire réparer ou reconstruire (1). De plus, en 1678, les Français s'emparèrent du fameux fort de *Kehl*, et démolirent, ou à peu près, le malheureux pont. Enfin, au mois de septembre 1681, eut lieu la mémorable reddition de Strasbourg aux armes de Louis XIV; événement auquel je soup-

(1) Dans les *Documens historiques relatifs à l'Histoire de France, tirés des archives de la ville de Strasbourg*, recueillis par Kentzinger, et publiés en 1818, in-8°, se trouve la pétition des habitans de Strasbourg, avec la réponse du roi. Cette dernière fait voir quelle importance les Français attachaient à l'état de ruine de ce pont. « Il est encore trop à craindre, dit le document, que la commodité de ce passage n'apporte dans vos terres, et peut-estre dans quelqu'une de nos provinces, les mesmes desordres que les troupes de Brandebourg ont portez depuis quelques mois dans vostre voisinage, et dont l'accident dont vous vous plaignistes alors eust sans doute beaucoup de part à vous garantir.... Ainsy nous nous trouvons obligez de vous dire qu'en l'estat où sont tousjours les choses, comme il ne seroit pas de la prudence de rouvrir aux troupes qui nous seroient contraires, et dont vos terres souffriroient asseurément, un passage si important sur le Rhin, nous verrons avec plaisir que vous attendiez à un autre temps à achever l'ouvrage que vous auriez dessein de commencer, etc. » pag. 330-31.

çonne que la trahison ne fut pas étrangère (1) Alors les droits et priviléges des catholiques et des protestans furent définitivement réglés. Déjà, cependant, ceux-ci avaient pris une supériorité

(1) L'histoire de cette reddition est rapportée de la manière suivante par MM. Hermann (*) et Kentzinger : « M. de Louvois, ministre de la guerre, envoya ordre à M. de Chamilly, neveu du brave défenseur de Grave, de se rendre chez lui sur-le-champ, pour recevoir des instructions sur une mission très importante dont il voulait le charger, et les lui donna ainsi : Partez ce soir même pour Bâle en Suisse; vous y serez dans trois jours; le quatrième, à deux heures précises après midi, vous vous établirez sur le pont du Rhin, avec un cahier de papier, une plume et de l'encre; vous examinerez et vous écrirez avec la plus grande exactitude tout ce qui se passera sous vos yeux pendant deux heures. A quatre heures précises, vous prendrez des chevaux de poste, vous partirez, vous courrez jour et nuit, et m'apporterez votre cahier d'observations. A quelque heure que vous arriviez, demandez à me parler sur-le-champ. »

Tout étonné qu'il fût d'une mission qui lui paraissait romanesque ou puérile, M. de Chamilly obéit à l'instant. Il arrive à Bâle au temps prescrit, se place sur le pont à l'heure indiquée, avec son papier, sa plume et son encre, et prend note de tout ce qui se passe sous ses yeux. D'abord, il vit un marchand de fruits avec ses paniers; puis un voyageur à che-

(*) On ne peut dire que Hermann *rapporte* le fait *de cette manière*. Il cite une anecdote qu'il emprunte à un autre écrivain, et réfute au contraire l'opinion de ceux qui prétendent que Strasbourg a été remis par trahison; tome 1, pag. 80 et suiv.

marquée. On tenta de leur enlever ces droits par la révocation de l'édit de Nantes, après que les jésuites eurent fait de vains efforts pour convertir les protestans. Conformément au traité de reddition, la religion catholique fut rétablie dans la

val, vêtu d'une grande redingote bleue; ensuite, un paysan couvert de mauvais habits; après, des colporteurs : mais à trois heures, un homme en veste et en culotte jaune s'arrêta au milieu du pont, s'avança du côté du fleuve, s'appuya sur le parapet, recula un pas, et, avec un gros bâton, frappa trois coups sur la banquette. Cette circonstance, et toute autre, quelque insignifiante qu'elle parût, fut soigneusement notée par M. de Chamilly. Quatre heures sonnent; l'envoyé remonte dans sa voiture, voyage sans s'arrêter, et arrive chez le ministre le surlendemain avant minuit. Conformément à ses instructions, il se fait annoncer immédiatement, paraissant tout confus de la futilité de ses notes. M. de Louvois saisit le cahier de papier, lit avec empressement, et lorsqu'il en est à l'homme en veste jaune, qui a frappé trois coups sur la banquette, il saute de joie. Chamilly fut congédié avec remercîment. Le ministre se rend aussitôt chez le roi, qu'il trouve au lit, le fait éveiller, cause un quart d'heure au chevet de son lit, et ne sort que pour expédier en toute hâte quatre courriers, qui depuis quelques heures étaient prêts à partir. Huit jours après, la ville de Strasbourg est entièrement cernée par les troupes françaises, et ouvre ses portes le 30 septembre 1681.

Louis vint en personne recevoir les clefs de la ville le 24 octobre suivant. Il fut reçu à la grande porte de la cathédrale par l'évêque de Strasbourg, prince de Fürstemberg, qui le complimenta. Il lui dit que, « se voyant remis par ses

cathédrale, dans les églises collégiale et paroissiale de Saint-Pierre-le-Vieux et de Saint-Pierre-le-Jeune, ainsi qu'à l'oratoire de tous les Saints (*a*);

---

mains royales (*) en possession du temple, dont la violcnee des ministres de l'hérésie l'avait si long-temps exilé, il avait lieu de dire à sa majesté, à l'exemplc du bon homme Siméon, qu'il attendrait dorénavant la fin de ses jours en repos; ct que lorsqu'il plairait à Dieu de le rappelcr à lui, il quitterait le mondc avec beaucoup de satisfaction. » Je soupçonne que ce prince épiscopal de Fürstemberg savait quelque chose de certains trois coups de bâton donnés sur la banquette de certain pont. En 1774, Louis xv fut magnifiquement reçu dans Strasbourg. La façade occidentale de la cathédrale resplendissait d'une illumination (**) générale. Les fêtes et réjouissances qui eurent lieu à cette occasion sont représentées en douze gravures in-folio, grand format. La quatrième offre une belle vue, sur une grande échelle, de la moitié inférieure de la façade occidentale.

(*a*) Cc n'est point conformément au traité de reddition en 1681; il n'en fait aucune mention. Cc fut en vertu de la convention du 23 novembre 1549, dont le résultat eut lieu en 1550. (*Hermann;* tome I, page 62.)

(*) L'auteur fait dire à l'évêque : « En remettant aux mains royales de Sa Majesté ce temple, etc. » C'est un contre-sens. (*Voyez* la note *b2*, page 172 du premier volume de Hermann.)

(**) L'auteur dit : *fireworks*, feu d'artifice; ce n'est pas exact. Le feu d'artifice eut lieu sur la rivière d'Ill, en face du palais épiscopal où logeait le Roi. La cathédrale fut illuminée. (*Voyez* la *Représentation des fêtes données par la ville de Strasbourg pour la convalescence du Roi*, au mois d'octobre 1744.)

elle a continué d'y être exercée à peu près dans la même proportion jusqu'à ce jour. Quoi qu'il en soit, le plus grand nombre des Strasbourgeois est décidément protestant.

Tel est le succinct, mais fidèle historique de l'établissement du protestantisme à Strasbourg. Le sujet me conduit naturellement à parler du *temple* principal où les rites de l'une et l'autre religion paraissent avoir été long-temps et alternativement observés; et ce temple ne saurait être que le Minster, ou, si nous aimons mieux, la Cathédrale. Il mérite, en effet, une description minutieuse et soignée. Mais le temps et l'espace me manquent en ce moment pour un tel travail. Je rapporterai en Angleterre les principaux mémoires dont il a été l'objet, et qui m'ont fourni les détails que je vais donner.

Avant que je remplisse les devoirs d'historien, permettez-moi de satisfaire mes goûts comme simple curieux. Souffrez que je me promène autour de cet étonnant édifice, et voyez-moi, au moment où je vous parle, en contemplation devant la façade occidentale d'où s'élance la tour qui paraît toucher le ciel. A l'aspect de cette façade, on se sent comme écrasé sous le poids de l'admiration et de l'enchantement. Par bonheur, il y a de ce côté un petit parvis nouvellement planté d'arbres, où se tient, m'a-t-on dit, le mar-

ché aux fruits et aux herbes. Avancez à l'extrémité de ce parvis, vers la cathédrale, portez vos regards sur la façade ; ce qui vous frappe d'abord, c'est la couleur rouge, ou couperosée de la pierre que je présume être une espèce de pierre granuleuse, et qui donne à l'ensemble l'aspect sévère du métal. Vous vous sentez cloué à la place d'où vous obtenez pour la première fois une vue générale de cette façade incomparable. La délicatesse, le fini, cette harmonieuse profusion d'ornemens, cette légèreté qui tient du prodige, et qui règne jusqu'à l'extrémité de la flèche, qu'on prendrait elle-même pour un ouvrage en filigrane, élevé par enchantement, et au travers duquel vous apercevez le brillant azur du ciel dans un éclat dont vous n'avez point d'idée en Angleterre : tout cela, dis-je, vous remplit d'un charme impossible à décrire. L'expression manque pour rendre vos idées et l'excès du plaisir que vous éprouvez. Vous demeurez convaincu, encore bien que vous ayez pu voir comme moi les façades occidentales de Péterboro, d'York et de Lincoln, que le superbe édifice, objet de vos regards, est le *nec plus ultrà* de l'habileté humaine, sous le rapport de l'architecture gothique et des ornemens qu'elle comporte. Il est vrai qu'on regrette ici, comme à Anvers, l'absence d'une tour parallèle ; mais il faut former votre jugement d'après ce que vous avez *réelle-*

ment sous les yeux, et vous rappeler que cette tour ou flèche, car elle offre ces deux caractères, porte *cinq cent trente* bons pieds anglais de haut (1),

(1) Ou environ quatre cent quatre-vingt-dix pieds français, d'après les mesures du célèbre Silbermann, ordinairement citées par les voyageurs, comme étant les plus correctes. La hauteur de cette fameuse tour a été l'objet de différens calculs dont l'histoire fournit une belle leçon d'exactitude. Wimpeling, le premier, je crois, qui prit la hauteur de l'édifice, la fit monter à neuf cent cinquante pieds. Speklé, le second, la diminua presque de moitié, c'est-à-dire à cinq cent quatre-vingt-quatorze pieds. Brun fit une autre diminution insignifiante, qui la porta à cinq cent soixaute-quatorze pieds. Ulsberger, contemporain de Brun, au commencement du dix-septième siècle, la réduisit à quatre cent quatre-vingt-neuf pieds. Après lui, Hekler la trouva poussée jusqu'à cinq cent cinq pieds. Je ne cite pas plusieurs autres calculs, qui n'offrent que de légères différences. J'ajoute cependant que le pied français et celui de Strasbourg ne paraissent pas d'égale mesure, et que ce dernier semble plus conforme au nôtre. S'il en est ainsi, on aura toujours cinq cents pieds anglais depuis le pavé de la nef jusqu'au sommet de la tour, ou, si l'on veut, de la flèche. (*)

(*) La véritable hauteur de la cathédrale, fixée par les mesures trigonométriques les plus rigoureuses, est de quatre cent trente-sept pieds de France, et quelques pouces : les mesures prises par Silbermann (avec des cordes et des chaînes) sont indiquées en anciens pieds strasbourgeois : réduites en pieds de France, elles s'accordent, à quelques pouces près, avec le résultat de cette mesure trigonométrique ; les autres sont fautives.

et par conséquent quelque vingt ou trente pieds de plus que la coupole de Saint-Pierre de Rome. On ne revient pas de son étonnement quand on se figure une telle élévation. Je dis quand on se figure, car il n'y a réellement point dans le voisinage immédiat de la ville d'endroit convenable d'où l'œil puisse se satisfaire à cet égard. (1)

Entrons maintenant dans les détails de cet extérieur. La façade occidentale se divise en trois étages ou compartimens. La partie inférieure présente trois magnifiques porches, dont celui du milieu est de beaucoup le plus élevé et le plus chargé d'ornemens. Ils ont été commencés en 1270 (*a*), et terminés en 1320. A cette époque, l'art de la sculpture

(1) La *Robertsau*, à environ trois quarts de mille de Strasbourg, est réputée l'endroit le plus favorable pour observer la cathédrale; c'est un faubourg bien bâti, habité par la bonne société. Il se compose de trois rues presque parallèles. La plupart des maisons sont séparées par des jardins; l'ensemble rappelle beaucoup la manière anglaise. En un mot, ce sont les maisons de campagne des plus riches habitans de Strasbourg. Leur nombre s'élève à plus de soixante-dix; elles sont séparées par des jardins et des champs cultivés. La Robertsau tire son nom d'un gentilhomme nommé Robert, de l'ancienne famille de *Bock*. Il y demeurait vers l'an 1200, et était père de vingt enfans. Consultez *Hermann*, tome 1, p. 209.

(*a*) L'époque précise du commencement de la construction de la façade occidentale est l'année 1277.

monumentale, si je puis m'exprimer ainsi, était probablement arrivé à son plus haut point de perfection. Par sculpture monumentale, j'entends non seulement l'exécution des figures prises séparément, mais aussi leur appropriation, comme objet d'ornement, à l'édifice auquel elles sont destinées. Quant à l'état de ce porche, au moment où il venait d'être achevé, et livré pour la première fois aux regards du public, il n'est peut-être pas difficile de s'en faire une idée, même après les mutilations qu'on y remarque, et qu'il faut attribuer à la cause ordinaire, la révolution. Ce porche central comprend cinq compartimens de chaque côté, ce qui forme un angle d'environ quarante-cinq degrés avec la grande porte. Au bas de chacun de ces compartimens est une statue de grandeur naturelle, portée sur un piédestal. Les parties supérieures, construites en ogives, sont garnies de petites statues sur leurs appuis, qui ne manquent point d'un certain éclat, malgré la rudesse du travail. Le même effet se retrouve précisément dans l'un des porches méridionaux de la cathédrale de Lincoln. Toutes ces statues représentent des personnages de l'Écriture. Au milieu des angles plus aigus qui surmontent ce porche, sont représentés le Tout-Puissant, la Vierge avec l'Enfant-Jésus et Salomon : des lions sont à leurs pieds, et des personnages de l'Écriture au-dessus de leurs tetes.

En face, au-dessus de la grande porte, sur une surface plane, vous voyez quatre compartimens sculptés, qui représentent des sujets tirés de l'Écriture. Je pourrais entrer dans beaucoup d'autres détails, et véritablement un monument de cette beauté semblerait demander une description plus minutieuse ; mais l'architecture n'est pas mon sujet *exclusif*. Ce que j'ai dit du porche central, je puis le dire des porches de droite et de gauche. Ils sont travaillés avec autant de soin, quoique moins hauts et moins larges, et représentent également des sujets tirés de l'Écriture. La tradition veut que la fille d'Erwin de Steinbach, principal architecte de la façade occidentale, ait beaucoup travaillé au porche du milieu, dont elle aurait même sculpté plusieurs figures. Quoi qu'il en soit, le *tout ensemble* est réellement au-dessus de tout ce qu'on peut dire dans une description écrite. J'observerai cependant que l'on vient de commencer à réparer les figures de ces porches qui ont été mutilées à l'époque de la révolution (1), et à rempla-

---

(1) Au grand portail, on démonta quinze grandes statues. Beaucoup d'autres, plus petites, représentant des faits historiques de la Bible, furent, les unes entièrement, les autres en partie abattues. On détruisit encore le grand bas-relief placé au-dessus de la porte, vingt-quatre statues placées entre des colonnes, d'un très petit module, très artistement travaillées;



cer celles qui ont été entièrement détruites. Ces restaurations paraissent être faites avec soin et intelligence, eu égard aux *précédens;* mais la couleur de la pierre est trop brillante.

Jetons maintenant les yeux sur la seconde division de cette étonnante façade; et ici, votre attention est presque exclusivement fixée par l'immense fenêtre circulaire, ou rosace, qui occupe le compartiment du milieu. Ce n'est pas non plus sans surprise que nous apercevons les trois statues équestres (1), placées derrière deux colonnes sveltes, et si minces qu'elles ne cachent, pour ainsi dire, aucune partie de ces statues. Les colonnes elles-mêmes supportent une espèce de dais, déli-

---

de même, douze statues appelées *les musiciens* (*). Sur deux cent trente-cinq statues démontées pour être brisées, on n'en a pu préserver que *soixante-cinq* (**), dit le moderne et savant historien de Strasbourg, M. Hermann, dans ses *Notices historiques, statistiques et littéraires sur la ville de Strasbourg*, tome 1, p. 382-385. Les vandales ayant pris pour des fleurs de lis des ornemens qui représentaient des pommes de pin, les détruisirent avec le reste.

(1) Celle de Clovis est la plus simple, et la plus remarquable sous le rapport de l'art. Il paraît, d'après les anciennes gravures, qu'elle n'a jamais eu de sceptre.

(*) Cette partie de la note offrant quelques légères différences avec le texte anglais, j'ai cru devoir transcrire le passage même de M. Hermann, traduit à peu près par M. Dibdin.

(**) M. Hermann dit soixante-sept.

catement travaillé à jour. Ces statues, en un mot, quoique solidement établies sur leurs piédestaux, paraissent comme suspendues en l'air, et privées de tout appui qui les protège; et cela, parce que les colonnes n'ont guère plus de neuf pouces de diamètre, et que les figures sont placées à une hauteur de quatre-vingt-dix à cent pieds. Ces figures, mon ami, ne représentent rien moins que Clovis, Dagobert et Rodolphe, comte de Hapsbourg et landgrave de la Haute-Alsace. Ce dernier contribua beaucoup, par ses bienfaits, à l'érection des premiers étages de la cathédrale, sous la conduite du fameux Erwin de Steinbach, qui peut être considéré, sous tous les rapports, comme le principal architecte de l'édifice (1). Rodolphe parvint à l'empire en 1273. Dans sa dernière visite à Strasbourg, en 1291, il tomba malade et mourut dans le voisinage de cette ville. Sa mémoire est justement révérée par les Strasbourgeois. Mais comme il n'y a jamais eu là que ces trois statues, et que la place d'une quatrième est visiblement déterminée, pourquoi les dignes habitans de Strasbourg n'en ont-ils pas érigé une au principal architecte de la cathé-

(1) Il ne put terminer que la première division de la grande façade d'occident. Son fils, qui lui succéda, éleva cette façade jusqu'à la plate-forme, c'est-à-dire au sommet de la troisième division. Le père mourut en 1318; le fils en 1339.

drale, à maître Erwin de Steinbach (*a*)? Soyez certain que la *ressemblance* de celle-ci eût été aussi parfaite que celle des trois autres. (1)

Je ne dois pas vous laisser ignorer que chacune de ces statues équestres est formée d'un seul bloc de pierre. Elles ne paraissent que de grandeur naturelle, quoiqu'elles soient colossales. Les personnages sont revêtus de leurs habits royaux; dans leur main est un sceptre; sur leur tête une couronne de fer, portant leurs noms respectifs en caractères gothiques, d'airain. Toutes trois l'ont échappé belle pendant la révolution. Elles furent descendues, emportées, et ne durent leur conser-

(*a*) La statue de Louis xiv remplit la quatrième niche depuis environ deux ans. Les trois autres étant occupées par des statues équestres de souverains, le choix ne pouvait guère porter sur Erwin de Steinbach. D'ailleurs une statue pédestre de ce grand architecte se trouve à la naissance de la tour, un peu au-dessus de la plate-forme; et une autre (du moins y a-t-il lieu de croire que c'est la sienne) est placée dans l'aile méridionale, auprès de l'horloge.

(1) On s'était proposé anciennement de remplir la niche vacante par une statue de Louis xiv. Heureusement le projet ne reçut jamais d'exécution. Un sentiment de piété semblerait indiquer, pour la niche en question, la statue de l'évêque Conrad de Lichtemberg, qui posa la première pierre de l'édifice actuel en 1276. La cérémonie fut brillante et majestueuse. Le jour de la Purification, après avoir célébré la grand'messe,

vation qu'aux sentimens généreux de quelques citoyens éclairés. Ce sont, à n'en pas douter, de nobles ornemens, remplissant bien leur objet, et qui semblent exactement faits pour les jolies niches qu'ils occupent. Quant à la *rosace*, garnie de vitraux peints, sachez que la circonférence à l'extérieur du cercle est de cent soixante pieds anglais, ou environ cinquante-trois pieds de diametre; à l'intérieur, la circonférence est de cent quarante-six pieds anglais; le diamètre, de près de cinquante pieds; et je vous défie de me montrer sa pareille, dans aucun des édifices que vous connaissez. Montons présentement au troisième étage de cette façade merveilleuse; il s'élève à une hauteur consi-

---

Conrad, à la tête de tout le clergé de la ville, suivi d'un nombreux cortége d'habitans, fit trois fois le tour de l'emplacement que l'on supposait être celui de l'ancienne cathédrale : alors il retira trois pelletées de terre; chaque ecclésiastique en fit autant; immédiatement après, les ouvriers se mirent à travailler aux fondations. Mais deux d'entre eux se disputèrent l'honneur de commencer à l'endroit où l'évêque avait enfoncé sa pelle; une lutte s'engagea, et l'un fut tué d'un coup de cet outil. On vit dans cet accident un présage de mauvais augure; les travaux furent interrompus pendant neuf jours; le terrain fut consacré de nouveau, et l'on jeta les fondemens sur lesquels devaient s'élever les tours de la façade occidentale. (Grandidier, *Essai hist. et topogr. sur l'Église cathédrale de Strasbourg*, 1782. in-8°, p. 40.)

dérable au-dessus des deux autres, et présente nécessairement à l'œil moins de détails minutieux. Dans chacune des trois divisions perpendiculaires qui embrassent toute sa largeur, il offre simplement quelques belles fenêtres gothiques. Vous voici sur la *plate-forme*, c'est-à-dire au sommet de la façade, d'où la tour prend son essor, et qui fut terminée en 1369. (*a*)

La plus admirable partie de cette construction est peut-être le travail à jour, ou si l'on veut en filigrane, que présente la tour immédiatement audessus de la plate-forme. Je conviens cependant que la flèche est un morceau extrêmement curieux et d'un travail fort soigné. Il n'y avait pas moyen d'examiner ce chef-d'œuvre sans gagner la plate-forme, et monter ensuite à la tour même. En conséquence, M. Lewis m'accompagna dans cette entreprise aérienne. Je me souviendrai long-temps de l'effet que j'éprouvai en montant l'escalier de la tour non terminée, du côté droit, et qui me mettait de temps en temps en point de contact avec quelques uns des ouvrages à jour, de l'extérieur. Je me trouvai alors à deux cents pieds audessus du sol. Ces colonnes effilées, contenues en grande partie par des crampons de fer; ces sculp-

(*a*) Ce n'est pas la plate-forme, mais le premier étage de la tour qui a été achevé en 1365, et non pas en 1369.

tures curieuses, cette élévation, tant de force néanmoins et de solidité; tout cela me paraissait prodigieux, inconcevable, quand je voyais au-dessous de moi les hommes réduits à la taille de pygmées. Enfin nous atteignons la plate-forme, à environ trois cents pieds du pavé (*a*), et nous sortons de l'emplacement où devait commencer la seconde tour. C'est aujourd'hui une chambre (1), habitée par plusieurs personnes. Conformément à l'usage établi, on nous pria d'inscrire nos noms sur un album, où nous ne vîmes que peu d'anglais, mais beaucoup d'étrangers qui avaient inscrit les leurs, de leur propre main. On me pardonnera, je l'espère, si au lieu d'écrire les noms

---

(*a*) La hauteur de la plate-forme n'est pas de 300 pieds, mais de 200 à partir du sol.

(1) Dans la Maison de ville, ou quelque autre adjacente qui sert de dépôt pour les archives, j'ai vu les dessins originaux de la cathédrale, et par conséquent le projet d'achèvement pour la *seconde tour*. Elle aurait été digne de sa parallèle, si le plan eût été mis à exécution. Et pourquoi ne l'y mettrait-on pas encore aujourd'hui? La raison en est malheureusement assez claire. L'esprit de Rodolphe de Hapsbourg dort avec la cendre qu'il animait autrefois; et d'un autre côté, la fortune des grands est maintenant restreinte sur tout le continent. Permettez-moi d'ajouter seulement que ces dessins sont au trait, d'un travail fort soigné, et exécutés sur de grandes feuilles de vélin de plusieurs pieds de long.

que nous avons reçus au baptême, je traçai celui de **William Caxton** pour moi, et celui de **Wynkyn de Worde** pour mon compagnon.

En quittant cette pièce, nous nous rendîmes droit à la plate-forme. Quel tableau se déployait sous nos yeux! Là coulait le Rhin! J'éprouvai un charme indicible à la vue de ce fleuve majestueux; et je me découvris : hommage que j'aimais à lui rendre, du haut de ce même édifice à qui j'avais payé un tribut semblable, la première fois que je l'avais aperçu. Là coulait le Rhin... large, rapide.... mais paisible en apparence, dans un lit presque sans rebords. Au-delà du fleuve, c'est-à-dire du côté de l'est, s'étendait un rideau de hautes montagnes. C'étaient celles que nous apercevions en même temps que la cathédrale, en descendant à Saverne, et que l'on nous dit se terminer dans les Alpes suisses. De l'autre côté de la ville règne la grande chaîne des Vosges que nous avions traversées dans notre route ici, et que nous découvrions maintenant, sans obstacle, sur une très grande étendue. Des chefs d'aventuriers et des nobles puissans habitaient autrefois ces montagnes. A peine était-il une hauteur qui ne fût couronnée par le château d'un baron (1). Au-dessous de nous

(1) « L'ingénieur Specklin, qui, pour dresser la carte d'Alsace, parcourut toute la chaîne des Vosges, fait monter le

les maisons de Strasbourg nous semblaient des loges de lapins, et les hommes comme autant de fourmis.

Il nous restait à monter au haut de la tour opposée. A chacun des quatre angles est un escalier en escargot dont l'extérieur, composé de piliers minces, mais élevés, est travaillé à jour, de sorte que la personne qui monte est en vue à chaque détour. L'aspect est effrayant, et néanmoins on aperçoit à peine la possibilité d'un danger. Vous montez toujours en tournant, et vous remarquez à l'intérieur trois étages distincts ayant chacun une voûte. Le troisième de ces étages est d'un fort

---

nombre des châteaux existant dans cette partie seulement à près de *deux cents*, et il attribue aux Romains quelques unes de ces constructions. » (*Voyez* Hermann, tome 1, page 128, note 20.) La description abrégée qu'il fait de quelques uns de ces châteaux-forts est bien digne d'être lue. J'ajoute cette note d'après l'intime et secrète persuasion que si elle tombe sous les yeux de quelque antiquaire anglais entreprenant et intelligent, elle pourra le déterminer, quinze jours après qu'il l'aura lue, pourvu que ce soit à l'époque du printemps, à faire ses dispositions pour un voyage à loisir dans les Vosges.

Hermann, à la page 459 de son second volume, donne la liste des châteaux dont on voit encore les ruines dans le département du Bas-Rhin, ou la Basse-Alsace. Ces châteaux sont au nombre de *quarante-deux*. (*)

(*) M. Hermann dit quarante-neuf, et ils y sont en effet.

beau travail. Je ne pus m'empêcher d'exprimer mon étonnement, à l'égard de quelques uns des piliers de l'extérieur. Hauts de soixante pieds, ils portaient à peine neuf pouces de diamètre. Parvenus au sommet de l'un des angles, je respirai et regardai autour de moi. Un nouveau tableau me frappa. A cent pieds environ au-dessous de moi était le corps de l'énorme cathédrale. Immédiatement au-dessus s'élançait, à une hauteur qu'on peut évaluer à cent vingt-cinq pieds, l'élégante aiguille chargée de curieux ornemens. On eût dit véritablement que la tour et la flèche étaient là comme des degrés pour monter jusqu'aux cieux. L'artiste immortel qui les construisit, et qui vécut assez pour jouir de son ouvrage, fut Jean Hültz, natif de Cologne. La date de leur achèvement est de 1449. Sur le continent, comme en Angleterre, ce fut donc pendant la première moitié du quinzième siècle, que brilla le plus le style fleuri de l'architecture gothique.

Nous essayâmes de monter jusqu'au pinacle, ou *bouton* de la flèche; mais la route était impraticable, à cause des dégradations de l'escalier. Peut-être penserez-vous, d'ailleurs, qu'une élévation de quatre cents pieds était bien suffisante pour un amateur ordinaire. Sachez cependant qu'à l'extrême pointe de la flèche et au-dessus

d'une croix s'élevait autrefois une *statue de la Vierge;* que cette statue fut enlevée à la fin du quinzième siècle, et qu'elle est aujourd'hui placée au-dessus du porche méridional. Mais que pensez-vous qu'on lui substitua pendant la révolution, l'an de grâce 1794, le quatrième jour de mai? Rien moins qu'un grand bonnet de fer blanc peint en rouge, appelé le *bonnet de liberté!* Dieu merci, ce bonnet fut bientôt jeté bas, et c'est maintenant une pierre taillée en losange, que l'on voit à l'extrémité de ce merveilleux édifice. En descendant, nous nous arrêtâmes de nouveau sur la plate-forme. On nous proposa de nous faire voir la Grande Gloche, dont j'avais entendu le sourd bourdonnement cinq ou six fois par jour depuis mon arrivée. C'est peut-être le plus beau timbre de toutes les cloches d'Europe. Ses dimensions nous semblèrent prodigieuses ; sa hauteur est plutôt de huit pieds que de sept (1). En été, pour annoncer que les portes de la ville sont ouvertes, on sonne cette cloche dès quatre ou cinq heures du matin. (J'avais eu malheureusement plus d'une

---

(1) On l'appelait autrefois la cloche du Saint-Esprit. Elle fut coulée en 1427, par Jean Gremp, de Strasbourg. Elle coûta 1300 florins. Son poids est de quatre-vingts quintaux, ou huit mille trois cent vingt livres, près de quatre tonneaux. Elle a vingt-deux pieds français de circonférence ; et il faut

occasion de le remarquer.) En cas d'incendie pendant la nuit, on la sonne en grande volée. Si le feu se manifeste pendant le jour, on arbore un drapeau rouge sur la plate-forme, et à l'endroit qui se trouve dans la direction du feu.

Maintenant, mon bon ami, reprenez toute ma description; vous pourrez vous former une très belle idée de l'extérieur de la *cathédrale* de Strasbourg, quant à ce qui concerne la tour et la grande façade occidentale qui sont, de beaucoup, les plus importantes et les plus admirables portions de l'édifice. Mais avant que je vous conduise à l'*intérieur*, il faut visiter ensemble les côtés, le porche du midi, celui du nord (1), et l'abside.

---

six hommes pour la sonner. Elle porte l'inscription suivante :

Anno Dom. M. CCCC. XXVII. *mense Iulio,*
fusa sum per magistrum Joannem de Argentina.
Nuncio festa, metum, nova quædam, flebile lethum.

Quant à la hauteur, il ne faut pas croire que je parle d'après des données absolues. Je pense néanmoins que le calcul ne doit pas être ici fort exagéré. On trouve dans Grandidier, p. 241 et suiv., un chapitre fort amusant sur les treize cloches contenues dans la tour de la cathédrale. Depuis, la révolution en a *probablement* diminué le nombre.

(1) Le porche du sud a trois cadrans, et est surmonté d'une horloge curieuse. Il est décoré des figures de la Vierge et de saint Arbogaste, qui passe, dans l'opinion de quelques personnes, pour le premier évêque de Strasbourg. On voit au-

Voulez-vous me croire? malgré tout, ces parties méritent à peine un examen particulier. J'y trouve

---

dessous le buste de notre Sauveur et celui de Salomon, entourés des douze apôtres. On croit que ce porche est de la même époque que ceux de l'occident. Le porche du nord est plus moderne, de la fin du quinzième siècle. Avant la révolution, il était décoré des statues de *saint Laurent* et *du pape Pie II;* on y voyait aussi une *Adoration des Mages*, et le roi David. Tout cela, je crois, a disparu.

La vue générale de la Cathédrale de Strasbourg, à l'époque de l'achèvement de sa tour, c'est-à-dire quand toutes ses parties étaient intactes, a dû être l'une des plus belles choses du monde. Je ne vois point, en ce genre, de tableau qui eût pu l'égaler. Æneas Sylvius, plus connu sous le nom de Pie II, était légat du pape à Bâle vers le temps de l'achèvement de l'édifice. Il vint fréquemment à Strasbourg pour le voir. Il avait passé sa jeunesse en cette ville, où il fit ses études, et demeurait en face de la cathédrale. En 1458, il fut élu pape. Avant cette époque, il disait de cette église, dans une lettre (*inter Opera historica vel Germaniæ*) : *Secto lapide magnifice constructa, in amplissimam fabricam assurrexit, duabus ornata turribus, quarum altera, quæ perfecta est, mirabile opus caput inter nubila condit.* I. G. M. Sforza Visconti, duc de Milan, écrivait, en juin 1481, au magistrat de la ville (la lettre originale en latin est conservée dans les archives de Strasbourg), de lui envoyer quelque habile architecte pour présider à la construction de la coupole de la superbe église métropolitaine de Milan, qu'il commençait alors à édifier; tant il professait d'admiration pour ceux qui avaient bâti la cathédrale de Strasbourg. (Grandidier, *Essai sur la Cathédrale de Strasbourg*, pag. 212.)

d'abord un défaut capital : c'est que la nef et les côtés ne paraissent point appartenir à cette belle façade de l'occident. Ils ne signifient absolument rien. L'architecture en dehors ne mérite pas non plus qu'on s'en occupe. Mais il existe, dans les sculptures extérieures de cette cathédrale, une suite de Drôleries de quatre à cinq pieds de haut, qui ne sauraient manquer de fixer l'attention de l'antiquaire. Ces figures sont exécutées grossièrement, mais avec expression, et de la même espèce de pierre que celle qui est généralement employée dans la construction de la cathédrale. Elles se trouvent sur l'appui qui supporte la galerie ou balcon de la façade orientale de la tour, à une hauteur d'environ soixante-cinq pieds anglais au-dessus du sol, et s'étendent sur une ligne de trente-deux pieds. Grâce aux bons offices de mon ami M. Schweighæuser fils, dont je parlerai bientôt, j'ai pu faire prendre des dessins de ces bizarres sujets (1), et je suis certain

(1) Il fut nécessaire que mon ami obtînt du préfet la permission de prendre ces dessins. On construisit un échafaud volant, que l'on suspendit aux parties supérieures. Ce fut dans cette position *délicate* que l'artiste fit ses copies, réduites comme vous les voyez dans les planches ci-jointes. Les frais d'échafaudage et d'artiste furent en vérité fort peu considérables. Le digne préfet, ou maire, eut la bonté de se charger

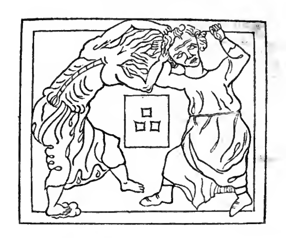
que la vue en sera divertissante pour beaucoup de nos amis communs et pour vous-même. On peut fixer l'époque de leur exécution à 1370 (*a*). Vous leur trouverez une ressemblance frappante avec les ornemens de caractère semblable qu'on voit en marge de certains missels et autres manuscrits du même temps. Je les place ici dans l'ordre qui me convient le mieux ; toutefois, vous avez la série complète. (*b*)

des premiers ; on ne nous demanda que six francs, comme pour-boire aux ouvriers.

Dans sa *Storia della Scultura*, 1813, in-folio, Cicognara n'a donné qu'une très petite portion de la danse des sorciers. Elle fut dessinée du grenier d'une maison voisine, et est par conséquent moins fidèle et moins complète.

(*a*) La *Danse des Sorciers*, étant sur la corniche qui termine le premier étage de la façade occidentale commencée en 1277, doit dater des premières années du quatorzième siècle, et non de l'année 1370, époque à laquelle la construction de la tour était interrompue, depuis cinq ans, au premier étage qui surmonte les trois étages de la partie inférieure de cette façade.

(*b*) Dans l'ouvrage anglais, cette série comprend onze sujets du même style d'exécution que les deux qui suivent.





Le peuple appelle cette suite de sculptures *le Sabbat des Démons*, ou *la Danse des Sorciers.* Sachez encore que, du côté opposé de la cathédrale, est une suite de figures de même gran-

deur, presque du même style, et représentant des faits de la *Bible*, avec plusieurs sujets allégoriques. J'espère également en recevoir les dessins. Maintenant que je vous ai fait remarquer ce qui m'a paru le plus intéressant, à l'extérieur de ce merveilleux édifice, il convient que je vous donne une idée de son intérieur qui, toutefois, occupera peu votre attention. En vérité, je le dis à regret, l'extérieur et l'intérieur de la nef sont tout-à-fait indignes de cette magnifique façade d'occident.

A peine avais-je mis le pied sur le pavé de la nef que je reculai.... de dégoût et d'indignation. Pourquoi? me semble-t-il vous entendre dire. Écoutez. Pourrez-vous l'imaginer ou le croire? Les belles colonnes massives groupées en faisceaux, qui supportent la voûte, au nombre de neuf de chaque côté, sont presque cachées sous de grandes tapisseries modernes portant la date de 1739, et tendues sur deux lignes parallèles, contre les fûts des colonnes. Il en résulte que l'église ressemble à une misérable boutique de fripier. Et de quelles pauvres broderies ces tapis sont-ils chargés! mais soyons méthodique. La nef et le chœur réunis s'étendent sur une longueur de trois cent cinquante-cinq pieds anglais, dont deux cent quarante-quatre pour la nef : dimensions évidemment trop restreintes. La nef, y compris les bas-

côtés, a cent trente-deux pieds de large; la nef, proprement dite, soixante-douze pieds de haut seulement. Les plus fortes des colonnes dont je viens de parler, occupent soixante-douze bons pieds de circonférence; les plus minces, trente pieds. Rien de remarquable dans la nef, excepté les vitraux peints de la rosace que vous apercevez de différens points, au-dessus de vous, et dont les couleurs sont riches et tout-à-fait brillantes, comparativement aux vitraux des autres fenêtres. Si l'on retrouvait ici la nef et l'ensemble de l'intérieur de Saint-Ouen, quelle cathédrale serait celle de Strasbourg! Les vitraux peints sont à profusion dans presque toutes les fenêtres; mais leur teinte, généralement sombre et rembrunie, est cause que la cathédrale manque tout-à-fait d'éclat.

Beaucoup plus bas que la nef, le chœur a soixante-sept pieds de large, sans les bas-côtés. Il est impossible de parler de ce chœur sans indignation. Dernièrement, mon cher ami, tout cet intérieur a subi, je ne dirai pas une métamorphose, mais le martyre. Les bas-côtés sont presque entièrement couverts de pilastres et de colonnes grecques; les ornemens qui avoisinent l'autel sont de même nature. Ce qui ajoute encore à l'aspect déplorable de l'ensemble, c'est une couche de blanc, donnée il y a quelque quarante ou cinquante ans. Il faudra un siècle au moins pour

en corriger l'effet tranchant. Il ne se trouve que trois chapelles dans cette cathédrale (*a*) : celle de *Saint-Laurent*, au nord (bâtie en 1505, sur l'emplacement d'une ancienne chapelle); celle de *Sainte-Catherine*, au midi; et celle du *Saint-Sépulcre*, sous le chœur. Cette dernière est réellement la crypte. Quant aux *autels*, il n'y en a pas moins de douze; les principaux sont dans les chapelles de Saint-Laurent et de Sainte-Catherine.

Ce fut près de celle-ci que, le matin de notre première visite, nous vîmes en prières, devant l'image de quelque saint en réputation, un groupe de gens de campagne qui devaient être des environs de Saverne, à en juger par les énormes dimensions de leurs chapeaux plats. Les rayons d'un soleil éclatant, adoucis par les teintes variées des vitraux, éclairaient leurs physionomies singulières, et leurs costumes non moins singuliers que leurs physionomies. Le coup-d'œil était si nouveau, si frappant, qu'il attira toute notre attention.

Dans le voisinage de cette chapelle, peut-être devrais-je dire dans l'aile méridionale, l'œil aime à se reposer sur un objet qui le dédommage de cette froide et affreuse nudité de la nef et du chœur. Au centre de cette partie de la croix s'élève, jusqu'à

(*a*) Plus, deux autres, dans l'une desquelles se trouve le monument de l'évêque Conrad de Lichtemberg.

la voûte, une belle et svelte colonne à faisceaux groupés. Sur le pourtour extérieur de cette colonne sont étagées plusieurs figures, la plupart de femmes. Le spectateur les voit en retraite de profil, ou en face, selon la place où il se trouve. Elles paraissent avoir cinq pieds de haut; chacune a son philactère avec une inscription. Je n'avais encore rien vu de plus élégant, ni de plus remarquable en ce genre. Ces figures occupent une grande partie du pilier; peut-être même y en a-t-il sur toute la hauteur; mais je ne pourrais l'affirmer en ce moment (*a*). Quel charmant dessin en eût fait notre pauvre ami Alexandre, s'il eût été existant! Réflexion involontaire que me suggéra la vue de cette colonne. Mais patience; j'espère les voir un jour aussi habilement exécutées par quelqu'un de nos artistes vivans. C'est encore ici qu'est placée la fameuse horloge de Strasbourg, sur laquelle un certain Dasypodius a publié un mémoire latin, formant un mince in-quarto (1). On

(*a*) La colonne est dans l'aile méridionale, auprès de l'horloge; et les statues s'élèvent à peu près à la moitié de sa hauteur.

(1) Je crois que ce volume porte la date de 1580. *Conrad Dasypodius* fut à la fois l'auteur du livre et le principal artisan de l'horloge, à l'occasion de laquelle il paraît avoir fait plusieurs voyages en Allemagne, afin d'y employer et d'y consul-

appelait cette horloge et la tour, les *deux grandes Merveilles d'Allemagne*. Tout ce qu'il y a de merveilleux aujourd'hui, c'est qu'on ait donné ce nom à un tel objet, du moins sous le rapport de l'habileté mécanique. Mais je soupçonne que les ornemens extérieurs ont grandement contribué à ce titre. On peut donner la description de l'horloge en peu de mots. Disons d'abord qu'elle remplaça une autre horloge d'un travail fort extraordinaire, et fabriquée vers le milieu du quatorzième siècle. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un *coq*, à l'extrémité de l'ornement perpendiculaire de gauche. Quand l'heure sonnait, ce coq battait des ailes, alongeait le cou, et chantait deux fois. Frappé de la foudre en 1640, il perdit d'un seul coup le mouvement et la voix, deux facultés que la mécanique moderne n'a point eu l'art de lui rendre. L'horloge elle-même est tout-à-fait détraquée, et devrait être placée autre part. Elle est très haute, peut-être bien de vingt pieds. Elle se divise en trois compartimens; celui du centre re-

ter les plus habiles ouvriers. Les roues et le mouvement furent exécutés par les deux frères *Habrechts*, de Schaffouse. Au bas de l'horloge, est un globe céleste, ouvrage de Dasypodius, et qu'il avait fait pour son usage particulier. Ce globe fut terminé en 1557; il est considéré comme le chef-d'œuvre mécanique de son auteur.

présente *notre Sauveur,* et *la Mort* au milieu, dans l'attitude de quelqu'un qui frappe sur une cloche. Quand cette pièce était en état, la Mort s'avançait pour frapper les *quarts,* après quoi elle était aussitôt chassée par notre Sauveur. Revenait-elle pour frapper l'heure? notre Sauveur se retirait à son tour : idée bizarre, dont le sens n'est pas fort clair. Disons d'ailleurs que les anciennes horloges offraient souvent de pareilles singularités. Aux deux côtés de la pièce centrale, où se trouve le cadran, on voit à droite un escalier tournant et à jour; à gauche. une espèce d'ornement dans le style grec, divisé en trois parties, et surmonté du coq en question. Le compartiment du centre est assez riche, mais d'un genre singulier, et même un peu bizarre, selon moi. Je ne saurais dire combien de figures, grandes et petites, réelles ou allégoriques, étaient autrefois mises en mouvement par les rouages. Nul doute que l'ensemble de cet appareil n'ait attiré autrefois la foule des curieux. Tout cela s'est bientôt dérangé, et je n'y vois guère, quant à moi, qu'une preuve fâcheuse de talent et de temps mal employés.

En relisant ce que je viens d'écrire, je m'aperçois que j'ai oublié la fameuse Chaire de pierre qui est dans la nef, et est ornée de petites figures de la fin du quinzième siècle. En effet, la date de 1486, en chiffres arabes, si j'ai bonne mémoire, se

trouve au bas, à droite des marches. Cette chaire, mon bon ami, n'est rien moins que le *rostrum* ecclésiastique d'où le fameux *Jean Geyler* foudroyait les moines (1). S'il vous en souvient, j'en ai déjà dit un mot au commencement de cette lettre dans le passage où j'essaie de retracer les progrès du protestantisme à Strasbourg. Je vous avouerai franchement que de toutes les chaires que j'ai examinées, soit en Normandie, soit à Paris, je n'en ai point vu qui approche de CELLE-CI, tant sont riches, variés et travaillés avec soin les ornemens de sculpture qui la décorent. Les révolutionnaires ne parvinrent à briser que la figure qui surmontait le dais, plus quelques ornemens contigus; toutes choses qu'il est facile de réparer. Oui, s'il existe un débris gothique devant lequel je désire surtout voir se placer un *Blore*, un *Mackenzie*, ou un *Wild*, afin d'en prendre

(1) Les amateurs d'antiquités ecclésiastiques savent que l'on trouve fréquemment de grossières et indécentes figures dans les anciennes cathédrales, et particulièrement dans le chœur, au-dessous du siége tournant des stalles. Dans cette chaire de Strasbourg, qui fut construite sous la surveillance particulière de Geyler, on vit jusqu'en 1764, époque à laquelle elle fut retirée, une pièce de sculpture représentant un moine couché aux pieds d'une nonne, mais non dans une posture dévote. Geyler l'avait voulu ainsi tout exprès, pour tourner en ridicule les moines de son temps. (GRANDIDIER, page 270.)

une copie minutieuse et fidèle, c'est cette chaire même. Je déposerais soigneusement les dessins dans mon portefeuille, et j'irais les offrir à l'admiration des savans dans les beaux-arts, à Munich et à Vienne.

Un mot maintenant du grand *orgue*, et deux ou trois seulement sur la crypte. Si Strasbourg a été fameux par ses architectes, ses maçons, ses fondeurs de cloches et ses horlogers, il ne l'a pas été moins par ses facteurs d'orgues. Dès la fin du treizième siècle, la cathédrale de cette ville possédait plusieurs orgues d'une construction fort curieuse et d'un jeu très sonore. Le grand orgue actuel, dans le bas-côté à gauche, en entrant par le portail d'occident, a été construit par Silbermann il y a environ un siècle. Le buffet est à cinquante pieds à peu près au-dessus du pavé. Il a six soufflets dont chacun a douze pieds de long sur six de large. Ils sont mis en mouvement par un procédé à la fois très simple et certain. L'effet de cet orgue est terrible quand il est en plein jeu. J'en ai pu juger un jour que j'assistais à l'exécution d'un grand chorus pour une cérémonie particulière. Cela n'empêche pas que les accords n'en soient harmonieux et agréables. Telle était la puissance et la majesté de ses accens qu'à une distance d'environ trois cents pieds, il couvrait presque entièrement les voix du chœur, ainsi que



les trombones et les serpens qui les accompagnaient. Peut-être n'en serez-vous pas surpris quand je vous aurai dit que cet orgue se compose de deux mille deux cent quarante-deux tuyaux. Ce n'est pas la première fois que vous m'avez entendu faire l'éloge des orgues du continent.

Deux mots à présent sur la crypte, ensuite nous prendrons congé de la cathédrale. Après un si grand laps de temps, peut-être est-il impossible d'assigner l'époque précise de l'achèvement de cette crypte. Quand on jeta les fondemens de la cathédrale actuelle en 1276, existait-il quelque partie de cette chapelle souterraine, et quelle est cette partie? Voilà la question. Je penche à croire qu'il n'y a qu'une très petite portion, en supposant qu'il y en ait, qu'on puisse faire remonter au-delà du milieu du treizième siècle. Il est possible, en effet, qu'après l'incendie de 1176, le quatrième qui détruisit la cathédrale, on ait posé les fondemens de cette crypte assez singulière. Un petit filet d'eau y coule, et passe presque au pied du plus fort pilier. Vers la fenêtre, du côté du chevet, est la chapelle du *saint Sépulcre*, où je ne vis rien autre chose que des autels, des bancs, des ornemens et des sculptures, réunis pêle-mêle dans la plus étrange confusion. Je m'arrêtai un moment, réfléchissant à ce poids incalculable de pierre, sous lequel j'allais à tâtons dans ce mysté-

rieux séjour de solitude et d'obscurité ; il serait possible, me dis-je à moi-même, que l'édifice s'écroulât tout à coup, et je serais réduit en atômes : à cette idée, je l'avoue, je sortis au plus vite.

En voici bien assez, je pense, sur l'extérieur et l'intérieur de cette cathédrale si intéressante. Quelques détails sur son ancienne histoire, après quoi nous dirigerons nos pas vers d'autres édifices ecclésiastiques. D'abord, comme plusieurs autres cathédrales, particulièrement celle de Bayeux en Normandie, la cathédrale de Strasbourg a été souvent détruite par le feu. (Quatre fois avant la fin du douzième siècle.) Comme beaucoup d'autres églises encore, notamment celle de Guibray près Falaise, elle a dû beaucoup de sa splendeur aux miracles supposés d'une statue de la Vierge. On cite les années 600, 1028 et 1276, comme les trois plus anciennes époques de la construction d'une cathédrale à Strasbourg. Ce ne fut qu'en 1520, que l'*intérieur*, commencé en 1276, fut complétement achevé, y compris les chapelles de Saint-Laurent et de Sainte-Catherine. Néanmoins l'*extérieur* de l'édifice, tel qu'on le voit en ce moment, était terminé vers le milieu du quinzième siècle. Existe-t-il aujourd'hui quelque portion antérieure à la date de 1276 ? Le plus prudent sera de n'en rien croire. Le récit que j'ai donné plus haut de la con-

sécration du terrain par Conrad de Lichtemberg, en 1276, au moment de jeter les fondations de l'édifice, suffit pour écarter toute idée de traces de constructions antérieurement à cette époque. On y découvrit deux statues miraculeuses de la Vierge, l'une en posant les fondations, l'autre au commencement du quinzième siècle. On ne peut guère dire cependant que celle-ci ait possédé la vertu thaumaturge de l'autre; mais la première, grâce à la souscription ouverte par Conrad, et aux lettres extrêmement pressantes de cet évêque, fit bientôt entrer dans le trésor épiscopal de grosses sommes d'argent destinées à faire avancer rapidement la construction de la cathédrale. Selon Grandidier (1), un certain Ellenhard, préposé à l'encaissement des fonds, composa un petit livre sur les miracles de cette statue; le manuscrit original était déposé, au temps de Grandidier, à Brzescia en Lithuanie, dans la bibliothéque du comte de Kolovrat.

Le trait le plus remarquable dans l'histoire de la cathédrale de Strasbourg, c'est le nombre des tremblemens de terre qui l'ont ébranlée. A peine pourrait-on compter ces terribles accidens; et il serait plus difficile encore d'ajouter foi à la troisième partie de ceux qu'on raconte. Il paraît qu'ils arri-

(1) *Essai sur la Cathédrale de Strasbourg*, 1782, in-8°, pag. 42-60.

vaient régulièrement deux ou trois fois chaque siècle, et plus fréquemment dans ces derniers temps. J'en rapporterai un, que vous croirez si vous pouvez. En 1728, telle fut la violence de la secousse, que la tour déversa d'un pied; mais elle reprit bientôt son aplomb. « Ce qui est *bien certain*, dit Grandidier, c'est que de l'eau bénite conservée dans un réservoir, ou bassin, au pied d'une colonne, près du pavé (*a*), s'éleva *de la moitié de la taille d'un homme*, et jaillit au-dehors à la distance de *dix-huit pieds*. Le souvenir de ce fait merveilleux est consacré par une inscription latine, sur une tablette de marbre noir, fixée au bas de la tour près de la plate-forme (1). En 1744, une furieuse tempête, mêlée de tonnerre et d'éclairs, causa des dommages considérables à certaines parties de la cathédrale. En 1759, elle souffrit davantage encore, et par la même cause. Véritablement, on rapporte d'affreux dégâts arrivés aux sculptures

(*a*) M. Hermann ne parle pas d'eau bénite; il dit seulement de l'eau conservée dans une citerne, sur la plate-forme. Tom. 1, pag. 132.

(1) Voyez Grandidier, page 177, où se trouve l'inscription latine. *Les Éphémérides de l'Académie des Curieux de la nature*, tome II, pag. 400, etc., sont citées par l'auteur, comme autorité contemporaine, à l'appui de l'événement ci-dessus rapporté.



les plus délicates de la cathédrale, y compris différentes statues d'une fort belle exécution.

C'est assez parler d'événemens qu'il n'était pas au pouvoir de l'homme d'empêcher. La cathédrale de Strasbourg semble avoir été condamnée à des secousses plus effroyables, provenant d'autres causes, et auxquelles l'homme avait une plus grande part. Pendant la lutte que fit naître l'établissement du protestantisme, la nef et le chœur retentirent alternativement du bruit des armes et des cris des combattans. Peut-être les deux plus grands tumultes de cette espèce eurent-ils lieu lorsque Martin Bucer, en 1524, et l'évêque de Tripoli, en 1559, montèrent dans la fameuse chaire de pierre, pour haranguer leurs auditoires respectifs. Dans la première circonstance, il paraît qu'il s'est livré une bataille générale entre cinq cents bourgeois réunis pour entendre le prédicateur, et tous les moines soutenus de tout le clergé catholique qu'on avait pu leur opposer. La seconde fois, le clergé catholique céda; et, pendant neuf mois, la cathédrale demeura dans un état absolu d'abomination. « C'était, dit un auteur contemporain, qui demeurait à Strasbourg, c'était comme une étable où les gens ivres venaient commettre toute sorte d'ordures (1). » Voilà ce que j'avais à

(1) *Grandidier*, pag. 107-8.

dire sur l'histoire de ce monument extraordinaire. Véritablement, il n'a manqué ni d'historiens ni de graveurs. (1)

---

(1) Schad (*Oseas Schadæus*) a publié un petit in-4° intitulé : *Summum Argentinensium Templum*, 1617. Il y parle de divers objets qui aujourd'hui ne se trouvent plus dans la cathédrale. Entre autres choses de nature à faire rechercher le livre par les curieux, Schad représente plusieurs sculptures scandaleuses, qui auraient existé sur les colonnes et les piliers boutans. Comme elles étaient placées à une hauteur considérable, il n'était pas facile de les apercevoir. Dans l'opinion de Schad, elles dataient de l'an 1300 (*). Elles furent détruites en 1685, probablement par les catholiques furieux, qui les considérèrent comme une satire dirigée contre les moines.

Huber, *Wilhelmer Büchlein*, ou *Denck-und Danck-Predigt*, 1657. Il y parle de la cathédrale depuis la page 87 jusqu'à la page 98.

Israël Murschel publia ensuite sa *Verbesserte Strassburgische Münster-Beschreibung*, 1737, in-8°.

Après lui vint Grandidier, dont l'*Essai sur la Cathédrale de Strasbourg*, 1782, in-8° (436 pages), m'a fourni les principaux détails historiques qui précèdent. Le livre n'a point de planches.

Il a paru plusieurs éditions de la *Beschreibung des Strassburges Kunstlichen Münsters und dessen Thurns*, 1785, in-8°. Les manuscrits de Heckler et de Silbermann peuvent être aussi consultés avec fruit.

Voyons maintenant les gravures. La plus ancienne planche

(*) M. Hermann dit : 1298 ; tome 1, page 135.

Parmi les églises secondaires de Strasbourg, celle de *Saint-Thomas* est la principale, sous le double rapport des dimensions et de l'ancienneté.

---

citée par Hermann est celle de *Daniel Specklin* (*), qui a paru en 1587. Elle n'a que vingt-un centimètres de hauteur, sur seize de largeur (**). A côté de la figure du bâtiment est une légende encadrée, dans laquelle il est rendu compte de l'origine de l'édifice, de ses fondateurs, de ses progrès, et de l'époque de l'achèvement. Cette légende ne se trouve pas toujours sur la planche.

Une bonne estampe de la cathédrale a été donnée par *Jean Adam Scupel*, graveur à Strasbourg, à la fin du dix-septième siècle, sur très grand papier. *Le Bas* en a publié aussi de grandes estampes dans la suite de gravures relatives aux fêtes données à Louis xv en 1744. *Hollar* a gravé la cathédrale en petit. Je possède une bonne épreuve de cette planche, qui est noire et à gros traits. Dans le catalogue du cabinet de Künast, riche négociant de Strasbourg, au milieu du dix-septième siècle, il est fait mention de la figure de la cathédrale, découpée en parchemin (***). Le graveur *Traiteur*, de Strasbourg, a ciselé en argent le modèle du portail de la cathédrale (****). Il a même été fait deux ou trois de ces modèles, l'un desquels, cité par Hermann, fut déposé à la Malmaison. Je l'examinai avec soin quand je

(*) M. Hermann dit : *d'après le dessin* de Specklin ; tome 1, page 133.

(**) M. Hermann dit : *moins de seize* centimètres de largeur ; *ibid.*

(***) M. Hermann ajoute : *très artistement* ; page 144.

(****) M. Hermann ajoute encore : *avec beaucoup d'exactitude* ; ibid.

J'en visitai l'intérieur plusieurs fois. L'extérieur offre un amalgame des plus hideux, que l'on puisse imaginer, de tous les styles à toutes les époques; une portion même est couverte en briques. Je ne sais, néanmoins, si certaines parties de cette église ne sont pas beaucoup plus anciennes que la cathédrale. L'intérieur dédommage un peu de la

visitai cette résidence, aujourd'hui négligée (*). Ce modèle se trouvait dans la Bibliothéque où Bonaparte, assisté de ses principaux ingénieurs et généraux, dressait ses plans de campagne : ce fut là particulièrement qu'il arrêta le plan terrible de son expédition en Russie. J'ai vu les *épingles*, à têtes de diverses couleurs (*rouge* et *bleu*), qui représentaient les Français et les Russes dans leurs manœuvres, marches, etc. Mais parlons du modèle en argent de la façade occidentale de la cathédrale, qui se trouve dans le cabinet de la Malmaison. La partie orientale a souffert (**); mais, eût-elle été intacte, j'appellerais cela un ouvrage défectueux. Une bonne estampe noire et blanche, exécutée par notre Coney, ou par l'un des Le Keuxs, aurait donné une idée plus vraie de l'original. Hermann regrette beaucoup qu'on n'ait pas encore publié un *bon ouvrage* et des descriptions détaillées de *toutes les parties* de ce bâtiment; mais il espère

(*) D'après l'auteur, il semblerait qu'il s'agit ici seulement d'un modèle *du portail* de l'édifice; mais Hermann dit au contraire : une *autre* représentation en relief de *tout le vaisseau et de la tour*, exécutée en filigrane.

(**) Voilà ce qui établit que l'auteur se trompe, et qu'il s'agit ici du modèle en relief de *tout le vaisseau;* car on ne conçoit point *la partie orientale d'*UNE *façade occidentale.*

barbarie du dehors. Il est vaste et commode; mais la construction primitive a été misérablement altérée. Dernièrement encore, on y a fait des réparations dans un vrai style de marguilliers. La grande curiosité de cette église, ce sont les TOMBEAUX, en général fort intéressans, il faut en convenir. Sous le rapport de l'ancienneté, j'en ai vu deux ou trois du treizième siècle; on les fait remonter ici jus-

---

que M. Boisserée fera pour la cathédrale de Strasbourg ce qu'il a déjà fait pour celle de Cologne. J'ai moi-même l'espérance qu'on fera pour elle quelque chose de mieux encore. J'ai vu l'ouvrage de Boisserée sur la cathédrale de Cologne : ses planches sont très grandes, gravées au trait; il y en a de trois, quatre et cinq pieds; mais l'effet en est froid; on dirait d'un travail de charpentier (*). En un mot, laissez-moi caresser cette idée, qu'il est réservé au crayon de nos Blore, Mackenzie ou Cotman, de transmettre à la postérité la plus reculée une représentation à la fois belle, complète et fidèle de la CATHÉDRALE DE STRASBOURG.

(*) M. Dibdin a confondu apparemment les planches de M. Boisserée avec le *fac-simile* du dessin original (qui a douze pieds de longueur) du clocher de la cathédrale de Cologne, publié par M. Moller en plusieurs planches au trait. Celles de M. Boisserée, ombrées, et à plein effet, ont été exécutées par les plus habiles graveurs, avec une magnificence extraordinaire. M. Dibdin n'avait pas pu voir d'ailleurs l'ouvrage de M. Boisserée, qui n'était pas encore publié au moment où il écrivait; tandis que M. Hermann en parlait d'après la connaissance qu'il devait avoir des dessins et des travaux de M. Boisserée.

qu'au dixième. A la vérité, j'ai remarqué une inscription en caractères gothiques, semblables à ceux de la fin du quatorzième siècle. Ce ne pouvait être une inscription contemporaine; car je doute qu'il existe quelque part une inscription tumulaire du onzième siècle, exécutée en caractères gothiques de cette époque. On célèbre à Saint-Thomas le culte de la confession d'Augsbourg, c'est-à-dire celui de l'église luthérienne réformée. Un petit crucifix, placé sur un autel entre la nef et le chœur, établit ingénieusement cette distinction; car, vous le savez, Luther ne fit pas une guerre éternelle aux crucifix.

Quant aux tombeaux modernes, l'ornement et la gloire de cette église est celui du fameux maréchal de Saxe, qui mourut en 1755, à l'âge de cinquante-cinq ans. Pendant que je l'examinais avec beaucoup d'attention, le bon bedeau m'en glissa doucement dans la main une description imprimée sur une feuille volante in-4°. On me pardonnera de n'en avoir lu que les premiers mots: *Cette grande composition réunit aux richesses de l'art des Phidias et des Bouchardon, les traits de la grande poésie.* « Prends une tout autre forme(*a*), »

(*a*) *Take any shape but this. Macbeth*, acte III, scène V, au moment où Macbeth s'adresse à l'ombre de Banquo.

répétais-je tout bas en moi-même; et pliant le papier aussi doucement qu'il m'avait été présenté, je le mis dans ma poche. Je commence par déclarer que ce tombeau est l'un des monumens de ce genre exécutés dans le plus mauvais goût, et des moins intéressans que je connaisse. Écoutez-moi cependant jusqu'au bout, mon cher ami; en voici une description courte, mais fidèle.

Un immense obélisque sert d'appui au sarcophage. On aurait pu y placer *douze* figures au moins, quoiqu'il n'y en ait que *quatre* de forme humaine, et trois d'animaux. Les premières sont : le maréchal; une femme pleurant à chaudes larmes, j'ai presque dit avec des grimaces (elle représente la France); Hercule; un petit enfant (représentant aussi quelque personnage), non moins affligé que la femme. Les animaux sont : un lion, un léopard (qui ne ressemble pas mal à un ours), et un aigle. Je vais maintenant assigner à chacun son emploi. Devant le maréchal est une tombe ouverte, vers laquelle le héros, revêtu d'une armure complète, paraît s'avancer d'un pas tranquille, mesuré, et avec autant d'indifférence que s'il descendait un escalier qui conduisît à un boudoir. Pendant ce temps, la femme, c'est-à-dire la France, répand d'abondantes larmes; elle tient la tombe ouverte, la montre au maréchal, et l'invite à y descendre, attendu que sa dernière heure est ar-

rivée (*a*). Je dois ajouter que la Mort, sous la forme d'un grand squelette couvert d'une draperie, est aussi à côté. Elle semble déclarer que toute hésitation ou résistance, de la part du maréchal, est désormais inutile. Vient ensuite Hercule, dont la douleur est aussi calme, aussi concentrée, que celle de la France est violente et démonstrative. Le lion et le léopard (c'est-à-dire la Hollande et l'Angleterre, pour donner à entendre que le héros a battu les armées de ces deux puissances) sont entre le maréchal et Hercule. Le léopard est couché sur le dos, absolument comme un animal qui veut jouer. Le lion ne partage pas non plus la douleur générale. Cette composition épaisse, ridicule et insignifiante (*b*), on a la hardiesse de l'appeler l'union de l'art des Phidias et des Bouchardon aux inspirations de la grande poésie! Je ne ferai point de réflexions. C'est ici l'un de ces chefs-d'œuvre qui ont l'heureux privilége de porter avec eux leur texte et leur commentaire. Au-dessous de ce vaste

---

(*a*) La description imprimée, que l'auteur n'a pas lue, dit au contraire que la France *s'efforce de retenir le maréchal, et de repousser la Mort.*

(*b*) Cette composition, qui n'est point sans doute exempte de défauts, passe néanmoins, au dire de tous les connaisseurs, pour l'un des plus beaux monumens funèbres qui aient été produits par un ciseau moderne.

monument *mural*, est un caveau bien aéré, non humide, où repose la dépouille mortelle du maréchal. J'y descendis; on aperçoit tout d'abord le cercueil. Il contient le corps du guerrier, recouvert de deux coffres; le premier est d'argent; le second de cuivre. Le cœur est, je crois, autre part.

Ce qui forme un contraste singulièrement heureux avec cette lourde et insignifiante production, ce sont les tombeaux modestes de SCHOEPFLIN, OBERLIN et KOCH : trois hommes dont la ville de Strasbourg est fière à juste titre (1). Le mo-

(1) Parmi les ouvrages de *Schoepflin*, je ne mentionnerai ici que ses *Vindiciæ typographicæ*, et son *Alsatia illustrata*, production noble, capitale, en 2 volumes in-folio. L'auteur couronna sa carrière utile et paisible par le don qu'il fit de sa belle bibliothèque à la ville de Strasbourg, environ six ans avant de mourir. *Oberlin* est surtout connu dans le monde classique par ses éditions de *Tacite* et de *César*, où il s'est montré aussi profond érudit que critique judicieux. Le recueil de la Société des Sciences, Lettres et Arts, dans la partie consacrée aux belles-lettres et aux antiquités, contient plusieurs mémoires très curieux, très savans, et pleins d'intérêt, par Oberlin. Parmi ces derniers, ses Dissertations sur les POÈTES D'ALSACE, et l'Histoire de la Poésie dans cette contrée, depuis le neuvième siècle jusqu'au quinzième, sont réputées excellentes. On possède encore de lui, dans le même recueil, des notices sur les précautions à prendre dans le renouvellement des anciennes bibliothèques; quelques inscriptions concernant Attila, roi des Huns, trouvées sur des mo-

nument du vieux Sébastien Schmid ne doit pas non plus échapper à l'examen et aux éloges de l'observateur attentif. C'étaient tous « de maîtres hommes dans leur temps, » et qui moururent, comme l'illustre maréchal lui-même, fermes dans la foi qu'ils avaient embrassée, c'est-à-dire dans la

numens récemment découverts en France et à Neuwied, etc., etc. Mais ce fut l'*Histoire littéraire d'Alsace*, commencée par Schoepflin, qu'il parut avoir le plus vivement à cœur, comme le prouve évidemment la préface du premier volume du *Museum Schoepflinianum*. Il a beaucoup ajouté aux collections de Schoepflin; et on espère que *Frantz*, qui lui-même a augmenté les trésors de l'un et de l'autre, favorisera un jour le public du résultat de ses recherches. Oberlin a écrit, en 1775, un petit traité curieux sur le *patois lorrain des environs du comté du Ban de La Roche*, patois que je me rappelle avoir entendu parler à plus d'un individu, à Saudrupt. Il écrivit ce traité pendant les vacances, étant alors principal du Gymnase, ou Collége de Strasbourg. *Tali fuit ingenio Oberlinus*, dit Schweighæuser père, dans une Notice publiée en 1806, *tamque singulariter labori adsuetus, ut medio etiam in otii gremio, quod quidem perraro ei in toto vitæ cursu contigit, otiosus esse non posset, atque si quando animum vellet remittere, tum maxime etiam ludendo, vel discere quidpiam ipse; vel alios docere gestiret.* Oberlin ne dédaigna point les humbles sentiers de la bibliographie et des beaux-arts. J'ai déjà cité ses *Annales de la vie de Jean Gutemberg*, 1801, in-8°, dans le *Décaméron bibliographique*, tome 1, pag. 316, etc.; et le *Magasin encyclopédique* de Millin contient plusieurs mémoires d'Oberlin sur les

croyance et les pratiques de la religion réformée. Le temps me manque pour une description détaillée de ces tombeaux. Celui de Schoepflin consiste en un buste de bronze représentant cet écrivain, et placé à la partie antérieure d'une urne

---

beaux-arts; entre autres, la *Notice d'une gravure de* 1467, *trouvée à la Bibliothèque publique de Strasbourg*, gravure qui, par parenthèse, m'a échappé pendant mon séjour en cette ville.

Oberlin mourut subitement, et probablement sans douleurs, à l'âge de soixante-douze ans. Le soir, il avait quitté la société de quelques amis pour venir souper chez lui, près de son feu. Il discourut d'une manière enjouée pendant ce repas...., le dernier qu'il devait faire; se mit au lit, fort bien portant, et fut trouvé le lendemain matin frappé d'apoplexie. L'amitié prodigua ses soins, l'art médical ses secours; mais, dit le pieux et vénérable auteur du Mémoire dont je viens de parler: *Supremus rerum omnium hominumque arbiter ita decrevisse videtur, ut vir occupatissimus impigerrimusque, qui nulli unquam molestiæ, plurimis usui fuerat, nullo labore, nullâ admodum molestiâ, placidè ex hac vitâ deberet discedere*, p. 74. Oberlin travaillait sans relâche, et s'était imposé un système rigoureux. Dans sa jeunesse, il étudiait ordinairement au-delà de minuit. Plus avancé en âge, il soupait de bonne heure, et se mettait au lit peu de temps après; mais il se levait, hiver comme été, dès quatre heures du matin. En hiver, il allumait lui-même son feu, arrangeait sa lampe, et se mettait immédiatement à l'étude.

Le nom et le souvenir de *Koch* ne sont guère moins honorés que ceux de Schoepflin et d'Oberlin. M. Schweighæuser fils a écrit sur lui, en français, une excellente Notice qu'il a eu la

de marbre blanc, entre deux colonnes couleur brune, d'ordre corinthien, construites en pierre de taille. La tête passe pour être fort ressemblante. Celui d'Oberlin est de meilleur goût. On ne voit que son profil, sculpté en marbre blanc par Ohmacht; il est frappant. Les accompagnemens consistent en figures de marbre blanc, parmi lesquelles on remarque une Muse, en relief, plus

bonté de m'offrir, aussi-bien que celle de son père sur Oberlin. Une liste des ouvrages de Koch termine la brochure. Ces ouvrages sont presque tous historiques. Ses Tables chronologiques, historiques et généalogiques, méritent une place dans toute bibliothéque choisie; mais particulièrement son ouvrage intitulé : *Tableau des Révolutions de l'Europe, depuis le bouleversement de l'Empire d'Occident jusqu'à nos jours*. Paris, 1813, 4 volumes in-8°. C'est la meilleure édition (*). Je ne puis m'empêcher de mettre sous les yeux du lecteur le passage qui termine la Notice dont je viens de parler. « Mais ce qui survivra à tous les monumens, c'est la plus noble partie de lui-même, c'est son âme vertueuse et pure; ce sont les vérités utiles qu'il a répandues, et les progrès qu'il a fait faire aux connaissances historiques; c'est le bien qu'il a fait, et celui que propageront, dans l'avenir, les élèves illustres qu'il a formés, et les établissemens religieux et civils, d'instruction publique et de bienfaisance, que son zèle et ses efforts ont préservés de la ruine dont les menaçait notre crise politique, et dont ses soins et ses lumières ont renouvelé l'existence. »

(*) Il y a une nouvelle édition corrigée par M. Schœl. *Paris*, 1823, 3 vol. in-8°.

grande que nature. Les inscriptions, pour Schoepflin et pour Oberlin, sont courtes, simples, par conséquent convenables. Le tombeau de Koch n'est pas moins modeste. On y voit son buste, sur lequel une figure, représentant la ville de Strasbourg, va poser une couronne de chêne; au-dessous du buste est une autre figure versant des larmes. Elle tient un philactère où sont énumérés les ouvrages du défunt. Koch mourut à soixante-seize ans, dans l'année 1813. Ohmacht est aussi le sculpteur de son tombeau. A tout prendre, je doute que j'aie visité aucune église, après la cathédrale de Rouen, dont l'intérieur offre plus d'intérêt, sous le rapport des tombeaux, que l'église de Saint-Thomas à Strasbourg.

Je ne sais maintenant s'il est nécessaire de parler des vieilles églises de Saint-Étienne et de Saint-Martin (*a*). La première passe pour la plus ancienne. Elle fut bâtie en pierre sur l'emplacement d'une forteresse romaine, dont les matériaux, dit-on, ont servi à la construction d'une partie de l'édifice actuel. Celle de Saint-Martin fut élevée en 1381, sur un plan beaucoup plus beau que celui de *Saint-Arbogaste*, que l'on dit avoir été bâtie au milieu du douzième siècle. Parmi les

(*a*) Il y a long-temps que l'église de Saint-Martin n'existe plus.

églises qui ne sont pas aujourd'hui *entièrement* consacrées aux exercices de la religion, se trouve le *Temple neuf*, auquel est contiguë la bibliothéque publique. Cette église est affectée au culte protestant. Je dis non *entièrement* consacrée aux exercices de la religion, attendu que ce qui formait autrefois le *chœur*, contient, dans le bas, les livres appartenans à l'Université, et, dans la partie supérieure, la bibliothéque léguée à cet établissement par Schoepflin (*a*). Le coup-d'œil général, depuis le pavé jusqu'aux galeries d'en haut, est tout-à-fait enchanteur. Savez-vous pourquoi? Cet ancien chœur, maintenant consacré aux *livres imprimés*, offre plusieurs fenêtres ogives *à vitraux peints*...... du dessin le plus charmant, de la couleur la plus brillante! Ce fut au point que j'oubliai tout-à-fait ceux de *Toul* et *presque* ceux de *Saint-Ouen* (*b*). Les vitraux mêmes de la cathédrale de Strasbourg ne se présentèrent à ma

---

(*a*) C'est la Bibliothéque de la ville, et non celle de l'ancienne Université, qui se trouve au rez-de-chaussée, dans cet ancien chœur. La Bibliothéque de Schoepflin, et celle de l'Université, qui appartient aujourd'hui au Séminaire protestant, sont placées en haut.

(*b*) L'auteur ne parle sans doute ici que de la rosace de Saint-Ouen. A cette exception près, les vitraux de l'église n'ont rien de remarquable.

mémoire que pour souffrir de la comparaison. On dirait que l'artiste a trempé ses pinceaux, tour à tour, dans une dissolution d'améthyste, de topaze, de rubis, de grenat et d'émeraude; portez vos regards sur les trois premières fenêtres, à gauche en entrant, environ une heure avant le coucher du soleil, elles semblent jeter autour de vous une splendeur surnaturelle. Leur forme est un peu dans le goût Persan, et je croirais volontiers que l'exécution ne remonte pas beaucoup au-delà de trois siècles. Pourquoi n'ont-ils pas voulu ici me laisser emporter *une seule* de ces fenêtres, pour la majeure partie de quatre-vingts louis d'or, à la charge par moi de remplacer les vitraux par des verres de cristal? Je l'aurais partagée entre *** et *** et ***. Ils ont bien fait, après tout, de résister à mes importunités. On me permettra néanmoins d'ajouter que ces vitraux, d'un éclat enchanteur, peut-être sans pareil, ne sont point à leur place dans un endroit *entièrement* occupé aujourd'hui par des livres. Ne pourrait-on pas en orner les chapelles de Saint-Laurent ou de Sainte-Catherine dans la cathédrale?

Je touche à la fin de ma narration, concernant les édifices ecclésiastiques; et comme l'église dont je viens de parler est liée à un bâtiment de destination différente, je veux dire la Bibliothéque publique, souffrez que je termine ma première

lettre sur Strasbourg, par un aperçu, du contenu de cette bibliothéque. Je le fais avec d'autant plus de plaisir, que j'ai passé, dans cet établissement, beaucoup d'heures « rafraîchissantes, » selon mes goûts, et profitables. Je dis rafraîchissantes, parce qu'en effet la chaleur de la dernière semaine nous avait en quelque sorte réduits à l'état de charbon, et que la fraîcheur de la bibliothéque, c'est-à-dire de ce chœur dont j'ai parlé, où j'allais ordinairement faire mes recherches, me rendit véritablement le bien aise et la vie.

Il est difficile, néanmoins, de vous donner une idée exacte de l'édifice dans lequel les livres sont placés. Vous longez le cloître qui faisait autrefois partie d'un ancien monastère (*a*). Aujourd'hui c'est le *Gymnase* (1), ou collége de la ville. L'aimable et excellent Schweighæuser fils, bibliothécaire en chef et l'un des professeurs de ce gymnase (*b*),

---

(*a*) Le couvent des Dominicains.

(1) Les deux Sturm en furent les premiers et les plus brillans ornemens. Hermann rapporte à leur égard plusieurs anecdotes curieuses (*). Ce Gymnase fut établi en 1535 (**), à la place d'un ancien monastère.

(*b*) M. Schweighæuser fils n'est pas bibliothécaire en chef,

(*) Tome 1, pag. 83-174 et suiv.

(**) Hermann dit 1538.

eut la bonté de me confier les clefs de l'établissement, où j'avais accès à toute heure du jour (*a*). Les heures publiques sont de deux à quatre, les dimanches exceptés. J'avoue que ce procédé me fut extrêmement agréable et avantageux. Je n'étais nullement gêné, et l'on se reposait sur ma conscience seule, de la discrétion de ma conduite. Depuis que j'ai terminé mes recherches, cette conscience ne m'a pas adressé le moindre reproche (*b*). Après avoir ouvert la porte d'en bas,

---

ni professeur au Gymnase; il est second conservateur, et professeur à l'Académie royale et au Séminaire protestant, comme il l'était lors du séjour de l'auteur à Strasbourg.

(*a*) M. Dibdin n'a pu être excepté d'une mesure générale; et pour faire un éloge assez indiscret de sa conscience, il suppose qu'un des chefs de l'établissement aurait pu manquer aux devoirs de sa place en lui confiant les clefs de la Bibliothéque.

(*b*) Voilà le Révérend M. Dibdin qui se croit obligé de déclarer qu'il n'a rien dérobé. *It is a dangerous thing to possess talents for ridicule so extraordinary as M. Dibdin; for they seldom come accompanied with a proportionable share of discretion.* (*Quarterly Review*, june 1825, n° LXIII, au sujet du *Library Companion.*) « C'est une chose bien dan- « gereuse de posséder le talent du ridicule à un point « aussi extraordinaire que M. Dibdin; car ce talent se « trouve rarement accompagné d'une dose équivalente de « discrétion. »

vous montez un escalier, au pie duquel se trouvent quelques antiquités romaines. Au premier étage, vous ouvrez une autre porte, et vous entrez dans la bibliothéque. Plusieurs pièces d'antiquités de différente espèce, dont la description se trouve dans le ***Museum Shoepflinianum,*** sont étalées çà et là sur le plancher. Quant à leur valeur, je n'en ai pas une très haute idée. A gauche, règne une file de petites fenêtres à vitraux gothiques. A droite, sont plusieurs petits espaces carrés remplis de livres, quelquefois dans toute la hauteur de la salle, jusqu'à la collection léguée par Schoepflin à la ville; quelquefois jusqu'à demi-hauteur seulement. Le bibliothécaire a son cabinet particulier; il y a une longue table pour les lecteurs. En général, j'ai vu peu de studieux fréquenter l'établissement.

Rappelez-vous que vous êtes maintenant au premier étage. Au-dessous, c'est-à-dire à droite, dans le bâtiment gothique en forme de chœur dont je viens de parler, sont déposés beaucoup de livres appartenans à l'ancienne Université protestante. Mais, après quelques informations, j'appris que la Corporation en réclamait une portion considérable, et de ceux qui sont en haut, et de ceux qui sont dans le bas. Leurs droits sont tellement confondus, que, pour disposer de quelques doubles, il faudrait probablement l'aveu de l'Université et



celui de la Corporation (*a*). Du premier étage, vous descendez par un petit escalier de bois au rez-de-chaussée, et vous vous trouvez à l'extrémité de la salle en forme de chœur, ayant en face, à l'extrémité opposée, la grande porte à deux battans qui forme l'entrée principale, d'où j'avais d'abord aperçu les incomparables vitraux peints ci-dessus décrits. C'était en haut, à la table commune des lecteurs que j'allais ordinairement travailler; mais je dois vous faire observer qu'il y a dans le bas, près de l'endroit où je suppose que devait être le maître-autel, une espèce d'armoire contenant les manuscrits réputés les plus curieux. Je n'ai pas jugé utile de vous donner une notice particulière de ces manuscrits; mais il s'y en trouve *un* si rare, si brillant, si curieux, si intéressant, et dans un état si extraordinaire de conservation, que je crois nécessaire de vous en donner une

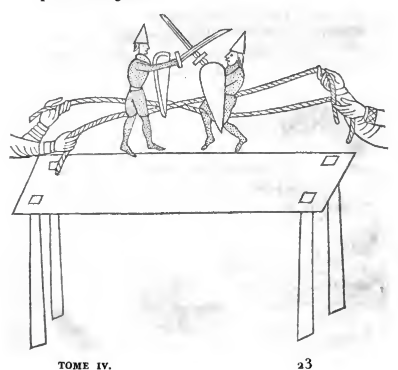
(*a*) M. Dibdin se trompe ici complétement. La Bibliothéque d'en bas est celle de la Ville, et la Corporation, qui représente l'ancienne Université (si toutefois l'on peut donner ce nom de Corporation à l'administration du Séminaire protestant, auquel les droits de cette Université ont été transférés), n'y forme aucune prétention. Les deux propriétés sont entièrement distinctes, et c'est par cette raison que les memes ouvrages qui existent dans ces deux Bibliothéques ne peuvent être regardés comme des doubles appartenans à la même Collection.





idée générale : d'autant plus qu'on vient de reproduire, par la gravure, un grand nombre des sujets qui occupent une page entière. Ils ont quelquefois jusqu'à un pied et demi de haut.

Ce manuscrit est le fameux *Hortus Deliciarum* de *Herarde, abbesse de Landsberg.* Il traite de divers sujets, soigneusement représentés dans des miniatures analogues. Le *fac-simile* suivant vous amusera ; ce n'est qu'une portion de la composition originale.



Ces pantins chevaleresques sont mis en jeu par une figure dont je n'ai indiqué que la main, à chacune des deux extrémités. D'un côté, sont deux hommes embouchant des trompettes ou des cors d'où jaillit une flamme; vis-à-vis, un personnage pince de la harpe, un autre joue de la flûte. Batailles, siéges, hommes tombant d'échelles qui touchent le ciel, incendies, agriculture, dévotion, pénitence, vengeances, assassinats; en un mot, toutes les passions qui agitent le cœur humain, ont ici, je crois, une miniature qui les représente. Les personnages armés ont des casques à nasal et des cottes de maille, ce qui ne permet guère de douter, selon moi, que le texte et les enluminures ne soient de la fin du douzième siècle. Parfait dans son ensemble, extrêmement riche par lui-même, non seulement ce manuscrit méritait le travail que lui a consacré son éditeur récent, M. Engelhardt; mais il peut encore rivaliser avec toute autre production de cette nature en Europe.

Parmi les autres manuscrits, vous me féliciterez, j'en suis sûr, d'avoir examiné les célèbres *Dépositions dans le procès entre Fust et Gutemberg,* sujet si intimement lié avec l'histoire de l'imprimerie ancienne, et si amplement traité par des modernes bibliographes (1). Ce manuscrit est en

(1) *Voyez* les autorités citées, et le sujet traité lui-même, dans le *Décaméron bibliographique*, tome 1, pag. 316 et suiv.

allemand; je le feuilletai, je l'avoue, avec une curiosité peu ordinaire. Il est fort précieux, sans aucun doute; cependant je ne puis m'empêcher de soupçonner que l'*écriture* n'est pas celle du temps, c'est-à-dire de 1440. Je la croirais plutôt du seizième siècle, et peut-être du commencement. C'est un petit volume in-folio, écrit de la même main d'un bout à l'autre; le caractère est cette espèce de gothique en usage dans les greffes. A l'extérieur du volume est le titre suivant : *Dicta Testium magni consilii, anno dni m°. cccc°. tricesimo nono.* Le papier est fort et épais. Il a une balance en filigrane. Schweighæuser fils ne pense pas que mes doutes sur l'âge de ce manuscrit soient fondés, et croit que c'est un document contemporain. Mais cela ne fait rien à son authenticité; peut-être est-ce la copie exacte et certifiée d'un original qui n'existe plus. Assurément le livre ressemble fort à une copie, et d'ailleurs l'original n'aurait-il pas été sur des rouleaux séparés de parchemin ? (*a*)

(*a*) Les pièces dont il est ici question sont les *minutes* des anciens actes, tirées des archives de la Ville. Il s'y trouve des pages rayées, des corrections marginales, et toutes les négligences d'une minute; tout y est de la même main, et indubitablement de l'époque du procès, comme l'indique l'intitulé même. Comment M. Dibdin peut-il avoir la singulière préten-

J'arrive aux livres imprimés, parmi lesquels, selon le catalogue manuscrit dressé par Oberlin, alors bibliothécaire en chef, il ne s'en trouve pas moins de *quatre mille trois cents, imprimés avant* 1520; plus, *onze cents* autres, imprimés dans la même période, mais *sans date.* Au premier abord un curieux aurait dit : cela promet. Je dois déclarer cependant, que, de quatre ou cinq cents volumes imprimés avant 1500, avec ou sans date, que j'ai atteints et soigneusement examinés, il s'en est à peine trouvé un sur cinq, qui m'ait dédommagé de ma fatigue. Notez bien que la température extérieure, et à l'ombre, était souvent de quatre-vingt-neuf à quatre-vingt-dix

tion de distinguer, d'après une vieille écriture allemande, une différence d'époque d'environ 60 ans; car il dit que ce manuscrit paraît être du commencement du seizième siècle, c'est-à-dire d'environ 1500. Pourquoi ces *minutes*, qui contiennent des dépositions de témoins, et d'autres actes d'aussi peu d'importance relative, auraient-elles dû être écrites sur des rouleaux de parchemin? Pour quelle raison aurait-on copié ces actes à une époque où le procès lui-même n'intéressait personne? Mais lorsque tout le monde est d'accord sur l'authenticité contemporaine de ces pièces, il convenait au rôle d'archéologue, que M. Dibdin a pris trop prématurément, d'admettre une opinion contraire. Il est vrai que l'on sait maintenant que toutes ses assertions ne sont pas *paroles d'Évangile.*

degrés (*a*). Heureusement pour ma santé et l'usage plus facile de mes forces physiques, la bibliothéque était très fraîche; toutes les fenêtres étant ouvertes, j'entendais fréquemment de jeunes enfans répétant le fameux *hymne de Martin Luther*. Le maître chantait d'abord un verset; venait ensuite le chœur des élèves, dont le chant était généralement correct, et qui faisaient preuve de cette aptitude innée chez les Allemands pour la musique. Mais revenons aux imprimés du quinzième siècle. Strasbourg a été long-temps renommé pour la science médicale. Ses professeurs en ce genre étaient célèbres autrefois, et la médecine formait une branche essentielle de l'instruction publique. Quoique moins généralement cultivé aujourd'hui, cet art est toujours en très grande considération à Strasbourg. Vous étonnerez-vous après cela, que de gros et pesans in-folio, non salis, solidement reliés en bois de chêne, avec des garnitures de cuivre, reposent tristement solitaires, entassés sur des tablettes noircies elles-mêmes par un service de trois siècles révolus? Enfin, cependant, je fis lever un gibier bien digne de ma poursuite, et l'abondance succéda aussitôt à la stérilité. La *Théologie* et les *Classiques* fixèrent principalement mon attention. Mais je vais vous

(*a*) Environ 28 degrés de Réaumur.

donner le texte même des notes recueillies sur les lieux, c'est donc en quelque sorte un tableau d'après nature.

PREMIÈRE BIBLE ALLEMANDE, que l'on suppose *imprimée par Mentelin*, sans date, in-folio. Vers le milieu du volume sont quelques ornemens extrêmement curieux, au trait, couleur de bistre, et de forme circulaire. Plusieurs d'entre eux sont également admirables, sous le double rapport de l'invention et de l'exécution. Ils perdent de leur effet quand ils sont coloriés. Une miniature en tête du livre d'*Esther*, porte la date de 1470; mais l'édition est certainement plus ancienne de quatre ou cinq ans.

Il y a ici une autre édition, *sans date*, de la Bible allemande. Le caractère en est plus grand et plus mince, et les pages entières contiennent soixante lignes. On la dit, à tort, selon moi, imprimée par *Eggestein*, avec le plus petit caractère de ce typographe. Cependant, le caractère employé pour la *Vie de Jésus-Christ, par Ludolphe*, édition de 1474, comme on le voit dans l'exemplaire de Nanci, n'est certainement pas le même. Cette Bible est réputée la plus ancienne version allemande: on se trompe.

BIBLE LATINE, PAR MENTELIN; second caractère de cet imprimeur, c'est-à-dire celui dont il se servit entre la publication de la première Bible

dont je viens de parler, et l'édition de l'*Ars prædicandi* (1), indubitablement sortie de ses presses. C'était la première fois que je voyais cette Bible. Panzer se trompe évidemment quand il dit que les caractères ressemblent aux plus grands de Mentelin dans ses éditions de *Valère-Maxime*, *Virgile* et *Térence*. Ils peuvent être à peu près aussi grands; mais ils ne sont ni aussi pleins ni aussi larges. D'après une note manuscrite, le quatre cent deuxième feuillet manquerait. Une autre note manuscrite plus ancienne dit que « cette édition est antérieure à celle de Fust et de Schoiffher, datée de 1462, et qu'elle a été exécutée au moyen de caractères mobiles non coulés. » Ces deux opinions sont également erronées. Je conviendrai, malgré tout, que je n'avais point encore vu, jusques-là, de livre imprimé dans ce caractère (2). L'exemplaire dont il s'agit est singulièrement beau, propre, de

(1) La bibliothéque ci-dessus mentionnée possède de beaux exemplaires de ce livre, et de la version latine des *Commentaires de saint Chrysostôme sur saint Matthieu.* Les uns et les autres sont imprimés dans les mêmes caractères, par Mentelin.

(2) Postérieurement à cette lettre, lord Spencer, grâce aux bons offices de mon ami Schweighæuser fils, a eu le bonheur de s'en procurer un exemplaire tout semblable; mais il manquait l'Apocalypse. Plus heureusement encore, sa seigneurie put remplir cette lacune et compléter son exemplaire, en obtenant de M. Van Praet (*au moyen d'un échange*) quelques

grande dimension, et offre beaucoup de *témoins*. Le papier, avec la tête de bœuf en filigrane, est fort et d'une teinte agréable. Le livre est dans sa reliûre primitive en bois.

BIBLE LATINE; *imprimée par Eggestein.* Il y en a ici plusieurs éditions, et un double de la première, dans le second et le plus petit caractère d'Eggestein (1). Les deux exemplaires de cette première édition se ressemblent assez pour le format et l'état de conservation; mais l'un d'eux possède de belles miniatures en tête de chaque volume, et de plus une note précieuse, contemporaine, manuscrite, portant la date de 1468. On en voit un *fac-simile* dans les *Vindiciæ typographicæ* de *Schoepflin,* tab. v. On peut dire que l'impression est antérieure au moins d'une année. Voici cette note manuscrite, qui est en encre rouge:

Explicit psalterium etc:...
p. mgrm Heinricum
Eggestein anno lxviij.

---

feuillets d'un double incomplet de la Bibliothéque Royale à Paris. On trouvera la description particulière de cette édition, et un *fac-simile* du caractère, dans le second volume des *Ædes althorpianæ*, pages 39 et 40.

(1) Complétement décrite dans le *Bibl. Spenceriana*, vol. 1, page 39, avec un *fac-simile* du caractère.

Deux questions peuvent naître de cette date. D'abord est-elle de la *main* d'Eggestein? Je ne le pense pas; car il aurait pu tout aussi bien l'*imprimer:* ensuite ne signifierait-elle pas que l'impression, ou les rubriques du premier volume auraient été terminées par Eggestein dans sa soixante-huitième année? Je me persuade que les chiffres n'indiquent ici que les dixaines et les unités de l'année *dominicale*, et qu'il faut lire 1468; de bonnes raisons appuieraient au besoin mon opinion. Dans cet exemplaire, orné de peintures, la table manque. Il est évident que les titres manuscrits en encre rouge ne sont pas de la même main dans l'un et l'autre exemplaire.

J'ai vu ici un très bel exemplaire de la seconde édition, dans le plus grand caractère d'Eggestein; et aussi un semblable de la troisième édition, où l'on trouve quarante-sept lignes par colonne entière. La Bibliothéque possède une édition de la Bible par Eggestein, plus rare que l'une et l'autre de celles dont je viens de parler. Elle porte la date manuscrite, et certainement contemporaine de 1475; plus, les passages parallèles y sont imprimés à la marge; on y remarque aussi des sommaires imprimés en encre rouge, ainsi que des capitales initiales.

Bible latine; *imprimée par Jenson,* 1479,

in-folio. Bel exemplaire sur papier. La première page a une miniature, un ou deux feuillets sont détachés. Je citerai aussi une Bible latine de 1482, in-folio, *Fontibus ex Græcis Hebreoꝝ q; libris*, etc.

A la liste des éditions de l'*Écriture sainte*, on peut ajouter un bel exemplaire de la Bible esclavonne de 1584, in-folio, gravures en bois, et la Bible hongroise de 1626, in-folio. Cette dernière est à deux colonnes; les marges sont couvertes d'annotations imprimées; il y a un frontispice gravé.

La Bibliothéque de Strasbourg possède trois exemplaires complets du Premier Nouveau Testament grec, par Erasme, 1516, relîure en Vélin cordé; deux exemplaires de la seconde édition de 1522 (*lisez* 1519), l'un ordinaire, l'autre bon; un autre, vraiment fort beau, de la troisième édition, de 1522 (livre presque toujours superbe, soit dit en passant), et quelques autres également bons des éditions de 1535 et 1541. Ces exemplaires de Bibles et de Nouveaux Testamens sont en nombre égal au premier et au rez-de-chaussée. Je ne dois pas oublier de mentionner une édition des *Évangiles en langue russe*; in-folio, grands caractères entremêlés d'encre rouge, n'ayant que dix-huit lignes dans une page entière, et par conséquent avec des notes marginales. Citons encore une édition allemande des Épîtres et Évangiles, imprimés sur deux colonnes par

Martin Flache, à Strasbourg, 1522, in-folio, avec de bonnes gravures en bois.

Stella Meschiah ; *imprimée par Fyner* ; 1477, in-4°. ; ouvrage de philologie sacrée, dont une partie est imprimée en hébreu. Une gravure en bois forme le frontispice. L'auteur est Schwartz. Ce livre se rencontre fort rarement (1).

Quant aux livres traitant diverses matières, mais surtout de philologie et d'histoire, je mettrai sous vos yeux, sans aucun ordre particulier, les notes suivantes :

Speculum morale, de P. Vincent de Beauvais, en un seul volume, où on lit qu'il a été imprimé par Mentelin, en 1476. C'est un énorme in-folio, à deux colonnes, en caractère romain, et aussi beau, aussi propre, et d'un papier aussi sonore que possible.

Speculum judiciale de Durand ; *imprimé à Strasbourg, par Hussner et Rekenhub* ; 1473, in-folio. Hussner habitait Strasbourg ; son associé était prêtre à Mayence. Le caractère de l'impression est une jolie gothique ronde ; les capitales M et O sont d'une forme assez singulière. L'exemplaire est dans sa reliûre primitive, en bois. Il y a égale-

(1) Il est particulièrement décrit dans le second volume des *Ædes althorpianæ*.

ment ici un exemplaire parfait du Ptolémée latin, à la date supposée de 1462, avec une belle suite de planches.

Je dois mentionner particulièrement une Chronique latine, *imprimée par Gotz de Sletzstat*, en 1474, in-folio. Elle est exécutée en caractères gothiques, grands et grossiers, offrant beaucoup de capitales romaines. A la fin de l'Index alphabétique, qui comprend trente-cinq feuillets, on lit ce qui suit, au recto :

DEO GRATIAS.

A tpe adē usqꝫ ad annos cristi 1474
Acta et gesta hic sufficienter nucliēt

Sola spes mea. In Virginis gracia
Nicolaus Gotz. de Sletzstat.

Au verso du même feuillet est une notice sur les inventeurs des *arts*. On n'y parle point de celui de l'imprimerie. Suit le prologue de la Chronique, au-dessous duquel est l'estampille de Gotz (1),

(1) Un *fac-simile* de cet estampille se trouve dans une Bible latine sans nom d'imprimeur, et particulièrement décrite dans les *Ædes althorpianæ*, vol. II, page. 41. Il en résulte que la Bible en question, sur l'imprimeur de laquelle il paraît exister quelque incertitude parmi les bibliographes, est évidemment sortie des presses de Gotz.

avec son nom. Le texte de la Chronique se termine à la page CCLXXX; les chiffres de la pagination sont imprimés. On y trouve encore le récit d'un fait arrivé en 1470. Mais l'exemplaire dont je m'occupe, contient de plus un dernier feuillet qui manque dans plusieurs autres, et sur lequel est consignée la relation d'un événement fameux qui eut lieu en 1473, entre Charles, duc de Bourgogne; Frédéric, empereur; Maximilien son fils, et plusieurs autres ducs, comtes et seigneurs de leur suite. Le texte de ce feuillet se termine par ces mots :

SAVE GAIRT VIVE BVRGVND.

Au-dessous, dans un cercle : « Sixtus quartus. » Une note manuscrite, placée en tête du volume, nomme cet ouvrage : la *Chronique de Foresius.* C'est le seul exemplaire que j'en aie vu, le seul aussi dont j'aie entendu parler. Il est beau, complet, relié en bois, avec une couverture de cuir.

Il existe ici deux exemplaires des ÉPITRES DE SAINT JÉRÔME, *imprimées par Schoiffher, en* 1470. Celui du rez-de-chaussée, deux volumes in-folio, est l'un des plus beaux qu'on puisse imaginer. Peut-être n'est-il pas de livre qui le surpasse, et il en est peu assurément qui l'égale, sous le rapport de la grandeur des marges et de l'état de conservation, à moins que ce ne soient les ouvrages théologiques

de l'Archevêque Antonius; *imprimés par Koeburger,* en 1477, énorme volume in-folio. Comme échantillon des presses de Koeburger, je ne saurais rien citer en ce moment qui en approche. Je dois mentionner encore un exemplaire du Speculum humanæ Salvationis; *imprimé à Basle, par Richel;* 1476, in-folio, volume extraordinaire, rempli de gravures en bois, imprimé sur deux colonnes, en beau caractère gothique. Cet ouvrage pourrait passer pour une *Histoire de la Bible,* car il contient dix fois la matière de ce qu'annonce le titre. A la souscription, qui est en capitales romaines rouges, on lit:

GETRVCKET DVRCH BERN
HART RICHel zu Basel do
man zalt Von Cristus Ge
bur. M. CCCCLXXVI. Uf Sa-
nt Gilgen obent.

Au-dessous est l'estampille, également en encre rouge; il ressemble parfaitement, par la forme, à celui de *Schoiffher.* Les écussons y sont aussi suspendus à une branche d'arbre. Sur l'un de ces écussons se trouvent les initiales B R. Sur l'autre, au centre, est un ornement au trait. Ce livre paraît être l'un des premiers et des plus curieux qui soient sortis des presses de Bâle. L'exemplaire est dans sa reliûre primitive, en bois, et placé dans la *Bibliothéque d'en-bas.*

MARGARITA POETICA de EYB; *imprimé par Koeburger*, 1472; exemplaire en bon état.

ÉPITRES D'ÆNEAS SYLVIUS (le pape Pie II); édition de Koelhoff, digne d'être mentionnée; d'autant plus que la souscription porte la date de M.CCCC.LVIII, pour celle de 1478. Un tiers de l'ouvrage, à partir de la signature v ii, contient des lettres à la date de 1460; et il est d'ailleurs hors de doute qu'il n'existe point de livre imprimé par Koelhoff avant 1470.

SPECULUM VITÆ HUMANÆ; *imprimé par Gunther Zeiner*, 1471; et la réimpression par *Helias Helie, aliàs de Louffen*, en 1473, dans son misérable caractère romain.

JOSEPH; *imprimé par Schuzler*, 1470, in-folio; exemplaire magnifique, comme devraient être tous ceux de ce livre. La première page présente une jolie miniature.

DÉCRÉTALES de F. DE SEVIS; *imprimé par Adam Rot*; 1472, in-folio. Édition très rare, exemplaire aussi grand, aussi beau qu'on en puisse voir, quoiqu'il soit légèrement attaqué des vers sur la fin.

VOCABULAIRE BIBLIQUE de H. LE HASSIA; *imprimé*, selon toute apparence, *par Zeiner de Reutlingen*. Les initiales sont grandes et grossièrement exécu-

tées ; la basse casse est le petit caractère de Zeiner. Il n'y a point de nom d'imprimeur.

ÉPITRES DE SAINT JÉRÔME ; *imprimées par Mentelin*, quoique son nom n'y soit pas. Très grand exemplaire. A la fin est une note manuscrite du temps, ainsi conçue : « *Johannes Kling Cursor de willa anno*° M°. CCCC°. LXX. » D'où nous pouvons conclure que l'impression du livre remonte au moins à 1470. Je croirais volontiers, néanmoins, qu'elle est aussi ancienne que celle du *saint Augustin, de Civitate Dei*, par le même imprimeur ; édition visiblement exécutée en 1468, sinon plus tôt(1). On trouve ici, de ce dernier ouvrage, un exemplaire beau et propre, avec des *témoins*. Il comprend, bien entendu, le Commentaire de Thomas de Valois et de Nicolas Trivet ; mais le premier livre de saint Augustin manque presque en entier.

Continuons le chapitre des *Miscellanea*. J'ai vu ici un exemplaire très singulier, d'une édition fort rare, du *Catholicon*, sans date, ni lieu d'impression, ni nom d'imprimeur. Le caractère est semi-gothique, ou semi-romain. La plus grande curiosité bibliographique qu'il présente, c'est la rencontre de cet R capital, d'une forme particulière, avec un

(1) *Voyez* les *Ædes althorp.*, vol. II, page 20.



caractère minuscule dont, en ce moment, je ne me rappelle aucun exemple. L'exemplaire est relié en bois, couvert en vélin. Il est probablement sans pareil, sous le rapport des dimensions et de l'état de conservation.

RATIONALE DIVINORUM OFFICIORUM, par DURAND; bel exemplaire de cet ouvrage bien connu. Il est sans date, imprimé sur deux colonnes; on y retrouve cet R dont je viens de parler. Ne découvrirons-nous jamais l'imprimeur qui fit usage de cette lettre ?

BREVIARIUM, *seu de dubiis Casibus in Missa.* Bel exemplaire, jolie impression, avec une variété de caractères gothiques en encre rouge et noire. Je penche à croire qu'il a été imprimé à Bamberg vers 1490. Les feuillets sont aussi blancs que neige, non rognés, et l'on remarque sur les bords de la reliûre ces petits boutons de vélin qui réjouissent toujours le cœur d'un véritable amateur. Le livre a une mauvaise demi-reliûre en veau.

CATONIS ETHICA, in-folio. Je croirais volontiers que ce livre a été imprimé par *Jean Zeiner,* à Ulm. C'est un des plus anciens exemples de feuillets numérotés. Au milieu, sur le verso, est le mot FOLIO. Au recto du feuillet, vis-à-vis, sont les chiffres, quelle que soit leur signification, CCXIX. L'impression de ce livre remonte probablement à 1475. A la

suite se trouve *Tractatus de doctrina dicendi et tacendi ab Albertano causidico Brixensi de ore beate Agathe cōpositus. Sub anno M. ccclv. feria quarta post vincula petri.* Ce traité comprend dix feuillets, sans date, ni lieu, ni nom d'imprimeur; mais, autant qu'il m'en souvienne, il offre le même caractère que le *Henricus Ariminensis*, imprimé à Strasbourg, et dont vous trouverez la notice dans la *Bibl. Spenceriana* (tom. III, p. 165). Sous tous les rapports, cet exemplaire mérite beaucoup qu'on le recherche.

JUNIANUS MAIUS. *De Propriet. priscor. Verborum; imprimé à Trévise, par Bernard de Colonia*, 1477, in-folio. Je ne me rappelle pas avoir encore vu cette espèce de caractère dans les éditions de cet imprimeur; mais ce livre suffirait à son immortalité typographique. C'est véritablement un magnifique exemplaire, très grand papier, élégamment imprimé sur deux colonnes avec un caractère gothique remarquable par sa netteté. La première lettre du texte offre elle-même une vignette charmante. Je présume que Bernard de Colonia était frère de Jean de Colonia, associé de Manthen de Gherretzeim, tous deux imprimeurs de Venise, et qui ont donné de brillans témoignages de leurs talens, en publiant le PLAUTE de 1472, et le LACTANCE *de divinis Institutionibus*, 1478, in-folio. La

Bibliothéque de Strasbourg possède un exemplaire de ces deux éditions. Le *Lactance* est beau et grand ; le *Plaute* assez ordinaire. Je terminerai l'article des *Miscellanea*, en faisant mention de deux ROMANS excessivement rares, et dont il n'existe peut-être pas d'exemplaire en Angleterre (1). Ces romans sont intitulés TYTUREL, et PARCIVAL ; l'auteur s'appelait *Wolfram von Eschenbach ;* tous deux portent la date de 1477, in-folio. Le *Tyturel* est en prose ; le *Parcival*, en vers. La souscription de ce dernier le prouve.

V. Nd diser auenteüre en des zil
Nicht me do von sprechen wil
Ich Wolffram von Eschenbach
Wan als dort der maister sprach
Sein kint sein hoch geschlecte
Han ich benennet rechte
Herr partzifal dan ich han bracht
Dar sein doch selde hat gedacht
Wes leben sich so verendet
Das got nit wirt gepfendet
Der selen durch des leibes schulde
Vn der doch der welte hulde

---

(1) Depuis le départ de cette lettre, lord Spencer a obtenu un exemplaire du TYTUREL. La description s'en trouve dans les *Ædes althorpianæ*, vol. II, page 295. Il vient d'une bibliothéque particulière de Strasbourg ; il est très complet ; et dans le meilleur état de conservation.

Behalten kan mit wirdikeit
Das ist ein nütze erbeit
Güte weib hont den sin
Dester werder ich in bin
Ob mir Keine gůtes gan
Seit ich dise mer volsprochen han
Ist das durch ein weib bescheken
Die muss mir susser worte iehen.

M. CCCC. LXXVII.

Le *Tyturel* contient trois cent cinq feuillets; le *Parcival*, cent cinquante-huit, sans signature, chiffres ni réclames. Ce sont des exemplaires complets et curieux, mais couverts d'une mauvaise demi-reliûre moderne en veau.

Enfin, j'arrive aux Classiques avant 1500, tous romains. Quant aux grecs, il y en a peu ou point. Commençons par VIRGILE.

Celui de *Mentelin*, édition très rare; mais il est rogné, griffonné sur les marges, et il y manque plusieurs feuillets.

Les Commentaires de SERVIUS sur ce poète; exemplaire très beau et complet, imprimé par *Valdarfer* en 1471, in-folio dans sa première reliûre en bois.

VALÈRE MAXIME, de *Mentelin* (première édition); deux exemplaires complets, dont l'un, attaqué des vers et rogné, a la dimension du Commentaire de DENIS DE BURGOS, avec lequel il est

relié, et où l'on retrouve l'R dont j'ai parlé plus haut. Ce Commentaire, qui offre plusieurs *témoins*, est horriblement rongé des vers sur la fin; l'autre exemplaire de Valère Maxime, par Mentelin, sans le Commentaire, est peut-être le plus grand que j'aie jamais vu. On y trouve les anciennes signatures manuscrites aux angles inférieurs des feuillets. Malheureusement les marges sont chargées de notes à la main. Le texte, toutefois, est précédé d'une table que je n'avais point encore rencontrée. Elle est imprimée en caractère romain, apparemment par Jenson, et commence ainsi : *Oportet summatim libroꝝ Valerii inscribere numeꝝ exemploꝝ*, etc. Cette table, qui contient vingt-deux feuillets, est sans date, sans indication de lieu, ni de nom d'imprimeur, et se termine ainsi : *Zenonis torti incitaminibus suis*, etc., etc., *li* 3. *c* 3. *ex* 4.

Cicéron. Vous pouvez croire qu'il y en a ici de nombreuses éditions du quinzième siècle. Je n'y ai point vu le Traité *de Officiis* de 1465, ou 1466, dont parle Hermann, et auquel il assigne la *nouvelle* date de 1462; mais j'ai vu le Traité *de Oratore*, imprimé par *Vendelin, de Spire*, sans date, et je n'en reverrai probablement jamais un pareil exemplaire. La couleur et le corps du papier sont plus étonnans encore que ses dimensions.

Commentaire sur les Oraisons de Cicéron, par Asconius Pedianus; *imprimé par J. de Colonia*, d'après un manuscrit revu par le Pogge, et trouvé dans le monastère de Saint-Gall, près de Constance. On a réuni dans le même volume : Trapezuntius, de *artificio Ciceronianæ orationis*, et *Antonij Luschi Vicentini inquisitio, sup. 1. Orat. Cicer.*, etc., finissant à la signature M vj, ainsi qu'il suit : *Vale fœlix pater optime et me ut soles ama. Venetiis ex ædibus solitæ habitationis, 4º nonas Junas.* m. cccc. lxxvij. Ces trois Traités ne forment qu'un volume, y compris le texte de Cicéron, et sortent bien certainement des presses de J. de Colonia, et de son associé Manthen de Gherretzeim.

Scriptores hist. Augustæ; *imprimé par P. de Lavagna.* Le plus bel exemplaire peut-être qu'on puisse voir. Il possède tous les témoignages requis de son état primitif. Les signatures A, B, etc., aux angles des feuillets, ne sont pas entièrement rognées; les lettres initiales peintes sont originales et bien conservées; il est dans sa première reliûre en bois.

Plutarchi Vitæ paralellæ; imprimé avec la lettre R. Très bel exemplaire, deux grands volumes in-folio, reliés en bois, couverts en vélin, du seizième siècle.

Catullus, Tibullus et Propertius; 1472, in-fol.

S'il est un livre imprimé avant 1500 dont la Bibliothéque puisse à juste titre se glorifier, c'est celui-là. Il est de fait qu'il en existe ici *deux* exemplaires également complets, bien conservés, et de grande dimension. Dans l'*un* cependant manque le *Properce* (1), au lieu duquel toutefois on trouve une première édition de *Juvénal* et de *Perse*, par Vindelin de Spire, et dans un aussi bel état de conservation. A l'exemplaire complet sont réunis les Sylves de Stace. Il semblerait donc que Juvénal et Perse ont été placés dans un exemplaire au défaut de Properce et de Stace. Vous savez combien est rare cette première édition de Catulle, Tibulle et Properce.

Plinii Epistolæ; *imprimé par Moravus;* 1476. Exemplaire à grandes marges, mais sali; ses taches au reste peuvent aisément disparaître.

Je puis encore citer le César de 1473; *imprimé par Fyner;* et l'Horace de *Gruninger;* 1496. Ce dernier est un beau livre, dans sa reliûre primitive en bois.

En relisant les notes que j'ai prises sur les livres,

---

(1) L'exemplaire incomplet se trouvant en *duplicata*, on l'a échangé pour un exemplaire de la *Bibl. Spenceriana*. Il est maintenant dans la belle bibliothéque de l'honorable Th. Grenville. On s'apercevra, dès le premier coup-d'œil, que ma description n'a rien d'exagéré.

dans la Bibliothéque, je m'aperçois que j'ai omis de mentionner un ou deux volumes particulièrement curieux sous le point de vue bibliographique; et d'abord, un *Traité, en latin*, sur *la Peste*, composé par P. de Tusignano, célèbre médecin; in-4° mince, imprimé en caractère romain maigre. Il est relié avec l'*Herbier* de 1471, imprimé par J. P. de Lignamine, et où se trouvent des gravures en bois du travail le plus grossier. Le caractère de ce Traité médical ressemble à ceux du premier *Horace*, du *Lucain* et du *Florus*, décrits dans le second volume de la *Bibl. Spenceriana* (p. 30-139). Une note manuscrite placée en tête affirme qu'il a été acheté en 1487. Une autre note écrite peut-être tout à la fin du même siècle, atteste qu'il a été « lu en entier par Wolf. »

Dans un exemplaire de Secunda Secundæ Thomæ Aquinatis, imprimé à deux colonnes, avec le plus petit caractère de *Mentelin*, se trouve une date manuscrite bénévole de 1466. Peut-être ne s'écarte-t-elle pas beaucoup de la vérité. Quelques uns des premiers feuillets sont détachés, et un peu déchirés; mais, sous les autres rapports, c'est un bel et grand exemplaire.

Il y a ici une édition latine, par *Mentelin*, des *Éthiques* et de la *Politique d'Aristote* (1), avec ses

(1) *Bibl. Spencer.*, tome 1, page 261.

anciennes signatures manuscrites; très bel exemplaire. Je ne dois pas oublier de citer un beau gros volume, dans son état primitif, bien conservé, et intitulé : RABANUS MAURUS *de Universo; seu de Rerum naturis, de Verborum et Sermonum proprietatibus*, imprimé sur deux colonnes. On y retrouve cette capitale R de forme curieuse.

Maintenant je vais prendre congé de la BIBLIOTHÉQUE PUBLIQUE DE STRASBOURG. Je veux cependant vous raconter une anecdote assez plaisante, qui se rattache à quelques uns des livres ci-dessus décrits. Je ferai aussi une remarque ou deux sur l'état actuel de cette Bibliothéque. L'anecdote est tout-à-fait bibliographique. Après avoir examiné quelques uns des plus beaux livres dont je viens de parler, en m'attachant particulièrement aux Bibles latines de *Mentelin*, et à un petit nombre des plus rares classiques, je hasardai quelques mots sur la convenance qu'il y aurait à tirer parti de ceux dont on ne faisait point usage, qui n'ajoutaient rien à l'importance matérielle de la collection, et qui, au moyen d'une vente avantageuse, pouvaient mettre à même d'enrichir l'établissement de bons ouvrages modernes, dont il avait évidemment besoin. Puis j'offris plusieurs centaines de francs pour tel et tel volume. MM. Schweighæuser fils, Dahler et quelques autres professeurs se tenaient debout autour de moi quand je fis cette

proposition; alors le professeur Herrenschneider mit sa main sur mon épaule, se baissa (car je restai assis pendant tout ce temps), et me dit, en me regardant avec un peu de malice : « M. le bibliographe, vous raisonnez bien; mais nous garderons nos anciens livres. » Il n'y eut pas moyen de faire plier ces robustes conservateurs, et je n'en obtins que des doubles (*a*). Assurément « ils raisonnaient » tout aussi bien que moi. (*b*)

L'observation qui suit se rapporte à l'établissement. Je n'ai jamais vu de collection qui eût plus besoin d'être purgée. Les ouvrages de médecine sont ici en assez grand nombre (*c*) pour qu'on puisse en donner six exemplaires à la Bibliothéque de chacun des châteaux forts qui se trouvent dans

(*a*) Ces doubles se bornent à quelques articles de très peu d'importance de la Bibliothéque du séminaire, et qui avaient échappé à l'ancienne révision; la cession s'en est opérée d'ailleurs dans toutes les formes et sans difficultés.

(*b*) Que M. Dibdin ait fait des demandes aussi indiscrètes à des conservateurs de Bibliothéques publiques, entraîné par sa vivacité habituelle et par l'amour de la possession, cela se conçoit; mais qu'il imprime une pareille anecdote, qu'il prenne plaisir à faire remarquer l'impolitesse qu'il commettait en se tenant assis, quand tous les autres messieurs étaient debout, c'est affecter une singularité peu commune.

(*c*) Il n'existe de livres de médecine qu'à la Bibliothéque de l'ancienne Université, et pas un n'y est en double.

les Vosges (1), en supposant que quelqu'un d'eux doive être jamais réparé et mis en ordre. La Bibliothéque léguée par Schoepflin fournit beaucoup de doubles, soit en histoire, soit en théologie ; et quant aux classiques, les conservateurs devraient au moins compléter leur choix d'ÉDITIONS PRINCEPS les plus importantes. L'absence d'un *Virgile* parfait, par *Mentelin*, et du *premier Térence*, par le même imprimeur, leur célèbre compatriote (*a*), établit

(1) Il y a encore des bibliothéques et des livres rares dans les environs. J'ai obtenu, pour mon ami le Rév. H. Drury, l'un des plus beaux exemplaires qui soient maintenant en Angleterre, de la première édition des *Offices de Cicéron*, 1465, in-4°, sur Vélin. Il vient de la collection d'un médecin habitant l'une des plus petites villes aux environs des Vosges. Le livre était dans son ancienne reliûre de chêne, et appartenait autrefois à la bibliothéque d'un monastère. Mon ami est redevable de cette acquisition aux bons offices de M. Schweighæuser fils. Le prix en fut modéré, comparativement à la valeur de l'objet. J'ai aussi obtenu, pour le comte Spencer, grâce à l'intervention amicale du professeur Emmerich, la très rare et très ancienne impression du roman versifié, le *Tyturel*, décrit à la page 371 ci-dessus. Il y a six mois à peine que je reçus d'un digne pasteur des Vosges, une lettre fort polie et très méthodique, contenant une liste de livres imprimés dans le quinzième siècle ; mais pas une édition précieuse de *Bible* ou de *Classique*. C'était presque toute théologie canonique, dogmatique, et livres de médecine. Je n'avais garde de mordre à cet appât.

(*a*) Il n'est pas démontré que Mentelin soit né à Strasbourg.

des lacunes condamnables. Ils ne devraient laisser échapper aucune occasion d'acheter, à tout prix, les éditions *princeps* d'*Ovide*, d'*Horace*, d'*Ausone* et de *Lucrèce*. Personne ne sent mieux cette vérité que le bibliothécaire en chef actuel, M. Schweighæuser fils; mais malheureusement les fonds affectés à cet objet sont très bornés. Je remarque qu'il en est de même partout où je vais. D'ailleurs, d'autres pays, hors de France, pourraient aussi réclamer contre le manque de fonds destinés à compléter les bibliothéques.

J'espérais que mes acquisitions dans les magasins ou boutiques de libraires, me fourniraient quelques citations de plus à faire; mais je n'ai rien acheté qui mérite vraiment une mention particulière. Au moment le plus chaud de l'une des plus chaudes journées, je montai péniblement l'escalier presque perpendiculaire de *Brocalassi*, qui étale des volumes devant sa maison, et qui en a jusque dans ses greniers. Je n'y trouvai qu'un seul livre du quinzième siècle; c'était une édition *allemande* du *Psautier* de Schönsperger, imprimé vers 1490, in-12. Mais pour deux louis et demi, il vous donnera un exemplaire énorme de l'édition Aldine de *Georgius Valla Placent.*, *de expet. et fugiendis rebus*, in-folio. Dans les cloîtres contigus au Gymnase, et qui conduisent à la Bibliothéque publique, sont plusieurs magasins et boutiques

de libraires; mais je n'y vis rien qui me tentât, excepté un in-quarto très épais contenant des poésies inaugurales, en latin, par des hommes célèbres, médecins de Strasbourg pour la plupart, imprimé en 1584. Je le destine à la bibliothéque d'Atticus, déjà si riche en poésies des quinzième et seizième siècles. L'acquisition ne lui coûtera que 8 francs. Les ouvrages de médecine sont partout en nombre immense ; et je crois que l'un de ces bouquinistes qui demeurent dans les cloîtres, me prit décidément pour un fou, parce que je préférai un bel exemplaire non rogné et d'un papier ferme, du *Stultifera Navis* de *Brandt*, 1497, à un exemplaire gras et sale de *Rousseus, sur les Fluides drastiques.* Je ne parvins même que difficilement à convaincre cette créature ingénue, que je n'avais nul besoin de l'*Articella, ou Trésor d'anciens ouvrages de médecine*, imprimé en latin, à Venise, en 1523.

Quant aux libraires qui font la librairie moderne, et qui ont, selon l'expression reçue, « une grande masse d'affaires, » il n'y a point de maison comparable à celle de Treuttel et Würtz, mentionnée très honorablement, il peut vous en souvenir, dans l'une de mes dernières lettres sur Paris. Leur amabilité, leur politesse, sont égales à leur haute réputation commerciale. Ce fut dans leur magasin que je rencontrai fréquemment quel-

ques uns des savans de Strasbourg; entre autres le vénérable et aimable LICHTENBERGER, auteur de cette très judicieuse et savante compilation intitulée : *Initia typographica.* Je fus présenté à plusieurs autres savans; on me pardonnera d'avoir oublié leurs noms. Ce que je me rappelle très bien, c'est que leurs physionomies annonçaient une grande patience pour les recherches et une grande bonté de cœur. La simplicité de caractère qui distingue ici tous les gens instruits, n'est pas moins agréable que précieuse à un voyageur jaloux de connaître la littérature du pays qu'il traverse.

Encore une dépêche de Strasbourg, et puis nous traverserons le pont qui joint les deux rives du Rhin.

P. S. Parmi les doubles de la Bibliothéque publique, qui doivent de toute nécessité être vendus pour qu'on puisse acheter des livres modernes, il ne se trouve pas moins de trois collections des ACTA SANCTORUM (*a*), dont aucun, d'ailleurs, n'est complet.

(*a*) Avec les articles qu'on ajoute à la collection des Bollandistes, elle se compose de cinquante-cinq volumes in-folio.

LETTRE XXXVI.

SOCIÉTÉ. — ENVIRONS DE STRASBOURG. — ARCHITECTURE DOMESTIQUE. — MŒURS ET COUTUMES. — LITTÉRATURE. — LANGAGE.

Ma dernière Lettre, toute longue qu'elle est, ne vous donne guère que des *vues d'intérieurs*, c'est-à-dire la description de la cathédrale et de la Bibliothéque publique. Je vous offrirai maintenant des vues d'intérieurs d'une autre espèce; plus, un court examen de la *société* et de la *localité* de Strasbourg. Je terminerai, et ce sera aussi la fin de ma correspondance de Strasbourg, par une relation sommaire des mœurs, des coutumes et de la littérature.

Une précaution des plus essentielles, au commencement d'un long voyage comme le mien, et même de tout voyage quelconque, c'est de s'assurer un bon crédit sur une bonne maison de banque. Ici se trouve l'établissement de ce genre, le plus florissant qui soit peut-être à deux cents milles de l'une et l'autre rive du Rhin; il est sous la raison de Madame Franck et Compagnie. De l'autre côté

de la rivière d'*Ill*, à environ cent pas de mon hôtel. Depuis plus d'un siècle et demi, cette maison a conservé sa haute réputation; et elle doit à son chef actuel autant de lustre qu'elle en reçut jamais d'aucun de ceux qui l'ont précédé. Il n'est presque point de voyageur de marque qui ne rende sa visite à *madame Franck*. C'est ici qu'il se procure la monnaie courante du pays qu'il va visiter; c'est ici que les francs s'échangent contre des florins; que les louis se convertissent en ducats. Le comptoir mérite d'être visité sous plus d'un rapport. Il est orné de divers portraits représentant les bons aïeux de la famille Franck : vous y voyez de respectables gentlemen, vêtus du costume en usage chez nous sous le règne des deux Charles, plume à la main, papier sur la table, pourpoint de velours, jabot de dentelle à gros tuyaux. On les prendrait pour des ministres d'état, ou des membres du Conseil privé. Au fond de l'appartement, on voit une dame de petite taille, la plume dans une main, probablement une lettre dans l'autre. Le modèle est *vivant;* et ce portrait n'est rien moins que celui de Madame elle-même. Elle peut avoir cinquante ans révolus : son abord est extrêmement gracieux et engageant. En un clin-d'œil votre affaire est terminée, et à votre satisfaction; après quoi, viennent certaines questions : « D'où venez-vous? Quel est l'objet de vos recherches, votre

état, le but de votre voyage? Puis-je vous être utile en quelque chose? En ce cas, ordonnez. »

Lorsque je lui eus fait part de l'objet particulier de mes recherches, madame Franck insista pour nous recevoir à dîner, moi et mon compagnon; ajoutant qu'elle « inviterait tout exprès les professeurs du Collége. » J'étais confus de tant de politesse et de prévenance. Je la priai de réunir seulement « un petit nombre de personnes choisies. » Elle voulait que je les lui indiquasse; ma confusion s'accrut, et je lui dis que je ne désirais autre chose que l'honneur de lui rendre mes devoirs à elle-même. Remarquez bien que tout d'abord, et de son propre mouvement, elle m'avait donné, sans que je l'eusse demandé, un crédit supplémentaire de cent ducats, ajoutant que je rencontrerais des curiosités que je ne pouvais prévoir; que ces sortes de choses devaient être payées sur-le-champ; et qu'en tout cas, il valait mieux avoir trop que pas assez d'argent dans sa bourse. Assurément j'étais *pénétré;* je ne méritais point ces démonstrations de libéralité; je ne m'y étais pas non plus attendu. Madame Franck avait assigné le vendredi dernier, 24 courant, pour le banquet littéraire en question. Je devais aussi trouver à sa table le gouverneur-général de la ville. Vendredi arriva, le plus *chaud* de tous les jours *chauds,* dans cette année sans pareille pour la *chaleur.* Le matin, à dix heures et

demie environ, le thermomètre marquait quatre-vingt-douze degrés à l'ombre (*a*). Je me rendis à la Bibliothéque, tenant un parasol ouvert sur ma tête, pour me protéger contre la chaleur *directe*, et mon chapeau devant ma figure, pour me garantir de la chaleur *réfléchie*. Ce fut en me rendant à la Bibliothéque publique que je visitai les greniers de Brocalassi, remplis de livres de toute espèce; et ce fut pendant mes recherches dans la Bibliothéque, alors aussi fraîche qu'aucune laiterie de Cheshire, que j'entendis de jeunes enfans répéter l'hymne de Martin Luther, pour l'office du dimanche suivant.

De retour de la Bibliothéque, je m'étendis une heure sur le canapé, lisant pour la première fois *Rob-Roy* (*b*), que j'avais emprunté le matin chez Treuttel et Würtz, et prenant ainsi des forces pour cinq heures, moment du rendez-vous chez madame Franck. Cinq heures sonnèrent; je trouvai dans le salon de Madame les professeurs et le gouverneur-général. Parmi les premiers, qui étaient presque tous ministres luthériens, je reconnus le jeune prédicateur que j'avais vu dans la chaire de l'église d'où venait ce chant religieux que j'avais entendu le matin même où je vous écrivais ma dernière

(*a*) Environ 30 degrés de Réaumur.

(*b*) Roman de Walter Scott.





Lettre. Je vis aussi chez madame Franck, M. HERMANN, historien moderne de Strasbourg, ex-législateur, « ancien maire » de la ville, etc., etc., décoré du ruban rouge de la Légion-d'Honneur. Au nombre des convives était M. HAFFNER, ministre protestant, aux appointemens de 200 livres sterling tout au plus, et possesseur d'une bibliothéque de quinze à vingt mille volumes, « tous convenables, » et en bon état. Il me les avait montrés un jour ou deux auparavant. Sa Bibliothéque était *à la Gosset* (*a*), plus qu'aucune de celles que je me rappelle avoir vues depuis la mort de ce bibliophile distingué. Je me retrouvai encore avec mes amis MM. DAHLER et SCHWEIGHÆUSER fils. Ils étaient à ma gauche. J'avais moi-même l'honneur de siéger à la gauche de madame notre hôtesse; le gouverneur-général occupait la droite. Toutes les croisées de la salle étaient exactement fermées. « Oh! oh! pensé-je vous entendre dire, vous avez dû étouffer tous? » Nullement. Nous *ressuscitâmes*, grâce à l'adoption de cette mesure. C'est la coutume, en France, de tenir les fenêtres closes pour intercepter la chaleur du dehors. Les jalousies avaient garanti les fenêtres des rayons du soleil; et quand on les ouvrit, il n'en résulta rien que de la fraî-

(*a*) Le Dr Gosset, théologien anglais, mort en 1812, a laissé une bibliothéque de près de 6000 articles, dont le Catalogue a été imprimé à Londres en 1813.

cheur. Je dois dire aussi que, pour rendre cette fraîcheur plus sensible ou plus agréable, le plancher, sans tapis, avait été abondamment arrosé.

Le repas fut splendide : cela devait être, dans une maison où les ducats circulent par centaines de milliers. La conversation fut animée, sans interruption. Madame Franck était la seule femme présente. A sept heures et demie, nous nous levâmes pour aller prendre le café. Ce fut alors que M. Lewis fit voir ses dessins, parmi lesquels était une portion seulement de son beau travail sur la cathédrale. Cette complaisance attira sur lui tous les regards, et lui gagna tous les cœurs. A huit heures, nous avions pris congé de notre aimable et généreuse hôtesse. Une demi-heure après, j'étais dans les champs, témoin d'un majestueux coucher du soleil derrière les monts alsaciens, et accompagné de MM. D*** et S***, qui allaient faire une visite au beau-frère de ce dernier. Chemin faisant, nous passâmes devant l'endroit où l'on dit que GUTEMBERG fit ses premiers *essais typographiques avec des caractères de fonte*. Alors (il y a près de quatre cents ans) cet endroit était un monastère (1); aujourd'hui ce n'est autre chose qu'un

(1) Le lecteur ne confondra pas cet endroit avec le *Zum Jungen*, maison où l'on dit que Gutemberg exerça définitivement la profession d'imprimeur, et où probablement il vendait ses livres. *Voyez* le *Décaméron bibliographique*, vol. 1, p. 308.



clos en nature de prairie, bordé de quelques peupliers sur le devant. M. Lewis en fit une petite esquisse. En revenant de cette agréable promenade du soir, la conversation roula sur différens sujets, mais plus particulièrement sur la politique. Tout à coup l'un de mes compagnons s'arrêta, me prit le bras assez fortement, et s'écria d'une manière à la fois énergique et franche : « Mon ami, c'est dans VOTRE PAYS que l'on trouve la liberté : *conservez-la* bien, je vous en conjure. » Il me parut que ces paroles étaient d'or, et je tombai d'accord, *toto corde*, qu'elles disaient vrai. La cloche de la cathédrale sonnait en volée, et il était presque nuit quand la porte principale de la ville s'ouvrit pour nous laisser entrer. Nous nous retirâmes chacun chez nous, fort satisfaits des agrémens de cette journée.

Le grand *flambeau grec*, non seulement de Strasbourg, mais peut-être de toute l'Allemagne, SCHWEIGHÆUSER PÈRE, était alors absent. Son fils m'apprit qu'il était allé prendre les eaux de *Bade*, et me pressa instamment de passer par « ce lieu enchanteur, » ce sont ses expressions, en me rendant à Stuttgard ; ajoutant que cela me détournerait fort peu de ma route. Toutefois le principal objet de tentation, comme je le déclarai franchement à Schweighæuser fils, était la société de son père, pour qui il m'avait donné une lettre de recomman-

dation très pressante. Je vous disais dans ma dernière Lettre que j'avais rencontré Lichtenberger chez Treuttel et Würtz; depuis j'ai fait une visite à ce vieux gentleman. Il occupe un second étage non loin de l'église Saint-Thomas. La vue de ses appartemens, aussi-bien que la maison de Schweighæuser fils, me convainquit que j'étais bien loin de la capitale de France. Ils étaient élégans, propres; en un mot, ce que la plus difficile de nos ménagères anglaises eût appelé « tout-à-fait comfortable. » Le vénérable Lichtenberger me fit une réception très cordiale, et nous entamâmes sur-le-champ une conversation bibliographique. Ce fut surtout relativement aux *Lettres d'indulgence du pape Nicolas v*, portant la date de 1455, et qui se trouvent en la possession de lord Spencer, que le vieillard m'adressa les questions les plus vives. « La date était-elle authentique? » Je répondis qu'il ne pouvait pas y avoir ici le moindre doute; que ce que Hæberlin avait dit, et, après lui, Lambinet, n'avait aucun rapport avec les exemplaires de sa seigneurie, puisque dans ceux-ci les unités finales étaient figurées par un V, et non par les cinq jambages successifs iiiij. Comme il ne connaissait pas la description que j'en donne dans la *Bibliotheca Spenceriana*, je dus nécessairement entrer dans beaucoup de détails à ce sujet. Le digne vieillard fut tellement charmé de ces renseignemens,

qu'il leva les yeux et les mains en s'écriant : « On apprend toujours quelque chose en vieillissant ! » Je lui dis que le livre d'Hæberlin n'était pas commun en Angleterre ; qu'il ne se trouvait même point dans la Bibliothéque de lord Spencer, toute riche qu'elle était. « Elle ne méritera pas longtemps ce reproche, répliqua vivement le vieux gentleman ; j'en ai ici la première édition (1) ; ayez la bonté de l'offrir à sa seigneurie en mon nom. » Je le priai d'y mettre l'*ex dono* de sa propre main. Le vieux gentleman essaya deux ou trois plumes ; ne les trouvant pas à son gré, il me dit qu'il enverrait le livre à mon hôtel, dûment revêtu de l'inscription.

M. Haffner, l'un de nos convives chez madame Franck, est un homme fort aimable, et communicatif ; la franchise de son cœur est peinte sur sa physionomie. Il peut avoir soixante ans. Je vis sa bibliothéque avec admiration ; l'ordre en était excellent ; et, considérant quels étaient ses *moyens*,

---

(1) *Analecta medii ævi ;* 1734, in-12. Il en existe, je crois, une édition plus récente, de 1764, in-4°. Elle n'est point mentionnée par Brunet, et ne se recommande guère non plus que sous le rapport bibliographique. L'ouvrage traite d'ailleurs de matières diverses ; mais il contient, je crois, la première notice qui ait été faite sur les Lettres d'indulgence dont il s'agit.

je ne pus m'empêcher de le complimenter hautement sur son économie et son enthousiasme. C'était le plus bel exemple de **Bibliomanie** que j'eusse encore observé. Le propriétaire de cette collection remarquable triomphait en me montrant son exemplaire du premier *Nouveau Testament grec*, par *Érasme*, et ses exemplaires du même livre, par *Robert Étienne* et par *Wetstein*, in-folio. Je vis encore chez lui un corps de théologie philologique, si je puis m'exprimer ainsi, ayant en tête *Walchius* et *Wolff*. Mon ancien voisin et ami le docteur Gosset possédait une collection semblable dont il ne parlait jamais qu'avec ravissement.

Il faut maintenant que je vous conduise hors la ville. Vous aimez l'architecture de toute espèce; mais les vieux monumens sont toujours « vos plus chères délices. » En général les maisons de Strasbourg ne forment point un angle droit avec les rues à l'encoignure desquelles elles se trouvent. Observez l'extrémité du soi-disant convent dont je vous ai transmis le dessin dans ma dernière Lettre; il en est ainsi presque par toute la ville. Quant aux barres de fer diversement disposées, et quelquefois d'une manière curieuse, au-devant des fenêtres, j'en ai aussi parlé plus haut. Les maisons sont généralement hautes. Les toits présentent deux ou trois rangées de lucarnes qui éclai-

rent des greniers, ce qui leur donne un aspect pittoresque. J'appris que ces greniers avaient été construits comme autant de dépôts destinés à recevoir de la farine dans le cas où la ville aurait eu à soutenir un siége long et rigoureux. Je ne me souviens pas d'avoir vu de maisons *très anciennes*. Les plus vieilles se trouvent de l'autre côté de la rivière d'*Ill*, et quelques unes avoisinent le couvent dont je viens de parler. Toutes menacent ruine, et présentent par conséquent du danger.

Les environs immédiats de Strasbourg, comme je l'ai déjà dit, sont plats et pauvres sous les rapports pittoresques. On n'y voit guère que des champs ensemencés de *tabac* dont la plante ressemble à celle de notre raifort. Le tabac peut être considéré comme une ressource indigène de Strasbourg : on en fait un commerce considérable, lucratif, réglé par de sages lois. Considérés sous le point de vue monumental, les faubourgs de la ville sont fort insignifians. Je désirais néanmoins avoir l'esquisse d'une partie de ces faubourgs, et je priai M. Lewis de leur consacrer son crayon *matinal*, c'est-à-dire dans une de ses promenades avant déjeuner. Son dessin, quoique entièrement privé d'accessoires pittoresques, quoique dénué des puissans effets de la lumière et des ombres, donne une idée juste de l'aspect chétif de ces faubourgs en état de ruine. Ici est une vieille

maison de batelier; là, un dépôt pour le bois; en face, la rivière d'*Ill* avec ses barques étroites, adroitement conduites par ses bateliers. A l'arrière-plan, la tour de la cathédrale s'élève majestueusement dans les airs. Dans l'espace intermédiaire, on voit une vieille église, réputée, je crois, la plus ancienne de Strasbourg. Depuis long-temps elle a cessé d'être sacrée : elle sert maintenant de salle de spectacle, jusqu'à ce que la nouvelle, actuellement en construction, soit terminée. L'autre soir, j'allais presque dire, *horresco referens,* je me rendis à ce spectacle pour voir la *Caravane du Caire,* opéra dans lequel M. Lays, «premier chanteur de l'Académie royale de Musique (1), » fit beaucoup de plaisir, mais il en fit plus encore dans la plaisanterie du *Rossignol* qui suivit, et que j'avais déjà vue à l'Académie royale de Musique à Paris. C'est une petite pièce ingénieuse, vive et bien conduite; je ne vis jamais de vieillard gai, jovial, mieux représenté qu'il ne le fut par M. Lays. Sa voix était autrefois très forte; aujourd'hui c'est encore un beau tenor; elle allait très bien avec sa phy-

(1) Pour que M. Lays parût avec tout l'avantage possible, l'affiche portait : *Les acteurs redoubleront d'efforts, et ont offert de se charger de tous les rôles accessoires ; même de chanter dans les chœurs pour seconder ce grand artiste.* La musique de Grétry me paraît tendre et touchante.

sionomie dans la *Caravane*, d'autant mieux qu'il était habillé *à la turque*. Je m'étonne qu'on ne monte pas *le Rossignol* sur les théâtres de Londres; cela serait facile, et l'opéra serait bien exécuté.

Cette représentation théâtrale me fournit une petite anecdote agréable. J'étais allé au spectacle avec ***, une de mes connaissances de Kensington. Elle voyageait pour son plaisir sur le continent, conduisant avec elle plusieurs jeunes dames, et était descendue à notre hôtel peu de jours auparavant. Elle avait fait son entrée avec six chevaux de poste blancs et six belles demoiselles. Je dis six chevaux blancs, ainsi le voulaient, sauf la couleur, les règlemens de la poste royale. Madame séjourna peu de temps à Strasbourg, assez néanmoins pour nous faire regretter son départ au maître de l'hôtel et à moi; car elle est tout ensemble généreuse et aimable. Chaque demoiselle de sa compagnie parlait français avec facilité; chacune d'elles aussi, je crois, précédée de leur protectrice, avait monté l'escalier tournant du clocher de la cathédrale, au-dessus de la plate-forme, pour jouir de l'aspect majestueux du Rhin. Les bonnes gens de l'hôtel de l'Esprit se louaient beaucoup de l'affabilité, du bon ton de cette aimable jeunesse. Elles nous quittèrent pour se rendre à Mayence; je vous parle d'elles ici, autant pour

exprimer le plaisir que j'ai éprouvé dans leur société, que pour vous communiquer une réponse à moi faite par leur *laquais de place*, homme de bonne mine, qui peut bien avoir cinquante ans. Il devait suivre madame *** jusqu'à Mayence, et avait autrefois servi sous Bonaparte. Je ne connais point de classe d'hommes, par toute la France, qui soit douée, plus que celle-là, de bon sens et de sagacité. Tout en m'entretenant avec ce domestique des campagnes de Bonaparte, je l'avais amené par degrés à parler de la plus grande de toutes les grandes batailles, celle de *Waterloo*. Il convint qu'elle fut très décisive. « Ah! votre fameux capitaine, s'écria-t-il, quel homme! Je l'ai vu à Paris. Je m'attendais à trouver en lui un homme soucieux, taciturne, marchant lentement, mesurant ses paroles aussi bien que ses pas. Ce fut tout le contraire. Je vis un homme de belle mine, de belle taille, le regard vif, perçant, les mouvemens rapides et dégagés de toute affectation. Il semblait être *aussi léger que la poussière.* » Évidemment ce domestique s'était formé une idée de notre grand duc, par cet air de solennité apprêtée, et cette démarche compassée de la dernière idole militaire de la France, l'ex-empereur.

Quant au caractère général, ou plutôt l'apparence extérieure des Strasbourgeois, elle est de nature à plaire beaucoup. Les mœurs du peuple

sont modestes ; ses usages sont simples. Les femmes, même dans la classe des domestiques, sortent, les cheveux tressés avec autant de goût qu'on peut le remarquer dans les cercles les plus distingués de Londres. Elles sont coiffées à la grecque, et vont ordinairement tête nue, au lieu de porter de larges chapeaux ronds et des tresses pendantes, comme les femmes des environs de *Saverne*. Il faut que vous sachiez que les fermiers, dans le voisinage de Strasbourg, sont généralement riches en espèces, et fort difficiles sur le choix d'un mari pour leurs filles. Ils dédaignent, à cet égard, un bourgeois de la classe ordinaire. Une alliance de cette nature souillerait, à leurs yeux, le sang qui coule dans leurs veines. Ils sont fiers, par conséquent, et portent la tête haute. Il est même certaines belles dames, venant du haut pays, celles que le crayon de M. Lewis vous a montrées agenouillées dans la cathédrale, qui ne voudraient pas changer leurs grands chapeaux ronds pour la coiffure la plus artistement travaillée de Strasbourg. A tout prendre, cela est bien, et ne devrait pas être autrement.

Le meilleur ordre, la plus grande décence, soit dans l'habillement, soit dans la conduite, règnent dans les rues et aux spectacles. Les Strasbourgeois paraissent doués de ce bon sens judicieux qui forme un heureux médium entre la gaieté de leurs voisins d'occident, et le flegme de leurs voisins

d'orient. En faveur de ce bon ordre de choses, pardonnons « aux officiers, qui montent la garde en bas de soie blancs, de danser en bottes dans les salons, et aux jeunes gens de porter des habits si courts; » ce qui paraît avoir échauffé la bile du récent historien de Strasbourg (1). Il paraît que les mœurs publiques, chez les femmes particulièrement, gagnèrent beaucoup à la réformation (2), c'est-à-dire à l'établissement de la religion protestante. En effet, une figure (dont j'ai donné plus haut la description), placée sur l'un des ornemens extérieurs de cette belle chaire de Geyler, dans la cathédrale, constitue une satire très piquante contre les mœurs relâchées du clergé, et

(1) Hermann, tome 1, page 154.

(2) Parmi ceux qui ont contribué à la réforme des mœurs, il faut compter *Koch*, de douloureuse et célèbre mémoire. Il semblerait, d'après l'exposé de Koch, qu'avant 1536 des maisons et des rues entières étaient occupées par des femmes de certaine espèce. Après cette époque, il n'y avait plus que deux maisons mal famées. Les femmes dont je viens de parler portaient ordinairement des chapeaux blancs et noirs en forme de pain de sucre par-dessus le voile qui leur couvrait la figure. Ce costume leur était assigné par les magistrats, et elles n'en pouvaient avoir d'autre. On représenta souvent ces femmes dans les différentes sculptures de la cathédrale. On voit encore aujourd'hui, dit Hermann, au-dessus de la porte d'une maison de la Bickergasse, appelée maintenant

montre visiblement combien la morale publique était dépravée, il y a plus de trois siècles.

Puisque nous parlons des mœurs et coutumes, ou établissemens sociaux de Strasbourg, je vous dirai que certaines personnes trouvent l'origine de la *franc-maçonnerie* dans cette ville, où elles placent l'existence des premières *loges*. Voici ce qu'on rapporte. A l'époque de sa construction, la cathédrale fut regardée comme un nouveau *temple de Salomon*, et passait pour la merveille du monde moderne. Les maçons et les architectes étaient l'objet de louanges universelles. Bientôt s'élevèrent

---

rue de la Fontaine, et jadis habitée par des femmes de mauvaise vie, un bas-relief représentant deux figures qui s'embrassent. Au bas est l'inscription allemande suivante :

> Diss haus steht in Gottes hand,
> Wird zu den freud'gen kindern genannt.

Ce qu'il traduit ainsi :

> Cette maison, dans la main de Dieu,
> S'appelle aux enfans bien joyeux.

Il paraît, ajoute Hermann, que cette maison était une de celles où la police entretenait un agent pour y maintenir l'ordre, prévenir les rixes, et prélever les droits municipaux. Le livre de recette existait à l'époque de la révolution, et existe probablement encore aujourd'hui. (Hermann, tome 1, p. 156.)



les cathédrales de *Vienne*, de *Cologne*, de *Landshut* et autres. Il fut résolu que les architectes qui en avaient dressé les plans, ceux qui les avaient exécutés, et leurs élèves, formeraient entre eux une association, pour chanter ensemble, périodiquement, au moins leurs *propres* louanges. Voulant se distinguer de la foule des ouvriers qui portent le tablier devant eux et la truelle à la main, ils adoptèrent, comme les seuls emblêmes dignes de leur profession, le niveau, l'équerre et le compas. Toutes les loges, en quelque lieu qu'elles fussent établies, regardaient celle de Strasbourg comme la mère commune; et, dans une assemblée tenue à Ratisbonne en 1459, il fut décidé que l'Architecte de la Cathédrale de Strasbourg serait le *grand-maître des* francs-*maçons*. Dotzinger, de Worms, successeur de Hulz en 1449 (celui-ci venait de terminer la pyramide), fut élu Premier Grand-Maître. Je suis fort ignorant en fait de science maçonique (1), je l'avoue; mais j'ai

(1) A la fin de son instructif *Manuel*, relatif à la cathédrale de Strasbourg, Grandidier donne une lettre anonyme, écrite à certain marquis, sur l'origine de la franc-maçonnerie à Strasbourg. Cette pièce est curieuse, intéressante et fort singulière. Grandidier nous apprend que les premières loges de Strasbourg se tenaient dans un cabinet appelé *Maurerhoff*, sur la *place*, vis-à-vis de la chapelle Sainte-Catherine. C'était

pensé, néanmoins, que ces renseignemens méritaient de vous être transmis. Je sais d'ailleurs que vous recherchez avec beaucoup d'empressement et d'activité tout ce qui intéresse l'origine de la franc-maçonnerie.

Strasbourg a toujours joui d'une grande réputation littéraire, depuis le temps des deux STURM, ou plutôt depuis celui de GEYLER jusqu'à nos jours. Il se glorifie d'historiens, de chroniqueurs, de poètes, de critiques et de philologues. Aujour-

---

autrefois l'atelier des ouvriers qui sculptaient les ornemens les plus délicats de la cathédrale. Plus loin, il dit que les manuscrits originaux qui contiennent les statuts des francs-maçons de Strasbourg, aussi-bien que les diplômes originaux des empereurs, qui y ont rapport, se conservent dans une caisse, chez l'architecte de la cathédrale. Cette caisse a trois serrures; l'architecte a une clef; les deux plus anciens maçons sont dépositaires des deux autres, mais chacune des clefs est différente, et n'ouvre que sa serrure respective; de sorte que tous trois doivent être présens pour l'ouverture de la caisse. (*)

Le célèbre M. Hammer, de Vienne, l'un des plus savans orientalistes d'Europe, pense que la franc-maçonnerie peut remonter à l'établissement des *Templiers;* cette opinion a

(*) Le dernier maître de la loge fut le sieur Klotz, architecte de la cathédrale. Ayant été enfermé pendant le règne de la terreur, des commissaires vinrent examiner ses papiers. Un de ses parens, effrayé de cette recherche, détruisit les statuts de la loge. (HERMANN, tome II, p. 47.)

d'hui même, l'université se trouve dans l'état le plus florissant. Le nom de SCHWEIGHÆUSER seul suffit pour légitimer ses prétentions à la célébrité, sous le rapport de l'érudition *classique*. D'un autre côté, et pendant le siècle qui vient de s'écouler, les noms de SCHOEPFLIN, d'OBERLIN et de KOCH, forment un illustre triumvirat dans le département de la *topographie* et de l'*économie politique*.

En fait d'*annales* et de *chronique*, aucune ville de province en Europe n'est peut-être plus riche:

été combattue par M. Raynouard, de Paris, dans le *Journal des Savans*, des mois de mars et avril 1819. Consultez aussi l'*Histoire des Assassins*, de Hammer, publiée à Stuttgard et Tubingue en 1818. L'auteur y soutient que l'ordre de la franc-maçonnerie a été en vigueur chez les ismaélites, qui étaient les *illuminés* d'Orient, dans la *Maison de Sagesse*, au Grand-Caire. « Mais, dit le chevaleresque et vif auteur de la lettre anonyme qui termine l'Essai de Grandidier, les MAÇONS DE STRASBOURG, malgré l'obscurité de leurs travaux, prouvent leur état et leur origine par d'anciens et authentiques documens. Je défie, ajoute-t-il, les francs-maçons de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Écosse, même ceux qui sont parvenus aux plus hauts grades de l'ordre, d'en prouver autant, en dépit de Hiram et du temple de Salomon, en dépit de Phaleg et de la tour de Babel. Je crois fermement que la TOUR DE STRASBOURG est un monument plus réel et plus certain de l'origine de l'association, que les colonnes d'airain de Jakin et de Boaoz. » Page 428.

quant à la *vieille poésie alsacienne*, il y en a ici de quoi satisfaire, pour ainsi dire, tous les appétits. M. Engelhardt, beau-frère de M. Schweighæuser fils, travaille avec ardeur en ce moment à une notice sur les anciens poètes érotiques, ou *Minne-Singers* (*a*). Il me montra l'autre jour, à ce sujet, plusieurs dessins curieux tirés d'un manuscrit du treizième siècle dans la Bibliothéque publique. En 1786, Oberlin publia un intéressant ouvrage intitulé : *De Poetis Alsatiæ eroticis medii ævi:* et, plus récemment, dans sa *Notice littéraire et historique sur les Poètes alsaciens*, 1806, in-8°, enrichie des observations préalables de Schœpflin, Oberlin et Frantz, M. Arnold a fait connaître, d'une manière satisfaisante, les productions des muses qui paraissent avoir habité les sommets d'Alsace depuis le neuvième siècle jusqu'au seizième inclusivement. C'est un sujet fécond et intéressant. Si j'avais eu assez d'espace et de temps, je me serais plu à vous en donner une idée, depuis les vers religieux d'OTTFRIED, au neuvième siècle, jusqu'aux douces et charmantes inspirations qui

---

(*a*) On nomme ainsi en allemand une série de poètes du moyen âge, qu'on peut appeler les *troubadours* de l'Allemagne; et quelquefois aussi on comprend sous cette dénomination les poètes épiques du même temps, qui, pour la plupart, se sont également exercés dans le genre lyrique.

embellissent l'*Hortus Deliciarum* (1) de HERRADE, abbesse de *Landsberg* (*a*) dans le douzième siècle. Je n'aurais point non plus passé sous silence les productions philologiques et poétiques qui distinguèrent, à la même époque, l'abbaye rivale de *Hohenbourg*. Véritablement il n'y eut pas moins que trois abbesses, RÉLINDE, HERRADE et ÉDELINDE, qui cultivèrent à la fois la littérature dans un temps, dit M. Arnold, où presque toute l'Europe était plongée dans l'ignorance et la barbarie. Vint ensuite GÜNTHER dans le quinzième siècle, précédé lui-même de plusieurs beaux génies dans l'intervalle ; et plus récemment une collection de la *vieille poésie des troubadours d'Alsace*, par ROGER MANESS. Il existe un manuscrit de ces anciennes poésies dans la Bibliothéque Royale à Paris, et un autre

(1) M. Engelhardt a en effet publié douze planches tirées de cet ouvrage, dont j'ai parlé dans la Lettre précédente, page 353. Ce sont des *fac-simile* coloriés de ce manuscrit, précédés d'une préface en allemand, sur la littérature, les mœurs et coutumes du temps. A l'époque de mon passage à Strasbourg, l'ouvrage était sous presse...., à Stuttgard. Il fut publié l'année suivante.

(*a*) Il n'a jamais existé d'abbaye de Landsberg. Herrade, que l'auteur, quelques lignes plus bas, fait rivale d'elle-même, était abbesse de Hohenbourg, abbaye fondée par sainte Odile. *Landsberg* est le nom d'une famille noble qui existe encore en Alsace, et à laquelle appartenaient Herrade et Edelinde.

dans la Bibliothéque publique de Strasbourg. Ce dernier contient des pièces un peu plus modernes; mais rien, à ce que j'appris, absolument rien n'en a été publié au moyen de l'impression. Nos amis D. et C. donneraient beaucoup, je pense, pour voir, ou plutôt pour examiner ces intéressans manuscrits, et s'il arrivait qu'il s'y trouvât des miniatures.... du quatorzième siècle quelle serait leur joie à cette vue !

Postérieurement, BRANDT, WIMPHELIN, LOCHER, BALDUS, PFEFFEL et NICOLAÏ, ont cultivé la poésie avec succès, et ils suffisent à la célébrité de la ville qui les a vus naître. Quant aux *Meister-Sængers*, ou maîtres chanteurs (qui composent les refrains qu'ils chantent), peut-être, sous ce rapport, les villes de Mayence et de Nuremberg peuvent-elles rivaliser avec celle de Strasbourg. HANS SACHS, de Nuremberg, d'abord savetier, est réputé le *coryphée* de ces maîtres chanteurs. On dit qu'à l'âge de quatre-vingts ans, il composa quatre mille trois cent soixante-dix vers.

Un ou deux mots seulement sur l'idiome que l'on parle à Strasbourg. Eu égard à la position relative de la ville, cet idiome devait nécessairement être d'un caractère mixte; c'est-à-dire qu'il est provenu des mariages entre les Allemands et les Français, et que les enfans nés de ces alliances devaient inévitablement parler un *patois*. Il paraît

que c'est l'opinion commune (*a*). L'ancien langage de Strasbourg était, dit-on, le pur dialecte de *Souabe;* mais aujourd'hui le dialecte *saxon*, considéré comme le plus pur et le plus généralement adopté, est soigneusement enseigné dans les écoles des deux sexes, et employé en chaire par tous les ministres. Luther écrivit dans ce dialecte; c'est assez pour que tous les prédicateurs protestans en fassent usage. Cependant Hermann s'efforce de prouver que le dialecte de la Haute-Allemagne est bien plus doux que celui de la Haute-Saxe. Il a paru ici depuis peu plusieurs petites brochures dans le *langage vulgaire* de la ville, celui par conséquent que l'on parle dans les boutiques et dans les rues. Je citerai, entre autres, une comédie intitulée : *Der Pfingst-Montag*, écrite avec beaucoup d'esprit, dit Hermann; mais l'auteur s'est efforcé d'y indiquer la prononciation, ce qui en rend la lecture embarrassante. Cette comédie est accompagnée d'un glossaire (*b*). Afin que vous puissiez juger par vous-même, vous ou nos amis, je joins à cette lettre une ballade écrite dans ce patois, ou langage vulgaire. Je l'achetai l'autre jour pour environ un *penny* d'une

(*a*) Ce n'est pas celle d'Hermann. (*Voyez* tome II, p. 423.)

(*b*) HERMANN, tome II, p. 428.

bonne vieille femme, qui, debout sur un tabouret, chantait à pleine voix devant un auditoire en admiration. Voici les quatre premières stances. (1) (*a*)

IM NAMEN DER ALLERHEILIGSTEN DREIFALTIGKEIT,
DAS GOLDENE A B C.

Neu verfasst für Jedermann, dass er mit Ehr' bestehen kann.

Alles ist an Gottes Segen,
Was wir immer thun, gelegen,
Arbeit aber bleibt doch unsre Pflicht:
Der Träge hat den Segen Gottes nicht.

Behalt' ein weises Maass in allen Stücken;
Das Uebertriebne kann dich nicht beglucken.
Dies Sprichwort trifft in allen Dingen ein:
Das Gute selbst muss eingeschränket seyn.

Christ! sey der Rache nicht ergeben,
Der Zorn verbittert nur das Leben;

---

(1) Pour la traduction en vers anglais, j'en suis redevable à « un vieux maître en ces matières. »

(*a*) Les vers allemands que M. Dibdin donne ici pour échantillon du dialecte strasbourgeois, n'appartiennent nullement à ce dialecte. C'est une sorte de cantique en allemand saxon, mais dont le style et la versification sont très médiocres. Un exemple tiré du *Pfingst-Montag* eût été mieux choisi.



Und wer dem Feinde gern verzeiht,
Geniesst schon hier der Siiegkeit.

Der wird verachtet von der Welt,
Der das gegebene Wort nicht hält:
Drum gieb dein Wort nicht leicht von dir;
Hast du's gethan, so steh' dafür.

IN THE NAME OF THE MOST HOLY TRINITY,
THE GOLDEN A B C.

Newly set forth to enable every man to stand fast in honour.

Howe'er employ'd, we ev'ry nerve should strain,
On all our works God's blessing to obtain.
Whilst here on earth to labour we're ordnain'd;
The lazy never yet God's blessing gain'd.

In all things strive a medium to procure;
Redundance never can success insure:
This proverb will in all things be found true,
That good itself should have its limits due.

Christian! avoid revenge and strife,
For anger tends to embitter life:
And he who readily forgives his foe,
Ev'n here on earth true happiness shall know.

He who the promise he hath given denies,
Will find the world most justly him despise;
Be cautious then how thou a promise make,
But, having made it, ne'er that promise break.

AU NOM DE LA TRÈS SAINTE-TRINITÉ,
l'A B C d'OR.

Nouvellement mis au jour pour enseigner à tous les hommes le chemin de l'honneur.

Efforçons-nous de plaire à notre divin Maître
Dans tous nos actes, en tout lieu.
Pour le travail il nous fit naître;
Le fainéant jamais ne fut béni de Dieu.

Sois modéré pour être sage;
L'excès ne valut jamais rien.
Il a dit vrai l'antique adage:
Le mieux est l'ennemi du bien.

O chrétiens, fuyez la vengeance!
La colère toujours enfanta le malheur.
Celui qui pardonne une offense
Ici-bas connaît le vrai bonheur.

Nier ce qu'on promit naguère
C'est s'exposer à de justes mépris.
Ne promets point à la légère;
Mais tiens ta foi quand ta bouche a promis.

Ce qui a jeté un grand lustre sur la ville de Strasbourg, pendant ces dernières années, c'est la publication des classiques *grecs et latins*, sur le plan de la Société de Deux-Ponts, maintenant établie en cette ville; au moins y conserve-t-on les caractères qui ont servi à l'impression de ces

classiques. Il existe encore une preuve récente et brillante de l'usage qu'on en a fait ici ; c'est l'*Hérodote* grec et latin publié par Schweighæuser père. Il y a des exemplaires de cette édition sur beau papier vélin, et un, je dis *un seul*, sur Vélin, en ce moment dans les magasins de MM. Treuttel et Würtz à Londres. Je me souviens d'avoir vu à Paris des piles d'exemplaires de cette nouvelle édition, tout prêts à être expédiés sur les différens points du continent, au premier ordre de ces libraires. Je dois vous dire qu'on voit ici de fort mauvais œil, et avec un regret bien naturel, que cette édition ait été réimprimée page pour page par une maison de Londres. Je fis remarquer aux libraires « qu'ils devaient voir là un grand éloge pour l'éditeur. — C'est très vrai, monsieur, répliquèrent-ils ; mais les éloges ne font la fortune, ni de l'éditeur, ni des libraires. La vente du livre d'abord ; nous recevrons ensuite les complimens. »

Dannbach est l'imprimeur de cet Hérodote. Le caractère grec qu'on y remarque (auquel toutefois je ne trouve rien de bien recommandable) est précisément le même que celui du *Thucydide* et du *Platon* de Deux-Ponts. Les principaux imprimeurs, pour les ouvrages où le caractère grec n'est pas employé, sont Levrault *père et fils*. Je dois dire qu'un écrivain de Strasbourg qui veut faire imprimer un beau livre, cet écrivain, fût-il

même difficile, eût-il formé son goût en matière de typographie d'après les brillantes éditions de Bodoni, de Didot ou de Bulmer, n'a pas besoin de s'adresser à *Paris*; il trouvera dans M. Levrault un libraire-éditeur habile, intelligent et fort capable. Je lui ai fait plus d'une visite. Son établissement est considérable; ses magasins sont vastes et commodes. Madame Levrault s'entend parfaitement aussi à faire valoir les intérêts de son mari. Je les crois fort à leur aise. De plus, M. Levrault est très amateur des anciens monumens typographiques. Il me parla de Fust et de Jenson avec chaleur, et de manière à prouver qu'il connaissait bien leurs productions. Il m'informa qu'il avait, dans les étages supérieurs de sa maison, une chambre pleine de vieux livres, surtout des *Alde*, et me pria de monter les voir. Vous me féliciterez de l'avoir fait sans délai; mais c'était « une pauvre affaire » pour le goût difficile d'un Anglais. Il n'y avait rien là qui pût me séduire; de mon côté, je m'abstins de tenter le propriétaire par l'offre de quelques louis ou ducats d'or. Notre entrevue fut longue et agréable. Il me montra (non dans le dessein de me le vendre, je pense) un exemplaire du fameux Traité de saint Augustin, *de Arte prædicandi*, imprimé par *Fust* ou *Mentelin*, dont il ne parlait pas trop haut cependant, attendu que l'exemplaire était imparfait. Ils sont tout fiers ici de leur compatriote

Mentelin, et plus encore, par conséquent, de Gutemberg, quoique ce dernier soit de Mayence. M. Levrault finit par me presser vivement de visiter *Colmar*, avant de passer le Rhin, attendu que cette ville abondait en *incunables typographiques*. Je répondis que cela m'était impossible; que j'avais beaucoup d'affaires à terminer de l'autre côté du Rhin, et que ma première grande opération (*a*) en fait d'Acquisitions de Livres, aurait lieu à *Stuttgard*. M. Levrault parut surpris : « Car assurément, ajouta-t-il, il n'y a point de *vieux* livres à Stuttgard, excepté dans la *Bibliothèque publique*. » Je souris, et lui souhaitai le bonjour.

En général, mon ami, j'ai pris assez d'affection pour Strasbourg (1). Les individus de toutes les

(*a*) Cette *grande opération* était de parvenir à faire passer de la Bibliothéque du roi de Wurtemberg dans une autre, deux éditions très rares de *Virgile*, l'une de Rome, vers 1471, et l'autre sous cette date, avec le nom d'*Adam*. L'adroit bibliographe a conduit avec tant d'habileté sa négociation, que les deux volumes si fort désirés reposent aujourd'hui dans la bibliothéque de lord Spencer. (Voyez *Ædes Altorp.*, vol. II, p. 285 et suiv.)

(1) En 1792, il parut à Strasbourg un volume ayant pour titre : *Poems selected and printed by a small Party of English, who made this amusement a substitute for society, which the disturbed situation of the country prevented their enjoying. At Strasbourg, In the month of February* 1792. « Poëmes choisis et

classes y sont polis, doux et communicatifs; mais je suis particulièrement redevable à M. Schweighæuser fils et à madame Franck : j'ai passé plusieurs soirées agréables dans la compagnie du premier. J'ai beaucoup parlé de littérature anglaise avec lui et sa jeune épouse, femme vive, de bon ton et spirituelle. Elle parle avec chaleur de la *Marie Stuart* de Schiller. Sur une question que je lui adressai, elle me dit qu'elle regardait cette pièce comme la plus passionnée de l'auteur. D'anglais, elle n'en sait pas un mot; mais son mari entend bien Thompson, Akenside, Pope, et par conséquent est assez versé dans notre langue. Strasbourg ne possède point d'homme plus aimable, et qui remplisse avec plus de zèle les devoirs que lui imposent ses fonctions d'instituteur de la jeunesse.

---

imprimés par une petite réunion d'Anglais qui suppléent, par ce délassement, aux plaisirs de la société, dont les troubles actuels les empêchent de jouir. A Strasbourg, au mois de février 1792. » La collection se compose de *Deserted village*, *Gray's Elegy*, *Shenstone's Pastorals*, *Rape of the Lock*, etc., etc. Les caractères sont parfaitement semblables à ceux de Baskerville. (*)

(*) Ce sont probablement ses types mêmes; car on sait que Beaumarchais, qui établit une imprimerie à Kelh, fit acheter en Angleterre, des héritiers Baskerville, les frappes et les matrices avec lesquelles on fondit les caractères qui servirent à l'impression de plusieurs éditions de Voltaire, à Kelh, d'où ces caractères ont dû se répandre ensuite à Strasbourg.

Son petit Mémoire sur Koch m'a tout-à-fait gagné le cœur.

Je vous ai parlé du sculpteur Ohmacht. Il est fort choyé par la bonne compagnie de Strasbourg. Madame Franck m'a fait voir le meilleur ouvrage, selon moi, de cet artiste : c'est le profil, en marbre blanc, de la petite-fille même de madame Franck, morte très jeune des suites de sa première couche. C'est une production suave et délicate, exécutée à la grecque. On assure que ce portrait ressemble beaucoup à la défunte. Madame Franck fondait en larmes en me le montrant; elle avait raison, car la défunte passait pour être aussi bonne que belle. Sous d'autres rapports, j'avouerai ingénument que je n'admire qu'avec restriction le talent d'Ohmacht. Sa tête d'*Oberlin* est bonne, mais ce n'est qu'un profil. J'allai le voir à son atelier. Il était occupé à sculpter une tête colossale de Luther. La pierre me parut d'un grain serré, mais d'une teinte grossière. Autant j'ai toujours pris de plaisir à voir des bustes de cet homme célèbre, autant celui-ci m'inspira d'indifférence. Quand verrai-je un portrait de Luther où l'air commun de sa figure sera racheté par l'énergie de l'expression! Jamais physionomie ne décela plus d'intrépidité de cœur. Pour me servir d'une expression passée en proverbe, peut-être même un peu triviale, Luther était « bon » jusqu'au bout.

Je me hâte de clore cette lettre, et de prendre congé de Strasbourg. Les derniers jours de ma résidence ont été rendus plus agréables encore par l'arrivée de notre ami voyageur le capitaine P., que nous avions laissé à Nanci. Nous nous réunissions ordinairement à cinq heures pour dîner. Le soir, nous allions sur le pont, en face de l'hôtel, nous asseoir, flaner, jaser jusqu'à onze heures. Même à cette heure, n'eût été la brise qui *ridait la face de l'eau*, à peine nous serions-nous aperçus d'un léger rafraîchissement dans l'atmosphère, tant la chaleur a été accablante depuis quelque temps. Une troupe de musiciens venait parfois jouer dans la cour de l'hôtel; nous avons eu ainsi plusieurs avant-goûts délicieux du plaisir qui nous attendait de l'autre côté du Rhin, en raison des grandes connaissances musicales que tout le monde apprécie chez les Allemands. Les accords de ces musiciens formaient, au grand air, une douce harmonie que le courant de la rivière semblait emporter par degré avec lui; et la lune, dans son plein, se levant au point opposé de l'horizon, rendait pour nous ces soirées presque aussi charmantes qu'elles pouvaient l'être.

MM. Treuttel et Würtz m'ont procuré un bon domestique; il m'accompagnera jusqu'à Vienne, et revieudra à Manheim avec moi. Son nom est *Rohfritsch*. Deux fois déjà il a visité la capitale de

l'Autriche, à la suite de l'armée de Napoléon. Il n'avait alors que seize ou dix-sept ans, et suivait, en qualité de domestique, l'un des généraux français. Il parle français et allemand avec une égale facilité ; heureusement, il ne sait pas un mot d'anglais ; de sorte que M. Lewis et moi pouvons causer librement. Les apprêts de notre départ ont donné beaucoup d'occupation à Rohfritsch, qui trouva ma voiture de voyage excellente, après l'avoir long-temps et soigneusement examinée dans toutes ses parties. Je lui demandai si nous n'avions pas besoin d'armes à feu ; il se mit à sourire, et parut étonné de ma simplicité, ou de mon ignorance. Véritablement, la demande était un peu irréfléchie. L'autre soir, en effet, j'avais vu partir, pour Munich, dans un char-à-bancs découvert, deux voyageurs bavarois, portant moustaches. Deux bancs traversaient la voiture ; les deux gentlemen, enveloppés de leurs manteaux, prirent place sur celui de devant ; le domestique se mit sur celui de derrière, après avoir jeté dans la voiture deux gros sacs de *florins*, avec aussi peu de précaution que si c'eût été des sacs de *cailloux*. Ces deux messieurs devaient voyager toute la nuit, et ne s'étaient pourvus, ni de sabre, ni de pistolets, ni de carabine.

Cette remarque m'avait déjà donné une idée favorable du pays que j'allais visiter ; et quand

je me rappelai la circonstance, je convins sans peine que *Rohfritsch* avait eu raison de sourire. Maintenant, tout est prêt. J'ai reçu de madame Franck ducats d'or et florins d'argent; demain, M. Lewis termine ses opérations graphiques de toute espèce, et après-demain soir nous serons à Bade. Sans parler des attraits particuliers que m'offre cette ville, puisque je dois y trouver le célèbre Schweighæuser père, il paraît, au rapport du fils de ce fameux helléniste, qu'elle présente de grandes beautés romantiques, et qu'elle est visitée par tout Anglais sensible aux charmes de la nature. Le moyen de résister à un argument de cette force ! Nous irons donc à Bade. Ma première lettre sera datée de *Stuttgard,* où, je l'espère, aura lieu une « action d'éclat. » Portez-vous bien.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LES TOMES TROISIÈME ET QUATRIÈME.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I, J et K.

L.

M.

N.

O.

P ET Q.

R.

S.

T.

U, V ET W.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES LETTRES

CONTENUES

DANS LE TOME QUATRIÈME.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

ERRATA ET CORRECTIONS.

TOME III.

Page 17, *ligne* 28, constrnit en pierres grossières; *lisez*, d'une construction massive

Page 42, *ligne* 12, *M. Dibdin dit :* L'auteur des trois volumes in-4° de la *Topographie de Paris. Ajoutez en note :* Il n'y a pas d'ouvrage en 3 vol. in-4°, sous ce titre. M. Dibdin veut probablement parler du *Tableau historique et pittoresque de Paris*, par M. de Saint-Victor; ouvrage anonyme qu'il cite plus loin, page 60.

Page 51, *ligne* 10, c'est nn spectacle vraiment aquatique; *lisez*, purement hydraulique.

Ibid., *ligne* 14 : le célèbre Lescot, abbé de Clugny; *lisez*, abbé de Clagny.

Page 56, *ligne* 13, *unwiedly*; lisez, *unwieldy*.

Page 68, *ligne* 8 de la note, l'*Auteur dit :* Un amateur de l'ancienne typographie; *lisez*, topographie.

Page 104, *ligne* 1re, à la note : pendant son séjour à Paris, en 1817; *lisez*, en 1820.

Page 105, *ligne* 12 de la note : m'était échappée; *lisez*, m'avait échappé.

Page 109, *ligne* 16, à la note, l'*Auteur dit :* La préface du père Simon; *lisez*, la préface du père Sirmond.

Page 116, *ligne* 9, l'*Auteur dit :* Alexander Aphrodiæsus; *lisez*, Alexander Aphrodisæus.

Ibid., *ligne* 25 : ou à des ouvrages réguliers; *lisez*, ou à des livres d'une forme régulière.

Page 133, *ligne* 24 : Cette écriture est sans doute de la même époque que le reste du volume; *lisez*, L'écriture de cette note est sans aucun doute du même temps que sa date.

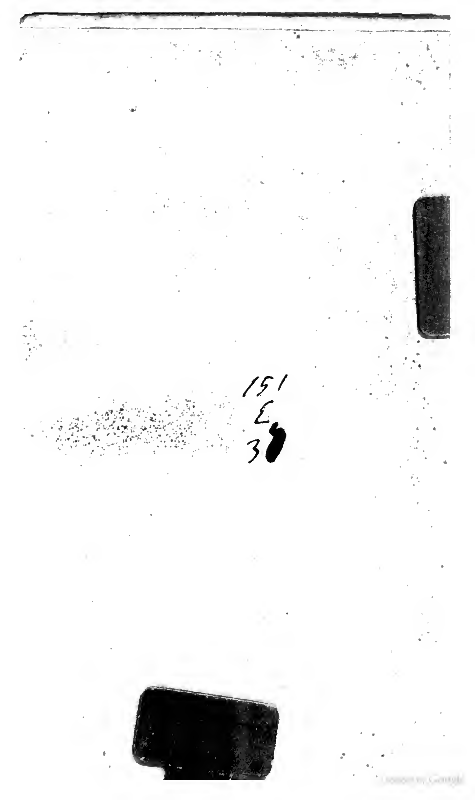
Page 135, *ligne* 6, l'*Auteur dit :* Il le vendit (un manuscrit du *Psautier*), il y a environ vingt-cinq ans, à un gentilhomme russe, qui le céda au grand-duc Nicolas, à Moscou. Le Roi de France, par l'intermédiaire de son ambassadeur, M. le comte de Noailles, l'obtint du grand-duc. *Il faut rectifier ce passage par la note suivante :* Ce n'est pas le grand-duc Nicolas qui céda ce manuscrit au Roi de France, mais le prince Michel Gallitzin, à qui il appartenait. (*Voyez* la Notice des Manuscrits et Livres rares de ce prince; *Moscou*, 1820, in-8°, p. v de la préface, et p. 20 du texte.)

Page 136, *ligne* 4 : l'antiquité du manuscrit; *lisez*, l'ancienneté du manuscrit.

TOME IV.

Page 209, *ligne* 2 : Je ne vous adresserez; *lisez*, Je ne vous adresserai.




151
E
3